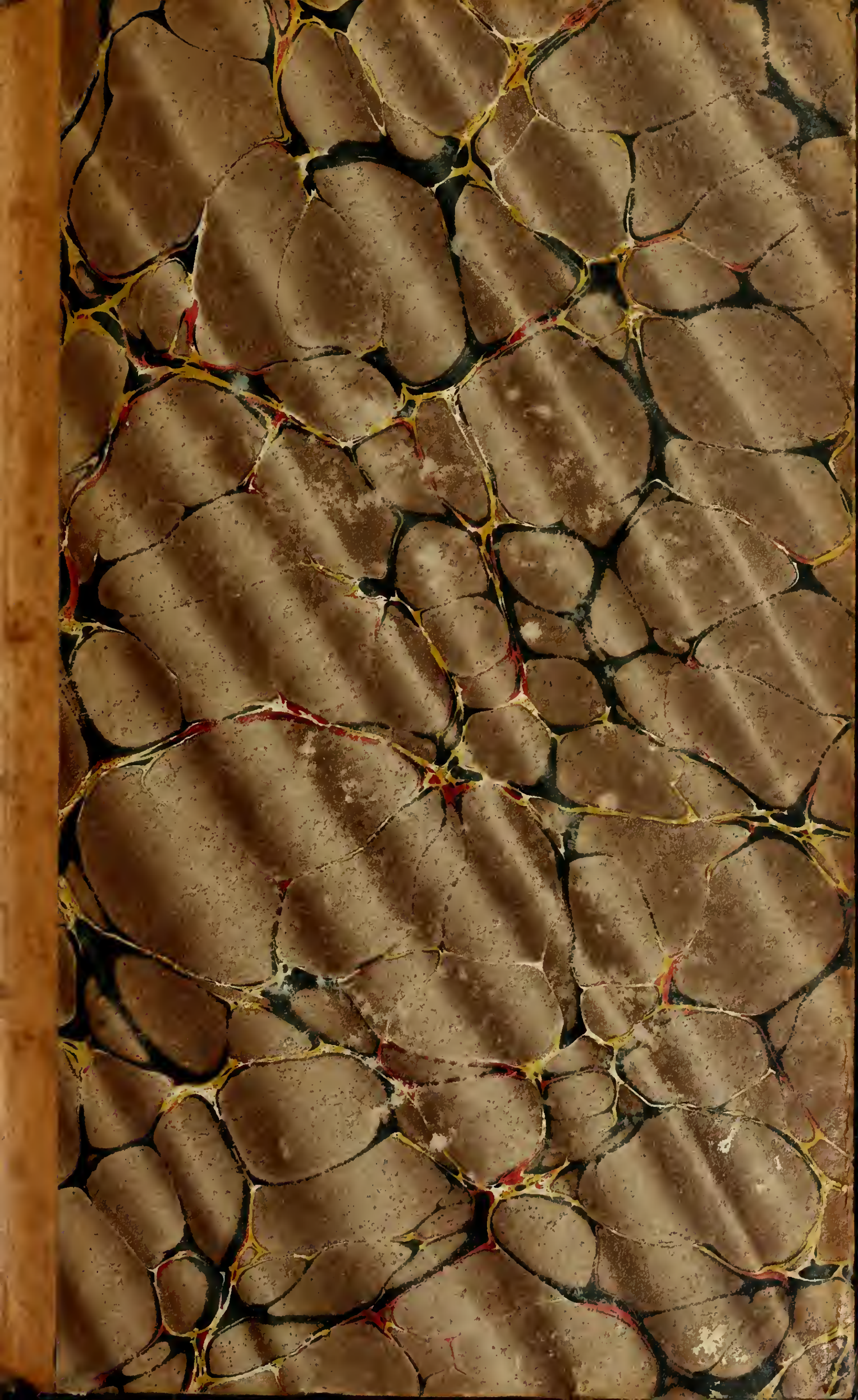


74.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PREMIÈRE PARTIE DES PANÉGYRIQUES.

TOME DOUZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Panégyriques.

TOME DOUZIÈME.



A LYON,

CHEZ F.ois GUYOT, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE MERCIÈRE, N.° 39, AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.

1821.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas seulement pour l'honneur des Saints, que leurs fêtes ont été instituées, mais pour notre utilité particulière, et notre propre sanctification. L'Eglise, en célébrant leurs grandeurs, nous propose leurs exemples; et comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce sont aussi les deux vues que doit avoir un prédicateur dans les panégyriques de ces glorieux prédestinés. Si, d'une part, en les exaltant, il n'est attentif qu'à la gloire du saint dont il fait l'éloge, il éblouira par un magnifique récit d'actions et de vertus héroïques : mais ceux qui l'écoutent en tireront peu de fruit, et souvent n'en remporteront qu'un secret désespoir d'atteindre à une sainteté qui leur paroîtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excès tout contraire, et qu'il n'ait égard qu'à l'instruction des auditeurs et qu'à leur édification, il ne fera connoître qu'imparfaitement les mérites des saints, et ne leur rendra pas tout le tribut de louanges qui leur est dû. C'est donc en recueillant d'abord de leur histoire ce qu'il y a de plus mémorable et de plus grand pour l'exposer avec les ornemens de l'éloquence chrétienne, et puis, en l'appliquant aux mœurs du siècle, pour les réformer et les régler, qu'il remplira son ministère, et qu'il entrera dans l'esprit et l'intention de l'Eglise, dont il est l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Père Bourdaloue. On peut dire que, dans ce genre de sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller jusqu'à ces exagérations où se laissent quelquefois emporter les prédicateurs en louant les Saints, il en donne les hautes et les vraies idées qu'on en doit concevoir. Et du reste, opposant la conduite des fidèles aux exemples qu'il leur a mis devant

les yeux, il trouve dans cette comparaison un fonds de moralités les plus naturelles et les plus solides. De sorte qu'il n'ôte rien au panégyrique, ni de sa sublimité, ni de la juste mesure qui lui convient, et qu'en même temps il conserve à la morale toute l'étendue et toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité est une des premières perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties et qu'elle en fait un corps mieux proportionné et mieux soutenu, le Père Bourdaloue a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus et toute la vie d'un saint, il s'est attaché au caractère particulier qui le distinguoit : car de même qu'il y a dans les pécheurs des vices prédominans, qui sont les principes de tous les autres, il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines, où tendent toutes les réflexions de leur esprit et tous les sentimens de leur cœur. Si bien que de représenter chaque saint dans ce point de vue, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, et le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Père Bourdaloue va même plus loin, ou plutôt il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caractériser son sujet. Si par exemple il parle d'un apôtre et de son zèle, il prend ce que ce zèle apostolique a eu de plus singulier et de plus marqué : d'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panégyrique qui ne conduise à une même fin, et qui ne soit personnel au saint que regarde la cérémonie présente.

La même unité règne dans la morale. On voit des panégyriques, bien écrits d'ailleurs et dignes de l'estime du public, où l'auteur, presque à chaque fait qu'il rapporte d'un saint, joint une courte moralité : et, selon que ces faits sont différens les uns des autres, autant diffèrent entre eux les points de morale qu'il touche, et sur lesquels il est obligé de passer très-légèrement. Cette méthode donne lieu à quelques traits vifs et ingénieux ;

l'esprit y trouve toujours un nouveau champ où s'exercer, et de nouvelles lumières à répandre. Mais ce ne sont, après tout, que des lueurs ; et il est difficile que l'auditeur soit bien ému de cette diversité d'objets qui disparoissent au même moment qu'on les lui présente ; et dont on ne lui laisse entrevoir qu'une certaine superficie.

Le Père Bourdaloue, accoutumé à creuser toutes les matières qu'il traite, s'en tient à un seul point de morale dont il fait la conclusion, ou de tout son discours, ou de chaque partie; et insistant sur cette seule conséquence, il s'ouvre une libre et ample carrière, soit pour instruire par de solides raisonnemens, soit pour toucher par des mouvemens pathétiques. En quoi il eut cet avantage très-remarquable, que toute la suite de ses pensées et tout le plan de son discours s'imprimoient plus distinctement dans les esprits, et y demeuroient plus profondément gravés. Au lieu qu'une trop grande variété de moralités et d'instructions, qui se succèdent incessamment et souvent sans ordre, cause une telle confusion dans les idées, que l'une efface l'autre, et qu'après une attention assez favorable, l'auditeur néanmoins, en se retirant, ne retient rien, ou presque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la variété est nécessaire, c'est dans la narration : il y faut des figures et des tours, pour la rendre propre du panégyrique, et pour la distinguer de l'histoire : car de suivre trop exactement les traces des saints depuis leur naissance jusqu'à leur mort ; de s'étendre dans un long détail de tous leurs sentimens et de toutes leurs actions ; de n'en vouloir omettre nulle circonstance, et de ne s'élever jamais au-dessus d'un simple récit, c'est plutôt faire l'abrégé de leurs vies que leurs éloges : aussi est-ce par là que tant de panégyriques deviennent languissans et ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour soutenir sa matière, tâche à se soutenir lui-même par une multitude de faits qu'il étale sans art et sans

autre éloquence que quelques exclamations froides et puériles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble et riche, telle que l'eut le Père Bourdaloue, qui puisse animer ces sortes d'expositions. En vain voudroit-on sur cela prescrire des règles; les plus beaux préceptes ne suppléeront point au défaut de ce feu naturel, et ce feu seul peut suppléer à tous les préceptes. C'est un don que tous n'ont pas reçu ; et de là vient, en partie, qu'il est si rare de réussir dans les panégyriques et dans les oraisons funèbres.

A cette raison on en peut ajouter une autre, qui concerne l'expression et le style du panégyrique. Bien des prédicateurs se sont laissé prévenir là-dessus d'un principe, pour ne pas dire d'une erreur, qui les a portés trop loin. Ils se persuadent que tout doit être semé de fleurs dans un éloge, et qu'on n'y doit rien ménager de tous les agrémens de la diction ; parce qu'un célèbre orateur, dans les panégyriques qu'il a prononcés, s'est distingué par son style concis et sentencieux, brillant et poli, ils veulent se former sur ce modèle comme si c'étoit l'unique qu'ils eussent à se proposer : mais ils ne prennent point, ce semble, assez garde que ce qui plaît dans l'un, lequel suit son talent et dit les choses de génie, n'a plus de grâce dans un mauvais imitateur qui force son naturel, et sort en quelque manière hors de lui-même. Qu'une certaine élévation et que certains traits soient plus convenables au panégyrique qu'au discours moral, c'est une règle établie et très-bien fondée ; mais dans cette élévation et dans ces traits, il faut que tout soit conforme au caractère du prédicateur Car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il se perdra en de vaines conceptions, et par trop d'ornemens il se défigurera Le Père Bourdaloue a su se garantir de cet écueil. Dans ses panégyriques il n'a point quitté son style ordinaire : il y est grand, mais d'une grandeur aisée qui lui étoit propre, et où il ne paroissoit rien d'affecté.

C'est ce qu'on a pu surtout observer dans les deux oraisons funèbres que le public a déjà vues, et qu'il étoit à propos d'insérer parmi les sermons de cet excellent prédicateur. Ce sont les éloges de deux premiers princes du sang royal, non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus, que par celui de leur naissance et par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eût à représenter tant de glorieuses et éminentes qualités, le Père Bourdaloue, sans s'éloigner de sa manière de prêcher, et sans emprunter des secours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a cru devoir les joindre au second volume de ces panégyriques, afin de les défendre du sort des feuilles volantes; et l'on s'est d'autant plus intéressé à les conserver, que l'auteur, parlant au nom de sa compagnie, y a plus éloquemment exprimé les sentimens très-respectueux et très-sincères de notre vénération et de notre reconnoissance envers la maison de Condé.

Les sermons sur l'état religieux, qui suivent les panégyriques, auroient encore de quoi fournir à bien des réflexions. Rien n'est plus capable d'animer et de consoler les personnes religieuses; elles apprendront, en les lisant, à connoître l'esprit de leur vocation, à en estimer les avantages par rapport au salut, et à en remplir avec fidélité les devoirs; car ce sont là les points importans où le Père Bourdaloue s'est arrêté. Pour relever le bonheur de la profession religieuse, il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres spirituels. Il n'a point caché aux ames qui se dévouent à Dieu dans ce saint état, les peines et les croix qui en sont inséparables. Il pèse tout au poids du sanctuaire et selon l'esprit de l'évangile; et reconnoissant de bonne foi ce qu'il y a dans leur vie d'onéreux et de pénible, il leur propose d'ailleurs les motifs les plus puissans pour les attacher à Jésus-Christ et pour leur adoucir son joug. Il n'oublie pas même les gens du monde; et par un retour salutaire sur leur condition, il leur enseigne

à profiter de ces cérémonies, auxquelles ils n'assistent communément que par bienséance, ou que par curiosité. On ne doit point, au reste, s'étonner que dans un si grand nombre de discours touchant le même sujet, il ait quelquefois employé les mêmes preuves et repris les mêmes idées. On aura plutôt lieu d'admirer sa fécondité dans les divers usages qu'il a su faire du même fonds.

Le petit éloge de M. le premier président de Lamoignon, n'est qu'un léger essai de ce que le Père Bourdaloue eût eu à dire, s'il eût entrepris un éloge complet de ce célèbre magistrat. Comme il en avoit été connu, et qu'il avoit eu lui-même l'honneur de le connoître particulièrement, il voulut au moins lui donner ce témoignage public de son respect, aussi bien que de sa gratitude et de son zèle.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT ANDRÉ.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus; et ait illis: Venite post me.

Jésus marchant le long de la mer de Galilée, aperçut deux frères, l'un Simon appelé Pierre, et l'autre André; il leur dit: Suivez-moi. En saint Matthieu, chap. 4.

Ces paroles de Jésus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, et bien facile à exécuter; mais au fond et dans l'intention même du Sauveur des hommes, cet ordre devoit être pour ces deux frères de notre évangile, un engagement à de rigoureuses épreuves; car leur dire: Suivez-moi, c'étoit leur dire: Renoncez à vous-mêmes, préparez-vous à souffrir, soyez déterminés à mourir, ne vous regardez plus que comme des brebis destinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine et de la persécution publique, que comme des hommes dévoués à la croix; c'étoit, dis-je, par ces courtes paroles: *Venite post me*, leur faire entendre tout cela, puisqu'il est vrai que la croix étoit le chemin par où cet homme-Dieu avoit entrepris de marcher, et que selon ses maximes, il est impossible de le

suivre par toute autre voie. En effet, chrétiens, c'est par là que ces bienheureux apôtres, Pierre et André, ont suivi leur divin maître; tous deux ont mérité de mourir, comme Jésus-Christ, sur la croix; tous deux ont eu l'avantage de consommer sur la croix leur glorieux martyre, et tous deux, à la lettre, ont ainsi répondu à leur vocation, et sont devenus les premiers sectateurs et les premiers disciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit saint Chrysostôme, en quoi ils eurent, comme frères, une ressemblance parfaite; mais du reste, voici quelle différence il y eut entre l'un et l'autre dans leur crucifiement même : elle est digne de vos réflexions, et elle va servir d'ouverture à ce discours. C'est que le courage et la résolution de saint Pierre à suivre Jésus-Christ, n'a pas empêché qu'il n'ait témoigné de la répugnance, et qu'il n'ait fait paroître dans sa conduite de l'éloignement pour la croix; au lieu que saint André a toujours paru plein de zèle, et pénétré, non-seulement d'estime et de vénération, mais d'amour et de tendresse pour la croix. Je m'explique : quand Jésus-Christ dans l'évangile parle de la croix à saint Pierre, saint Pierre s'en scandalise et s'en offense : je ne m'en étonne pas; il n'en concevoit pas encore le mystère, et il étoit trop peu versé dans les choses de Dieu. Mais après même qu'il a reçu le Saint-Esprit, tout confirmé qu'il est en grâce, il ne laisse pas, si nous en croyons la tradition, de fuir la croix qui lui est préparée; il se sauve de sa prison, il sort de Rome, et il faut que Jésus-Christ lui

apparoisse, le fortifie, le ranime et l'engage à retourner au lieu où il doit être crucifié. C'est saint Ambroise qui le rapporte ; et cette tradition se trouve conforme à ce qu'avoit prédit le même Sauveur, lorsqu'il déclara expressément à ce prince des apôtres, que, quand il seroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, et qu'un autre le mèneroit où il ne voudroit pas aller, lui marquant, ajoute l'Evangéliste, les circonstances de son martyre, et de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu : *Cùm autem senueris, extendes manus tuas, et alius ducet te quò tu non vis* (1). Voilà le caractère de saint Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix sembloit encore avoir quelque chose d'affreux. Au contraire, que vois-je dans saint André ? un homme à qui la croix paroît aimable, qui en fait son bonheur et ses délices, qui soupire après elle, qui la salue avec respect, qui l'embrasse avec joie, et qui met le comble de ses désirs à s'y voir attaché et à y mourir. Tel est, chrétienne compagnie, le prodige qui se présente aujourd'hui à nos yeux, et que je puis appeler le miracle de l'évangile. Mais sur quoi put être fondé cet amour de la croix, et par quels principes un amour aussi surprenant et aussi contraire à tous les sentimens de la nature que celui-là, put il s'établir dans le cœur de notre apôtre ? Ah ! mes chers auditeurs, c'est le grand mystère que j'ai à vous découvrir : car mon dessein est de vous montrer qu'en conséquence de la vocation divine à laquelle votre

(1) Joan. 21.

glorieux patron saint André se rendit si fidèle, l'amour qu'il témoigna pour la croix, quoique d'ailleurs surnaturel, fut parfaitement raisonnable. Quelque prodigieux que vous paroisse cet amour de la croix, j'entreprends de le justifier, et je veux même, avec la grâce de mon Dieu, tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'inspirer : j'ai besoin pour cela de toutes les lumières du ciel, et je les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Il en est de la croix comme de la mort : quoique naturellement on ait horreur de l'une et de l'autre, on peut aimer l'une et l'autre par différens motifs ; et c'est par la diversité de ces motifs qu'il faut juger si cet amour est louable ou vicieux, raisonnable ou aveugle, méritoire ou vain. En effet, se procurer la mort par désespoir, c'est un crime ; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est une foiblesse ; s'y exposer par zèle de son devoir, c'est une vertu ; s'y dévouer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion : de même souffrir comme les esclaves du monde, parce qu'on se laisse dominer par ses passions, souffrir comme les avares par une avide et insatiable cupidité, souffrir comme les ambitieux par un attachement servile à sa fortune, c'est une bassesse, une misère, un désordre : mais souffrir pour être fidèle à Dieu, aimer la croix pour remplir les desseins de Dieu, pour suivre la vocation de Dieu, c'est ce qu'il y a dans le christianisme de plus saint et de plus divin, et par conséquent de plus conforme à la souveraine raison. Or c'est

ainsi, mes chers auditeurs, que saint André l'a aimée; car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumières de la foi, il a parfaitement compris combien la croix lui étoit avantageuse par rapport à sa vocation, et aux fins sublimes pourquoi Jésus-Christ l'avoit appelé. Appliquez-vous : voici le secret important de sa conduite et de votre religion. Le Sauveur du monde eut deux grands desseins sur ses apôtres, quand il leur commanda de le suivre : *Venite post me.* En ce moment-là, dit saint Chrysostôme, il les choisit pour être les prédicateurs de son évangile, et pour être les ministres de son sacerdoce; il les destina au ministère de sa parole, et il les engagea au service de ses autels; il les établit sur la terre pour sanctifier les hommes par les vérités du salut qu'ils devoient leur annoncer, et pour honorer Dieu son Père par le sacrifice qu'ils devoient, comme prêtres de la loi de grâce, lui présenter. Voilà les deux vues principales qu'eut le Fils de Dieu, et c'est sous ces deux qualités que je prétends aujourd'hui considérer saint André : en premier lieu, comme prédicateur de l'évangile et de la loi de Jésus-Christ; en second lieu, comme prêtre, successeur légitime et immédiat du sacerdoce de Jésus-Christ; et je m'attache d'autant plus à cette pensée, que la qualité de prêtre de Jésus-Christ est celle dont ce saint apôtre se glorifia plus hautement, et dont il se rendit lui-même le témoignage, quand il parut devant le juge qui le condamna. Or ces deux qualités jointes ensemble justifient admirablement l'amour

et le zèle qu'eut saint André pour la croix : car s'il l'a tendrement aimée, c'est parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout son mérite et toute sa gloire, savoir l'accomplissement de son apostolat et la consommation de son sacerdoce. Expliquons-nous : André, à la vue de sa croix, est pénétré, ravi, transporté de joie : pourquoi? parce que c'est sur la croix qu'il va dignement prêcher le nom de Jésus-Christ : ce sera la première partie; et parce que c'est sur la croix qu'il va saintement s'immoler lui-même, et unir son sacrifice au sacrifice auguste et vénérable qu'il a tant de fois offert à Dieu en immolant l'agneau sans tache, qui est Jésus-Christ : ce sera la seconde partie. En deux mots, la croix est la chaire où saint André a fait paroître tout le zèle d'un fervent prédicateur ; la croix est l'autel où saint André, comme prêtre et pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur : il ne faut donc pas s'étonner si la croix, quoiqu'affreuse par elle-même, a eu pour lui tant de charmes. C'est tout le dessein et le partage de ce discours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour établir solidement la vérité de ma première proposition, et pour vous en donner d'abord la juste idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'Ecriture l'accomplissement de l'apostolat, prêcher un Dieu crucifié, et malgré les contradictions de la prudence du siècle, proposer

la croix aux hommes, comme la seule source de leur bonheur, comme le fondement unique de leur espérance, comme le mystère de leur rédemption, comme le moyen sûr et infaillible de leur salut : ainsi l'a entendu saint Paul quand il a dit : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum* (1). Voilà à quoi il a réduit toute la fonction du ministère évangélique ; et telle est la fin pour quoi Dieu a suscité ces douze princes de l'Eglise, ces premiers fondateurs du christianisme, ces hommes envoyés au monde pour y annoncer Jésus-Christ, dont ils étoient les ambassadeurs, et pour y publier sa loi, dont ils ont été par office les interprètes fidèles : *Legatione pro Christo fungimur* (2). Qu'ont-ils fait ? ils ont prêché la croix ; et au lieu que la croix n'avoit été jusque-là qu'un sujet de malédiction et qu'un opprobre ; au lieu que la croix de Jésus-Christ étoit le scandale des Juifs, et paroissoit une folie aux Gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont rendue vénérable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoi s'est terminée leur vocation, et par où ils ont mérité le nom d'apôtres. Or, il est évident, chrétiens, que saint André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux emploi, et qu'il a eu un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son apostolat : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Et il est encore évident qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui est marqué dans ces paroles, que quand il a été lui-même attaché à la croix :

(1) 1. Cor. 2. — (2) 2. Cor. 5.

pourquoi cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jésus-Christ crucifié, ou, si vous voulez, la loi de Jésus-Christ avec plus d'autorité et de grâce, avec plus d'efficace et de conviction, avec plus de succès et de fruit : trois avantages que sa croix lui a procurés, et en quoi je fais consister la perfection d'un apôtre et d'un prédicateur de l'évangile. Reprenons, et suivez-moi.

Non, mes chers auditeurs, jamais saint André n'a prêché le mystère de la croix, ou la loi de Jésus-Christ, avec tant d'autorité et tant de grâce, que quand il a été lui-même crucifié ; et ma pensée sur ce point n'a presque pas même besoin d'éclaircissement ; car pour vous la rendre en deux mots, non-seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix. C'est une vérité éternelle qu'il faut porter sa croix ; et que, pour la porter en chrétien, il la faut porter volontairement jusqu'à l'aimer, et jusqu'à s'en glorifier : *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri* (1). Mais cette vérité, quoiqu'éternelle, n'a pas la même grâce dans la bouche de tout le monde : les hommes, pour être sauvés, ont intérêt de la bien comprendre ; mais en même temps ils ont une secrète opposition à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, et qui n'en font nulle épreuve ; et si quelquefois un mondain s'ingère de leur en faire des leçons, bien loin de s'y rendre dociles, ils se révoltent, et ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, et qui

(1) Galat. 6.

joüit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prêcher la pénitence et la mortification. Aussi, comme remarque saint Chrysostôme, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il étoit, pour s'accommoder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'évangile de la croix qu'en se faisant lui-même un homme de douleurs, c'est-à-dire, un homme dévoué à la souffrance et à la croix : *Vir dolorum* (1). Indépendamment de cette qualité, il avoit toute l'autorité d'un Dieu, j'en conviens ; mais s'il n'avoit été que Fils de Dieu, ou s'il avoit toujours été comme fils de l'homme, dans la béatitude et dans la gloire, sans participer à nos peines, il lui eût manqué par rapport à nous une certaine autorité d'expérience et d'exemple, sur quoi est fondé le droit dont je parle, de prêcher aux autres la croix ; et de là vient qu'il se détermina à souffrir : car c'est ce que le grand Apôtre a prétendu nous déclarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin législateur avoit paru en ce qu'étant Fils de Dieu, il avoit appris par lui-même et par ce qu'il avoit souffert comme homme, l'obéissance qu'il exigeoit des hommes, et qu'il vouloit les obliger de rendre à sa loi : loi parfaite, mais sévère, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la sainteté, l'utilité, la nécessité de la croix : *Qui cùm esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam* (2).

En effet, il est aisé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie austère, au retranchement des plai-

(1) Isaï. 53. — (2) Hebr. 5.

sirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en coûte rien. Un homme bien nourri, disoit saint Jérôme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence et du jeûne; un homme abondamment pourvu de tout, à qui rien ne manque, et qui est en possession de mener une vie agréable et commode, s'érige aisément en prédicateur de la plus exacte réforme. Mais quelque éloquent et quelque zélé qu'il puisse être, on croit toujours avoir droit d'en appeler à son exemple, et de lui répondre que ce zèle de réforme ne lui convient pas, que ce langage lui sied mal, et que, s'il veut porter les choses à cette rigueur, il devroit chercher des auditeurs dont il fût un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche soit absolument légitime, puisque Jésus-Christ ordonnoit qu'on obéît aux pharisiens, du moment qu'ils étoient assis sur la chaire de Moïse, et qu'on respectât leur doctrine, quoique leur conduite y fût toute contraire; mais parce qu'il est vrai que cette contrariété entre la doctrine et la vie, est au moins un spécieux prétexte dont notre malignité ne manque pas de se prévaloir contre les vérités dures qu'on nous prêche; et parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous assujettir à toute la rigueur de nos devoirs, et n'est pas pour cela bien autorisé. Or là-dessus saint André a eu tout l'avantage que peut avoir un apôtre : car il a prêché la croix dans un état où les censeurs les plus critiques et les ennemis de la croix les plus déclarés n'avoient rien à lui reprocher. Il ne l'a pas prêchée comme ces

docteurs hypocrites dont saint Matthieu parle, qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux pesans, et qui ne voudroient pas eux-mêmes les remuer du doigt; il ne l'a pas prêchée comme ceux dont saint Paul disoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'apparence de la plus éclatante piété, mais qui seroient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil et pervertis dans la foi; c'est-à-dire, il ne l'a pas prêchée comme ont fait presque dans tous les siècles certains prétendus réformateurs de l'Eglise, qui, connus d'ailleurs pour des hommes sensuels, n'en étoient pas moins hardis à invectiver contre la mollesse; déplorant les relâchemens de la pénitence, tandis qu'ils en rejetoient les œuvres pénibles et laborieuses; plus occupés peut-être de leurs personnes et du soin de leurs corps, que n'auroit été un mondain de profession. Non, chrétiens, ce n'est pas ainsi que S. André a prêché la croix; mais pour la prêcher, il s'est mis lui-même sur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'est fait entendre : c'est de là, comme nous lisons dans les actes de sa vie, qu'il exhortoit le peuple à embrasser ce moyen salutaire et nécessaire, dont dépend tout le bonheur des élus de Dieu; et voilà non-seulement ce qui l'autorisoit, mais ce qui donnoit de la force à sa parole, pour annoncer le mystère de la croix avec plus d'efficace et de conviction.

C'est le second avantage de son apostolat, dit saint Chrysostôme, d'avoir montré par là jusqu'à quel point il étoit persuadé lui-même de la vérité

qu'il prêchoit, et d'avoir eu par là même le don d'en persuader si fortement les autres, que tout infidèles qu'ils étoient, ils n'ont pu résister à la sagesse et à l'esprit de Dieu qui parloit en lui. Il faut, ajoutoit saint Bernard, et permettez-moi d'appliquer sa pensée à mon sujet, il faut que le prédicateur de l'évangile, pour convertir les cœurs, fortifie sa voix; et parce que sa voix n'est que foiblesse, il faut qu'elle soit accompagnée d'une autre voix puissante et pleine de force : *Dabit voci suæ vocem virtutis* (1). Mais quelle est cette voix puissante et pleine de force ? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus pénétrante, plus touchante que tous les discours : montrez-moi par vos exemples et par vos œuvres, que vous êtes vous-même persuadé, et alors votre voix me persuadera et me convertira : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, si quod mihi suades, priùs tibi videaris persuasisse* (2). Or voilà par où saint André triompha, et de l'infidélité des païens, et de la dureté des Juifs. Il veut que sa voix soit pour eux cette voix toute-puissante, qui, selon le Prophète, abat les cèdres et brise les rochers; il veut que sa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les plus endurcis, et de soumettre les esprits les plus superbes: *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum* (3). Que fait-il? il commence par les convaincre qu'il est lui-même parfaitement et solidement convaincu de ce qu'il leur prêche; qu'il est, dis-je, convaincu de la né-

(1) Ps. 67. — (2) Bern. — (3) Ps. 28.

cessité d'embrasser la croix de Jésus-Christ, de s'attacher à elle par un esprit de foi, et de s'en appliquer les fruits par le long usage des souffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner sur cela de la persuasion où il est, que l'empressement et l'ardeur qu'il témoigne pour souffrir? on lui prononce son arrêt, et tout à coup il est saisi d'un mouvement de joie, qui va jusqu'à l'extase et au ravissement; le peuple veut s'opposer à l'exécution de cet arrêt, et André s'en tient offensé; on le conduit au supplice, et d'aussi loin qu'il envisage la croix qui lui est préparée, il la salue dans des termes pleins d'amour et de tendresse; il se fait une émotion populaire, pour le délivrer : Hé quoi! mes frères, leur dit-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur? Faut-il qu'en vous intéressant pour moi, vous conspiriez contre moi, et que par une fausse compassion, vous me fassiez perdre le mérite d'une mort si précieuse? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, et André le rassure; le juge commande qu'on le détache de la croix, et André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles que l'enfer même ne peut rompre, qui sont les liens de sa foi et de sa charité : s'il n'étoit en effet persuadé, penseroit-il, parleroit-il, agiroit-il, souffriroit-il de la sorte? et pour marquer que ses sentimens sont sincères, persisteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel : *Biduo pendens* (1), publiant toujours

(1) Act. mart. S. And.

que Jésus-Christ est le seul Dieu qu'il faut adorer, et que toute la sainteté, toute la prédestination des hommes est renfermée dans la croix ? Mais supposé le témoignage que saint André rendit à cette vérité, quelle conséquence les spectateurs de son martyre n'étoient-ils pas forcés de tirer en faveur de Jésus-Christ et de sa religion ? considérant cet homme, d'ailleurs vénérable par l'intégrité de sa vie, illustre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, et qui, par sa conduite pleine de sagesse, s'étoit attiré le respect des ennemis mêmes de son Dieu ; le voyant, non pas mépriser ni braver la mort par une vaine philosophie, mais la désirer par un pur zèle de se conformer à son Sauveur crucifié ; aimer par ce motif de christianisme, les deux choses que le monde abhorre le plus, savoir, l'ignominie et la douleur ; et malgré les révoltes de la nature, faire de la croix l'objet de son ambition et ses plus chères délices : tout païens, tout Juifs qu'ils étoient, que pouvoient-ils conclure de là, sinon qu'il y avoit dans cet apôtre quelque chose de surhumain, et que la chair et le sang n'ayant pu former en lui des sentimens si élevés au-dessus de l'homme, il falloit qu'ils lui vinssent de plus haut ? A moins qu'ils ne voulussent s'aveugler eux-mêmes, et s'obstiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoître qu'il n'y a que Dieu qui puisse inspirer à un homme mortel un amour de la croix si héroïque, et à moins qu'ils n'eussent des cœurs de pierre, quoique païens et infidèles, pouvoient-ils n'être pas touchés, n'être pas ébranlés, n'être pas changés

par la vue d'un spectacle si surprenant et si nouveau ?

De là même aussi, mes chers auditeurs, suivit le succès prodigieux de la prédication de S. André, et la bénédiction que Dieu donna à son apostolat. Si nous en croyons les actes de son martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant sur la croix, à peine resta-t-il un païen qui, éclairé des lumières de la grâce, et cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie, et ne confessât Jésus-Christ. Au lieu que Jésus-Christ crucifié, avoit pu dire ce que Dieu, par la bouche d'un Prophète, disoit à Israël : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem* (1); J'ai tendu mes bras à un peuple rebelle et incrédule ; saint André eut au contraire la consolation de tendre les bras à un peuple docile, qui reçut sa parole avec respect, et qui s'y soumit avec joie, pour accomplir, ce semble, dès lors ce qu'avoit dit le Fils de Dieu, que celui qui croiroit en lui, feroit non-seulement les mêmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que lui : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* (2). Des milliers d'infidèles, que le supplice de cet apôtre avoit assemblés autour de sa croix, convertis par ce qu'ils ont vu, et par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la ville de Patras, où Dieu, par le ministère d'André, opère ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les provinces voisines ; on

(1) Isaï. 65. — (2) Joan. 12.

voit avec étonnement les temples des idoles abandonnés, le culte des démons aboli, le règne de la superstition détruit, le nom de Jésus-Christ partout révéré. Le frère même du proconsul, jusque-là zélé défenseur des fausses divinités, rend hommage à la vérité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe, où saint André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse et la plus fervente : qui fait tout cela ? la foi d'un Dieu crucifié, prêchée par un apôtre crucifié ; je veux dire, le zèle d'un apôtre, qui, à l'exemple de son maître, prêche la croix du haut de la croix ; et qui, selon la belle expression de saint Jérôme, confirme par son amour pour la croix, tout ce qu'il enseigne de l'obligation rigoureuse, mais indispensable, de porter la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans*. En effet, donnez-moi un prédicateur de l'évangile parfaitement mort à lui-même, sincère amateur de la croix, et qui dise de bonne foi avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (1) ; Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde : rien ne lui résistera ; avec cela, il triomphera de l'erreur, il confondra l'impiété, il exterminera le vice, il convertira les villes entières ; avec cela, les pécheurs les plus endurcis l'écouteront et le croiront, les libertins et les impies se soumettront à lui, les sensuels et les voluptueux subiront le joug de la pénitence : pourquoi ? parce que telle est, dit saint Jérôme, la vertu de la croix prêchée par un homme souffrant lui-

(1) Galat. 6.

même et mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.*

Voilà donc, chrétiens, le prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction, et qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé, en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu: *Et sermo meus et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis* (1). Voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez, c'est saint André sur la croix. Ne me considérez point, n'ayez nul égard, ni à mes paroles ni à mon zèle; oubliez la sainteté de mon ministère; je ne suis aujourd'hui, si vous voulez, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante, et ce n'est point à moi de vous prêcher un Dieu crucifié, c'est à cet apôtre, c'est à cet homme crucifié, dont la prédication, plus pathétique et plus efficace que la mienne, se fait encore entendre dans toutes les Eglises du monde chrétien. Le voilà, dis-je, ce ministre irrépréhensible, ce prédicateur contre lequel vous n'avez rien à répliquer; mais que n'a-t-il pas à vous reprocher? il vous prêche encore maintenant le même Dieu qu'il a prêché aux Juifs et aux païens; un Dieu qui vous a sauvés par la croix. Le croyez-vous? la vie que vous menez le fait-elle voir? cet amour-propre qui vous domine, ces recherches de vous-mêmes, cet attachement servile à votre corps, cette attention à le ménager, à le flatter, à ne lui rien refuser,

(1) 1. Cor. 2.

ces commodités étudiées et affectées, cette horreur des souffrances et de la vraie pénitence ; en un mot, cette vie des sens, si opposée à l'esprit chrétien, cette vie molle et voluptueuse dont vous vous êtes fait une habitude : tout cela marque-t-il que vous êtes bien convaincus de la prédication de saint André ?

Ah ! mes chers auditeurs, si saint André nous avoit prêché un autre Jésus-Christ et un autre Sauveur ; si dans le conseil de la sagesse éternelle, il avoit plu à notre Dieu de nous sauver par la joie, aussi bien qu'il lui a plu de nous sauver par la peine, et que saint André nous eût annoncé cet évangile, ce nouvel évangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec notre conduite ? Figurons-nous que cet apôtre vient aujourd'hui nous déclarer que ce n'est plus par la croix, mais par les plaisirs, que nous devons opérer notre salut ; figurons-nous que ce que je dis cesse d'être une supposition, et devient une vérité, y auroit-il en vous quelque chose à corriger et à réformer ? répondez, mondain, répondez ; c'est à vous que je parle. Interrogez votre cœur, et reconnoissez jusqu'où l'esprit du monde corrompu vous a porté ; ce système de christianisme ne vous seroit-il pas avantageux, et ne se rapporteroit-il pas entièrement à votre goût et à vos idées ? Il faut donc de deux choses l'une, ou que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grâce, ou que saint André, avec toute la vertu et toute la force de son apostolat, ne vous ait pas encore persuadé ; que votre vie soit un monstre

dans l'ordre de la grâce, si, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre; si, chrétien de profession, vous êtes juif d'esprit et de cœur; si, reconnoissant que votre salut est attaché à la croix, vous ne laissez pas de fuir et d'abhorrer la croix : car qu'y a-t-il de plus monstrueux que cette contradiction? cependant, mes frères, disoit saint Bernard, tel est le caractère de mille chrétiens, disciples de la croix de Jésus-Christ, et tout ensemble ennemis de la croix de Jésus-Christ. Ou bien, mon cher auditeur, si vous vous piquez d'être de ces génies prétendus sages, qui agissent conséquemment, il faut que saint André, ni par l'autorité de son exemple, ni par l'efficace de sa parole, ne vous ait pas encore touché, puisque vous êtes toujours sensuel et idolâtre de votre corps. Ainsi je pourrois vous appliquer, au sujet de la croix de saint André, ce que saint Paul, en gémissant, disoit aux Galates, de celle du Sauveur : *Ergò evacuatum est scandalum crucis* (1). Malheur à vous, mon frère, qui par votre infidélité vous êtes rendu inutile l'exemple de ce glorieux apôtre, et pour qui le scandale, c'est-à-dire, le mystère de la croix est anéanti : *Ergò evacuatum est scandalum crucis.* On vous a dit cent fois, et il est vrai, qu'au jugement de Dieu la croix de Jésus-Christ paroîtra pour vous être confrontée; l'évangile même nous l'apprend : *Et tunc parebit signum Filii hominis* (2); mais outre la croix de Jésus-Christ, on vous en confrontera une autre, c'est celle de saint André. Oui,

(1) Galat. 5. — (2) Matth. 24.

la croix de cet homme apostolique, après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, lui servira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infidèles, nous dira-t-il? la vue de ma croix les a convertis; de païens qu'ils étoient, j'en ai fait des chrétiens et de parfaits chrétiens. Voilà ce qui nous confondra; et ne vaut-il pas mieux dès aujourd'hui commencer à nous confondre nous-mêmes, et par cette confusion salutaire et volontaire, prévenir une confusion forcée, qui ne nous sera pas seulement inutile, mais très-funeste? Il faut, chrétiens, qu'à l'exemple de saint André, nous soyons et les sectateurs, et les prédicateurs même de la croix. Je dis les prédicateurs, et comment? en portant sur nos corps la mortification de Jésus-Christ: *Semper mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes* (1). Car en la portant sur nos corps, nous en ferons connoître aux hommes le mérite et la vertu : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (2). Ne concevez point ceci comme impossible, ni même comme difficile : je vous l'ai dit; le saint usage des afflictions et des croix de cette vie, l'acceptation humble et soumise de celles que Dieu nous envoie, la résignation à celles que le monde nous suscite, notre patience dans les calamités, ou publiques, ou particulières, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela prêchera pour nous, et nous prêcherons par tout cela. C'est ainsi que saint André a trouvé sur la croix l'accomplissement de son apostolat; et

(1) 2. Cor. 4. — (2) *Ibid.*

voici encore comment il y a trouvé la consommation de son sacerdoce. Donnez, s'il vous plaît, une attention toute nouvelle à cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, et avoir pour cela dans le christianisme un caractère particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grâce. Joindre au sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ le sacrifice de soi-même, et s'immoler soi-même à Dieu au même temps qu'on lui offre ce divin agneau immolé pour le salut du monde, c'est, dans la doctrine de saint Augustin, ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grâce, et ce qui lui donne sa dernière perfection. Sacerdoce de la loi de grâce, dont je conviens que les prêtres seuls sont les premiers et les principaux ministres; mais auquel il est pourtant vrai que tous les chrétiens, en qualité de chrétiens, ont droit et même obligation de participer. Sacerdoce de la loi de grâce, qui par cette raison nous impose à tous, de quelque condition que nous soyons, l'indispensable devoir de nous offrir nous-mêmes à Dieu comme un supplément du sacrifice de Jésus-Christ: car voilà, encore une fois, ce qui fait devant Dieu la perfection du sacerdoce chrétien, dont l'Apôtre relevoit si haut l'excellence et la dignité; voilà par où ce sacerdoce lui paroissoit si auguste, quand il le comparoit au sacerdoce de l'ancienne loi; et voilà ce qui nous le doit rendre vénérable, cet engage-

ment où nous sommes, et ce pouvoir que nous avons d'être, comme le Sauveur, des hosties vivantes, présentées à Dieu par l'union de notre sacrifice avec le sacrifice de l'homme-Dieu. Or je prétends que saint André a su pleinement s'acquitter de ce devoir : et où? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'autel mystérieux que Dieu lui avoit préparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de cette vérité, qui, tout avantageuse qu'elle est au saint dont je vous fais l'éloge, sera encore plus utile et plus édifiante pour vous.

Je l'ai dit, mes chers auditeurs, et je le répète, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jésus-Christ : c'est le devoir essentiel à quoi le christianisme nous engage; et je ne crains point de passer pour téméraire, ni de rien avancer qui ne soit conforme à la plus exacte théologie, quand je soutiens que sans cela notre sacerdoce n'a pas, selon Dieu, toute la perfection qu'il doit avoir. Car il est de la foi, qu'encore que le sacrifice de l'humanité de Jésus-Christ ait eu par lui-même une vertu infinie, pour nous sanctifier et pour nous réconcilier avec Dieu, Dieu néanmoins, par une conduite particulière de sa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grâce de cette réconciliation et de cette sanctification, qu'autant qu'il a prévu que ce sacrifice devoit être et seroit accompagné de notre coopération. Il est de la foi, qu'encore qu'il n'ait rien manqué au sacrifice

de notre rédemption de la part de Jésus-Christ, qui l'a offert pour nous comme notre médiateur et le souverain prêtre, il peut y manquer quelque chose de notre part; en sorte que ce sacrifice, tout divin qu'il est, par le défaut de notre correspondance, nous devienne infructueux, et ne soit pour nous de nulle efficace. Or ce qui peut manquer de notre part au sacrifice de Jésus-Christ, c'est le sacrifice personnel que Dieu exige de nous, et que nous lui devons faire de nous-mêmes; mais que souvent nous ne lui faisons pas. De là vient que saint Paul, à qui ce mystère avoit été spécialement révélé, se faisoit une loi inviolable d'accomplir tous les jours dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ* (1). Il restoit donc encore pour saint Paul quelque chose à ajouter au sacrifice du Fils de Dieu. Prenez garde: quelque chose par rapport à saint Paul même; quelque chose d'où dépendoit en un sens, pour saint Paul même, le mérite, ou plutôt l'application actuelle du sacrifice du Fils de Dieu; quelque chose par où saint Paul même se croyoit obligé de remplir la mesure des souffrances du Fils de Dieu. Or comment la remplissoit-il cette mesure? par la ferveur de sa pénitence, par l'austérité de sa vie, par la mortification de sa chair: car c'étoient là, remarque saint Chrysostôme, autant de sacrifices de lui-même qu'il unissoit à ce grand sacrifice de la croix, et en

(1) Coloss. 1.

vertu desquels il pouvoit dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.*

C'est de là même aussi que saint Augustin trouvoit des liaisons si étroites entre ces deux sacrifices, je dis entre le sacrifice de Jésus-Christ et le sacrifice de nous-mêmes, qu'il ne vouloit pas qu'on séparât jamais l'un de l'autre. Tellement que comme Jésus-Christ, en qualité d'homme-Dieu, a été notre victime, nous devons être la sienne, en qualité de chrétiens. Ecoutez les paroles de ce saint docteur, que je ne dois pas omettre dans une matière si importante : *Cujus redemptoris ac Domini, et nos sacrificium esse debemus per ipsummet offerendi, qui in homine quem suscepit, sacrificium ipse pro nobis fieri dignatus est.*

D'où il s'ensuit que toutes les fois que nous assistons aux divins mystères, nous devons faire état, que ce n'est pas seulement pour y présenter l'agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y être nous-mêmes présentés et immolés. Et cela, reprend saint Augustin, non-seulement par la raison de l'union intime qui est entre lui et nous, et qui fait qu'étant notre chef, et nous les membres de son corps, il ne peut ni ne doit jamais être sacrifié que nous ne le soyons avec lui : *Quia cùm Ecclesia Christi sit corpus, et Christus Ecclesiæ caput, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debet offerri;* mais par la convenance même et le principe de nos plus justes et de nos plus indispensables obligations : car quel désordre, Seigneur, que je parusse devant vos autels dans une

moindre disposition d'humilité, que celle où vous y paroissez; que vous y fussiez la victime de mon péché, et que l'expiation de ce péché ne me coûtât rien? Il ne suffit donc pas, conclut saint Léon, pape, que nous offrions à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, si, selon le précepte de l'Apôtre, nous ne nous offrons encore nous-mêmes; comme il ne nous suffiroit pas de lui offrir nos corps et même nos ames, si nous n'avions à lui offrir le sacrifice du corps de Jésus-Christ. Notre sacrifice, sans celui de Jésus-Christ, seroit un sacrifice indigne de Dieu : et celui de Jésus-Christ sans le nôtre, seroit, non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consomme le grand ouvrage de notre justification, et ce qui fait le vrai sacerdoce des chrétiens.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux apôtre dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Qu'est-ce que saint André, et sous quelle idée, nous attachant aux actes de son martyre, devons-nous le considérer? sous l'idée d'un prêtre fervent, d'un prêtre zélé, d'un prêtre plein de religion, qui, tous les jours de sa vie, ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'agneau de Dieu, et qui, par sa mort, couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même sur la croix : car ce sont là les deux principales actions que son histoire nous marque, et à quoi je réduis toute la sainteté de son ministère. Ecoutez ceci : André est conduit devant le tribunal d'un juge païen; et ce juge, avant que de le condamner, entreprend de

le pervertir, et le presse de racheter sa vie en sacrifiant aux idoles. Mais moi, lui répond l'homme de Dieu, sacrifier aux idoles ! Ne savez-vous pas qui je suis? ignorez-vous la profession que je fais de servir le Dieu du ciel et de la terre, et l'honneur que j'ai de lui sacrifier chaque jour, non pas le sang des boucs, ni des taureaux, mais l'agneau qui efface les péchés du monde? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, sed agnum immaculatum* (1). Oui, poursuit le généreux apôtre, c'est entre mes mains que cet agneau est tous les jours immolé; mais la merveille que vous ne connoissez pas, et que j'ai à vous découvrir, c'est qu'après l'immolation de cet agneau, il est toujours vivant; et que sa chair, quoique distribuée aux fidèles, demeure encore toute entière, parce qu'elle est désormais incorruptible : *Cujus carnem postquàm omnis plebs credentium manducaverit, agnus qui sanctificatus est, integer perseverat, et vivus* (2). Témoignage invincible en faveur du sacrifice de la messe, et qui pourroit seul réfuter toutes les erreurs des derniers hérésiarques touchant la divine eucharistie; puisqu'il nous apprend comment Dieu, dès le premier âge de l'Eglise, a pris soin d'établir la tradition de ce mystère. Mais sans m'arrêter à cette controverse, et pour profiter, en passant, d'un exemple si authentique, permettez-moi, mes frères, une courte digression qui, toute bornée qu'elle est dans la morale qu'elle renferme, ne laissera pas d'avoir son

(1) Act. mart. S. And. — (2) *Ibid.*

utilité : car ceci nous regarde, nous qui, revêtus de la dignité du sacerdoce, sommes spécialement les ministres de notre Dieu et de ses autels. Qu'est-ce qu'un prêtre de Jésus-Christ? le voici : un homme engagé par sa vocation à entrer tous les jours dans le sanctuaire ; un homme disposé, comme saint André, à offrir tous les jours à Dieu le sacrifice non sanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoi nous sommes appelés. Mais être prêtre, et n'en faire que rarement la plus noble fonction ; être prêtre, et même, si vous voulez, grand-prêtre, et ne paroître à l'autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lorsqu'on ne peut s'en dispenser, que quand on s'y trouve forcé par un respect humain et par un devoir de bienséance; être prêtre, et s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissemens du siècle, ou plutôt mener une vie dissipée, profane, mondaine, jusqu'à être malheureusement obligé de s'abstenir des choses saintes; être prêtre, et se mettre, par sa conduite, hors d'état de célébrer les sacrés mystères, s'en rendre positivement indigne, et au lieu de se reprocher cette indignité volontaire comme un crime et un sujet de confusion, s'autoriser par là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, et s'en faire un faux prétexte de piété ; être prêtre de la sorte, ah ! mes frères, s'écrioit saint Chrysostôme, est-il rien de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, rien de plus injurieux à Jésus-Christ,

rien de plus triste pour son épouse qui est l'Eglise? et moi j'ajoute, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous propose dans la personne de saint André.

Mais André en demeure-t-il là? non, chrétiens: comme il est prêtre de la loi nouvelle, après avoir immolé la chair de Jésus-Christ, et satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministère, il y joint ce qui en doit être la perfection en s'immolant soi-même; et c'est ici que la croix lui servit de moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses désirs, et à la gloire consommée de son sacerdoce. Je m'explique: sur le refus qu'il fait de sacrifier aux idoles, on lui présente l'instrument de son supplice; et comment envisage-t-il cette croix? comme un autre autel où il va présenter à Dieu le sacrifice de sa personne et de sa vie. Oui, Seigneur, dit-il, s'adressant à Jésus-Christ, c'est pour cela que je l'embrasse, cette croix, parce que c'est sur elle que je vais remplir dans toute son étendue mon sacerdoce. Assez long-temps, ô mon Dieu! j'ai fait l'office de sacrificateur à vos dépens; il faut que je le fasse aux dépens de moi-même. Je vous ai mille fois sacrifié pour moi: il faut que je me sacrifie une fois pour vous, et que par cet effort de reconnoissance, vous rendant amour pour amour et sacrifice pour sacrifice, j'aie enfin la consolation d'être crucifié pour votre gloire, comme vous l'avez été pour mon salut. Ainsi parle-t-il: et sans différer, il étend sur la croix son corps vénérable: il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il prévient leur

cruauté par sa ferveur, ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de son crucifiement, mais regardant encore comme un précieux avantage d'être tout ensemble et la victime et le prêtre de son sacrifice : car c'est en cela, dit saint Augustin, qu'a particulièrement consisté l'excellence et le mérite du sacerdoce de Jésus-Christ. Dans l'ancienne loi, on n'avoit rien vu de semblable; les hommes les plus saints s'étoient contentés d'honorer Dieu par des victimes étrangères; et parce que ce culte étoit imparfait, le Fils de Dieu, comme pontife, étoit venu faire à son Père cette pleine oblation, où il voulut être tout à la fois le sacrificateur et l'hostie : *Idem sacerdos et victima.* Mais ce qui fut vrai de Jésus-Christ, l'est encore de saint André, avec toute la proportion néanmoins et tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme et un homme-Dieu. André mourant sur la croix, put dire après le Sauveur du monde : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair et du sang des animaux, mais vous m'avez formé un corps; les anciens holocaustes ont commencé à vous déplaire, ou du moins ont cessé de vous plaire, et alors j'ai dit : Me voici, je viens, je me présente; recevez-moi comme votre victime : *Tunc dixi : Ecce venio* (1).

Voilà, mes chers auditeurs, le modèle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous sans différence ni de condition ni de rang. En quelque état que vous soyez, vous êtes, comme chrétiens, nécessairement associés au sacerdoce

(1) Ps. 39.

royal de Jésus-Christ; et c'est à vous, quoique laïques, que parloit saint Pierre, quand il appeloit les chrétiens, race choisie, prêtres-rois, nation sainte, peuple conquis : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta* (1). Il est de la foi que, sans autre caractère que celui de chrétiens, par la seule onction du baptême, le Sauveur des hommes nous a faits rois et prêtres de Dieu son Père : *Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes* (2). Si je vous disois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le même agneau qu'immoloit saint André, et qu'en effet vous l'offrez aussi bien que lui, toutes les fois que vous assistez au sacrifice de votre religion, peut-être seriez-vous surpris de vous voir élevés par là à une si haute dignité. Mais vous devez l'être encore bien plus, ou d'avoir ignoré jusqu'à présent ce que vous êtes, ou de l'avoir su, et d'avoir manqué de zèle pour vous acquitter dignement d'une si glorieuse fonction : car puisque ce n'est pas en simples témoins, mais en ministres du Seigneur, que vous assistez à ce sacrifice, et que l'oblation du corps de Jésus-Christ ne s'y fait pas seulement en votre présence, mais en votre nom, quelle attention, quel respect, quelle ardeur de dévotion y devez-vous apporter? C'est ce qui rend vos irrévérences si criminelles et même si abominables; c'est ce qui en fait comme autant de sacriléges. Ah! chrétiens, quelle indignité que vous présentiez au Dieu immortel, avec un esprit égaré, un

(1) 1. Petr. 2. — (2) Apoc. 5.

cœur froid, sans nul recueillement, sans nul sentiment, le même sacrifice où notre saint Apôtre a épuisé tout le feu de sa charité ! Que dis-je? quelle profanation, que vous y veniez pour y voir le monde et pour y être vus, pour y étaler tout le faste du monde et tout l'appareil de votre luxe, pour y contenter votre vanité, votre curiosité, et peut-être pour y entretenir vos plus honteuses passions ? Scandale digne de toute la colère de Dieu, et qui n'est devenu, par l'impiété de notre siècle, que trop commun.

Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête : ce que je prétends que vous remportiez de ce discours, c'est une sincère et forte résolution d'offrir continuellement à Dieu, comme saint André, le sacrifice de vos corps, et de l'unir au sacrifice du corps de Jésus-Christ, puisque c'est par là que vous devez participer à l'honneur et à la perfection du sacerdoce de la loi de grâce, à quoi votre vocation vous engage indispensablement. Ce que je vous demande, c'est que vous vous appliquiez sans cesse ce que saint Paul recommandoit si expressément aux Romains, quand il leur disoit : *Obsecro vos per misericordiam Dei* (1) ; Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de notre Dieu, et de quoi ? de lui offrir vos corps dans cet état de sainteté, dans cet état de pureté où ils puissent lui plaire, et où vous puissiez lui rendre un culte raisonnable et spirituel, ne vous conformant point au siècle présent, mais vous renouvelant chaque jour dans l'intérieur de

(1) Rom. 12.

l'esprit : paroles qui comprennent, en abrégé, tout le fond de la vie chrétienne, et qui devroient être le plus ordinaire sujet de vos considérations. Mais, dites-moi, mes chers auditeurs, vos corps ont-ils ces qualités nécessairement requises pour être la matière de ce sacrifice que saint Paul veut que vous présentiez à Dieu? sont-ce des corps purs, des corps exempts de la corruption du péché; en un mot, des corps dignes d'être offerts avec le corps de Jésus-Christ, et de composer avec lui ce sacrifice complet dont je viens de vous parler? S'ils ne sont pas tels, oserez-vous les offrir à Dieu; et si vous n'osez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paroître vous-mêmes devant Dieu, et approcher de ses autels? Ah! chrétiens, si l'on vous disoit que vous devez absolument, et à la lettre, faire de vos corps le même sacrifice que saint André; que vous devez être prêts, comme lui, à sacrifier votre vie par un long et cruel supplice; que vous devez souffrir, comme lui, un rigoureux martyre; que vous devez, comme lui, vous résoudre à mourir pour Dieu, et que, sans cela, il n'y a point de salut pour vous; si, dis-je, Dieu mettoit votre foi à une pareille épreuve, quoique vous fussiez obligés de vous y soumettre, du moins auriez-vous droit de craindre et de vous défier de vous-mêmes. Mon zèle à vous animer, à vous encourager, à vous soutenir dans une si dangereuse conjoncture, quelque ardent qu'il pût être, ne m'empêcheroit pas de compatir à votre foiblesse et de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis que ce sacrifice

de vos corps, dont il est aujourd'hui question, se réduit dans la pratique, à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une salutaire tempérance, d'une exacte sobriété, d'une prudente austérité, d'une solide mortification; à leur retrancher les débauches qui les détruisent, la mollesse qui les corrompt, l'oisiveté qui les appesantit; à réprimer leurs révoltes, à ne pas vivre selon leurs cupidités, à les rendre souples à la loi de Dieu, à les assujettir aux observances de la religion, à les endurcir au travail, choses communes et praticables dans les états, même du monde, les moins parfaits : qu'avez-vous à répondre? quand cette régularité de vie, quand cette sévérité de mœurs, quand cette exactitude seroit pour vous une espèce de croix, pourriez-vous justement vous en décharger, ou refuser de la prendre? ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choses d'ailleurs si conformes à vos obligations, et rendre grâces à Dieu de ce qu'enfin vous avez appris quel est ce sacrifice de vos corps par où il veut être glorifié?

Cependant, chrétiens, voici le désordre, et, si je l'ose dire, la honte et l'opprobre du christianisme : des hommes associés par le baptême au sacerdoce de Jésus-Christ, et qui, selon la règle de l'Apôtre, devroient offrir leurs corps comme des hosties pures devant Dieu, en font des victimes pour le démon, pour la sensualité, pour l'impureté, pour l'adultère. Saint Paul ne vouloit pas que, parmi les fidèles, on prononçât même les noms de ces passions infâmes; mais le moyen de s'en taire,

dans le honteux débordement des vices qui infectent l'Eglise de Dieu ? Pouvons-nous, disoit saint Cyprien, cacher nos plaies, quand elles sont mortelles, et ne vaut-il pas mieux les découvrir, pour les guérir, que de les dissimuler pour nous perdre ? O mon Dieu! où en sommes-nous, et à quelle extrémité le péché nous a-t-il portés ? Vous, Seigneur, qui, dans l'ancienne loi, étiez si jaloux de la pureté des victimes qu'on vous présentoit, et qui rejetiez celles où il paroissoit la moindre souillure, comment pouvez-vous maintenant agréer les nôtres ? Le sacrifice d'un corps impur et esclave du péché, bien loin de vous plaire, ne doit-il pas plutôt vous offenser et vous irriter? Mais enfin, me dira-t-on, quelque corrompus qu'aient été jusqu'à présent nos corps par le péché, ne peuvent-ils plus être offerts à Dieu ? Oui, chrétiens, ils le peuvent, sinon par le sacrifice de la continence, au moins par celui de la pénitence : et c'est en ce sens que saint Paul nous avertit de les faire désormais servir, non plus au péché, mais à la justice. Dieu même tirera de vous alors une gloire particulière, et vous relèverez d'autant plus le triomphe de sa grâce, qu'elle aura eu dans vous de plus forts et de plus dangereux ennemis à surmonter. La pénitence vous tiendra lieu de croix, et cette croix sera l'autel où vous vous immolerez. Ah! Seigneur, répandez sur cet auditoire chrétien l'esprit de sainteté dont fut rempli le grand apôtre que nous honorons; répandez sur cette église qui porte son nom, l'abondance de votre grâce; donnez-nous cet amour de la croix

sans quoi il est impossible que nous vous fassions jamais le sacrifice de nous-mêmes ; inspirez-nous le même sentiment qu'eut saint André à la vue de la croix, lorsqu'il s'écria : O croix, source de mon bonheur ! *O bona crux* (1) ! faites que nous le disions comme lui, que nous le pensions comme lui, et que, par la voie de la croix, nous parvenions à la même gloire que lui, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, etc.

(1) Act. mart. S. And.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Ecce non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat.

Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et qu'il peut encore sauver son peuple. En Isaïe, chap. 59.

MONSEIGNEUR (1),

QUEL est donc ce miracle dont nous avons été nous-mêmes témoins, et en quel sens peuvent convenir ces paroles du Prophète à l'homme apostolique dont nous solennisons la fête ? est-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou n'est-ce pas l'éloge de la foi qu'il a prêchée ; et si le Seigneur, dans ces derniers siècles, a fait éclater sa toute puissante vertu par la conversion d'un nouveau monde, est-ce au ministre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'est-ce pas plutôt au maître qui l'avoit choisi, et qui l'a si heureusement conduit dans l'exercice de son ministère ? Parlons donc, chrétiens, non pas pour exalter le mérite de l'apôtre des Indes et du Japon,

(1) Messire François Faure, évêque d'Amiens.

mais pour reconnoître la force de l'évangile qu'il a porté à tant de nations barbares; et tirons des merveilleux succès de sa prédication, une preuve sensible et toute récente de l'incontestable vérité de la foi à laquelle il a soumis les plus fières puissances de l'Orient : *Ecce non est abbreviata manus Domini :* Voici un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre et pour confirmer notre foi peut-être chancelante, toujours au moins foible et languissante ; c'est la propagation du christianisme en de vastes pays d'où l'infidélité l'avoit banni, et où Xavier, sur les ruines de l'idolâtrie et malgré tous les efforts de l'enfer, a eu le bonheur de le rétablir. Je ne prétends point égaler par là cet ouvrier évangélique aux premiers apôtres. Je sais quelles furent les prérogatives de ces douze princes de l'Eglise, et quelle supériorité le ciel leur donna, soit par l'avantage de la vocation, soit par l'étendue du pouvoir, soit par la plénitude de la science. Mais après tout, comme saint Augustin a remarqué que ce n'étoit point déroger à la dignité de Jésus-Christ, de dire que saint Pierre a fait de plus grands miracles que lui : aussi ne crois-je rien diminuer de la prééminence des apôtres, quand je dis que Dieu, pour l'amplification de son Eglise, a employé saint François Xavier à faire un miracle non moins surprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrétienne.

C'est, Monseigneur, ce que nous allons voir; et je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit

de la part des hommes l'illustre saint dont nous célébrons la mémoire, il n'agrée surtout le culte et le témoignage de piété que votre grandeur vient ici lui rendre. On sait quel fut son respect et sa profonde vénération pour les évêques, légitimes pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, et les dépositaires de l'autorité de Dieu; on sait avec quelle soumission il voulut dépendre d'eux; que c'étoit sa grande maxime; que c'étoit, disoit-il lui-même, la bénédiction de toutes ses entreprises, et que c'est enfin une des plus belles vertus que l'histoire de sa vie nous ait marquées. Mais, Monseigneur, si Xavier eût vécu de nos jours, et qu'il eût eu à travailler sous la conduite et sous les ordres de votre grandeur, combien, outre ce caractère sacré qui vous est commun avec plusieurs, eût-il encore honoré dans vous d'autres grâces qui vous sont particulières? Aussi zélé qu'il étoit pour l'honneur de l'évangile, combien eût-il révéré dans votre personne un des plus célèbres prédicateurs qu'ait formé notre France; un homme dont le mérite semble avoir eu du ciel le même partage que celui de Moïse, et à qui nous pouvons si bien appliquer ce qui est dit de ce fameux législateur : *Glorificavit illum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo* (1); Dieu l'a glorifié devant les têtes couronnées par le ministère de sa sainte parole, et lui a donné ensuite l'honorable commission de gouverner son peuple. Voilà, Monseigneur, ce qui eût sensiblement touché le cœur de Xavier : et votre

(1) Eccli. 45.

grandeur n'ignore pas comment les nôtres sur cela même sont disposés. Que n'ai-je, pour traiter dignement le grand sujet qui me fait aujourd'hui monter dans cette chaire, et paroître en votre présence, ce don de la parole et cette éloquence vive et sublime qui vous est si naturelle! mais le secours du Saint-Esprit suppléera à ma foiblesse, et je le demande par la médiation de Marie. *Ave, Maria.*

Une des difficultés les plus ordinaires que formoient autrefois les païens contre notre religion, c'étoit, si nous en croyons le vénérable Bède, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les chrétiens, et qu'ils produisoient comme les preuves certaines de sa divinité : ce qui faisoit conclure à ces ennemis du christianisme, ou qu'il avoit dégénéré de ce qu'il étoit, ou qu'il n'avoit jamais été ce qu'on prétendoit. A cela, les Pères répondoient diversement. Il est vrai, disoit saint Grégoire, pape, que ce don des miracles n'est plus aujourd'hui si commun qu'il l'a été dans la primitive Eglise; mais aussi n'est-il plus désormais si nécessaire qu'il l'étoit alors : car la foi, naissante encore, n'étoit, dans ces premiers temps, qu'une jeune plante qui, pour croître et pour se fortifier, devoit être arrosée et nourrie de ces grâces extraordinaires; mais maintenant qu'elle a jeté de profondes racines, et qu'elle est en état de se soutenir, elle n'a plus besoin de ce secours. Cette réponse est solide; mais celle de saint Augustin me paroît plus sensible et plus convaincante, lorsqu'il raisonnoit de la sorte, en dis-

putant contre les infidèles : Ou vous croyez les miracles sur quoi nous appuyons la vérité de la religion chrétienne, ou vous ne les croyez pas : si vous les croyez, c'est en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puisque Dieu s'est assez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établissement du christianisme : si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoissiez un, bien authentique et plus fort que tous les autres, savoir, que, sans miracles, le monde ait été converti à la foi de Jésus Christ : *Si Christi miraculis non creditis, saltem huic miraculo credendum est, mundum sine miraculis fuisse conversum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle conversion? Mais permettez-moi, mes chers auditeurs, d'ajouter ma pensée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Eglise naissante n'ont point cessé; je prétends qu'ils subsistent encore, et que Dieu les a continués jusque dans ces derniers siècles; et je puis toujours m'écrier avec le Prophète, que le bras tout puissant du Seigneur n'est point raccourci : *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moi, je vous demande quel est de tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise, le plus merveilleux et le plus grand? n'est-ce pas, comme dit saint Ambroise, l'établissement de l'Eglise même? Rappelez dans votre esprit de quelle manière la loi chrétienne s'est répandue dans le monde; la sublimité de ses mystères incompréhensibles, et même opposés, en ap-

parence, à la raison humaine; la sévérité de sa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme et à ses sens ; les violens assauts et les combats qu'elle a eus à essuyer ; la foiblesse des apôtres dont Dieu s'est servi pour la prêcher, et toutefois les succès étonnans de leur prédication dans les royaumes, dans les empires et dans tous les états. Il n'y a point d'esprit droit et équitable qui, pesant bien tout cela, n'y découvre un miracle visible, et qui n'avoue avec Pic de la Mirande, que c'est une extrême folie de ne pas croire à l'évangile : *Maximæ insaniæ est evangelio non credere.* Or je soutiens que saint François Xavier a renouvelé ce miracle, et je soutiens qu'il l'a renouvelé par les mêmes moyens que les apôtres de Jésus-Christ y ont employés ; en deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines : c'est la première partie; Xavier, comme les apôtres, a fait ces prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et de la sagesse humaine : c'est la seconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le succès de l'évangile; Xavier, travaillant à convertir tout un monde par les abaissemens et les souffrances, voilà la conduite de l'évangile : le succès et la conduite joints ensemble, c'est ce que j'appelle le miracle de l'évangile, et voilà le partage de ce discours, et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin, expliquant ces paroles du psaume quarante-quatrième : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* (1), en fait une application bien juste ; lorsque s'adressant à l'Eglise, il lui parle de cette sorte : Sainte épouse du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre et Paul, ces grands apôtres dont vous avez pris naissance, et qui ont été vos pères : *Non ergò te putes esse desertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es.* Car vous avez formé des enfans héritiers de leur esprit, et qui vous rendront aussi glorieuse et aussi féconde que vous le fûtes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Or entre ces enfans de l'Eglise, successeurs des apôtres et comme les dépositaires de leur zèle, il me semble, chrétiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang ; et le miracle qu'il a plu à Dieu d'opérer par son ministère, en est la preuve évidente : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Examinons-le ce miracle. Après l'avoir étudié avec soin, pour ne rien dire qui ne soit autorisé, et par la voix publique, et par le témoignage même de l'Eglise qui l'a reconnu ; sans rien exagérer dans une chaire consacrée à la vérité, mais à ne prendre que la substance de la chose, et à considérer le fait précisément en lui-même, dénué

(1) Ps. 44.

de toutes les circonstances qui le relèvent, le voici tel que je le conçois et que vous le devez concevoir. Xavier, par la seule vertu de la divine parole, a soumis un monde entier à l'empire du vrai Dieu ; a répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumière de l'évangile ; a fondé un nombre presque innombrable d'églises dans l'Orient ; est entré en possession de cinquante-deux royaumes, pour y faire régner Jésus-Christ ; a dompté partout l'infidélité du paganisme, l'obstination de l'hérésie, le libertinage de l'impiété ; a conféré de sa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres, et les a présentés à Dieu comme de fidèles adorateurs de son nom : voilà le miracle de notre foi. Miracle au-dessus de tout ce que nous lisons de ces héros, ou vrais, ou prétendus, que l'histoire profane a tant vantés ; miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de saint Ambroise, que François Xavier a fait réellement ce que la philosophie humaine, dans ses plus hautes et ses plus vaines idées, n'a pu même imaginer : *Minus est quod illa finxit, quàm quod iste gessit ;* et miracle enfin, qui seul suffiroit pour m'attacher inviolablement à la religion que je professe, et pour me faire connoître que c'est l'œuvre du Seigneur : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Vous savez, mes chers auditeurs, par quelle occasion et quel dessein fut appelé l'homme apostolique dont je parle, pour passer aux Indes : car je laisse ce qu'il fit en Europe, et j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon sujet d'essentiel et de ca-

pital. Certes ce furent deux entreprises bien différentes, que celle de Jean III, roi de Portugal, et celle de Xavier; et il est bien à croire que, selon la politique mondaine, l'une ne fut que l'accessoire de l'autre. En effet, si la piété du prince lui fit souhaiter d'avoir un homme de Dieu pour aller combattre la superstition, le soin de sa propre grandeur lui fit équiper une flotte entière pour étendre ses conquêtes, et pour établir en de nouvelles et de vastes contrées sa domination. Telles étoient les vues de ce monarque; telle étoit la fin que se proposoient les ministres de son État; mais le ciel en avoit tout autrement disposé. Le dessein du roi de Portugal ne fut qu'une occasion ménagée par la Providence pour ouvrir le chemin à Xavier, et pour le faire entrer dans la moisson qu'il devoit recueillir. Il ne faut que lui pour cet important ouvrage; lui seul il fera plus que ce pompeux et terrible appareil d'armes et de vaisseaux, et il portera plus loin les bornes du christianisme, que Jean les limites de son empire.

Déjà je l'entends, ce saint apôtre, qui rallumant toute l'ardeur de sa charité, et rappelant toutes les forces de son ame à la vue de l'immense carrière qu'on lui donne à fournir, s'encourage lui-même, et s'excite à tout entreprendre pour la gloire du souverain maître qui l'envoie. Allons, Xavier, dit-il en de fervens et de secrets colloques, puisque ton Dieu est partout, il faut qu'il soit partout connu et adoré; ce seroit un reproche pour toi, que l'auteur de ton être fût loué dans tous les lieux

du monde par les créatures insensibles, et qu'il y eût un endroit de l'univers où il ne le fût pas des créatures intelligentes et raisonnables. Et pourquoi mettrois-tu entre les hommes quelque différence, et voudrois-tu en faire le choix, puisque le Créateur qui les a formés les embrasse tous dans le sein de sa miséricorde ? Non, non, souviens-toi qu'en te confiant son évangile, il t'en a rendu redevable à tous, et que c'est pour tous qu'il t'a communiqué sans restriction tout son pouvoir. Ce ne sont point là, chrétiens, mes propres pensées, ni mes expressions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laissées dans ses épîtres, fidèles interprètes de son cœur, et lettres sacrées que nous conservons comme les précieuses reliques et les monumens de son zèle.

C'est donc en de telles dispositions et avec de si nobles sentimens qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverse deux fois la zone torride, qu'il échappe heureusement le fameux cap de Bonne-Espérance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il passe dans l'île de la Pêcherie. Je serois infini, si j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues et fréquentes courses qui n'ont pu lasser son courage, et qui peut-être lasseroient votre patience. Mais un peu de réflexion, s'il vous plaît : le voilà rendu au cap de Comorin, et d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. D'où l'ont-ils appris, et qui le leur a dit? Ah! voici le miracle : Xavier ne sait ni la langue, ni les coutumes du pays; et cependant

il persuade tous les esprits et gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade est initiée au saint baptême. Les prêtres des faux dieux en conçoivent le plus violent dépit, et s'y opposent; les chefs du peuple, les magistrats en sont transportés jusqu'à la fureur; mais pour user des termes de saint Prosper, sur un sujet à peu près semblable, c'est de ces ennemis mêmes, de ces emportés et de ces furieux, qu'il compose une nouvelle Eglise. *Sed de his resistentibus, sævientibus, populum christianum augebat :* A peine ces sages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfans, pour se faire instruire des mystères qu'il leur enseigne. A la seule présence de ce prédicateur inspiré d'en-haut, toute leur sagesse s'évanouit; et par là ils semblent vérifier la parole de l'Ecriture selon le sens que lui donne S. Augustin : *Absorpti sunt juncti petræ judices eorum* (1); Leurs juges, c'est-à-dire, les savans de leur loi et les maîtres du paganisme, mis auprès de Jésus-Christ qui est la pierre angulaire, où des ministres de son évangile ont été entraînés, ont été comme engloutis et absorbés : *Absorpti sunt.*

N'étoit-ce pas un spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes, de voir ce conquérant des ames former dans les plaines de Travancor des milliers de catéchumènes, faire autant de chrétiens qu'il assembloit autour de lui d'auditeurs, s'épuiser de forces dans cet exercice tout divin; et comme autrefois Moïse, ne pouvoir plus lever les

(1) Psalm. 140.

bras par la défaillance où il tombe, et avoir besoin qu'on les lui soutienne, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour ressusciter des troupes d'infidèles à la vie de grâce? Quel triomphe pour la foi qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la tête de ces néophytes; qu'il les conduisoit dans les temples des idoles; qu'il les animoit à les briser, à les fouler aux pieds, et, comme parle saint Cyprien, à faire de la matière du sacrilége un sacrifice au Dieu du ciel !

Il n'en demeure pas là. Bientôt il paroît chez les Maures, fameux insulaires, d'autant plus chers à Xavier, qu'ils sont plus connus par leur barbarie, et qu'il en attend de plus rigoureux et de plus cruels traitemens. Car voilà ce qui l'attire, voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos vues sont au-dessus des nôtres, et que vous savez conduire efficacement, quoique secrètement, vos impénétrables et adorables desseins! Qui l'eût cru ? cette brebis au milieu des loups, sans rien craindre de leur férocité, leur communique toute sa douceur. Ces tremblemens de terre si communs parmi eux, lui donnent occasion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur prêche, et de la sévérité de ses jugemens. Ces montagnes de feu qui sortent du sein des abîmes, lui servent d'images, mais d'images affreuses, pour leur représenter les flammes éternelles, et pour leur en inspirer une horreur salutaire. Il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde est dans l'étonnement, et ne peut compren-

dre qu'en peu de jours il ait réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des rois sont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples sont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque, et d'une Babylone il en fait une Jérusalem, c'est-à-dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville sainte. Le grand obstacle au progrès de l'évangile, c'est l'amour du plaisir et la pluralité des femmes : honteux déréglement que la coutume avoit introduit, et que la coutume autorisoit. Il l'attaque et il l'abolit; mais comment? avec un ascendant sur les esprits et un empire si absolu, que nul homme engagé dans ce libertinage n'oseroit paroître devant lui. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur père, parce qu'ils veulent tous traiter avec le saint apôtre, de là vient qu'ils renoncent tous à ce désordre. Plus de quatre cents mariages prétendus, cassés par son ordre, les liens les plus forts et les plus étroits engagemens rompus, toutes les familles dans la règle : qu'y eut-il jamais de plus merveilleux; et si ce ne sont pas autant de miracles, qu'est-ce donc, et à quel autre qu'à Dieu même attribuerons-nous un changement si difficile, si prompt, si universel?

Cependant, chrétiens, un nouveau champ se présente à cet ouvrier infatigable; et sans nous arrêter, suivons-le partout où l'ardeur de son zèle porte ses pas. Le Japon l'attend, et c'est là, pour m'exprimer de la sorte, que Dieu a placé le siége de son apostolat. Dans l'Inde il a travaillé sur un

fonds où d'autres avant lui s'étoient exercés, il a marché sur les traces des apôtres; mais ici il peut dire comme saint Paul : *Sic autem prædicavi evangelium hoc, non ubì nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem; sed sicut scriptum est : quibus non est annonciatum de eo* (1); Oui, mes frères, j'ai prêché Jésus-Christ, mais dans des lieux où jamais ce nom vénérable n'avoit été prononcé ; et Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiasse, là où personne avant moi n'avoit bâti. Xavier en effet est le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'évangile ; je dis à cette nation si fière et si jalouse de ses anciennes pratiques et de la religion de ses pères ; à cette nation où le prince des ténèbres dominoit en paix depuis tant de siècles, et qu'une licence effrénée plongeoit dans tous les désordres. Il s'agissoit de leur annoncer les vérités les plus dures, et d'ailleurs les moins compréhensibles ; une doctrine la plus humiliante pour l'esprit, et la plus mortifiante pour les sens ; une foi aveugle, sans raisonnemens, sans discours ; une espérance des biens futurs et invisibles, fondée sur le renoncement actuel à tous les biens présens ; en un mot, une loi formellement opposée à tous les préjugés et à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire embrasser, à quoi il étoit question de les amener, sur quoi Xavier entreprend de les éclairer : quel projet, et quelle en sera l'issue ? Ne craignons point, mes chers auditeurs ;

(1) Rom. 15.

c'est au nom de Dieu qu'il agit ; c'est Dieu qui le député comme le prophète, et qui lui ordonne d'arracher et de planter, de dissiper et d'amasser, de renverser et d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées, et jusque dans le sein de l'idolâtrie, il plantera le signe du salut, il dissipera les légions infernales conjurées contre lui, et malgré tous leurs efforts il rassemblera les élus du Seigneur ; il renversera ce fort-armé qui s'étoit introduit dans l'héritage du Dieu vivant, et de ses dépouilles il érigera un trophée à la grâce victorieuse qui l'accompagne et qui se répandra avec abondance. Parlons sans figure, et ne cherchons point de magnifiques et de pompeuses expressions pour soutenir un sujet qui par lui-même est au-dessus de toute expression. François Xavier se présente, il montre le crucifix, il proteste que ce crucifié est son Dieu et le Dieu de tous les hommes : cela suffit ; sur sa parole il est cru comme un oracle ; les rois l'écoutent et le respectent ; celui de Bungo reçoit le baptême ; de mille sectes répandues dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les bonzes les plus opiniâtres se font non-seulement ses disciples, mais ses ministres et ses coadjuteurs. Tous les jours nouvelles églises ; et quelles églises ? disons-le, mes chers auditeurs, à la gloire de Dieu, auteur de tant de merveilles : des églises dont les ferveurs ne cèdent en rien à celles du christianisme naissant ; des églises où l'on a vu toute la pureté des mœurs, toute l'austérité de vie, toute la perfection que demande la plus

sublime et la plus étroite morale de l'évangile; des églises éprouvées par les plus cruelles persécutions que la tyrannie ait jamais suscitées contre Jésus-Christ et son troupeau; qui, bien loin de se scandaliser de la croix et d'en rougir, comme l'imposture a voulu nous le persuader, se sont immolées pour la croix et par la croix, se sont exposées pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort; enfin des églises où l'on a pu presque compter autant de martyrs qu'elles ont eu de fidèles. Tels sont les fruits de la mission de Xavier. Qui les a fait naître, ces fruits de sainteté? c'est Xavier coopérant avec Dieu; c'est Dieu agissant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un et l'autre, comme nous le voudrons, pourvu que nous reconnoissions là le miracle de notre foi : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Cependant, au milieu de ses victoires, ce héros chrétien en voit tout à coup le cours interrompu. Insatiable dans ses désirs, il tourne son zèle vers le vaste empire de la Chine, et la Chine lui échappe. Quelle subite et triste révolution! Ainsi vous l'aviez ordonné, Seigneur. Mais s'il m'est permis de pénétrer dans un de ces secrets que votre providence tient cachés à nos yeux, et qu'il n'appartient qu'à votre sagesse de bien connoître, pourquoi, mon Dieu, arrêtez-vous un apôtre uniquement occupé du soin de votre gloire, et pourquoi lui refusez-vous l'entrée d'une terre où il ne pense qu'à faire célébrer vos grandeurs? Vous ne permîtes pas à

Moïse d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres, et qu'il n'avoit pas sanctifié votre nom parmi le peuple : *Quia prævaricati estis contra me, et non sanctificastis me inter filios Israel* (1). Mais voici un homme soumis à votre parole, un homme selon votre cœur, et vous le retenez dans une île déserte. Lorsqu'il médite une conquête si glorieuse pour vous, et après laquelle il soupire depuis si long-temps, vous l'abandonnez à la mort qui fait échouer toutes ses espérances. Je me trompe, chrétiens; Xavier est entré dans la Chine; au défaut de son corps, son esprit y a percé; il y est encore vivant, et il y soutient tant de prédicateurs de tous les états et de tous les ordres de l'Eglise; c'est lui qui les dirige par ses leçons, lui qui les anime par ses exemples, lui qui les console dans leurs fatigues par le souvenir de ses travaux, et lui enfin qui, du haut de la gloire, fait descendre sur eux ces secours de grâces dont ils tirent toutes leurs forces, et qui achève ainsi dans le ciel ce qu'il n'a pu accomplir sur la terre.

Or, revenons; et sans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a instruites, de tant de provinces et de royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traversées, et où si souvent il s'est vu exposé aux tempêtes et aux naufrages, tenons-nous-en à l'idée générale que je viens de vous tracer, et qui n'est encore qu'une ébauche très-légère des progrès de la foi par le ministère

(1) Deut. 32.

de cet homme vraiment apostolique. Pour peu que nous raisonnions, et qu'examinant avec attention toutes les circonstances de ce grand miracle dont Dieu même fut l'auteur, et dont Xavier n'a été que l'instrument, nous considérions le caractère des peuples avec qui il eut à traiter, l'obstination de leurs esprits et leur attachement à de fausses divinités, la corruption de leurs mœurs et leurs habitudes vicieuses et profondément enracinées, leur férocité ou leur fierté naturelle; d'ailleurs la sublimité de la loi qu'il leur a prêchée, son obscurité dans les mystères, sa sévérité dans la morale ; et avec cela ce consentement universel, cette soumission prompte et cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçue, ne sommes-nous pas obligés de nous écrier que le doigt du Seigneur étoit là ? *Digitus Dei est hic* (1)? et quelles marques plus sensibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit ? *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Il est vrai : tandis, ou presque au même temps que François Xavier sanctifioit l'Orient, des hommes suscités de l'enfer, je veux dire un Luther et un Calvin, pervertissoient l'Occident et le Septentrion. Ils publioient que Dieu les avoit choisis et inspirés pour réformer l'Eglise, qu'un esprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils étoient les dépositaires du sens de l'Ecriture, et qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainsi ces faux prophètes s'érigeoient-ils, de leur propre autorité,

(1) Exod. 8.

en maîtres de la doctrine ; et par le plus déplorable aveuglement, les peuples les écoutèrent, les grands les appuyèrent, les états changèrent de lois et de coutumes : tel fut, si j'ose m'exprimer de la sorte, le miracle de l'hérésie. Mais entre ce prétendu miracle, et celui dont je parle, quelle différence! Je ne dis point que Xavier avoit reçu sa mission de l'Eglise, et que les autres s'étoient ingérés d'eux-mêmes ; je ne dis point que Xavier étoit irréprochable dans sa vie, et que ces hérésiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foi ; je ne ne dis point que Xavier, revêtu d'un pouvoir tout divin, commandoit aux élémens, calmoit les flots de la mer, paroissoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, lisoit dans les cœurs, chassoit les démons, guérissoit les malades, ressuscitoit les morts ; et que jamais ces docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquât en eux une vocation spéciale et propre, et qui donnât à connoître que le Seigneur étoit avec eux. Je ne dis point tout cela ; mais voici à quoi je m'en tiens, et ce qui me suffit : c'est qu'ils prêchoient une religion favorable à la nature, commode aux sens, qui retranchoit tous les préceptes de l'Eglise, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui délivroit du joug de la confession, qui, sous prétexte d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des commandemens et d'un défaut de grâce, conduisoit les hommes au libertinage. Or, pour établir une telle religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puisque le monde n'y est déjà

que trop disposé de lui-même. Au lieu que le saint apôtre des Indes et du Japon apportoit une loi contraire à tous les sentimens naturels ; une loi qui déclaroit la guerre aux passions, qui condamnoit les plaisirs, qui prescrivoit des règles de continence, capables de rebuter tous les esprits ; qui obligeoit à verser son sang, à donner sa vie, à endurer les plus cruels supplices pour la défendre et la soutenir. Or, d'avoir fait agréer cette loi à une multitude presque infinie d'idolâtres de tout sexe, de tout âge, de tout caractère, de tout état, aux grands et aux petits, aux sages et aux simples, à des voluptueux et à des sensuels, à des opiniâtres et à des présomptueux, n'est-ce pas là le plus évident de tous les miracles, et quel autre que Dieu même l'a pu opérer ? Miracle par où Xavier réparoit les ruines de l'Eglise, et les brèches qu'y faisoit le schisme de l'hérésie, puisqu'il est certain que, par ses prédications apostoliques, il a plus gagné de sujets à la vraie religion, que Luther et Calvin ne lui en ont dérobé et n'en ont porté à la rebellion. Tellement que nous pouvons lui appliquer le bel éloge que saint Basile donnoit autrefois à saint Grégoire de Nazianze, et l'appeler le supplément de l'Eglise : *Supplementum Ecclesiæ*, parce qu'il a suppléé avantageusement, par zon zèle, à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la division des hérétiques.

Ah ! chrétiens, que la charité est généreuse dans ses entreprises, qu'elle est ferme et constante dans ses poursuites, mais surtout qu'elle est heureuse

dans ses succès ! Que ne peut point un homme possédé de l'esprit divin, libre de tous les intérêts de la terre, et uniquement passionné pour la gloire du Seigneur ? Ne faut-il pas que l'ambition humaine fasse ici l'aveu de sa foiblesse, et qu'elle cède au zèle d'un apôtre qui ne cherche qu'à faire connoître et honorer Dieu ? Si Xavier eût embrassé la profession des armes, comme sa naissance sembloit l'y engager ; ou s'il eût borné ses vues à se distinguer dans les lettres, selon son inclination particulière et le caractère de son esprit, qu'eût-il fait ? et quoi qu'il eût fait, son nom vivroit-il encore dans la mémoire des hommes, et ne seroit-il pas peut-être enseveli avec tant d'autres dans une profonde obscurité ? Mais maintenant on publie partout ses merveilles ; les siècles entiers n'en peuvent effacer le souvenir ; et jusques à la dernière consommation des temps, il sera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car pour me servir de la noble et admirable figure de saint Grégoire pape, comment paroîtra-t-il dans cette assemblée générale de l'univers, où Dieu viendra couronner ses saints, surtout ses apôtres, et leur rendre gloire pour gloire ? C'est là, dit le saint docteur dont j'ai emprunté cette pensée, que les apôtres traîneront après eux, et comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquises à Jésus-Christ ; là que Pierre se montrera à la tête de la Judée qu'il a convertie ; là qu'André conduira l'Achaïe Jean l'Asie, Thomas toute l'Inde : *Ibi Petrus cum Judæâ conversâ apparebit; ibi Andreas Achaiam,*

Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu judicis, regi conversam ducet. Et moi j'ajoute : c'est là que Xavier produira, pour fruits de son apostolat, des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, qu'il a réduites sous le joug de l'évangile, et tout un monde dont il a été la lumière : *Ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis* (1).

Mais sur cela même, mes chers auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire ? c'est par le ministère d'un seul prédicateur que Dieu, jusques au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles de conversion ; et dans le centre de la foi tant de prédicateurs suffisent à peine pour convertir un pécheur. Xavier prêchoit à des infidèles, et il les touchoit ; nous prêchons à des chrétiens, et ils demeurent insensibles. A quoi attribuerons-nous cette monstrueuse opposition ? est-ce que Xavier étoit saint, et que nous, ministres de la divine parole, ne le sommes pas ? mais notre foi ne seroit plus ce qu'elle est, si elle dépendoit ainsi des ministres qui l'annoncent ; ils ne prêchent pas, et ils ne convertissent pas comme saints, mais comme députés de Dieu, et comme envoyés de Dieu : or quelles que soient les qualités de la personne, cette députation et cette mission n'est pas moins légitime. Quand donc vous dites : Si c'étoient des saints, je les écouterois et ils me persuaderoient, vous commettez, selon saint Bernard, trois grandes injustices ; l'une,

(1) Apoc. 7.

par rapport à la grâce, dont vous bornez l'efficace et le pouvoir à la vertu, ou plutôt à la foiblesse d'un homme; l'autre par rapport au prochain, en imputant aux ouvriers évangéliques ce qui ne vient pas d'eux, savoir, votre impénitence et votre obstination; la dernière, par rapport à vous-mêmes, en cherchant de vaines excuses dans vos désordres, et des prétextes pour vous y autoriser. Quoi donc? est-ce que Xavier avoit un autre évangile à prêcher que nous? est-ce qu'il faisoit connoître un autre Dieu? est-ce qu'il enseignoit d'autres vérités? est-ce qu'il proposoit d'autres peines et d'autres récompenses? rien de tout cela : mais c'est qu'il instruisoit des peuples qui, quoique nés et quoiqu'élevés dans l'infidélité, suivoient les impressions de la grâce; et que vous, dans le christianisme, vous la combattez, vous la rejetez, vous l'étouffez. De là des milliers d'athées ou d'idolâtres étoient tout-à-coup changés en de vrais chrétiens, et tous les jours des chrétiens deviennent des impies et des athées. Je dis des athées : car il n'y en a que trop et de toutes les manières; athées de créance, et athées de volonté; athées qui ne reconnoissent point de Dieu, et athées qui voudroient n'en point reconnoître, et qu'en effet il n'y en eût point; athées dans les cours des princes, athées dans la profession des armes, athées dans les académies des savans, athées dans tous les lieux et tous les états où règne la dissolution du vice. Ah! mes frères, n'est-ce pas ainsi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole si terrible pour nous, que plu-

sieurs viendroient de l'Orient : *Multi ab Oriente venient* (1); qu'ils prendroient place dans la gloire avec Abraham et tous les saints habitans de ce séjour bienheureux : *Et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob* (2); mais que, pour les enfans et les héritiers du royaume, ils seroient chassés et précipités dans les ténèbres de l'enfer : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* (3)? Ne soyons pas du nombre de ces chrétiens réprouvés, et pour cela réveillons notre foi, ranimons-la, rendons-la fervente et agissante. Je viens de vous en proposer un des plus grands motifs : c'est ce miracle de l'évangile, renouvelé par François Xavier dans la conversion des peuples de l'Orient. Mais ce qui y met, ce semble, le comble, c'est que Xavier l'ait renouvelé par les mêmes moyens dont se sont servis les apôtres dans la conversion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plaît, pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Faire de grandes choses, ce n'est point précisément et uniquement en quoi consiste la toute-puissance de Dieu; mais faire de grandes choses de rien, c'est le propre de la vertu divine, et le caractère particulier qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il usé dans la création et dans l'incarnation, qui sont, par excellence, les deux chefs-d'œuvre de sa main. Dans la création, il a tiré tous les êtres du néant; c'est sur le néant qu'il a travaillé; et

(1) Math. 8. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

parce qu'il agissoit en Dieu, il a donné à ce néant une fécondité infinie ; dans l'incarnation, il a réparé, renouvelé, réformé toute la nature, et pour cela, il a eu besoin d'un homme-Dieu ; mais il a fallu que cet homme-Dieu s'anéantît, afin que Dieu pût s'en servir pour l'accomplissement du grand mystère de la rédemption du monde. Or voilà aussi l'idée que Jésus-Christ a suivie dans l'établissement de l'évangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'étoit l'œuvre de Dieu, et que Dieu seul en étoit l'auteur. Qu'a-t-il fait ? il a choisi des sujets vils et méprisables, des hommes sans appui, sans crédit, sans talent ; des disciples qui furent la foiblesse même, des apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres trésors que la pauvreté, point d'autre conseil que la simplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, sed quæ stulta sunt mundi, elegit Deus* (1). Hé quoi, Seigneur, eût pu lui dire un sage du siècle, sont-ce là ceux que vous destinez à une si haute entreprise? Avec des hommes aussi dépourvus de tous les secours humains, que prétendez-vous et qu'attendez-vous ? Mais vous vous trompez, lui eût répondu ce Dieu sauveur, vous raisonnez en homme, et j'agis en Dieu. Ces simples et ces foibles, ce sont les ministres que je demande, parce que j'ai de quoi les conduire et les soutenir. S'ils avoient d'autres qualités, ils feroient paroître leur puissance, et non la mienne. Pour faire réussir mon dessein, il me faut des hommes qui ne soient rien selon le monde, ou

(1) 1. Cor. 1.

qui ne soient que le rebut du monde ; et la première condition requise dans un apôtre et un prédicateur de mon évangile, c'est qu'il soit mort au monde et à lui-même.

Telle étoit, si je puis parler de la sorte, la politique de Jésus-Christ : politique sur laquelle il a fondé tout l'édifice de sa religion, et politique dont S. François Xavier a suivi exactement les maximes dans toute sa conduite. Comment cela, me direz-vous ? Xavier n'avoit-il pas tous les avantages du monde ? n'étoit-il pas de la première noblesse de Navarre ? ne s'étoit-il pas distingué dans l'université de Paris ? ne possédoit-il pas des talens extraordinaires ? et quelque profession qu'il eût embrassée, lui manquoit-il aucune des dispositions nécessaires pour s'y avancer, et même pour y exceller ? tout cela est vrai ; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a opéré par son ministère : pourquoi ? parce qu'il a fallu que François Xavier quittât tout cela et qu'il s'en dépouillât, pour travailler avec succès à la propagation de l'évangile. Oui, il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il étoit, qu'il oubliât ce qu'il savoit ; qu'il devînt, par son choix, tout ce qu'avoient été les apôtres par leur condition, afin de se disposer comme eux aux fonctions apostoliques, et de pouvoir s'employer efficacement et heureusement à étendre le royaume de Jésus-Christ.

Par quel moyen est-il donc venu à bout de ce grand ouvrage, dont il se trouvoit chargé ? Ah ! chrétiens, que n'ai-je le loisir de vous le faire bien

comprendre ! que n'ai-je des couleurs assez vives, pour vous tracer ici le portrait de cet apôtre ! vous y verriez la parfaite image d'un saint Paul, c'est-à-dire, un homme détaché de tout par le renoncement le plus universel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du siècle, à tous les plaisirs des sens ; un homme crucifié, et portant sur son corps toute la mortification du Dieu pauvre et du Dieu souffrant qu'il annonçoit ; un homme immolé comme une victime, et sacrifié au salut du prochain ; un homme anathème pour ses frères, ou voulant l'être, et toujours prêt à se livrer lui-même, pourvu qu'il pût les affranchir de l'esclavage de l'enfer et les sauver. Mais encore par quelle vertu a-t-il fait tant de merveilles dans la conversion de l'Orient? est-il croyable que ce soit par tout ce que nous lisons dans son histoire ? je veux dire par une abnégation totale et sans réserve, par une humilité sans mesure, par un désir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuse pauvreté, par l'amour le plus passionné des croix et des souffrances, en un mot, par un abandon général de tout ce qui s'appelle douceurs, commodités, intérêts propres ? Est-ce ainsi qu'il s'est insinué dans les esprits, et sont-ce là les ressorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ai dit, chrétiens, et je le répète ; c'est par là même, et jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voici en quelques points où je me renferme ; car dans un sujet aussi étendu, je dois me prescrire

des bornes, et me contenter de quelques faits plus marqués, qui vous feront juger de tous les autres.

Il étoit d'une complexion délicate, et la vue seule d'une plaie lui faisoit horreur; mais rien n'en doit faire à un apôtre ; il faut qu'il surmonte cette délicatesse, et qu'il apprenne à triompher de ses sens, avant que d'aller combattre les ennemis de son Dieu. Sur cela que lui inspire son zèle ? vous l'avez cent fois entendu ; mais pouvez-vous assez l'entendre pour la gloire de Xavier et pour votre édification ? Retiré dans un hôpital, et employé auprès des malades, quel objet il aperçoit devant ses yeux ; et n'est-ce pas là que tout son courage est mis à l'épreuve, et que, pour vaincre les révoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur et de toute sa force ? C'étoit un malade, disons mieux, c'étoit un cadavre vivant, dont l'infection et la pourriture auroit rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier? au premier aspect son cœur malgré lui se soulève ; mais bientôt à ce soulèvement imprévu succède une sainte indignation contre lui-même : Hé quoi ! dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, et qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer? touché de ce reproche, il s'attache à cet homme couvert d'ulcères, il embrasse ce cadavre que la foi lui fait envisager comme un des membres mystiques de Jésus-Christ, et mille fois il baise ses plaies avec le même respect et le même amour que Magdeleine pénitente baisa les pieds de son Sauveur : il fait plus; mais je ménage votre foiblesse, et je veux bien y avoir égard pour

vous épargner un récit où peut-être vous m'accusez de ne m'être déjà que trop arrêté. Or qui pourroit dire combien cette victoire qu'il remporta sur lui-même, lui valut pour la conquête des ames? De là, et par ce seul effort, il devint insensible à tout le reste, pour n'être plus sensible qu'aux impressions de la charité. De là, les hôpitaux, dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour lui une demeure ordinaire et agréable ; de là, il apprit à vivre parmi les pauvres, à converser et à se familiariser avec les barbares, à les visiter dans leurs cabanes, à les assister dans leurs besoins, à les aider de ses conseils dans leurs affaires, et à s'attirer ainsi toute leur confiance : car ces sauvages, tout sauvages qu'ils étoient, se trouvoient forcés de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs misères ; et, témoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps et dans toutes leurs nécessités temporelles, ils lui abandonnoient au même temps le soin de leurs intérêts éternels et la conduite de leurs ames.

Ce n'est pas assez : il faut qu'un apôtre soit pauvre lui-même, selon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers prédicateurs de l'évangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, sans biens, sans revenus, sans héritages, et à qui même il marqua en termes exprès, s'ils avoient deux habits, de n'en garder qu'un, et de n'être point en peine de leur entretien et de leur subsistance. Dans les entreprises humaines, pour peu qu'elles soient importantes, on a besoin de

grandes ressources, et ce n'est souvent qu'à force de libéralités et de profusions qu'on les fait réussir ; mais n'avoir rien, ne posséder rien, et dans cette extrême disette exécuter des desseins à quoi d'immenses trésors et les plus amples largesses ne suffiroient pas, c'est là que paroît évidemment le pouvoir et la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la conversion des peuples : il part de Rome pour se rendre à Lisbonne : c'est un roi qui l'invite, c'est le souverain pontife qui l'envoie, c'est de la dignité même de légat du saint siége, aussi éminente que sacrée, qu'il est revêtu ; mais quelle pompe l'accompagne, ce ministre d'un grand roi et ce légat apostolique ? en deux mots, mes chers auditeurs, vous allez l'apprendre : un habit usé et un bréviaire, voilà tout l'appareil de sa marche, et toutes les richesses qu'il porte avec soi. Peut-être, lorsqu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, et que de Lisbonne il faudra passer dans les Indes, pensera-t-il à se pourvoir ? que dis-je ? il se croira toujours abondamment pourvu de toutes choses, tant qu'il mettra sa confiance en Dieu, et qu'il s'abandonnera aux soins de sa providence ; tout autre secours, il le refusera, se tenant plus riche de sa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il se fait voir à Mélinde, à Socotora, à Goa ; qu'il va mouiller à la côte de la Pêcherie, qu'il parcourt le royaume de Travancor ; qu'il visite les îles de Manar, d'Amboine, de

Ceylan, les Moluques ; vivant de ce qu'il a soin de mendier, et du reste aussi peu attentif à sa nourriture, à sa demeure, à son vêtement, que s'il n'avoit point de corps à soutenir. Mais quoi, n'étoit-ce pas avilir son caractère ? n'étoit-ce pas tenter Dieu ? Non, chrétiens, ce n'étoit ni l'un, ni l'autre ; car, d'une part, les dignités ecclésiastiques n'en deviendroient que plus vénérables, et ne seroient en effet que plus respectées et plus révérées, si la pauvreté de Jésus-Christ et la simplicité de l'évangile en bannissoient l'abondance, le luxe et le faste ; et d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas que Dieu ne manque jamais à ses ministres, dès qu'ils ne cherchent que lui-même et que sa gloire, et qu'il fait même servir leur pauvreté au succès de leur ministère : aussi, combien fut efficace le désintéressement de notre apôtre auprès de ces infidèles, qui en furent tout à la fois et les témoins et les admirateurs ! Pourquoi, disoient-ils, et comment un homme si réglé et si sage dans toute sa conduite, a-t-il quitté sa patrie, traversé tant de mers, essuyé tant de périls, pour venir ici mener une vie pauvre et misérable ? est-ce la nature, est-ce l'amour de soi-même qui inspire un tel dessein ? il faut donc qu'il y ait dans son entreprise quelque chose de particulier et au-dessus de nos connoissances ; il faut que ce soit un Dieu qui l'ait envoyé, et que la loi qu'il nous annonce ait une vertu supérieure et toute céleste, qui nous est cachée. Ce raisonnement étoit comme le préliminaire de leur conversion, et bientôt la grâce

achevoit, parmi ces Indiens, ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voie pénétra-t-il jusque dans la capitale du Japon ? ô providence de mon Dieu ! que vous êtes admirable et adorable, lorsque vous employez ainsi la foiblesse même, la bassesse même, l'humilité même, et l'humilité la plus profonde, à soumettre les forts, les puissans, les grands ! Oui, glorieux apôtre, c'est sur le fondement de votre humilité, comme sur la pierre ferme, que Dieu établit cette Eglise du Japon, si célèbre par ses combats pour la foi de Jésus-Christ, et plus célèbre encore par ses triomphes. Le Sauveur des hommes descendant sur la terre, s'humilia pour nous, dit S. Paul, et pour notre rédemption, jusqu'à prendre la forme d'esclave : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (1). Permettez-moi, mes chers auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lorsque pour entrer dans Méaco, le siége de ce grand empire où Dieu l'appeloit et dont il voyoit les avenues fermées, il voulut bien, par le plus prodigieux abaissement, se réduire à la condition d'un vil serviteur; que dans cette vue, il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant près d'une journée par des chemins raboteux et semés d'épines qui lui déchiroient les pieds; et que, malgré toutes ces difficultés qu'il eut à surmonter, malgré l'extrême défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante

(1) Philip. 2.

et si pénible : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Le voilà donc selon ses vœux, maisdu reste seul et sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associés : le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie ; et que prétend-il ? la conquérir toute entière, c'est-à-dire, la purger de ses anciennes erreurs, l'instruire et la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir ? point d'autres armes que celles dont usèrent avant lui les apôtres, les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus ? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux et qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce me semble, et les plus capables de le dégrader, de le rabaisser, de l'anéantir; d'un amour du mépris qui lui fait aimer et rechercher les opprobres et les ignominies ; d'une patience inaltérable, qui lui fait supporter, sans se plaindre, les plus sensibles affronts et les injures les plus sanglantes ; d'une constance inébranlable au milieu des plus cruelles persécutions que l'enfer lui suscite ; d'une condescendance infatigable qui le fait descendre à tout, prenant soin lui-même de l'instruction des enfans, parcourant les rues la clochette à la main pour les rassembler, et se faisant comme enfant avec eux, pour en faire des enfans de Dieu.

Combien d'esprits profanes et imbus des maximes du monde, le méprisèrent, et combien encore le mépriseroient, en le voyant au milieu de ces enfans qui le suivoient en foule, et qu'il recevoit avec une bonté de père ! Mais chose admirable, et que nous

devons regarder comme le plus visible témoignage de la présence et de l'opération miraculeuse de l'esprit divin qui présidoit à ces saintes assemblées! c'est de ces enfans même que Xavier formoit des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puissances de la terre; c'est de ces enfans même qu'il faisoit des apôtres; c'est à ces enfans qu'il donnoit des missions, qu'il communiquoit le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, de prêcher la foi. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, et revelasti ea parvulis* (1): O mon Dieu! disoit ce saint homme, dans une de ses épîtres, j'adore votre providence éternelle, d'avoir attaché à de si foibles moyens un de vos plus grands ouvrages! Mais je ne m'en étonne point, Seigneur; car vous ne voulez pas que le prix de votre mort soit anéanti; or si l'éloquence des hommes pouvoit exécuter cette entreprise, l'humilité de la croix seroit inutile et sans effet: *Non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi* (2). Ensuite s'adressant à Ignace, à qui, par une confiance filiale, il déclaroit tous les mouvemens de son cœur: Plût à Dieu, poursuivoit-il, que tels et tels que nous avons connus dans l'université de Paris, remplis de science et des plus belles qualités de l'esprit, fussent ici pour admirer avec moi la force de la parole de Dieu, quand elle n'est point déguisée par l'artifice, ni corrompue par l'intention! Ils oublieroient tout ce qu'ils savent, pour ne

(1) Matth. 11. — (2) 1. Cor. 1.

savoir plus que Jésus-Christ crucifié ; et au lieu de ces discours qu'ils préparent avec tant d'étude, et qu'ils débitent avec si peu de fruit, ils se réduiroient à l'état des enfans, afin de devenir les pères des peuples. Ainsi parloit Xavier, et de là cette belle leçon qu'il faisoit à un de ses plus illustres compagnons, recteur du nouveau collége de Goa : Barzée, lui disoit-il, que le soin du catéchisme soit le premier soin de votre charge. Ç'a été l'emploi des apôtres, et c'est le plus important de notre compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait, si vous le négligez ; et comptez sur tout le reste, tandis que l'on s'acquittera avec fidélité d'un exercice si utile et si nécessaire. Or ce que Xavier conseilloit là-dessus aux autres, c'est ce qu'il pratiquoit lui-même avec d'autant plus de zèle, qu'il y trouvoit tout ensemble, et de quoi s'humilier, et de quoi avancer plus sûrement et plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'est vu comblé d'honneurs dans les cours des rois, qu'ils l'ont reçu avec distinction dans leurs palais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers et les plus intimes. Je le sais ; mais c'est en cela même que nous découvrons la conduite de Dieu, qui élève les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines et les plus indociles se sentent touchées ; et qui, tout méprisables qu'ils paroissent selon le monde, leur fait trouver grâce auprès des princes et des monarques. Vous me direz qu'il faisoit des miracles, et

que ces miracles si surprenans et si fréquens prévenoient les peuples en sa faveur, et le rendoient célèbre dans l'Inde et dans le Japon. J'en conviens; mais pourquoi Dieu lui mit-il de la sorte son pouvoir dans les mains? parce que c'étoit un homme qui, sans se confier jamais en lui-même, ne se confioit qu'en Dieu; un homme qui, sans jamais s'attribuer rien à lui-même, référoit tout à Dieu; un homme qui, ennemi de sa propre gloire et de lui-même, ne cherchoit pour lui-même dans tous ses travaux que le travail, et ne pensoit qu'à faire adorer et aimer Dieu; enfin un homme qui, dans le dénûment entier et le parfait dépouillement où il s'étoit réduit, donnoit à connoître que tout ce qu'il opéroit de plus merveilleux et de plus grand, n'étoit l'effet ni de la prudence, ni de l'opulence, ni de la puissance humaine, mais uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu.

N'en disons pas davantage, mes chers auditeurs; car je n'ai pas le temps de m'étendre ici plus au long, et il faut finir. Mais soit que nous considérions le succès de François Xavier dans le cours de sa mission, soit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait servir, nous pouvons conclure, que depuis saint Paul, le docteur des nations, jamais homme n'a pu dire avec plus de vérité, ni plus de sujet que Xavier : *Existimo nihil me minùs fecisse à magnis apostolis* (1); Je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands apôtres. Quand saint Paul parloit de la sorte, c'étoit sans préjudice

(1) 2. Cor. 11.

de son humilité, puisque dans le fond il se regardoit comme le dernier des apôtres : *Ego enim sum minimus apostolorum* (1). Et quand je mets ce glorieux témoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensoit de lui-même, mais ce que nous en devons penser. Une chose lui a manqué, c'est de verser son sang comme les apôtres, et de joindre à la gloire de l'apostolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous savez quels furent sur cela les sentimens et les dispositions de son cœur. Vous savez quel sacrifice il eut à vous faire, et il vous fit, sur ce rivage où il plut à votre providence de l'arrêter et de terminer sa course. Si le désir peut devant vous suppléer à l'effet, ah! Seigneur, souhaita-t-il rien plus ardemment que de sacrifier pour vous sa vie? Et même ne la sacrifia-t-il pas; et une vie volontairement exposée pour l'honneur de votre nom, et pour la propagation de votre Eglise, à tant de fatigues sur la terre, à tant d'orages sur la mer, à tant de traverses de la part de vos ennemis, à tant de souffrances et de misères, ne fut-ce pas une mort continuelle et un martyre?

Quoi qu'il en soit, mes frères, voilà le modèle que cette sainte solennité nous met aujourd'hui devant les yeux; et quand je dis mes frères, j'entends ceux que Dieu a choisis pour les mêmes emplois et le même ministère que François Xavier; ceux qu'il a destinés à la conduite des ames, à la prédication de l'évangile, à toutes les fonctions du sacer-

(1) 1. Cor. 15.

doce; tels qu'il s'en trouve ici plusieurs, séculiers, et réligieux de tous les états et de tous les ordres. C'est, dis-je, à vous, mes frères, que je m'adresse présentement, à vous qui êtes les prêtres de Jésus-Christ, qui êtes les coopérateurs du salut des hommes, qui êtes établis pour la sanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs; mais encore est-il bon que nous nous instruisions quelquefois les uns les autres; et puisque nous honorons en ce jour la sainteté d'un prêtre, d'un missionnaire, d'un prédicateur, d'un confesseur, d'un directeur des consciences, et que nous participons à toutes ces qualités, n'est-il pas convenable que nous fassions quelque retour sur nous-mêmes, pour voir comment nous les soutenons? Dieu a fait des prodiges par le ministère de saint François Xavier, et souvent il ne fait rien ou presque rien par le nôtre. D'où vient cette différence? Il est bien juste que nous en recherchions la cause, et que nous examinions si notre zèle a les mêmes caractères que celui de Xavier, s'il est aussi pur, s'il est aussi désintéressé, s'il nous détache aussi parfaitement du monde et de nous-mêmes; car vous le savez mieux que moi, mes frères, toute sorte de zèle n'est pas le véritable zèle de la charité, et il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vrai zèle, parce qu'il n'y a rien en général de plus sujet que le zèle à l'illusion et à la passion. On a quelquefois trop de zèle, disoit le grand évêque de Genève, saint François de Sales; et en même temps, ajoutoit-il, l'on n'en a pas assez. On en a trop d'apparent, et

l'on n'en a pas assez de solide; on en a trop pour les créatures, et l'on n'en a pas assez pour Dieu; on en a trop pour les autres, et l'on n'en a pas assez pour soi-même; on en a trop pour les riches et pour les grands, et l'on n'en a pas assez pour les pauvres et pour les petits : or tout cela ce sont des fantômes de zèle.

Mais le point important, mes frères, c'est ce que j'ai dit, et ce que Xavier nous a si bien appris, savoir, que nous ne serons jamais des instrumens dignes de Dieu, et propres à l'avancement de sa gloire, si nous n'entrons dans cet esprit d'anéantissement, qui fut l'esprit du Sauveur des hommes, et l'esprit de tous les apôtres. Voilà de quoi nous devons être persuadés comme d'un principe de foi : avec cela Dieu se servira de nous; sans cela Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes, mais nous ne gagnerons point d'ames à Jésus-Christ; le monde nous applaudira, mais le monde ne se convertira pas; nous établirons notre réputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié : et pourquoi voudroit-on que les choses allassent autrement? sur quoi l'espéreroit-on? Dieu a prétendu sauver le monde par l'humilité; le sauverons-nous par la recherche d'une vaine estime et d'un faux honneur? le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même pour opérer le salut des pécheurs : y coopérerons-nous en nous élevant et en nous faisant valoir? Non, non, mes frères, cela ne sera jamais; Dieu n'a point pris cette voie, et il ne la prendra jamais. Les apôtres ont converti le monde

par l'opprobre de la croix, et c'est par là que nous le devons convertir.

De là vient que quand je vois les ouvriers évangéliques dans l'élévation et dans l'éclat, favorisés, honorés, approuvés du monde, je tremble et je me défie de ces avantages trompeurs : pourquoi? parce que je dis : Ce n'est point de la sorte que le monde a été sanctifié. Au contraire, quand je les vois en butte à la censure et à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la persécution, dans le mépris et dans la haine du monde, j'en augure bien : car je sais que ce sont là les moyens dont Jésus-Christ et les premiers ministres de son Eglise se sont servis. Pardonnez-moi, mes frères, si je vous explique ainsi mes sentimens; je le fais plus pour ma propre instruction que pour la vôtre.

Pour vous, mes chers auditeurs, qui n'êtes point appelés de Dieu à ces fonctions apostoliques, tout ce que j'ai à vous demander, c'est que vous soyez les apôtres de vous-mêmes, et que vous ayez pour votre ame, chacun en particulier, le même zèle que François Xavier a eu pour celle des autres. Est-ce trop exiger de vous? Tout ce que j'ai à vous demander, c'est que vous soyez les apôtres de vos familles, et que vous fassiez au moins servir Dieu dans vos maisons, et par vos domestiques, par vos proches, par vos enfans, comme François Xavier l'a fait servir dans des terres étrangères, et par des sauvages et des barbares. Cela n'est-il pas raisonnable? Ah! chrétiens, si nous venons à nous perdre, et si nous négligeons le salut de quelques ames

qui nous sont confiées, qu'aurons-nous à répondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des apôtres qui, non contens de se sauver eux-mêmes, ont encore sauvé avec eux des nations entières? Prévenons un si terrible reproche, et par une ferveur toute nouvelle, mettons-nous en état de parvenir un jour à cette souveraine béatitude que la foi nous propose comme le plus précieux de tous les biens, et que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT THOMAS, APOTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidèle. En saint Jean, chap. 20.

Ce sont les deux points d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'évangile de ce jour, et qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrétienne et dans la voie du salut éternel. Ne soyez point incrédule : voilà l'écueil que nous avons à éviter ; soyez fidèle : voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet, si nous étions vraiment fidèles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions parfaits ; et nous ne sommes communément vicieux, impies, corrompus, que parce que nous sommes incrédules. La foi, telle que la veut saint Paul, nous inspireroit la ferveur, le zèle, la piété ; et l'incrédulité ne produit dans nos esprits et dans nos cœurs que relâchement, qu'aveuglement, qu'endurcissement. Comme la foi, selon le concile de Trente, est le principe et la racine de notre justification, l'incrédulité est l'origine et la source de notre réprobation : comme la foi nous sauve, l'incrédulité nous

perd. C'est donc un abrégé de toute la morale chrétienne, que ce que dit Jésus-Christ à saint Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* C'est aussi ce que j'entreprends de vous montrer dans ce discours, où sans m'arrêter à faire le panégyrique du glorieux apôtre dont nous célébrons la fête, je veux, en vous appliquant son exemple, vous instruire premièrement du désordre de l'incrédulité, et en second lieu du mérite de la foi : du désordre de l'incrédulité, pour vous en donner de l'horreur ; du mérite de la foi, pour vous engager à l'acquérir. Ainsi, mes chers auditeurs, n'attendez point de moi d'autre moralité que celle qui regarde la pratique et l'usage de la foi ; car c'est à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me suis servi des règles essentielles de la foi, pour réformer vos mœurs : aujourd'hui je veux me servir des règles mêmes de vos mœurs, pour perfectionner votre foi. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

C'est une propriété de l'être de Dieu, que le Prophète royal a remarquée, et dont il a prétendu faire un sujet d'éloge, quand il a dit, que les ténèbres où Dieu se dérobe à nos yeux, et qui nous le cachent dans cette vie, ne sont pas moins admirables que sa lumière même ; et que tout ce que nous découvrons d'éclatant et de lumineux dans ses perfections adorables, n'est pas plus glorieux pour lui, ni plus vénérable pour nous, que ce qui nous y

paroît enveloppé de nuages, et couvert du voile d'une mystérieuse obscurité. Car c'est ainsi que saint Ambroise a expliqué ce passage du psaume : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (1); Sa lumière est comme ses ténèbres, et ses ténèbres ont quelque chose d'aussi divin que sa lumière. Permettez-moi, chrétiens, en gardant toutes les mesures nécessaires, et sans vouloir en aucune sorte comparer la créature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'apôtre saint Thomas, dont la conduite et l'exemple nous doit servir ici de leçon. L'évangile nous le représente en deux états bien contraires, savoir, dans les ténébres de l'infidélité, et dans les lumières d'une foi vive et ardente : dans les ténèbres de l'infidélité, lorsqu'il doute de la résurrection de Jésus-Christ, et qu'il refuse de la croire; dans les lumières d'une foi vive et ardente, lorsque pleinement persuadé de cette résurrection, il reconnoît Jésus-Christ pour son Seigneur et son Dieu. Or je prétends que dans ces deux états saint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuse propriété que David attribuoit à Dieu, et qu'on peut très-bien dire de lui, quoique dans un sens tout différent : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* Comment cela ? parce que les lumières de sa foi et les ténèbres de son infidélité, sans les considérer par rapport à lui-même, ont été également utiles et salutaires pour nous. Les ténèbres de son infidélité nous font connoître les désordres de la nôtre ; et les lumières de sa foi ont une vertu particulière pour affermir et pour

(1) Psalm. 138.

animer notre foi : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* Aussi est-ce une question entre les Pères, si l'Eglise a moins profité de l'infidélité de saint Thomas, que de sa foi; ou si la foi de saint Thomas a été plus utile à l'Eglise, que son infidélité : et tous conviennent que la foi de cet apôtre, sans son incrédulité, ne nous auroit pas suffi; que son incrédulité, sans sa foi, nous auroit été pernicieuse ; mais que son incrédulité suivie de sa foi, ou plutôt que sa foi précédée de son incrédulité, a été pour nous une source de grâces. Or mon dessein est de vous les découvrir, ces grâces ; et pour y observer quelque ordre, j'avance deux propositions : car je dis que l'incrédulité de saint Thomas, par une conduite de Dieu bien surprenante, sert à la justification de notre foi ; voilà l'avantage que nous tirons de ses ténèbres, et ce sera la première partie : j'ajoute que la foi de saint Thomas, par une vertu particulière, est le remède de notre infidélité ; voilà en quoi nous profitons de ses lumières, et ce sera la seconde partie : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* Un apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous apprend à être fidèles ; un apôtre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empèche d'être incrédules : c'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Entreprendre de justifier la foi par l'infidélité même, c'est ce qui semble d'abord un paradoxe ; mais dans le sentiment de saint Augustin, c'est une

des voies les plus courtes pour discerner la vérité de l'erreur. J'appelle justifier la foi par l'infidélité même, opposer la conduite de l'infidélité à la conduite de la foi, les caractères de l'infidélité aux caractères de la foi ; c'est-à-dire, opposer les égaremens de l'infidélité à la droiture de la foi, les désordres de l'infidélité à la perfection de la foi, la témérité, la folie, et souffrez que j'use de ce terme, qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à saint Augustin, l'extravagance de l'infidélité à la prudence de la foi ; en un mot, comparer l'une avec l'autre et examiner l'une par l'autre ; puisqu'il est vrai que cet examen seul et cette comparaison doit obliger tout homme raisonnable à conclure en faveur de la foi, et le préserver pour jamais du péché de l'infidélité. Arrêtons-nous donc à ce plan que je me propose, et considérons-le dans toute son étendue. Car je remarque dans l'incrédulité de saint Thomas, quatre différens caractères qui nous expriment parfaitement la nature de ce péché, aujourd'hui si contagieux et si répandu dans le monde ; j'y remarque, dis-je, l'esprit de singularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniâtre à sa première résolution, et la petitesse d'un génie borné qui veut mesurer par les sens les choses de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes chers auditeurs, ce qui fit le malheur de cet apôtre, et ce que vous avez dû, comme moi, observer dans la suite de notre évangile. La singularité paroît, en ce que saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, quand le Sauveur du monde se fit voir à eux le jour de sa

résurrection : *Non erat cum eis, quandò venit Jesus* (1); la préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir et de s'informer exactement des choses, il se détermina à ne pas croire que le Fils de Dieu fût ressuscité, et déclara qu'il ne le croiroit pas : *Non credam* (2); l'opiniâtreté, en ce qu'il persista et qu'il s'obstina à ne le pas croire en effet, malgré le témoignage de tous les autres, qui assuroient avoir vu leur Maître vivant : *Vidimus Dominum* (3); enfin, la petitesse d'un génie borné, en ce qu'il voulut que ses yeux fussent les seuls et uniques juges d'une vérité si solidement confirmée d'ailleurs; protestant que, s'il ne voyoit pas lui-même Jésus-Christ, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on lui en rapportoit : *Nisi videro fixuram clavorum, et mittam manum in latus ejus* (4). Caractères, dit saint Augustin, propres de tous les esprits incrédules et pervertis dans la foi : comme si Dieu avoit eu dessein de nous marquer dans cet exemple tous les écueils auxquels il prévoyoit que notre foi seroit un jour exposée, et que nous aurions à éviter dans le monde si nous voulions y conserver une religion pure et sans tache : caractères d'incrédulité directement opposés aux caractères de la foi et de l'esprit chrétien : car l'esprit chrétien qui agit par les mouvemens de la foi est un esprit universel, un esprit droit, un esprit docile, un esprit élevé au-dessus des sens, un esprit universel, qui s'attache à l'Eglise, et qui s'y conforme; un esprit droit, qui, pour chercher la vérité, se dégage de toute

(1) Joan. 20. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*

prévention ; un esprit docile, qui revient aisément de ses erreurs ; un esprit élevé au-dessus des sens, qui n'a pour règle que les grands principes de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu, lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois, quand il n'y auroit que cette seule opposition entre la foi et l'incrédulité, ne faudroit-il pas avouer que l'incrédulité, de la manière qu'elle se forme dans la plupart des hommes du siècle, est un pur déréglement de l'esprit humain ; au lieu que la foi est par excellence la vertu des ames raisonnables et sages ? Faisons sur chacun de ces caractères autant de réflexions, et tâchez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas, un des disciples du Sauveur, n'étoit pas avec les autres quand le Sauveur ressuscité parut au milieu d'eux : *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis, quandò venit Jesus.* Prenez garde, s'il vous plaît, qu'il n'étoit pas avec les autres, dans un temps où il avoit toute sorte d'intérêt et même d'obligation de s'y trouver, puisque c'étoit dans un temps où le troupeau de Jésus-Christ, auparavant dispersé, venoit heureusement de se réunir ; dans un temps où les apôtres, premiers pasteurs de ce troupeau, se tenoient assemblés en un même lieu : *Ubì erant discipuli congregati* (1) ; et par conséquent où il étoit très-dangereux d'être séparé de leur compagnie, parce que, selon la remarque de saint Chrysostôme, l'assemblée des apôtres et des disciples, en ce même lieu, représentoit tout le corps de l'Eglise naissante.

(1) Joan. 20.

Cependant saint Thomas en demeure éloigné; et dans cette conjoncture où deux raisons particulières les obligeoient tous à se tenir unis : l'une, pour se préparer à soutenir la persécution des Juifs : *Ubì erant congregati propter metum Judæorum* (1); l'autre, pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu, qui leur avoit expressément promis cette apparition, et qui par là vouloit pleinement les convaincre de la vérité d'un mystère qu'il savoit devoir être un des plus solides fondemens de leur foi : S. Thomas, dis-je, est le seul qui, dans une conjoncture aussi essentielle que celle-là, ne communique point avec ses frères : *Non erat cum eis, quandò venit Jesus.* Tel est l'esprit de singularité, et je prétends, chrétiens, que cet esprit est le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : car voilà une des plus communes sources d'où procèdent mille désordres qui corrompent ou qui altèrent, dans les esprits des hommes, la pureté de la foi. Qui fait dans le monde tant de libertins en matière de créance? l'affectation d'une vaine et orgueilleuse singularité, dont les libertins se piquent; ils croient qu'il leur suffit d'être singuliers, pour avoir plus de lumières et plus de raison que les autres; ne pas penser comme les autres, et parler autrement que les autres; dire ce que personne n'a osé dire, et rejeter ce que tout le monde dit : voilà en quoi consiste cette supériorité d'esprit dont ils se flattent; voilà tout le secret de leur libertinage. Et sur quoi s'appuient-ils et se fondent-ils pour secouer le joug de

(1) Joan. 20.

la foi ? sur leur propre sens, à l'exclusion de toute autre règle : car bien loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voie d'une humble soumission à la foi, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux qui méprisent cette voie, et qui sont libertins comme eux ; puisqu'il est vrai que chaque libertin, selon son caprice, se fait intérieurement une créance à sa mode, et qui n'est que pour lui seul ; suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon et tantôt de l'autre, se formant des systèmes chimériques de providence et de divinité, qu'il établit et qu'il renverse, selon l'humeur présente qui le domine ; ne se fixant à rien, et contestant sur tout.

Ce que je dis, n'est-ce pas ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, et ce qu'éprouvent peut-être plusieurs de ceux qui m'entendent ? Qui, de tout temps, a produit les hérésies dans l'Eglise de Dieu ? Permettez-moi de m'étendre sur ce point, spécialement propre pour ceux d'entre nos frères que le malheur de leur naissance avoit autrefois séparés de notre communion : car je sais qu'il y en a dans cet auditoire, et je n'aurois pas le zèle que je dois avoir pour leur conversion parfaite et pour leur salut, si je manquois à leur donner une instruction qui leur peut être utile. Qui donc de tout temps a produit les hérésies dans l'Eglise de Dieu ? l'amour de la singularité. Voulez-vous une notion générale des hérétiques ? la voici, telle que je la tire de l'Ecriture : ce sont des hommes, dit l'apôtre saint Jude, qui se séparent eux-mêmes :

Hi sunt qui segregant semetipsos (1) ; c'est-à-dire, des hommes qui, par un schisme malheureux, entretiennent au milieu du christianisme des sociétés particulières au préjudice de l'unité ; des hommes qui se font des intérêts à part ; qui, comme parle saint Augustin, se glorifient d'un certain chef, dont la secte est aussi nouvelle que le nom : *Præsumentes de nescio quo duce suo qui cœpit heri ;* et qui, par un aveuglement extrême, aiment mieux abandonner la créance de l'Eglise, aiment mieux dire que l'Eglise s'est trompée, aiment mieux avoir toute l'autorité de l'Eglise à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'est pour cela que les partisans de ces sectes infortunées, dont le royaume de Jésus-Christ a été troublé, ont toujours eu, malgré eux, des noms qui les ont distingués dans le monde : luthériens, pélagiens, nestoriens, ariens ; au lieu, disoit Vincent de Lérins, que nous, qui sommes demeurés fidèles et qui détestons leurs erreurs, nous avons conservé le nom de catholiques et d'enfans de cette Eglise universelle, qui n'est ni de celui-ci, ni de celui-là, mais de Jésus-Christ. Nom vénérable qu'on ne nous a point disputé, et dont la possession paisible est un des titres que nous gardons plus chèrement. Or, je dis que cela seul est un préjugé, mais un préjugé infaillible en faveur de notre foi : car, si dans tout autre sujet, la singularité doit être suspecte, combien plus, lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle, selon l'Apôtre, est le sacré lien qui doit unir tous les

(1) Epist. Judæ.

hommes dans le culte d'un même Dieu et d'un même Seigneur : *Unus Dominus, una fides* (1)? Si, dans les affaires même temporelles, s'écarter du sentiment commun est une témérité insoutenable, que doit-on penser de celui qui s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la religion ? qui, pour discerner le vrai et le faux dans les difficultés et les différends qui peuvent naître en matière de créance, prétend, comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit être dirigé, mais par un esprit intérieur qui est en lui ? Que faut-il attendre d'une semblable conduite ? et s'il est si difficile à l'homme livré à son propre sens de trouver la vérité qui dépend des simples lumières de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connoissance est un don de la grâce ? Car enfin, à qui Jésus-Christ a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépôt de cette vérité ? à qui en a-t-il révélé le secret et l'intelligence ? n'est-ce pas à l'Eglise son épouse? De là vient que saint Paul, après avoir employé quatorze années de son apostolat dans la prédication de l'évangile, voulut, comme il le déclare lui-même, retourner à Jérusalem : pourquoi ? Pour exposer aux fidèles, et surtout à ceux qui tenoient dans l'Eglise les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit prêchée aux gentils ; afin, disoit-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déjà fait, et de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de son ministère : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurrissem* (2).

(1) Ephes. 4. — (2) Galat. 2.

Comment l'entendoit-il, demandent les Pères? Puisque son évangile, ainsi qu'il l'assure, ne venoit point de la révélation des hommes, qu'avoit-il besoin d'en converser avec les hommes? L'ayant reçu immédiatement de Jésus-Christ, ne devoit-il pas être tranquille, et devoit-il craindre, selon son expression, d'avoir couru en vain, en prêchant ce qu'il avoit appris du Seigneur même? Ah! mes frères, répond saint Chrysostôme, il est vrai que saint Paul se tenoit sûr devant Dieu de son évangile et de sa doctrine; mais il vouloit nous montrer par là combien il est dangereux d'être singulier en ce qui touche la religion, puisque son évangile même, tout inspiré de Dieu qu'il étoit, devoit avoir ce caractère d'uniformité pour être annoncé utilement. Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui nous doit consoler, et tout ensemble fortifier dans la profession que nous faisons de n'avoir point d'autres sentimens que ceux de toute l'Eglise; de pouvoir dire, après saint Jérôme, avec cette sincérité de cœur dont Dieu est le juge: Je crois ce que croit l'Eglise; je ne connois point Paulin, je ne sais ce que c'est que Vital, je ne m'intéresse point pour Mélèce; mais je m'attache à cette Eglise qui a été bâtie sur la pierre ferme; je veux vivre et mourir dans cette foi qui a été confirmée par tant de conciles, autorisée par le consentement de tant de siècles, signée du sang de tant de martyrs. D'ajouter avec saint Augustin: Je suis catholique, et ce nom de catholique, qui justifie ma créance, me la fait aimer et m'y affermit de plus en plus. Au con-

traire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, et qu'il nous arrive de contredire même intérieurement ce que l'Eglise a décidé : car il ne s'agit pas alors d'une spéculation indifférente où il soit permis de croire et de penser ce que personne n'a pensé ni cru, et où l'égarement de la raison, sans avoir rien de commun avec le salut, soit en quelque façon du droit et de la liberté publique. Il s'agit de la foi, dont la moindre altération est un crime, et où les fausses démarches que l'on fait aboutissent toutes à la perdition, et sont autant de chutes terribles, mais inévitables à un esprit présomptueux et singulier. Tandis que je m'en tiens à la foi de l'Eglise, je suis en sûreté de ce côté-là, et je jouis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaisseau (autre pensée de saint Jérôme, dont il étoit touché), je me trouve embarqué dans un vaisseau qui peut bien être agité des vents et des tempêtes, mais qui ne peut faire naufrage; si j'en sors pour me laisser emporter aux mouvemens de mon esprit, dès-là je cours tous les risques de mes propres erreurs; dès-là je ne puis me défendre de donner dans l'écueil de l'infidélité. Tel est néanmoins, mes chers auditeurs, le penchant de l'homme libertin ; il ne compte pour rien de risquer sa foi, d'exposer sa religion, et même de la corrompre, pourvu qu'il abonde en son sens. Damnable esprit de singularité, quels maux n'as-tu pas causés, et ne causes-tu pas encore tous les jours dans le monde chrétien ! Revenons à notre évangile.

Non-seulement saint Thomas se sépara des apôtres, mais dans le doute où il étoit de la résurrection de son maître, il se préoccupa, et conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Quelle raison eut-il de s'en déclarer de la sorte ? point d'autre, dit saint Chrysostôme, qu'une prévention aveugle, qui lui fit prendre parti sans savoir pourquoi, et qui l'engagea à contester et à nier une vérité, avant que de s'en éclaircir et de s'en instruire. En effet, s'il eût agi prudemment, son premier soin devoit être d'approfondir la chose ; il se seroit appliqué à en bien peser toutes les circonstances ; il auroit écouté avec attention ce que lui disoient les disciples, et sur un témoignage si exprès et si unanime, il eût au moins suspendu son jugement ; mais de commencer par une déclaration aussi formelle que celle-là : *Non credam ;* et sans avoir rien examiné, dire absolument : Je ne croirai pas, ce ne peut être le langage que d'un esprit prévenu ; et c'est aussi le second désordre que j'ai à combattre.

Combien y a-t-il de ces esprits prétendus forts, dont tout le raisonnement sur certains articles de la religion se réduit à cette parole de saint Thomas : *Non credam.* Ils n'ont jamais pénétré la difficulté de ces questions, et peut-être à peine la conçoivent-ils ; bien loin d'en avoir fait une étude exacte, ils avouent souvent que ces matières ne sont pas de leur ressort ; ils n'ont nulle évidence et nulle démonstration du contraire, et toutefois ils n'en disent pas moins hardiment : *Non credam.* En faut-il davantage pour les confondre ? ce qui les rend

inexcusables devant Dieu, c'est que, sur tout le reste, ils auront, si vous voulez, de la docilité. Proposez à un mondain de ce caractère les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philosophie qui fait bruit et se répand, il vous écoutera sans préoccupation; mais parlez-lui d'une vérité de foi, il semble qu'il soit en garde contre Dieu, et qu'il ait droit de tenir pour suspect son témoignage : n'y a-t-il pas en cela un abandonnement visible à ce que l'Ecriture appelle sens réprouvé? Non pas, chrétiens; prenez garde, s'il vous plaît, à cette remarque, non pas que l'intention de Dieu soit que nous donnions aveuglément et sans choix dans toute sorte de créance, ni qu'il s'ensuive de là que nous soyons obligés de recevoir, sans discussion, tout ce qu'on nous présente comme révélé de Dieu : si cela étoit, notre foi ne seroit plus une foi discrète, ni par conséquent une foi divine; bien loin que Dieu le prétende ainsi, il exige au contraire qu'en matière même de foi, tant pour n'y être pas trompés, que pour en pouvoir rendre compte, nous nous instruisions des choses; et quoiqu'il nous défende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est lui qui nous parle, il trouve bon que nous raisonnions, pour nous assurer si c'est lui en effet qui a parlé; non-seulement il le trouve bon, mais il le veut, et selon la mesure de notre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni spiritui credere; probate spiritus an ex Deo sint* (1). Mais il veut aussi, et avec justice, que nous fassions cet

(1) Joan. 1. Epist. 4.

examen sans prévention, et que ce soit au moins avec le même respect que nous examinerions la parole d'un souverain de la terre, dont on nous signifieroit les ordres. Il veut, dit saint Augustin dans le livre admirable de l'Utilité de la foi, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit et le cœur favorablement préparés; et que, si dans ces sacrés volumes, ou dans toute l'économie de notre religion, il y avoit quelque chose qui nous troublât, ou même qui nous choquât, nous soyons plutôt disposés à confesser notre ignorance, qu'à rejeter des mystères que nous ne comprenons pas bien. Mais surtout il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foi nous ne souhaitons d'être éclairés que pour contredire, que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, et peut-être avec une intention secrète de ne nous laisser pas persuader; il veut, dis-je, que, si nous ne sommes pas encore parfaitement soumis à la foi, nous ne nous fassions pas de ce pernicieux esprit un obstacle à l'être; que, si nous ne connoissons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par là incapables de le connoître; enfin il veut que, comme nous comptons pour une vertu d'être dociles à l'égard des hommes, nous comptions pour un devoir indispensable et inviolable de l'être envers Dieu, afin de vérifier dans nos personnes la prédiction du Sauveur: *Et erunt omnes docibiles Dei* (1). Voilà ce que Dieu exige de nous: pouvons-

(1) Joan. 6.

nous nous plaindre qu'il en use avec trop d'empire, et si nous n'avons pas pour lui cette docilité chrétienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de sa justice? Mais savez-vous, mes chers auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le désordre de cette préoccupation si contraire à l'esprit de la religion? écoutez-moi: c'est la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute opposée à celle-ci. Je m'explique : pleins d'une raison fière qui les enfle, ils craignent d'être préoccupés en faveur de la foi, et ils ne craignent pas d'être préoccupés contre la foi; ils appréhendent d'avoir trop de facilité et de disposition à croire, ils n'appréhendent jamais de n'en avoir pas assez; ils se défendent de la simplicité comme d'un foible, et ils ne pensent pas à se défendre de l'orgueil, qui est encore un plus grand foible. Cependant, mes frères, dit saint Augustin, lequel des deux est le plus dangereux pour nous; et lorsqu'il faudra subir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus sujet de nous repentir, ou d'avoir été simples et humbles, ou d'avoir été superbes et incrédules? Quand cette simplicité de la foi, qui est la marque la plus infaillible de la vraie piété, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celui que notre opposition à la foi nous attirera? Je sais qu'il faut éviter l'un et l'autre excès; mais est-il juste de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, et de se glorifier de celui-ci pendant qu'on auroit honte de celui-là? Esprit de prévention dont je

défie le libertin de pouvoir devant Dieu se disculper. Allons plus avant.

Outre que saint Thomas se préoccupa, il s'opiniâtra dans son incrédulité. Tout le portoit à croire que Jésus-Christ étoit ressuscité : le rapport des femmes qui l'avoient vu, le témoignage de Magdeleine qui lui avoit parlé, celui des deux disciples qui avoient mangé avec lui dans la bourgade d'Emmaüs ; la déclaration de tous les apôtres assemblés, au milieu desquels il venoit de paroître ; l'événement des choses, c'est-à-dire, le tombeau trouvé vide sous le sceau public, la synagogue alarmée, les gardes confus : tout cela sans doute devoit le convaincre de la résurrection de son maître. Mais malgré tout cela il persiste, et s'obstine à dire qu'il n'en croira rien : autre caractère de l'infidélité du siècle, qui, par un endurcissement opiniâtre, se rend impénétrable et inflexible à la vérité. Pourroit-on se le persuader, si l'expérience ne nous l'apprenoit pas, qu'il y eût dans le monde de ces impies, qui, pour se confirmer dans une monstrueuse et scandaleuse impiété, font gloire de rejeter toute autorité ; osent s'inscrire en faux contre les témoignages les plus évidens, contre les miracles les plus avérés, contre les faits les plus incontestables ; pensent en être quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque vénération qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur sainteté, les Cyprien, les Ambroise et les Augustin, ont été ou trompés eux-mêmes, ou des trompeurs, ou des visionnaires, ou des imposteurs ? C'est ainsi néan-

moins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'esprit de l'homme allât jusqu'à se faire un point d'honneur de ne revenir jamais de son sentiment, de n'acquiescer jamais à la vérité, quand on s'est une fois déclaré contre elle ; de pousser une erreur aux dernières extrémités, parce qu'on s'est engagé à la soutenir, et d'aimer mieux en voir les suites funestes, que de la reconnoître et d'en faire humblement l'aveu? C'est cependant à quoi aboutit le faux zèle de l'hérétique : péché qui attaque directement le Saint-Esprit, en opposant à toutes ses lumières un cœur dur, dont l'esprit de ténèbres s'est emparé ; péché dont l'Eglise a reçu tant de plaies mortelles, puisque l'obstination d'un seul homme l'a si souvent jetée dans la confusion et la désolation ; péché qui, dans la société civile, cause tous les jours tant de désordres au préjudice de la charité qui en est blessée, de la paix qui en est troublée, de la justice et de l'innocence qui en est opprimée. C'est là toutefois, mes chers auditeurs, ce que le monde aveugle et passionné fait passer pour force d'esprit. Ah! Seigneur, ne permettez pas que je m'en forme jamais une semblable, et ne souffrez pas que jamais mon esprit se fortifie de la sorte aux dépens de ma foi. Non, mon Dieu, il n'en ira pas ainsi : parmi les foiblesses extrêmes à quoi je sens que mon esprit est sujet, s'il me reste encore quelque force, c'est pour vous, non pas contre vous que je prétends la conserver ; car je veux pouvoir vous dire aussi bien que David : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (1); et je veux que

(1) Ps. 58.

ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour être la première règle de ma conduite. Les libertins emploient la force de leur esprit contre votre religion, les hérésiarques contre votre Eglise, tous unanimement contre vous ; mais moi, Seigneur, qui fais profession d'être fidèle, je la garderai, et j'en userai pour vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire, ou à ne croire que ce qu'il leur plaît, je mettrai la mienne à me soumettre et à me captiver ; ma force sera ma soumission ; et quand je vous ferai, ô mon Dieu ! le sacrifice de cette soumission, qui est le plus grand effort de l'esprit humain, je me consolerai dans la pensée que je le fais pour vous, et non pour d'autres. Qu'on me traite d'esprit foible, que le monde juge de moi selon ses vues : peu m'importera, pourvu que je m'attache à vous par une foi vive, et que rien ne soit capable de m'ébranler dans la résolution où je suis, de n'avoir ni esprit ni force que pour vous, et par rapport à vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Voilà, mes frères, dit saint Augustin, comment un homme chrétien doit parler à Dieu, et voilà ce qui fait sa gloire : car qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être vaincu, ou plutôt que de vouloir bien être vaincu par la vérité : *Quid enim gloriosius, quàm vinci à veritate?* Mais qu'y a-t-il de plus pitoyable, que d'avoir honte de céder à la vérité, que de se révolter et de s'aigrir contre la vérité, que de s'en faire une ennemie irréconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir ? Pouvez-vous, Seigneur,

nous punir plus sévèrement, que de nous livrer à cet esprit d'obstination ?

Enfin, saint Thomas protesta qu'il ne croiroit point la résurrection de Jésus-Christ, s'il ne voyoit la marque des clous dont ses mains avoient été percées, et s'il ne mettoit le doigt dans la plaie de son côté : *Nisi videro fixuram clavorum, et mittam manum in latus ejus, non credam ;* et quoique la vue des plaies du Sauveur fût de toutes les preuves la plus équivoque, puisqu'au contraire, dit Origène, si Jésus-Christ étoit ressuscité, son corps comme glorieux et impassible, n'eût dû naturellement avoir nul vestige de ce qu'il avoit souffert ; par un raisonnement mal entendu, ce disciple incrédule ne laisse pas d'insister sur cette unique preuve dont il fait dépendre sa foi : *Nisi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidélité, qui se contredisant elle-même, après avoir quitté le parti d'une raison solide qui la soumettoit à la révélation de Dieu, veut réduire toutes choses aux connoissances des sens : comme si les sens avoient un tribunal supérieur à la révélation et à la raison ; comme s'ils étoient juges compétens des mystères que la religion nous propose ; comme si leur sphère pouvoit s'étendre jusqu'à l'être non-seulement spirituel, mais surnaturel et divin ; comme s'il suffisoit de dire : Je ne l'ai pas vu, pour avoir droit de douter de tout ; comme si dans les affaires même du monde on ne se tenoit pas obligé de croire mille choses qu'on ne voit pas, et qu'il est impossible de voir. Non, mes frères, conclut S. Bernard,

traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le Cantique des cantiques, ce n'est point par là qu'on parvient à la vérité. C'est par ce qu'on a ouï, dit l'Apôtre, et non pas par ce qu'on a vu, qu'on connoît Dieu dans cette vie : *Fides ex auditu* (1). La vue des mystères de Dieu est la récompense qu'on nous réserve dans le ciel; mais cette récompense doit être méritée sur la terre par l'obéissance de la foi. D'où vient que le Prophète disoit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium et lætitiam* (2). Parce que j'ai entendu avec respect votre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation et la joie d'en voir un jour clairement et à découvert les secrets les plus cachés. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement établi; et bien loin de dire avec le disciple de notre évangile : Si je ne vois, je ne croirai pas, remercions Dieu et comptons pour une grâce singulière de ce que nous pouvons avoir le mérite de ne pas voir et de croire, puisque Jésus-Christ nous déclare qu'en cela même nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt et crediderunt* (3). Ne soyons pas aveugles jusqu'à ce point, de nous en affliger, ni de nous en plaindre, et ne nous faisons pas un malheur de la chose même dont il nous a fait une béatitude; souhaitons que notre foi soit plus abondante, plus agissante, plus fervente; mais ne souhaitons pas qu'elle soit plus évidente; demandons à Dieu, non pas qu'elle soit en elle-même plus éclairée, mais que nous soyons plus disposés à être éclairés par elle, touchés

(1) Rom. 10. — (2) Psalm. 50. — (3) Joan. 20.

par elle, sanctifiés et convertis par elle ; et si, au moment que je vous parle, on venoit à nous dire comme à saint Louis, qu'il paroît actuellement un miracle visible dont il ne tient qu'à nous d'être témoins, soyons prêts de répondre, à l'exemple de ce saint roi, que pour croire nous n'avons pas besoin d'un tel secours ; que nous avons Moïse et les prophètes, c'est-à-dire, les Ecritures saintes ; que nous avons l'évangile de Jésus-Christ dont la certitude surpasse tous les miracles. Ne tombons point surtout dans le désordre de ces hommes insensés dont parle l'apôtre saint Jude, qui, après avoir corrompu tout ce qu'ils savent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abusant de ce qu'ils voient et de ce qu'ils ne voient pas. Nous en voyons assez, disoit Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéir ; et nous n'en voyons que trop pour attirer sur nous toutes ses vengeances, si nous ne lui obéissons pas. Cependant, après avoir vu comment l'infidélité de saint Thomas est la justification de notre foi, voyons comment la foi de ce même apôtre est le remède de notre infidélité : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour donner plus de jour à ma seconde pensée, et pour vous faire voir comment la foi de saint Thomas est le remède de notre infidélité, je distingue trois différens états où la foi de cet apôtre doit être considérée : le premier où il la professe ; le second, où il la publie ; et le troisième, si j'ose

m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le témoignage admirable qu'il rend à Jésus-Christ, et qui est rapporté dans notre évangile; le second, où il la publie par ses prédications, dont le fruit s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre; le troisième, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure, et par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous : saint Thomas, pour réparation de son incrédulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foi ranimée et ressuscitée; car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jésus-Christ pour son Seigneur et pour son Dieu : *Dominus meus et Deus meus;* il l'a prêchée apostoliquement, en convertissant les peuples, et malgré les efforts de l'idolâtrie, leur persuadant que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu; et il l'a consommée saintement en s'immolant soi-même, et souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or, dans ces trois états, je dis que la foi de ce grand saint sert à guérir notre infidélité : comment? parce que dans ces trois états la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, et une leçon qui nous instruit : un argument qui nous convainc, en sorte que si nous savons bien l'approfondir, il ne nous est plus possible de douter; et une leçon qui nous instruit, en sorte que si nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute et ignorance, restes déplorables du péché de notre origine, mais dont je soutiens, encore un coup, que la foi de ce bienheureux disciple est le souverain préservatif,

puisqu'elle dissipe tous nos doutes, en nous réduisant à la nécessité de croire, et qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, et comment nous le devons croire. Après cela, n'ai-je pas droit de conclure que Dieu nous la présente aujourd'hui comme un remède qui doit pour jamais nous garantir de l'infidélité ? Voilà, chrétiens, en peu de mots, le raisonnement de saint Grégoire pape, qui, développé dans toute son étendue, auroit de quoi toucher les ames les plus dures et les moins sensibles aux impressions de la foi, mais que j'abrége pour ne pas abuser de votre attention.

Saint Thomas a cru; donc nous devons croire après lui : c'est la conséquence infaillible que tous les Pères de l'Eglise ont tirée de la confession de ce saint apôtre. Car enfin, disaient-ils, et avec raison, la foi de cet apôtre ne peut être suspecte, et le libertinage le plus défiant n'a rien à lui opposer. Il a cru; ce n'est point par foiblesse, ce n'est point par légèreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment et au rapport des autres; nous l'avons vu bien éloigné de ces dispositions : il s'ensuit donc qu'il a cru, ou par un miracle de la grâce qui s'est fait en lui, ou par une évidence parfaite qu'il a eue de la résurrection de son maître. S'il a cru par un changement miraculeux qui s'est fait en lui, il n'en faut pas davantage pour me convaincre; car il n'y a que Dieu qui puisse avoir été l'auteur d'un pareil miracle; et quand le démon, ce qui n'est pas, auroit le pouvoir d'agir immédiatement sur les esprits des hommes, il n'auroit pas

usé de ce pouvoir pour faire croire à saint Thomas ce qui relevoit la gloire de Jésus-Christ, puisque le démon, capital ennemi de Jésus-Christ, bien loin de travailler à sa gloire, travaille de toutes ses forces à la détruire. Il falloit donc que ce fût Dieu même qui eût changé l'esprit et le cœur de saint Thomas, et qui, dans un moment, d'opiniâtre et d'inflexible qu'il étoit, l'eût rendu souple et docile : or, cela seul seroit un miracle plus convaincant que tout ce qu'il y a jamais eu de plus miraculeux. Mais non, chrétiens, il n'y eut point proprement de miracle dans la conversion de saint Thomas. J'avoue qu'elle fut surnaturelle, puisqu'elle procéda d'une grâce surnaturelle, mais supposé la faveur que Jésus-Christ fit à saint Thomas de se manifester à lui, de lui découvrir ses plaies, de lui permettre de les toucher, de lui parler, de lui faire des reproches, de le consoler et de l'instruire : supposé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une chose surprenante que saint Thomas crût; et si nous avions été à sa place, quelque incrédules que nous soyons, nous aurions cru comme lui. Or, cette évidence de la résurrection de Jésus-Christ, qui dissipa en un instant tout ce que l'infidélité avoit formé de nuages dans l'esprit de ce disciple, qui le remplit des lumières de la foi les plus vives et les plus brillantes; qui, faisant naître cette vertu dans son cœur, la fit aussitôt éclater par sa bouche, ou plutôt, pour parler avec saint Léon, qui, d'une bouche infidèle, tira cette excellente confession : *Dominus meus et Deus meus;* Mon Seigneur et mon Dieu :

voilà ce que j'appelle le remède de notre incrédulité ; car qui ne croiroit pas à un témoignage que la seule force de la vérité connue arrache à celui même qui la combattoit avec plus d'obstination ? Quand saint Paul, après sa conversion, prêchoit le nom de Jésus-Christ dans les synagogues, l'Ecriture dit qu'il confondoit les Juifs : *Confundebat Judæos* : pourquoi? parce qu'ayant été le persécuteur déclaré du nom de Jésus-Christ, les Juifs ne pouvoient, ni récuser, ni rejeter le témoignage qu'il rendoit en faveur de cet homme-Dieu. Car vous le savez, leur disoit-il, mes frères, de quelle manière j'ai vécu dans le judaïsme, et avec quel excès de fureur je faisois la guerre à cette nouvelle Eglise que je reconnois aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu. Il est vrai, j'étois alors infidèle comme vous, et plus rebelle aux lumières de la grâce que vous; mais c'est pour cela que Dieu a jeté les yeux sur moi, et que Jésus-Christ a voulu exercer envers moi ses miséricordes, afin que je devinsse un exemple qui vous obligeât à croire en lui. Oui, c'est lui-même qui m'a parlé, et qui, par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la disposition où vous me voyez, qui m'a abattu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer, qui, de blasphémateur que j'étois, m'a fait son apôtre, et qui, pour réparation des outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui serve de témoin auprès de vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de saint Paul, avoient une vertu toute divine; et saint Luc ajoute que c'étoit assez qu'il assurât que Jésus-Christ

étoit le Christ, pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom chrétien : *Confundebat Judæos affirmans quoniam hic est Christus* (1). Or, je dis le même de saint Thomas : pour confondre l'incrédulité sur le sujet de la résurrection, et par conséquent de la divinité de Jésus-Christ, saint Thomas n'avoit qu'à se montrer, et qu'à dire hautement : C'est moi qui combattois cette résurrection, moi qui ai fait voir tant d'opposition à la croire, mais qui suis aujourd'hui forcé de la reconnoître, et qui ne veux plus vivre que pour la publier : il m'en coûtera la vie ; mais trop heureux, si, par l'effusion de mon sang, je puis rendre à une si sainte vérité le témoignage que je lui dois : ce témoignage m'attirera la haine de toute ma nation ; mais je compterai pour rien d'être exposé à toute la haine du peuple, pourvu que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois, qui pouvoit inspirer à cet apôtre des sentimens si généreux ? étoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renversement d'esprit ? ou plutôt n'est-il pas évident que ce ne fut rien de tout cela ; et puisque la conversion de cet apôtre ne peut être expliquée qu'en disant que ça été l'effet, mais l'effet incontestable et palpable de la vérité qu'il avoit vue, que nous reste-t-il à souhaiter davantage pour l'affermissement de notre foi ?

Non-seulement la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous instruit ; et qui, après nous avoir réduits à la nécessité de croire, nous apprend encore ce que

(1) Act. 9.

nous devons croire. Car, comme remarque Guillaume de Paris, par une seule parole, ce grand saint est devenu le théologien, le docteur, le maître de toute l'Eglise, a éclairci la foi de tous les siècles, a dissipé toutes les ténèbres dont la malignité de l'hérésie devoit dans la suite des temps obscurcir nos principaux mystères. Et prenez garde, en effet, mes chers auditeurs : ce qui fait l'essentiel et le capital de notre foi, c'est de croire que Jésus-Christ est Dieu ; sans cela point de christianisme, sans cela point de religion, sans cela point de grâce ni de salut. Fussions-nous des anges de lumière, fussions-nous des hommes de miracles, si nous ne confessons la divinité de Jésus-Christ, et si nous ne sommes prêts à mourir pour la défendre, nous sommes des anathèmes et des réprouvés. Quiconque divise Jésus-Christ, disoit le bien-aimé disciple : *Omnis spiritus qui solvit Jesum* (1) ; c'est-à-dire, quiconque reconnoissant Jésus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dès-là et par là un antechrist : *Qui solvit Jesum, est antichristus* (2). Voilà ce qui nous justifie devant Dieu, et pour user des termes de l'Ecriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde : la foi de la divinité de Jésus-Christ : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei* (3) ? Or par qui nous est venue cette foi ; ou plutôt, par qui cette foi nous a-t-elle été développée ? par l'apôtre saint Thomas, qui, de tous les organes dont Dieu s'est servi pour nous révéler cet auguste mystère de

(1) 1. Joan. 4. — (2) *Ibid.* — (3) 1. Joan. 5.

la divinité de son Fils, est sans doute celui qui nous l'a déclaré plus nettement, plus positivement, plus absolument. Les autres se sont contentés d'attribuer à Jésus-Christ des qualités divines : l'évangéliste saint Jean nous a enseigné qu'il étoit le Verbe de Dieu ; Jean-Baptiste, son précurseur, nous l'a fait connoître comme agneau de Dieu ; saint Pierre parlant au nom de tous, a protesté qu'il étoit Fils de Dieu ; saint Paul, pour comble d'éloge, nous l'a représenté revêtu de la forme de Dieu : il n'y a que saint Thomas qui, par une expression d'autant plus vénérable et plus authentique, qu'elle est plus simple et plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur et son Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* Cependant, chrétiens, c'est sur la simplicité de ce témoignage que notre foi est particulièrement établie. A tout le reste l'impiété arienne opposoit des détours et des subterfuges ; et quelque évidens que fussent les sacrés oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'arianisme ne pouvoient y résister, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avoit dit : *Tu es Christus, Filius Dei vivi ;* ils prétendoient, quoiqu'injustement, que sans être Dieu, il pouvoit, dans le sens même de ce passage, être appelé Fils de Dieu ; et la foiblesse de leurs réponses sur un dogme aussi solidement fondé que celui-là, ne diminuoit rien de leur opiniâtreté. Mais quand on leur produisoit l'hommage que saint Thomas avoit rendu à Jésus-Christ ressuscité, quand on les pressoit par la force de ces termes : *Dominus meus et Deus meus ;* quand on leur faisoit en-

tendre que dans le style des Ecritures, jamais autre que Dieu même n'avoit été traité de mon Dieu : *Deus meus*, la vérité l'emportoit sur leurs artifices; ces paroles incapables d'interprétation, les déconcertoient; pour peu qu'ils eussent de bonne foi, ils désespéroient de s'en pouvoir sauver; et touchés de l'exemple du saint apôtre, ils se réduisoient souvent à faire au Sauveur du monde la même réparation que lui : *Dominus meus et Deus meus*; Mon Seigneur et mon Dieu. Ce qui, selon la remarque de saint Hilaire, étoit l'abjuration la plus solennelle de l'arianisme, et comme la formule de la foi qui distinguoit les orthodoxes de ceux qui ne l'étoient pas.

Ce n'est pas tout : saint Thomas a publié et annoncé cette foi dont il avoit fait une si sainte profession; et, par le succès de ses prédications apostoliques, il nous a convaincus sensiblement de la vérité de ce qu'avoit prédit le Fils de Dieu, savoir, que son évangile seroit prêché et reçu dans tout le monde : car c'est en effet par le ministère de saint Thomas, que l'on a vu cette prédiction accomplie, et c'est le premier d'entre les apôtres dont on a pu dire à la lettre : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* (1); que sa voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, et que par lui la foi s'est répandue jusque dans les pays les plus éloignés. Les autres, après avoir reçu le Saint-Esprit, se partagent dans les provinces voisines de la Judée; l'Italie, l'Egypte,

(1) Psal. 18.

l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur apostolat; mais Thomas, animé d'un zèle plus vaste et plus étendu, embrasse un monde entier, ou plutôt pousse ses desseins et ses entreprises jusque dans un nouveau monde. Il ne lui suffit pas d'avoir converti les Parthes et les Mèdes; les Hircans et les Perses sanctifiés sont trop peu pour lui; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jésus-Christ dans tous les lieux que le héros de la Grèce a rendus célèbres par ses conquêtes; honteux d'en demeurer là, et de finir sa course où l'ambition de ce monarque termina la sienne, il pousse plus avant; il pénètre dans la région la plus intérieure de l'Inde; il prêche à des peuples dont le nom étoit à peine connu, et là, avec le secours du Dieu qui l'envoie, que fait-il? ô toute puissante et divine foi, que ne pouvez-vous pas? il établit le culte d'un Dieu crucifié, il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les idoles, il gagne à Jésus-Christ et à l'évangile des millions d'infidèles. Ce que je dis n'est point fondé sur une de ces traditions obscures que l'infidélité conteste, et qui servent de matière à la critique des savans: ce sont de ces faits éclatans, dont rien n'a jamais effacé le lustre. Le sépulcre de saint Thomas, qui, suivant le rapport de saint Chrysostôme, étoit, dès les premiers siècles du christianisme, aussi vénérable que celui de saint Pierre, est encore aujourd'hui ce qui entretient la piété et la ferveur de toutes les Eglises d'Orient. C'est là que cet homme de Dieu, saint François-Xavier, passoit les jours et

les nuits en de profondes méditations qui le transportoient hors de lui-même ; c'est là qu'il se remplissoit de zèle ; c'est là qu'embrasé d'une sainte ardeur que les cendres de cet apôtre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de son Dieu, réveillant toute sa confiance et tout son courage par cette pensée, qu'il marchoit sur les traces de saint Thomas, qu'il continuoit son ouvrage, et que lui ayant été destiné pour successeur, il pouvoit tout attendre de sa protection. Or, ce succès de l'évangile, tel que je viens de le marquer, a depuis été considéré des Pères comme une des plus incontestables preuves de notre foi ; et si par là notre apôtre nous a convaincus en nous faisant voir l'accomplissement de la parole et de la prédiction de Jésus-Christ, c'est par là même aussi qu'il nous a instruits : car qu'est-ce que cette foi qu'il a répandue dans le monde ? une lumière qui a éclairé le monde, et qui, de siècle en siècle, s'est perpétuée jusqu'à nous. Oui, mes chers auditeurs, la même foi que saint Thomas a portée si loin au-delà des mers, nous sert encore de flambeau pour guider nos pas et pour nous conduire ; les mêmes vérités dont il a établi la créance parmi les nations, et en tant d'esprits indociles, d'esprits prévenus, d'esprits superbes et orgueilleux, c'est ce que nous professons comme les articles de notre religion, ce que nous suivons comme les règles de notre vie, sur quoi nous nous appuyons comme sur les fondemens de notre espérance. Heureux de l'avoir conservé, ce sacré dépôt, ou plutôt heureux que Dieu l'ait fait

passer dans nos mains ; mais souverainement malheureux, si jamais nous venions à le dissiper ou à le perdre !

J'achève, et voici ce qui couronne la foi de saint Thomas, et ce qui y met la dernière perfection : cette foi qu'il a confessée hautement, qu'il a prêchée apostoliquement, il l'a enfin saintement et glorieusement consommée : par où ? par son martyre; car ce qu'on a toujours regardé dans l'Eglise de Dieu, et avec raison, comme le plus signalé témoignage d'une foi parfaite, ou si vous voulez, comme l'attachement le plus parfait à la foi, c'est de mourir pour elle, de lui sacrifier sa vie, et avec sa vie tous les intérêts humains, de la soutenir, malgré les menaces et les plus violentes persécutions, et de signer enfin de son sang la confession qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans notre généreux apôtre. Qui l'eût cru, chrétiens, lorsqu'on le voyoit chancelant et incertain, opiniâtre et incrédule, doutant d'une des vérités fondamentales de la foi, et refusant de s'y soumettre, qu'il en seroit un jour, non-seulement le prédicateur, mais la victime et le martyr ? Ce sont là, mon Dieu, de ces changemens qu'opère la vertu toute puissante de votre esprit, et que nous ne pouvons attribuer à nul autre principe. Cependant j'ajoute que dans cet état saint Thomas a plus que jamais de quoi nous convaincre et de quoi nous instruire : de quoi nous convaincre, parce que c'est dans cet état que son témoignage en faveur de la foi, est moins suspect, et doit par conséquent avoir plus de force ;

de quoi nous instruire, parce que c'est dans cet état que son exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour la foi, et quel est à l'égard de la foi un de nos devoirs les plus essentiels. Attention, s'il vous plaît, à l'un et à l'autre.

Je sais, mes chers auditeurs, qu'il y auroit toujours de la présomption et de l'injustice à soupçonner la fidélité des ministres de l'évangile; mais après tout, quand un homme prêche la foi sans danger, sans s'exposer, sans rien hasarder, quelque respectable que soit son ministère, il n'est pas évident que ses vues, dans l'exercice de son ministère, soient tout à fait épurées, ni que le seul zèle de la vérité le fasse parler : or, moins nous sommes certains de la droiture de ses intentions et de la pureté de ses vues, moins est-il propre à nous convaincre et à nous toucher; mais quand je vois un apôtre percé de traits, comme saint Thomas, tout ensanglanté, et mourant pour confirmer la foi qu'il annonce, je me dis à moi-même : Quel autre intérêt que celui de la vérité pouvoit l'engager à souffrir de la sorte et à s'immoler? il falloit qu'il fût bien persuadé d'une religion qui lui coûtoit si cher à défendre; il falloit qu'il en eût des preuves bien fortes. Et à qui d'ailleurs puis-je plus sûrement et plus sagement m'en rapporter, qu'à celui même qui dut avoir été témoin oculaire de ce qu'il nous a appris et de ce qu'il a soutenu avec tant de constance? Son témoignage, surtout en de pareilles conjonctures, est donc une conviction pour nous, comme son exemple est encore une instruction qui nous montre en quelles

dispositions nous devons être nous-mêmes à l'égard de la foi.

Et en effet, chrétiens, telle doit être la préparation de notre cœur, et tel l'attachement à notre foi, que rien ne soit capable de nous en séparer. Il est vrai que nous ne sommes pas en ces temps où toutes les puissances du monde, liguées contre Jésus-Christ et son évangile, employoient tout ce qu'elles avoient d'autorité et de force à poursuivre les fidèles. Nous ne sommes plus exposés au bannissement et à l'exil, aux fers et à la captivité, aux tourmens et à la mort; nous pouvons faire une profession libre et publique de la sainte religion que nous avons embrassée dans notre baptême, et où nous avons été élevés. Mais aussi la profession que nous en faisons maintenant sans danger, et même avec honneur, pour avoir le degré de mérite et de perfection qui lui est essentiel et absolument nécessaire, doit être accompagnée d'une si ferme résolution, que nous soyons, avec le secours de Dieu, déterminés à courir tous les périls, à essuyer tous les opprobres, à endurer tout et à perdre tout, plutôt que de démentir jamais le saint caractère que nous portons. Or, mes frères, y a-t-il lieu de croire que vous soyez ainsi disposés, et si vous prétendez l'être, par quel monstrueux assemblage voulez-vous accorder avec une foi de créance et de spéculation, une infidélité de pratique et de mœurs. Prenez bien garde à ce que je dis; je demande d'abord s'il y a un fondement solide, pour penser que vous soyez dans cette disposition que votre foi exige indispen-

sablement de vous; et mille preuves ne doivent-elles pas plutôt me faire juger que vous êtes dans une disposition tout opposée! car comment me persuaderai-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans et contre les efforts des persécuteurs de l'évangile, quand vous n'avez pas seulement le courage de résister au respect humain; quand une parole et une vaine raillerie suffit pour vous arrêter et pour vous déconcerter; quand la moindre violence qu'il faut vous faire, pour accomplir les devoirs du christianisme, vous paroît insoutenable et vous désespère; quand, au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins qui, par leurs discours impies, osent profaner en votre présence ce qu'il y a de plus vénérable et de plus divin dans la religion, vous leur prêtez l'oreille, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir; vous leur applaudissez, ou du moins par un silence lâche et timide, vous les autorisez; quand vous-mêmes vous aimez tant à raisonner sur les mystères de la foi, à former des difficultés sur certains articles, à censurer certaines dévotions que la pieuse simplicité des fidèles a établies, et qu'un long usage dans l'Eglise a confirmées? Avec cela, dis-je, peut-on présumer que vous seriez prêts à livrer les mêmes combats que les martyrs, et à remporter les mêmes victoires?

Mais vous l'êtes, j'y consens, et je le veux supposer : quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foi de spéculation avec une infidélité d'action? qu'est-ce qu'une foi stérile et sans œuvres?

l'apôtre saint Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'est une foi morte ? Et qu'est-ce donc encore, à plus forte raison, qu'une foi si sainte en elle-même et si pure, avec une vie toute mondaine et toute corrompue ? c'est-à-dire, qu'est-ce qu'une foi qui, dans ses maximes, combat tous les sens, et une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les sens et qu'à satisfaire leurs désirs les plus déréglés ? qu'est-ce qu'une foi dont tous les principes vont à mortifier les passions et à les détruire, et une vie qui n'est employée qu'à nourrir les passions les plus honteuses, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infâmes plaisirs ? qu'est-ce qu'une foi qui ne nous enseigne que le mépris du monde et de nous-mêmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience ; et une vie où vous n'êtes attentifs qu'à vous agrandir dans le monde, où vous ne pensez qu'à vous distinguer selon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des trésors du monde ; une vie qui se passe en intrigues, en cabales, en procès, en querelles et en dissensions ? Je laisse un plus long détail que tant de fois j'ai déjà fait en d'autres discours ; et pour finir celui-ci, j'en reviens à cet avis important que donna Jésus-Christ à saint Thomas, et que je vous donne à vous-mêmes : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* Préservons-nous des désordres de l'incrédulité, en nous soumettant à la foi ; soyons fidèles, et soyons-le d'esprit et de cœur. Soyons-le d'esprit, en nous rendant dociles aux vérités de la foi ; et soyons-le

de cœur par un zèle ardent pour la foi. Surtout conformons notre vie à notre foi, et honorons notre foi par notre vie; que la foi soit la règle de toutes nos actions; que la foi soit le remède de toutes nos passions; que la foi soit le principe de toutes nos délibérations. Heureux, si nous croyons ainsi : la foi, comme un guide infaillible, nous conduira dans la voie du salut, et nous fera parvenir à l'éternelle félicité, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT ÉTIENNE.

Stephanus, plenus gratiâ et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Étienne, plein de grâce et de force, faisoit des prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Aux Actes, chap. 6.

Il ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostôme, s'il faisoit des miracles et des prodiges, puisqu'il étoit plein de grâce et de force. Dans l'ordre des décrets et des dons divins, l'un s'ensuivoit naturellement de l'autre; et Dieu ne l'avoit rempli de force et de grâce, que parce qu'il en vouloit faire, pour la gloire de l'évangile et de la loi de Jésus-Christ, un homme de prodiges et de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourd'hui à considérer, et autant qu'il nous est possible, à imiter dans la personne du glorieux martyr dont nous célébrons la fête. Arrêtons-nous donc là, chrétiens, et n'entreprenons pas de rien ajouter à cet éloge. C'est le Saint-Esprit même qui en est l'auteur; et il n'appartient qu'à lui de donner aux saints les vraies louanges qui leur sont dues, parce qu'il n'y a que lui qui connoisse et qui discerne parfaitement leur sainteté. Or voici l'idée

qu'il nous donne de celle de saint Etienne. Il a été plein de grâce, et en même temps plein de force : plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère, et plein de force dans la consommation de son martyre. Cette double plénitude, que je regarde comme le caractère qui le distingue, et qui a fait tout son mérite devant Dieu et devant les hommes; cette plénitude de grâce qui a sanctifié sa vie, et cette plénitude de force qui a couronné sa mort ; cette plénitude de grâce qui a rendu sa conduite si irrépréhensible et si édifiante, et cette plénitude de force qui a rendu sa patience et sa charité si héroïque ; cette plénitude de grâce, en vertu de laquelle il a été un parfait ministre de l'Eglise de Jésus-Christ, et cette plénitude de force, en vertu de laquelle il a été non-seulement le premier martyr, mais un des plus fervens martyrs de Jésus-Christ; n'est-ce pas, mes chers auditeurs, le partage le plus juste que je puisse me proposer dans ce discours, puisqu'il est renfermé même et si clairement exprimé dans les paroles de mon texte ? *Stephanus, plenus gratiâ et fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a faits saint Etienne ? L'Ecriture ne nous le dit pas, et elle se contente de nous assurer qu'il en a fait d'éclatans dont le peuple a été témoin : *Faciebat prodigia et signa magna in populo.* Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a faits ce grand saint, et c'est à moi à vous les marquer ; elle ne nous dit pas les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a ressuscités ; mais elle nous parle d'autres prodiges

qui, pour être d'une espèce différente, ne méritent pas moins le nom de miracles; d'autres prodiges dont nous sommes encore plus sûrs, et qui sont plus capables de contribuer à notre édification: car elle nous dit les excellentes vertus que saint Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les signalées victoires qu'il a remportées sur le monde; et tout cela pesé dans la balance du sanctuaire, est au-dessus des miracles mêmes. Elle ne nous dit pas ce qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grâce; elle nous dit les miracles de sa sainteté, les miracles de sa sagesse, les miracles de sa constance, les miracles de son invincible charité. Revenons donc au plan de son panégyrique, que le Saint-Esprit même nous a tracé. Saint Etienne a été plein de grâce et plein de force. Il a été plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère; et je prétends que cela seul est un miracle de sainteté dont Dieu s'est servi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant: *Stephanus, plenus gratiâ;* c'est la première partie. Il a été plein de force dans la consommation de son martyre; et je soutiens que cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat et toute la gloire des vertus du paganisme: *Plenus fortitudine, faciebat prodigia;* c'est la seconde partie. Plein de grâce, il a édifié l'Eglise, et plein de force, il a ravi d'admiration non-seulement la terre, mais le ciel; plein

de grâce, il a condamné nos désordres, et plein de force, il a confondu notre lâcheté : voilà tout mon dessein. Divin Esprit, soutenez-moi, afin que je puisse traiter dignement un si grand sujet, et donnez à mes auditeurs les dispositions nécessaires pour profiter des importantes vérités que je vais leur annoncer : c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de votre sainte épouse, à qui j'adresse la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je m'attache au texte sacré, et suivant la remarque de saint Chrysostôme, je fais consister cette grâce dont saint Etienne fut rempli, dans les deux qualités ou dans les deux conditions que demandèrent les apôtres quand il s'agit d'établir et d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'Eglise la fonction de diacres : car voici comme ils en parlèrent à tous les disciples assemblés : Choisissez, mes frères, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnue, et en même temps d'une sagesse consommée : *Considerate, fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto et sapientiâ, quos constituamus super hoc opus* (1). Probité et sagesse que saint Etienne posséda dans un éminent degré, et qui lui donnèrent non-seulement toute l'autorité, mais toute la grâce dont il eut besoin pour s'acquitter avec honneur du ministère qui lui avoit été confié.

Il ne suffisoit pas qu'il eût pour cela une probité

(1) Act. 6.

véritable; mais il lui falloit une probité reconnue, une probité éclatante, une probité éprouvée, et à laquelle toute l'Eglise rendît hautement témoignage: car c'est ce qu'expriment ces paroles : *Viros boni testimonii :* pourquoi? parce qu'il étoit question d'un emploi aussi difficile et aussi délicat dans l'idée même des hommes, qu'il étoit saint devant Dieu. Je m'explique : saint Etienne fut choisi diacre, et même le premier des diacres : *Primicerius diaconorum;* ainsi l'appelle saint Augustin. Charge honorable, je l'avoue, mais qui l'engageoit par une indispensable nécessité à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il étoit par office le dispensateur; l'autre, de gouverner les veuves, qui, renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'état de la viduité; charge où la sainteté même trouvoit des risques à courir; mais où Dieu vouloit que saint Etienne servît d'exemple à tous les siècles futurs. Développons ceci, mes chers auditeurs, et tirons-en une des plus solides morales.

Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Etienne étoit responsable de sa conduite à Dieu et aux hommes : première épreuve de sa vertu; car les fidèles alors, par un esprit de pauvreté, vendant leurs fonds, et en apportant le prix aux pieds des apôtres; les apôtres d'ailleurs, comme le témoigne saint Luc, s'en déchargeant sur les diacres, et leur en laissant la disposition, et saint Etienne, entre les diacres, ayant un titre de supériorité, par la prééminence de son rang, *Perindè primus*, dit de lui saint

Chrysostôme, *ut inter apostolos Petrus :* il s'ensuit qu'il disposoit plus absolument que les autres des trésors de l'Eglise. Or, cet emploi, quoique saint, devoit être pour plusieurs un fatal écueil, et pour les saints mêmes une dangereuse tentation : et en effet, déjà un apôtre s'y étoit perdu, et Dieu prévoyoit qu'après lui bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des plaies les plus mortelles dont seroit affligé le monde chrétien dans la suite des siècles, étoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus ecclésiastiques, qui sont proprement des biens consacrés par la piété des fidèles pour être le patrimoine des pauvres; c'est-à-dire, il envisageoit ces temps malheureux où les ministres de l'Eglise, dominés et corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de distribuer aux pauvres ce patrimoine, le dissiperoient en se l'attribuant à eux-mêmes ; ces temps où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé jusqu'au sanctuaire, ce fonds destiné à la subsistance des membres de Jésus-Christ seroit profané, et, si j'ose user de ce terme, prostitué à des usages mondains : Dieu, dis-je, prévoyoit ce scandale. Il étoit donc nécessaire, ajoute saint Chrysostôme, qu'à ce scandale, dont un apôtre réprouvé avoit été l'auteur, Dieu opposât un exemple qui en fût le remède et le correctif : je veux dire un homme dont la fidélité irréprochable, dont le parfait désintéressement, dont l'exacte et inaltérable probité dans la dispensation des biens de l'Eglise, fût dès-lors pour ceux qui les posséderoient, une règle vivante et toujours présente, et servît au moins à confondre ceux qui

viendroient à se relâcher de leurs obligations dans une matière aussi essentielle que celle-là. Or je l'ai dit, c'est dans cette vue que saint Etienne a été suscité de Dieu, et c'est ce qui fait une des principales parties de sa sainteté et de son éloge. On lui confie le trésor de l'Eglise, et il le ménage d'une manière qui lui attire, non-seulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine est-il chargé de cet emploi, que les Grecs cessent de se plaindre, qu'on ne murmure plus contre les Hébreux; que, sans distinction, les pauvres, soit étrangers, soit domestiques, sont abondamment secourus. La charité de ce saint diacre suffit à tout; et avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les besoins d'une multitude qui, pour être par profession pauvre de cœur, n'étoit pas insensible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'Eglise entre les mains de S. Etienne, ne sont donc employés, ni à rassasier la cupidité, ni à entretenir la vanité, ni à satisfaire la sensualité; mais il les partage selon la mesure de la nécessité: ils ne deviennent pas dans la personne d'Etienne l'héritage de la chair et du sang, mais l'héritage de l'orphelin et de l'indigent; Etienne n'en dispose pas comme maître, mais comme serviteur prudent et fidèle, qui se souvient qu'il en doit rendre compte lui-même au souverain Maître. Ah! mes frères, s'écrioit saint Bernard, déplorant les désordres de son siècle, que ne puis-je voir l'Eglise de Dieu dans cet ancien lustre, et dans cette pureté de mœurs

et de discipline où elle étoit autrefois! *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis!* Et moi je dirois volontiers, touché du même zèle que ce grand saint : Que ne puis-je voir des hommes du caractère de S. Etienne, pourvus des bénéfices de l'Eglise! des hommes, comme saint Etienne, pleins de religion et de justice ; des hommes aussi persuadés que saint Etienne des obligations attachées aux bénéfices et aux dignités dont ils sont revêtus; des hommes aussi convaincus, que ces dignités et ces bénéfices les engagent à être les pères des pauvres; qu'à cette seule condition, il leur est permis d'y entrer ; que l'Eglise a bien eu le pouvoir de leur en conférer les titres, mais qu'elle n'a jamais pu ni prétendu leur en donner l'entier et absolu domaine, qu'ils n'en sont les propriétaires que pour les autres, et qu'ils n'ont droit d'en recueillir les fruits que pour les répandre partout où il y a des misères à soulager! que n'ai-je la consolation de voir des hommes pénétrés de ces vérités, et agissant selon ces principes! C'est vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes sujets, c'est vous, et vous seul qui pouvez faire revivre dans votre Eglise cet esprit de saint Etienne, que la corruption de l'esprit du monde semble y avoir éteint. Si ceux qui jouissent de ces sacrés revenus en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais assez les conséquences ; bien loin de s'applaudir d'en avoir la possession, ils gémiroient sous le fardeau d'une telle administration ; bien loin d'en désirer la pluralité, ils en redouteroient même, pour

m'exprimer de la sorte, la singularité et l'unité. Pourquoi ces biens sont-ils si funestes à plusieurs, et pourquoi leur attirent-ils la malédiction de Dieu? parce qu'on ne pense à rien moins qu'au saint usage qu'il en faudroit faire; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche et qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matière continuelle de sacrilége et de larcin : je dis de larcin, en s'appropriant, par une criminelle usurpation, des aumônes que la charité des fondateurs avoit destinées à l'entretien du troupeau de Jésus-Christ; et c'est pour corriger cet abus, que je vous propose l'exemple de S. Etienne : exemple contre lequel ni la coutume, ni l'impunité, ni l'erreur ne prescriront jamais, et qui seul suffira pour nous confondre au jugement de Dieu.

Non-seulement Etienne, en vertu de la commission qu'il avoit reçue, étoit chargé du trésor de l'Eglise, mais de la conduite des veuves qui vivoient séparées du monde, et dévouées au culte divin. C'étoit à lui de les instruire, de les diriger, de les consoler, et par conséquent de traiter souvent avec elles, de les voir et de les écouter. Or, c'est ici que Dieu mit encore à l'épreuve toute sa probité; c'est ici que parut avec éclat l'intégrité de ses mœurs, et que le témoignage public lui fut également avantageux et nécessaire : car ne vous persuadez pas que la charité, ni même que la sainteté des premiers chrétiens le dût garantir de la censure, s'il y eût donné quelque lieu. Au contraire, plus le christianisme étoit saint, plus devoit-on être disposé

à condamner sévèrement jusqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers siècles n'étoit pas exempte de toute imperfection humaine (car déjà la jalousie s'étoit glissée dans les cœurs, déjà l'esprit de dissension avoit formé des partis); quelque sainte que fût l'Eglise, elle étoit composée d'hommes ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, et l'on y jugeoit à peu près des choses comme nous en jugeons : l'histoire de saint Etienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les fâcheux et sinistres jugemens que l'on eût fait de lui, s'il s'étoit démenti de l'inviolable régularité dont il faisoit profession; mais c'est justement par cette régularité inviolable qu'il se soutient; et voici, mes chers auditeurs, ce que je vous prie de bien observer. Quoique l'engagement où se trouve saint Etienne de converser avec un sexe si foible lui-même, et si capable d'affoiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui, dans tous les temps, ont donné plus de prise à la médisance; par un effet tout opposé, c'est ce qui augmente l'opinion et la haute estime qu'on a conçue de sa personne. Sa réputation est si bien établie, que la plus rigide censure est forcée sur ce point de le respecter. Etienne, à la fleur de son âge, et dans l'exercice de son ministère, converse avec des femmes, dirai-je sans scandale? c'est peu, si vous le voulez; dirai-je sans reproche? c'est beaucoup; dirai-je sans soupçon? c'est encore plus; mais ce n'est point assez : car il le fait avec honneur, il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise :

voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, chrétiens, de quelle distinction et de quel poids est cette louange pour Etienne? souvenez-vous de ce qu'ont eu à essuyer les plus grands saints en de pareilles occasions ; souvenez-vous de ce qu'il en coûta à saint Jérôme : c'étoit un homme vénérable, et par sa doctrine, et par son austérité, un homme crucifié et mort au monde, un homme dont la vie étoit une affreuse et perpétuelle pénitence. Toutefois quelles persécutions, quoiqu'injustes, n'eut-il pas à soutenir? quels bruits, quoique mal fondés, la critique ne répandit-elle pas contre sa conduite? Malgré les sages précautions dont il usa dans la direction de ces illustres romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoique fausses, n'entreprit-on pas de le noircir? de quelles apologies n'eut-il pas besoin pour justifier son zèle quoique saint, et ses intentions quoique pures? Quelles plaintes n'en faisoit-il pas, et comment lui-même s'en est-il expliqué? Chose étrange (ce sont ses propres paroles dans une de ses épîtres), avant que je connusse Paule, tout l'univers se déclaroit en ma faveur; il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnât, point de vertu qui ne fût en moi, point de place où je n'eusse droit de prétendre, jusque-là qu'on me jugeoit digne du souverain pontificat : *Antequàm domum sanctæ Paulæ nossem, totius in me urbis consonabant studia; dignus summo sacerdotio decernebar; dicebar humilis, sanctus, discretus.* Mais depuis, ajoutoit-il, que j'ai commencé à honorer cette servante de Dieu,

et à prendre soin de son ame, dès-là, par une bizarre révolution, tout s'est soulevé contre moi; on ne m'a plus trouvé aucun mérite; j'ai cessé d'être ce que j'étois, et toutes mes vertus m'ont abandonné : *Sed postquàm illam pro merito suæ castitatis colere cœpi, omnes me illicò deseruere virtutes.*

Que veux-je conclure de là, chrétiens ? vous le voyez : que, comme il n'y a rien à quoi la censure s'attache plus malignement qu'à ce qui regarde ces fréquens entretiens des ministres de Jésus-Christ avec ses épouses; rien, où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soi le suffrage du public, puisque les saints même les plus autorisés, tel qu'étoit entre les autres saint Jérôme, y sont à peine parvenus : aussi n'est-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, sainteté de mœurs, irrépréhensibilité de vie, soit plus nécessaire, et tout ensemble plus glorieux : c'est donc là ce qui fait la gloire de saint Etienne. Car pourquoi est-il respecté, révéré, canonisé par la voix publique, dans un ministère où les autres sont si sujets à être calomniés et décriés? Ah! mes frères, répond saint Augustin, ne vous en étonnez pas; c'est qu'il étoit rempli de cette grâce qui rend les hommes parfaits selon Dieu et selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ;* c'est que, pour correspondre à cette grâce, il avoit toute la vigilance et tous les égards que demandoit l'honneur de sa profession; c'est qu'agissant par le mouvement de cette grâce, il se comportoit envers le sexe dévot comme un homme au-dessus

de l'humanité ; avec la pureté d'un ange, et la modestie d'une vierge; grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié et austère sans dureté, charitable et doux sans foiblesse; c'est qu'étant sanctifié par l'onction de cette grâce, on pouvoit à la lettre dire de lui qu'il étoit cet ouvrier dont parle l'Apôtre, qui marche la tête levée, et qui ne fait rien dont il puisse rougir: *Operarium inconfusibilem* (1). Pour cela, reprend saint Augustin, on lui donne la conduite des femmes, et par là il reçoit authentiquement le témoignage qu'on lui doit, de la plus épurée, de la plus solide, et de la plus consommée vertu: *Virgo præponitur fœminis, et in hoc testimonium accipit integerrimæ castitatis;* par là il s'acquiert l'estime, non-seulement des domestiques de la foi, mais des étrangers; par là il triomphe de ses ennemis qui, transportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre lui, parce que toutes les accusations dont ils le chargent se détruisent d'elles-mêmes, et ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend malgré eux la vérité: *Dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum* (2); par là, dis-je, il triomphe de la calomnie, et c'étoit aussi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher; car, pour continuer à faire de cet éloge notre instruction particulière, prétendre être à couvert de la médisance sous un autre voile que celui de l'innocence; espérer que les hommes nous épargneront,

(1) 2. Tim. 2. — (2) Act. 7.

tandis que nous ne marchons pas dans les voies droites; croire qu'on excusera nos vices par la considération de nos personnes, c'est nous flatter, chrétiens, et nous méconnoître : fussions-nous les dieux de la terre, on nous jugera; et s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, et la probité reconnue, qui puisse être au-dessus des discours et des jugemens du monde.

Venons au détail, et développons ce point de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi, mes chers auditeurs, prétendre, surtout dans le siècle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte et constante régularité; pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni qu'on parle d'elle; qu'il lui sera permis d'entretenir tels commerces qu'il lui plaira, sans qu'on en tire des conséquences au préjudice de son honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaisons dangereuses et suspectes, sans qu'on ait droit de s'en scandaliser; et que, quoi qu'elle fasse, on sera obligé à ne rien croire, à ne rien soupçonner, à ne rien voir; ou plutôt, qu'on sera obligé à s'aveugler soi-même, pour la supposer régulière et sage, n'est-ce pas une prétention aussi chimérique qu'injuste? cependant c'est la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie, et toute la réputation de la vertu, sans qu'il en coûte de se contraindre, ni de s'assujettir à aucune règle; disons mieux : on

veut avoir tout le crédit de la vertu et de la bonne vie avec toute l'indépendance du libertinage et du vice. Ainsi verrez-vous des femmes engagées dans des sociétés que la charité même la plus indulgente ne peut excuser, ni favorablement interpréter, se piquer néanmoins d'être exemptes de reproche, vouloir qu'on les estime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent, et qui se malédifient de leurs actions; et cela sous prétexte de l'obligation que Dieu nous impose de ne point juger. Obligation sur laquelle elles sont éloquentes, parce qu'elles y sont intéressées, sans considérer que, si ce principe avoit toute l'étendue qu'elles lui donnent, les plus honteux désordres régneroient tranquillement dans le monde, puisqu'il ne seroit plus permis d'en condamner les apparences, qui néanmoins en font tout le scandale, et que les apparences ainsi autorisées en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce sont, me direz-vous, des jugemens téméraires qu'on fait de moi; et moi je prétends que ce sont des jugemens raisonnables, prudens, bien fondés. Ils peuvent être faux; mais dans la conduite peu circonspecte que vous tenez, ils ne peuvent être téméraires; car vous devez savoir que tout jugement désavantageux n'est pas jugement téméraire; et que souvent, dans la matière dont je parle, moins de chose que vous ne pensez suffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienséances qui conviennent à votre état ou à votre sexe, et que vous vous donnez certaines

libertés qui choquent les lois de la modestie et de la prudence chrétienne, vous justifiez tous les jugemens que je fais de vous. Si je me trompe, en me scandalisant, vous êtes responsable devant Dieu de mon scandale et de mon erreur. Mais cet homme, ajoutez-vous, dont on me reproche la fréquentation comme un crime, est l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoissance, et qui m'a le plus sensiblement obligée. Que concluez-vous de là? en est-il moins homme? en est-il moins dangereux pour vous? en êtes-vous moins un objet de passion pour lui? n'est-ce pas pour cela même que vous devez le craindre, et que ce qui seroit peut-être indifférent à l'égard d'un autre, doit à son égard alarmer votre conscience et vous troubler? C'est en ceci, mes chers auditeurs, plus qu'en tout le reste, qu'il faut accomplir le précepte de l'Apôtre, lequel nous ordonne de faire le bien, non-seulement devant Dieu qui en est le juge, mais devant les hommes qui en sont les témoins : *Providentes bona, non tantùm coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* (1). Voilà en quoi S. Etienne s'est signalé, et ce qu'a opéré dans sa personne la grâce dont il étoit rempli : *Stephanus plenus gratiâ.*

Mais allons plus avant. J'ai dit qu'en prêchant Jésus-Christ, Etienne avoit fait paroître dans son ministère une sagesse toute divine, et je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable discours qu'il fit dans la synagogue, lorsque toutes les sectes

(1) Rom. 12.

du judaïsme s'étant élevées contre lui, il soutint seul la cause de Dieu et l'honneur de l'évangile. Vit-on jamais dans un discours tant de dignité avec tant de modestie, tant de véhémence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'insinuation, tant de fermeté avec tant de charité ; et ne fut-ce pas là le plus évident témoignage de la haute et sublime sagesse qui l'éclairoit? Avec cela, faut-il s'étonner s'il eut le don de persuader ou du moins de confondre les Juifs les plus passionnés pour leur loi? Vous êtes infidèles à Dieu, leur disoit-il, animé de zèle, et ne respirant que leur conversion (car pour votre édification, chrétiens, souffrez que je le rapporte ici en propres termes, ce discours de saint Etienne, qui sans contredit est un des monumens les plus authentiques du christianisme), vous êtes infidèles à Dieu ; mais je n'en suis point surpris, vous ressemblez à vos pères ; tel a été leur aveuglement et leur sort malheureux : ainsi ont-ils, par leur conduite, irrité Dieu dès les premiers temps. Voyez comme ils trahirent Joseph, le plus innocent des hommes, et la figure du Messie, en le vendant à des étrangers ; voyez comme ils traitèrent Moïse, leur législateur et leur chef, en murmurant contre ses ordres, en se révoltant, malgré ses miracles, en adorant un veau d'or pour lui faire insulte : c'étoit ce Moïse qui leur promettoit un Dieu sauveur, et ils ne l'ont pas cru ; voyez comme ils ont reçu les prophètes : en est-il venu un seul, qu'ils n'aient pas persécuté? dites-moi celui dont ils ont épargné le sang? et néanmoins ces prophètes étoient les dé-

putés de Dieu, et leur annonçoient la venue du Christ. Il n'est donc pas surprenant, concluoit Etienne, que leur mauvais exemple vous ait séduits; mais ce que je déplore, c'est que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux; que vous ne profitiez pas de leur malheur, et qu'au lieu de vous rendre sages par la vue des châtimens que Dieu a exercés sur eux, vous remplissiez la mesure de leurs crimes, et vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les prophètes et les précurseurs du Messie, et vous avez crucifié le Messie même, et le Dieu des prophètes. C'est ainsi, dis-je, que saint Etienne pressoit les Juifs, sans qu'aucun d'eux pût résister à la sagesse et à l'esprit divin qui parloit en lui : *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur* (1). S'il eût dit tout cela avec fierté et d'une manière impérieuse, en les convaincant même par ses raisons, il les auroit aigris; mais parce qu'il étoit plein de sagesse, il accompagnoit tout cela de tant de grâce, de ménagement, de respect pour leurs personnes, qu'il montroit bien que c'étoit en effet la sagesse qui parloit par sa bouche : *Viri fratres, et patres, audite* (2) : Mes frères, ajoutoit-il, écoutez-moi : c'est pour votre salut que Dieu m'inspire le zèle dont je suis touché; je ne suis ni un inconnu ni un étranger à votre égard; je fais profession de la même foi que vous; je suis comme vous de la race d'Abraham, je vous honore tous comme mes pères; mais encore une fois, ne méprisez pas ma parole,

(1) Act. 6. — (2) Act. 7.

rendez-vous à mes remontrances, et ne rejetez pas la grâce que Dieu vous offre par mon ministère. Il parloit, chrétiens, comme un ange du ciel, et ses ennemis mêmes apercevoient dans son visage je ne sais quoi de céleste : *Et intuebantur vultum ejus tanquàm vultum angeli stantis inter illos* (1). Mais enfin, parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de si salutaires avertissemens, persister dans leur incrédulité, son zèle s'enflamme, et il en vient aux reproches et aux menaces : *Durâ cervice et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis* (2) ; Allez, ames indociles, esprits durs, cœurs incirconcis, vous êtes parvenus au comble de l'obstination, et il n'y a rien à attendre de vous qu'une éternelle résistance au Saint-Esprit, et à la vérité. Hé bien, confirmez-vous dans votre malice, achevez ce que vos pères ont commencé, soyez des réprouvés comme eux : *Sicut patres vestri, ita et vos* (3). Autant de foudres, mes chers auditeurs, qui partoient de la bouche de saint Etienne, tandis que les Juifs confondus demeuroient dans le silence : pourquoi? parce que c'étoit la sagesse, non pas de l'homme, mais de Dieu, qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent prédicateur.

Or à combien de pécheurs pourrois-je adresser ces reproches qu'Etienne faisoit à une nation aveugle et rebelle? Il y a si long-temps, chrétiens, qu'on vous prêche dans cette chaire les vérités du salut : Dieu vous a envoyé des ministres de son évangile,

(1) Act. 7. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

qui vous ont même persuadés, des prédicateurs éloquens et touchans, que plusieurs ont écoutés avec fruit. Si donc il y avoit ici de ces cœurs indomptables et inflexibles, de qui saint Etienne parloit : *Durâ cervice, et incircumcisis cordibus :* Pourquoi, leur dirois-je, vous obstinez-vous à ne pas sortir de votre désordre, et pourquoi opposez-vous aux saintes maximes de la sagesse chrétienne dont on a soin de vous instruire, une fausse sagesse du monde qui est ennemie de Dieu? car voilà, hommes du siècle, ce qui vous endurcit et ce qui vous perd. Comme les Juifs vouloient être sages selon leur loi, et non pas selon la loi de Jésus-Christ, vous voulez être sages selon le monde, prudens selon le monde, intelligens, prévoyans, habiles selon le monde : vous voulez accorder Jésus-Christ avec le monde, son évangile avec les lois du monde, son esprit avec l'esprit du monde : tout convaincus que vous êtes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous résoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la censure du monde, vous vous faites une obligation et une nécessité de vous conformer aux usages du monde, et de vivre comme on vit dans le monde. Tel est le principe de cette dureté de cœur, qui, comme un obstacle invincible, arrête votre conversion : or pensez-vous que ces Juifs soulevés contre Jésus-Christ, et dont saint Etienne avoit entrepris de combattre l'infidélité, fussent plus coupables que vous dans leur endurcissement et dans leur impénitence? je soutiens, moi, que votre endurcissement est, sans compa-

raison plus criminel, et que par mille endroits leur impénitence a dû paroître devant Dieu plus inexcusable et plus pardonnable que la vôtre.

Non, mes chers auditeurs, ne nous flattons point: ces Juifs que saint Etienne a confondus, quelque idée que nous en ayons, étoient moins infidèles que nous. Ils péchoient par un faux zèle de religion, et nous péchons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irréligion ; ils fermoient leurs oreilles et leurs cœurs à la parole de Dieu, et nous, par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les censeurs et les prévaricateurs; ils résistoient au Saint-Esprit, mais dans un temps où le Saint-Esprit étoit à peine connu ; notre confusion est que ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumières, et sanctifié le monde par sa venue, il trouve en nous la même résistance ; et qu'après les merveilleux effets et les prodigieux changemens dont son adorable mission a été suivie, on puisse encore nous dire : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* La source de ce déréglement, je le répète, c'est cette malheureuse sagesse du monde dont nous sommes prévenus. Car avec cela il est impossible que Dieu se communique à nous, puisque cette sagesse du monde, selon saint Paul, est une sagesse charnelle, et que Dieu est un pur esprit. Tout ce que Dieu opère en nous, cette sagesse du monde le détruit ; Dieu nous éclaire, et cette sagesse du monde nous aveugle ; Dieu nous anime et nous excite, et cette sagesse du monde nous rend froids et lâches ; Dieu

nous donne des désirs de pénitence, et cette sagesse du monde les étouffe. Il faut donc, si je veux que l'esprit de Dieu agisse en moi, que je renonce à cette fausse sagesse, et que la première règle de ma conduite soit la sagesse évangélique. Non, je ne veux plus vivre selon les lois de cette sagesse mondaine que Dieu réprouve. Non-seulement je déteste les folies du monde, les extravagances du monde, mais la sagesse même du monde : car ce monde, ennemi de Dieu, est réprouvé jusque dans sa sagesse, et sa sagesse prétendue est son désordre capital. S'il affectoit moins d'être sage, tout monde qu'il est, il seroit moins corrompu, puisqu'il est évident que sa plus dangereuse corruption vient de l'orgueil que lui inspire la sagesse dont il se pique. Je veux donc, en m'attachant pour jamais à la maxime de l'Apôtre, devenir fou selon le monde, pour être sage selon Dieu; passer pour insensé aux yeux du monde, afin d'être fidèle et chrétien aux yeux de Dieu : *Si quis videtur sapiens esse in hoc seculo, stultus fiat ut sit sapiens* (1). Revenons à l'éloge de saint Etienne. Vous l'avez vu plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère; voyez-le maintenant plein de force dans la consommation de son martyre : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est un païen qui l'a dit, et la seule raison humaine, indépendamment de la foi, lui a suffi pour

(1) 1. Cor. 3.

le comprendre : il n'y a point de spectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux prises avec la mauvaise fortune, et qui triomphe par sa constance de ses disgrâces et de ses malheurs : *En spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus, vir compositus cum malâ fortunâ* (1). Je puis, chrétiens, pour la gloire de notre religion, enchérir sur la pensée de ce philosophe, et vous faire voir dans la personne de saint Etienne un spectacle encore plus divin ; je veux dire un homme, non pas simplement aux prises avec la mauvaise fortune, mais livré à la cruauté et à la rage de tout un peuple qui l'accable de coups, et dont il triomphe par son héroïque patience ; un homme vainqueur de soi-même, et qui, supérieur à tous les sentimens de la nature, triomphe de la haine de ses ennemis par son héroïque charité : deux miracles où notre saint a fait éclater cette force dont il étoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo ;* deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus :* le prodige de la patience de saint Etienne dans toutes les circonstances de sa mort, et le prodige de sa charité envers les auteurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers auditeurs, être assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modèles qui doivent vous instruire et vous édifier.

Saint Etienne est le premier qui ait souffert la

(1) Senec.

mort pour Jésus-Christ; c'est-à-dire, qu'il a été le premier témoin de la divinité de Jésus-Christ, le premier confesseur de son nom, le premier martyr de son évangile, le premier combattant des armées de Dieu, en un mot, le premier héros du christianisme et de la loi de grâce. Ainsi l'Eglise le reconnoît-elle dans la solennité de ce jour. Et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre qui n'ajoute rien au mérite du sujet, souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple juif, lorsque poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer Rouge, pour se délivrer de l'oppression et de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostôme qui fait cette remarque. Moïse, par une vertu divine, ayant étendu sa main sur les eaux, les avoit déjà divisées, et montroit aux Israélites, dans la profondeur de cet abîme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre, et qui les devoit sauver. Toutes les tribus étoient rangées en ordre de milice; mais quelque confiance qu'ils eussent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémissoit à la vue de ce passage; les flots élevés et suspendus de part et d'autre faisoient trembler les plus hardis. Que fait Moïse? pour les rassurer et les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureusement à l'autre bord, et détermine par son exemple et par son intrépidité tout le reste du peuple à le suivre : figure dont voici l'accomplissement dans saint Etienne. Le Sauveur du monde qui fut souveraine-

ment et par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la croix, avoit ouvert à ses élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie aussi difficile que nouvelle, savoir, la voie du martyre, qui, selon la pensée des Pères, devoit faire par l'effusion du sang, comme une espèce de mer Rouge, dans l'Eglise. Un nombre infini de chrétiens étoient destinés à essayer, si je puis parler de la sorte, le passage de cette mer; mais parce qu'ils étoient foibles, il falloit les encourager et les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plutôt qu'a fait saint Etienne, suscité de Dieu pour être leur chef après Jésus-Christ? Comme un autre Moïse, il s'expose le premier, il marche à leur tête, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du sang répandu pour le nom de Jésus-Christ, est un chemin sûr qui conduit à la gloire et à la vie : et voilà ce qui lui acquit la qualité de prince des martyrs. Après lui tous les autres sont devenus inébranlables, et les plus sanglantes persécutions ne les ont point étonnés; mais ils marchoient sur les pas de saint Etienne; c'étoit saint Etienne qui les animoit tous : et s'il m'est permis de le dire, ils participoient tous à la plénitude de sa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'est pas assez : outre qu'il souffre le premier, il souffre de tous les genres de martyre un des plus cruels; car on le condamne à être lapidé : supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphème contre la loi, dont on accusoit Etienne. Que dis-je? ce supplice eut quelque chose

encore pour lui de singulier, et le voici : au lieu d'y procéder dans l'ordre et selon les formes de la justice, on le fait avec emportement et avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum* (1). On se jette sur ce saint diacre, on l'outrage et on l'insulte, on l'entraîne hors de la ville; et là, sans nul sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son sacré corps une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare ? mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre martyr ? Sous cette grêle de pierres il demeure ferme et immobile ; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité et toute la paix de son ame; il s'entretient avec Jésus-Christ, il lui recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de saint Paul. Quel miracle de force ! il est si grand, que le Fils de Dieu en veut être lui-même spectateur; car c'est pour cela qu'il se lève de son trône, et que, touché de ce prodige, il se tient debout pour le considérer : *Video cœlos apertos, et Filium hominis stantem à dextris Dei* (2); il ne se lève pas, dit saint Ambroise, pour compatir à saint Etienne : une si heureuse mort n'étoit pas un objet de compassion; mais il se lève pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre triomphe : *Surgit exultans de victoriâ famuli sui, et illius patientiam suum ducens triumphum ;* il se lève pour être plus prêt à recevoir dans le sein de la

(1) Act. 7. — (2) *Ibid.*

gloire ce généreux athlète de la foi : *Surgit, ut paratior sit ad coronandum athletam.* Car c'est bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à la lettre ces paroles du psaume : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso* (1). Les Juifs accabloient Etienne de pierres, et vous vous serviez de ces pierres pour le couronner ; ils lui en faisoient un supplice, et vous lui en faisiez un diadème d'honneur ; leur cruauté sembloit être de concert avec votre magnificence ; vous vouliez mettre sur sa tête une couronne de pierres précieuses, et ils vous en fournissoient la matière . en effet, quelles pierres furent jamais plus précieuses que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier martyr de notre religion ?

Or, pour nous appliquer ceci, chrétiens, savez-vous ce qui m'afflige ? C'est la comparaison que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de saint Etienne. Je dis de notre lâcheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un et dans l'autre état nous la faisons également paroître : car voilà, mes chers auditeurs, ce que nous devons aujourd'hui nous reprocher devant Dieu. Saint Etienne, avec un courage invincible, a soutenu le plus rigoureux martyre, et nous, dans les moindres épreuves, nous témoignons des foiblesses honteuses ; une légère disgrâce, une contradiction, une humiliation, nous fait perdre cœur ; et de là viennent ces abattemens, ces chagrins,

(1) Psalm. 20.

ces impatiences et ces désespoirs où notre vie se passe. De là ces troubles qui nous agitent, qui nous désolent, qui nous ôtent toute attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégoûts pour les plus saints exercices de la piété, qui nous mettent dans une espèce d'impuissance de nous élever à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondemens de notre foi, et qui nous font non-seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu et une Providence, ne considérant pas, aveugles et insensés que nous sommes, et ne voyant pas que c'est par là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne, et une Providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de saint Etienne, les persécutions et les croix sont la précieuse matière dont notre couronne doit être formée; que sans cela le royaume de Dieu ne seroit plus cette place de conquête qui ne peut être emportée que par violence; que c'est pour cela que nous sommes les enfans des saints, et que nous n'avons pas encore résisté comme eux jusqu'à verser du sang.

Tel est, dis-je, le premier sujet de ma douleur, et voici l'autre encore plus touchant : saint Etienne, plein de force, a triomphé des tourmens et de la mort; et nous, tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse et par les douceurs de la vie. Ah ! mes frères, disoit saint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il est bien étrange que la paix dont jouit présentement l'Eglise n'ait servi qu'à nous

corrompre et à nous pervertir. Tant que la persécution a duré, nous étions vifs et ardens; mais maintenant que le christianisme respire, nous languissons; nous n'avons plus à combattre que nous-mêmes, et nous succombons; nos vices sont nos seuls persécuteurs, et nous leur cédons. C'est l'oisiveté qui nous affoiblit, c'est la prospérité qui nous relâche, c'est le plaisir qui nous enchante : *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant.* Je vous dis de même, mes chers auditeurs, notre confusion est que la foi ayant été dans les martyrs, victorieuse de la barbarie et de l'inhumanité, elle soit aujourd'hui dans la plupart des chrétiens esclave de la volupté et de la sensualité : car il faut l'avouer et en rougir; on ne sait plus de nos jours ce que c'est que la force chrétienne; on ne pense pas seulement à résister au péché; on ne se met pas même en défense contre l'iniquité du siècle. Des trois ennemis du salut que l'Apôtre nous marque, le démon, la chair et le monde, le plus redoutable c'est la chair; mais bien loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit autant qu'il est possible dans les délices, et l'on se trouve ensuite honteusement asservi et livré à ses désirs impurs : le plus artificieux, c'est le démon; et bien loin d'être en garde contre lui, on est d'intelligence avec lui, on se plaît à en être tenté, ou plutôt on se suscite à soi-même des tentations plus dangereuses que toutes celles qui viennent de lui : le plus contagieux, c'est le monde; et bien loin de le fuir, on le recherche, on l'idolâtre, on en veut être approuvé et applaudi,

on se fait un mérite de s'y attacher : ces armes spirituelles dont le même saint Paul vouloit que nous fussions revêtus, pour repousser des ennemis si formidables, c'est-à-dire, ce bouclier de la foi, cette cuirasse de la justice, ce glaive de la parole de Dieu, on se rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun usage. Ces moyens établis de Dieu pour se fortifier contre les attaques et les ruses du tentateur, c'est-à-dire, la pénitence, la vigilance, la persévérance dans la prière et dans les bonnes œuvres, ne nous servent à rien, parce qu'on refuse de les prendre ; on se rebute de tout, on s'effraie de tout ; les moindres difficultés sont des monstres pour nous, et de spécieux prétextes pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'est pas qu'on en ait des remords, ce n'est pas qu'on ne s'aperçoive bien que le relâchement où l'on vit est directement opposé à l'esprit de l'évangile ; mais on se contente d'en accuser sa foiblesse, sans l'imputer jamais à son infidélité, ni à sa malice. Votre foiblesse, mon cher auditeur? et à qui est-ce de la vaincre qu'à vous-même ? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous? vous êtes foible dans les moindres rencontres ; mais que seroit-ce donc s'il falloit rendre à votre Dieu le témoignage que lui ont rendu les martyrs ? auriez-vous le courage de souffrir comme eux ? et pour juger si vous l'auriez alors, l'avez-vous dès à présent ? si vous ne l'avez pas, êtes-vous chrétien ? si vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occasions que Dieu vous en fournit ? C'est-là ce

que saint Etienne vous prêche ; et je vous annonce moi, que quand la voix de son sang ne le diroit pas, les pierres dont les Juifs le lapidèrent, vous le feront entendre malgré vous dans le jugement de Dieu : *Dico vobis, quia lapides clamabunt* (1).

Je dis plus ; parce que saint Etienne étoit plein de force, j'ajoute qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui est la passion de la vengeance ; et voilà le prodige de sa charité. Si je vous disois qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-être vous flatteriez-vous d'accomplir aussi bien que lui la loi de la charité parfaite : car c'est, dans le style du monde, à quoi communément on la réduit. Cet homme m'a offensé, et je lui pardonne, mais qu'on ne me demande rien davantage ; j'oublie l'injure qu'il m'a faite, mais qu'on ne me parle point de lui ; je ne lui ferai nul tort, mais qu'il n'attende de moi nulle grâce. Fantôme de charité dont on se laisse aveugler jusqu'à s'en faire une fausse conscience. Mais quand, pour vous détromper d'une erreur si pernicieuse, je vous dis que saint Etienne a voulu du bien à ceux qui le lapidoient ; quand je vous dis qu'il les a aimés jusqu'à se faire leur intercesseur auprès de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zèle que pour lui-même, jusqu'à leur obtenir, par son crédit, des grâces insignes ; qu'avez-vous à répondre, et que pouvez-vous opposer à cet exemple ? Oui, mon cher auditeur, c'est à cet exemple que j'en appelle

(1) Luc. 19.

de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous-même vos vengeances : saint Etienne a aimé ses ennemis; il n'avoit garde de les haïr, dit saint Augustin ; car il savoit qu'il leur étoit redevable de toute sa gloire, et que c'étoit par eux que le royaume du ciel lui étoit ouvert : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri.* Si vous agissiez dans les vues de la foi, ce seul motif suffiroit pour étouffer tous les ressentimens qui se forment dans votre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez être votre ennemi ; cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a décrié et calomnié ; cet homme qui vous a rendu et qui vous rend sans cesse de mauvais offices, est celui que la Providence a destiné pour être un des instrumens de votre salut, pour être un moyen de votre sanctification, pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus méritoire et de plus saint devant Dieu. Or en cette qualité, quoique d'ailleurs votre ennemi, n'est-il pas juste que vous l'aimiez et même que vous le respectiez. Non-seulement saint Etienne a aimé ses persécuteurs, mais il les a aimés parce qu'ils étoient ses persécuteurs. Que font les Juifs, en le lapidant? Ecoutez la pensée de saint Fulgence, qui vous paroîtra aussi solide qu'ingénieuse : Etienne, dit ce Père, comme premier martyr du christianisme, est une des pierres vivantes dont Jésus-Christ commence à bâtir son Eglise, et les Juifs, qui sont eux-mêmes des cœurs de pierre, frappant cette pierre mystérieuse, en font sortir les étincelles de la cha-

rité et de l'amour divin : *Dùm lapidei Judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vraiment chrétienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos intérêts, ceux qui vous servent et qui vous plaisent, c'est la charité des païens, et pour cela il ne faut point avoir recours à l'évangile ; mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persécutent, ceux qui vous oppriment, et les aimer, lors même qu'ils travaillent avec plus d'ardeur et qu'ils sont même plus obstinés à vous opprimer, c'est la charité du chrétien, c'est l'esprit de votre religion, c'est ce qui doit vous discerner du juif et de l'infidèle : sans cette charité parfaite, dont Jésus-Christ a été le modèle et le législateur, en vain seriez-vous aussi mortifié et aussi austère que les plus fervens religieux : pour un homme du monde comme vous, voilà en quoi consiste votre essentielle austérité et votre première mortification.

Ah ! chrétiens, n'admirez-vous pas jusqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Etienne pour ses ennemis ? Pendant qu'ils le lapident, il intercède pour eux, il demande grâce pour eux, il plaide leur cause, et il la plaide si éloquemment, dit saint Augustin, qu'il paroît bien que c'est la charité même, et le Saint-Esprit qui parle par sa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il en s'adressant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce péché : c'est vous-même qui sur la croix m'avez appris, par votre exemple, à tenir ce langage ; et je ne crains point

que ma prière en faveur de ces malheureux, soit téméraire et présomptueuse, puisqu'elle est conforme à la vôtre et fondée sur la vôtre. Il est vrai que leur crime est grand ; mais souvenez-vous que vous avez prié votre Père pour la rémission d'un crime mille fois encore plus grand : car vous étiez le maître, et je ne suis que le serviteur et le disciple. J'ai donc droit d'espérer que, puisque vous avez vous-même jugé digne de pardon l'attentat et le déicide commis dans votre adorable personne, l'outrage qu'on me fait aujourd'hui ne sera point irrémissible ; et qu'après que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient : *Pater, dimitte illis* (1), je puis dire pour les auteurs de ma mort : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (2). C'est ainsi que la charité de saint Etienne cherche à excuser et à disculper ses ennemis. Cela vous paroît héroïque ; et moi je soutiens que cet héroïsme bien entendu, n'est point un simple conseil, mais un précepte, et que si vous ne priez sincèrement et de bonne foi pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de salut pour vous. N'est-ce pas ce que vous enseigne l'évangile, et n'y avez-vous pas lu cent fois ces paroles si expresses : *Orate pro persequentibus vos, ut sitis filii Patris vestri* (3) ; Priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous soyez les enfans de votre Père céleste. Pouvoit-on vous déclarer ce point en des termes plus forts ? n'est-ce pas la règle que saint Etienne a suivie ? en avez-vous une autre que lui ? l'entendez-vous mieux que lui ?

(1) Luc. 23. — (2) Act. 7. — (3) Matth. 5.

pensez-vous et prétendez-vous qu'il vous en coûte moins qu'à lui?

Qu'il est important, chrétiens, de méditer souvent ces vérités! Je vous ait dit que saint Etienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zèle que pour lui-même. C'est ce qui paroît encore dans la description que saint Luc nous a faite de son martyre : car pourquoi pensez-vous que ce saint diacre, après s'être tenu debout en recommandant son ame à Dieu, fléchisse les genoux pour recommander le salut de ses bourreaux : *Positis autem genibus* (1)? c'est qu'il sait que dans cette posture il sera plus en état d'être exaucé, et d'obtenir pour eux miséricorde. Il avoit donc pour ses ennemis, conclut saint Bernard, une charité plus ardente que pour sa propre personne : *Ampliorem ergò pro inimicis, quàm pro se ipso, habebat sollicitudinem.* Mais de plus, pourquoi hausse-t-il alors la voix, et pousse-t-il un grand cri vers le ciel? *Clamavit voce magnâ;* pour empêcher, répond le cardinal Pierre Damien, que les cris des Juifs n'aillent jusqu'à Dieu, et n'attirent sur eux sa vengeance. Les Juifs crioient par un emportement de fureur, et saint Etienne par un excès de charité : *Clamor lapidantium, furoris erat; clamor Stephani, pietatis.* Or il falloit, ajoute ce Père, que le cri de la charité l'emportât sur les cris de la fureur, et c'est ce qui arrive : la voix de saint Etienne est si forte, qu'elle se fait seule entendre; Dieu n'a d'oreilles que pour lui; et il est

(1) Act. 7.

si touché de sa prière, qu'il ne peut, ce semble, lui résister, et qu'il répand sur les plus indignes sujets ses grâces les plus abondantes. C'est de là que Saul, le plus violent persécuteur de l'Eglise, est changé en un apôtre, et devient un vaisseau d'élection, comme si Dieu avoit entrepris de seconder par le plus éclatant miracle de sa miséricorde, les prodiges de la charité d'Etienne : car c'est à la charité d'Etienne qu'étoit attachée la prédestination, la vocation, la conversion de Paul; puisqu'il est vrai, comme l'a remarqué saint Augustin, que si saint Etienne n'eût prié, l'Eglise n'auroit pas eu ce docteur des nations et cette grande lumière : *Si Stephanus non orasset, Ecclesia Paulum non haberet.* Or tirez la conséquence pour vous-mêmes, mes chers auditeurs, et prenez pour un des signes les plus certains de votre prédestination bienheureuse, cette charité envers vos ennemis. Vous êtes pécheurs, et peut-être au moment que je vous parle, votre conscience est-elle dans un désordre qui vous doit faire trembler; mais espérez tout, si vous pouvez vous résoudre à aimer chrétiennement cet homme qui s'est tourné contre vous, et dont vous avez reçu une injure qui vous blesse : car cette victoire que vous remportez sur vous-mêmes, ce sacrifice que vous faites de votre ressentiment, est une preuve convaincante que vous aimez Dieu; et dès que vous aimez Dieu, vous êtes en grâce avec Dieu.

Ce fut en achevant sa prière, que saint Etienne s'endormit paisiblement dans le Seigneur : *Cùm*

hæc dixisset, obdormivit in Domino (1). Et il étoit juste, reprend saint Augustin, qu'il mourût de la sorte, et qu'il ne survécût pas à une prière si sainte. Qu'auroit-il pu dire, ou qu'auroit-il pu faire dans la suite d'une plus longue vie, qui approchât du mérite d'une telle charité? C'est par là même aussi que je finis, chrétiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce saint martyr, de l'exercer comme lui, cette charité si digne de la perfection et de l'excellence de votre foi; cette charité que le paganisme n'a point connue, et que la nature ne peut inspirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la même indulgence que nous aurons eue pour les autres; il nous rendra bien pour bien et grâce pour grâce; autant que nous aurons remis d'offenses, autant il nous en remettra; disons mieux : pour une offense remise, il nous remettra toutes les nôtres, et nous couronnera dans son royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

(1) Act. 7.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Conversus Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem, qui et recubuit in cœnâ super pectus ejus.

Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jésus aimoit, et qui pendant la cène s'étoit reposé sur son sein. En saint Jean, chap. 20.

TEL est, chrétiens, en deux mots, l'éloge du bienheureux apôtre dont nous solennisons la mémoire en ce saint jour; voilà ce qui nous le doit rendre vénérable; ce qui nous doit inspirer pour lui, et un profond respect, et une tendre dévotion. C'est le disciple que Jésus aimoit : caractère qui le distingue, et qui lui donne entre tous les saints de la loi de grâce un rang si élevé. Saint Jean fut appelé comme les autres à l'apostolat; il porta, comme saint Jacques, le nom d'enfant du tonnerre. Ezéchiel nous le présente comme l'aigle entre les évangélistes : son Apocalypse en a fait le premier et le plus éclairé de tous les prophètes du nouveau Testament; il a souffert une cruelle persécution pour Jésus-Christ, et mérite d'être mis au nombre de ses plus zélés martyrs; il tient dans le culte que nous lui rendons, une place honorable parmi les vierges;

les Eglises d'Asie l'ont reconnu pour leur patriarche et leur fondateur : mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singulière qu'expriment ces paroles de mon texte : *Discipulus quem diligebat Jesus ;* Le disciple que Jésus-Christ aimoit. Attachons-nous donc à cette idée, et puisque la règle la plus sûre pour louer les saints, est de nous proposer leur sainteté comme le modèle de la nôtre, ne nous contentons pas de dire que saint Jean a été le bien-aimé disciple de Jésus, et pour parler de la sorte, son disciple favori ; mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle manière il en a usé, les effets qu'elle a produits en lui ; et de là, tirons de quoi nous édifier et nous instruire. Car, quelque imparfaits et quelque éloignés que nous soyons des voies de Dieu, nous devons, mes chers auditeurs, aspirer nous-mêmes à la faveur de Jésus-Christ ; et de tous les saints qui l'ont possédée, il n'y en a point dont l'exemple soit plus propre à nous y conduire, à nous y disposer, à nous y former, que celui du glorieux apôtre dont j'entreprends le panégyrique. Ainsi je veux aujourd'hui vous enseigner l'important secret de mériter la faveur de Jésus-Christ, de trouver grâce devant ses yeux, d'être de ses disciples bien-aimés, et de lui plaire. Fasse le ciel que ce discours ne soit, ni pour vous, ni pour moi, une vaine spéculation ; mais que les leçons que j'ai à vous tracer entrent dans tout le règlement et tout l'ordre de notre vie ; c'est ce que je demande par l'intercession de cette divine mère, qui fut entre toutes

les femmes, la plus chérie de Jésus son fils. *Ave, Maria.*

Quelque avantageuse que puisse être, selon le monde, la faveur des grands et des princes de la terre, il faut néanmoins convenir que, par rapport au monde même, elle est sujette à trois défauts essentiels : car, premièrement, il n'arrive que trop souvent qu'elle soit aveugle, et qu'au lieu d'être la récompense du mérite et de la vertu, elle s'attache sans discernement et sans choix, ou plutôt, par un choix bizarre, à d'indignes sujets ; secondement, elle devient souvent orgueilleuse et fière ; et par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant, et le corrompt ; d'où il s'ensuit, en troisième lieu, qu'à l'égard de ceux qui en sont exclus, et qui auroient droit d'y prétendre, la faveur est presque toujours odieuse, et qu'en faisant le bonheur d'un seul, elle est pour tous les autres un objet d'envie ; trois défauts auxquels, par une fatalité presque inévitable, la faveur des hommes est communément exposée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il ? trois choses : qu'elle fût juste et raisonnable dans le choix du sujet : c'est la première ; qu'elle fût modeste et bienfaisante dans la conduite de celui qui en est honoré : c'est la seconde ; et qu'elle n'excitât ni la jalousie ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas : c'est la troisième. Qu'elle fût juste dans le choix du sujet, parce qu'autrement, ce que les hommes appellent faveur, n'est plus l'ouvrage de la raison, mais un pur effet du caprice ;

qu'elle fût modeste et bienfaisante dans la conduite de celui qui en est honoré, parce qu'autrement il en abuse, ne la faisant servir qu'à son ambition et à son intérêt; qu'elle n'excitât ni les murmures ni la jalousie de ceux qui n'y parviennent pas, parce qu'autrement la concorde et la paix en est troublée. Or c'est sur ces principes, chrétiens, que je fonde l'excellence de la faveur spéciale dont le Fils de Dieu a gratifié saint Jean; car voici les trois caractères et les trois qualités qui lui conviennent : elle a été parfaitement juste dans le choix que Jésus-Christ a fait de cet apôtre; elle a été solidement humble dans la manière dont cet apôtre en a usé; et elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet apôtre semble avoir été préféré. Concevez bien le partage de ce discours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de sagesse, en prenant saint Jean pour son disciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans lui un mérite particulier que n'avoient pas les autres apôtres : ce sera la première partie. Je dis que saint Jean a usé de la faveur de son maître de la manière la plus sainte, parce qu'outre qu'il ne s'en est point laissé éblouir, il en a répandu les fruits, en communiquant à toute l'Eglise ce qu'il avoit puisé dans la source des lumières et des grâces, lorsqu'il reposa sur le sein de Jésus-Christ : ce sera la seconde partie. Enfin, je dis que la faveur de saint Jean n'a point été odieuse aux autres disciples, parce que, tout favori qu'il étoit, il n'a point été plus ménagé que les autres, ni plus exempt de souffrir : ce sera la

dernière partie. Trois points, mes chers auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus solides vérités du christianisme, et qui demandent toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a que Dieu, chrétiens, qui puisse choisir et se faire des favoris, sans être obligé, pour y garder la loi de la justice, à discerner leurs mérites; et ce qui est encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui, se faisant ainsi des favoris sans nul discernement de leurs mérites, soit néanmoins incapable de se tromper dans le choix qu'il en fait: pourquoi? les théologiens, après saint Augustin, en apportent une excellente raison: parce qu'il n'y a que Dieu, disent-ils, dont le choix soit efficace pour opérer tout ce qu'il lui plaît de vouloir, c'est-à-dire, parce qu'il n'y a que Dieu qui, choisissant un favori, lui donne, en vertu de ce choix, le mérite qu'il faut pour l'être. Il n'en est pas de même des rois de la terre. Qu'un roi honore de sa faveur un courtisan, il ne lui donne pas pour cela ce qui lui seroit nécessaire pour en être digne; il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puissant; il peut le combler de plus d'honneurs; mais il ne peut le rendre plus parfait, et quoi qu'il fasse pour l'élever, par cet accroissement d'élévation et de fortune, il ne lui ôte pas un seul défaut, ni ne lui communique pas un seul degré de vertu. Il n'y a donc, encore une fois, que la faveur de Dieu qui porte avec soi le mérite. Comme Dieu, il a seul le pouvoir

de perfectionner les hommes par son amour ; et quand il les admet au nombre de ses favoris (c'est la belle réflexion de saint Jérôme), il ne les y appelle pas, parce qu'ils en sont dignes ; mais il fait, en les y appelant, qu'ils en soient dignes : *Non idoneos vocat, sed vocando facit idoneos.* Cette raison seule devroit suffire pour justifier le choix que le Sauveur du monde fit de saint Jean. Ce Dieu-homme le voulut ainsi ; c'est assez, puisqu'en le voulant, il rendit son disciple tel qu'il devoit être pour devenir le favori d'un Dieu. Mais sans prendre la chose de si haut, et sans remonter à la source de la prédestination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eut des raisons particulières qui l'engagèrent à aimer saint Jean d'un amour spécial ; et que la prédilection qu'il lui marqua, fut, de la part même de ce glorieux disciple, très-solidement fondée. Sur quoi fondée ? sur le mérite de cet apôtre, lequel, entre tous les apôtres, a eu des qualités personnelles qui l'ont distingué et qui lui ont acquis la faveur de son maître. L'évangile et les Pères nous en proposent surtout deux, et les voici. Car il a été vierge, dit saint Jérôme, et de plus il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation ; il a été vierge, et c'est pour cela qu'il eut l'honneur de reposer sur le sein de cet homme-Dieu dans la dernière cène : *Qui et recubuit super pectus ejus* (1) ; il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation, lui seul l'ayant suivi jusqu'au Calvaire ; et voilà par où il mérita d'entendre cette consolante parole qui

(1) Joan. 21.

lui donna spécialement Marie pour mère, et qui le donna spécialement lui-même à Marie pour fils: *Ecce mater tua, ecce filius tuus* (1). Or ces deux avantages qu'eut saint Jean, de reposer sur le sein d'un Dieu, et d'être substitué au Fils de Dieu, pour devenir après lui le fils de Marie, sont les deux plus illustres et plus authentiques preuves d'une faveur toute singulière, et vous voyez qu'ils ont été l'un et l'autre les récompenses de sa vertu : celui-là de sa virginité; celui-ci de son attachement à son devoir et de sa fidélité. Il est donc vrai que le choix de Jésus-Christ fut un choix d'estime, et fondé sur le mérite de la personne. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, chrétiens, que saint Jean ayant été, de tous les disciples du Sauveur, le seul vierge par état, comme nous l'apprenons de la tradition, il ait eu sur eux la préférence et la qualité de disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir être la suite de l'autre : car de même que saint Bernard, parlant de l'auguste mystère de l'incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux conséquences, ou d'avancer ces deux propositions, savoir, que si un Dieu incarné et fait homme a dû naître d'une mère, il étoit de sa dignité que cette mère fût vierge; et que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il étoit comme naturel que ce fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit*

(1) Joan. 19.

partus alter : Aussi puis-je dire aujourd'hui que si un Dieu descendu du ciel devoit avoir un favori sur la terre, il étoit convenable que ce favori fût vierge; et que si le titre de vierge devoit être nécessaire pour posséder la faveur d'un maître, ce maître ne pouvoit être qu'un Dieu. En effet, qui méritoit mieux d'avoir part à la faveur de Jésus-Christ, que celui de tous qui, par le caractère de distinction qu'il portoit, je veux dire par sa virginité, s'étoit rendu plus semblable à Jésus-Christ? qui devoit plutôt reposer sur ce sein vénérable où habitoit corporellement la plénitude de la divinité, que cet apôtre dont la sainteté étoit, en quelque sorte, au-dessus de l'homme, par la profession qu'il faisoit d'une inviolable pureté? qui se trouvoit plus digne d'être le dépositaire et le confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce disciple, lequel ayant épuré son cœur de tous les désirs charnels, étoit, selon l'évangile, par une béatitude anticipée, déjà capable de voir Dieu, et par conséquent ce qu'il y avoit de plus intime et de plus caché dans Dieu? Quiconque, dit le Saint-Esprit, aime la pureté du cœur, aura le roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem* (1). Voilà, chrétiens auditeurs, l'accomplissement de cet oracle. Les autres apôtres, engagés dans le mariage, en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu; et c'est pour cela même que le Fils de Dieu, le Roi des rois, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié :

(1) Prov. 12.

Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos (1). Mais saint Jean n'avoit point de liens à rompre; et parce qu'il étoit vierge, il est parvenu à un degré bien plus haut : car il est entré non-seulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce roi de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus* (2). Ceux-là ont été les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celui-ci a été le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum regem.* Voyez-vous, mes frères, nous fait remarquer là-dessus saint Grégoire de Nysse, jusqu'à quel point notre divin Rédempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes, il en a choisi une pour mère ; et entre tous les disciples qui le suivoient, il en a choisi un pour son favori ; mais il a voulu que cette mère et ce favori eussent le don et le mérite de la virginité. Marie devoit être vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de Jésus-Christ ; et saint Jean le devoit être, pour devenir un homme selon le cœur de Jésus-Christ : *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum.*

Vous me demandez pourquoi ce Sauveur adorable, étant sur la croix, voulut encore, par une autre grâce, donner à saint Jean le gage le plus précieux de son amour, en lui résignant, si je puis ainsi m'exprimer, sa propre mère : et ne vous ai-je pas dit d'abord que ce fut pour reconnoître la fidé-

(1) Joan. 15. — (2) Joan. 13.

lité et la constance héroïque de ce généreux apôtre qui le suivit dans sa passion et jusques à sa mort, lorsque tous les autres l'avoient lâchement et honteusement abandonné? Représentez-vous, chrétiens, ce qui se passoit au Calvaire : le Sauveur du monde étoit à sa dernière heure, et sur le point d'expirer; il avoit un trésor dont il vouloit disposer en mourant; c'étoit Marie, la plus parfaite de toutes les créatures. A qui la donnera-t-il, ou plutôt, y eut-il lieu de délibérer? Un dépôt si cher ne devoit être confié qu'au plus fidèle : or le plus fidèle, ne fut-ce pas celui qui fit paroître un attachement plus solide à son devoir? De tous les disciples de Jésus-Christ, Jean est le seul qui dans l'adversité n'a point manqué à son maître; tout le reste l'a trahi, ou renoncé, ou déshonoré par une fuite scandaleuse. Il n'y a que Jean qui, sans crainte et sans nulle considération humaine, l'ait accompagné jusqu'au pied de la croix; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jésus-Christ regardant de toutes parts, n'aperçoit que lui. C'est donc à lui que ce Sauveur se trouve comme obligé de laisser Marie; et puisqu'il veut partager avec un de ses disciples la possession de ce trésor, c'est à Jean, préférablement à tout autre, qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers auditeurs, la manière dont il le fait. Tout attaché qu'il est à la croix, tout réduit qu'il est dans une mortelle agonie, il jette les yeux sur son disciple : *Cùm vidisset discipulum stantem* (1); dans un temps où il est appliqué

(1) Joan. 19.

au grand sacrifice de notre rédemption, interrompant, si je l'ose dire, pour quelques momens l'affaire du salut du monde ; ou plutôt, selon l'expression de saint Ambroise, différant de quelques momens à la consommer, *Paulisper publicam differens salutem*, il pense à saint Jean, il lui recommande sa mère, il le substitue à sa place, il en fait un autre lui-même. Comme s'il lui eût dit : Cher et fidèle disciple, recevez cette dernière marque de ma tendresse, comme je reçois ici la dernière preuve de votre zèle. Mes ennemis m'ont tout ôté, et je meurs pauvre, après avoir voulu naître et vivre pauvre ; mais il me reste une mère dont le prix est inestimable, et qui renferme dans sa personne des trésors infinis de grâce. Je vous la donne, et je veux qu'elle soit à vous ; mais en sorte que vous soyez pareillement à elle. La voilà : *Ecce Mater tua* (1) : Soyez son fils comme je l'ai été moi-même, et elle sera votre mère comme elle a été la mienne. Qui parle ainsi, chrétiens ? c'est un Dieu ; et à qui parle-t-il ? à saint Jean. Ne falloit-il pas, dit le savant abbé Rupert, que Jean fût un homme bien parfait, puisqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de Jésus-Christ ? Marie, ajoute ce Père, perdoit un fils (voici une pensée qui vous surprendra, mais qui n'a rien néanmoins d'outré, puisque c'est le fond même du mystère que je vous prêche), Marie perdoit un fils, et elle en acquéroit un autre ; elle perdoit un fils qui l'étoit par nature, et elle en acquéroit un qui le devenoit par adoption :

(1) Joan. 19.

or l'adoption est une espèce de ressource pour consoler les pères et les mères de la perte de leurs enfans. Marie alloit perdre Jésus-Christ, et par l'ordre de Jésus-Christ même elle adoptoit saint Jean. Il falloit donc qu'elle trouvât dans saint Jean, non pas de quoi se dédommager, ni de quoi réparer la perte qu'elle faisoit de Jésus-Christ, mais au moins de quoi l'adoucir, et se la rendre plus supportable; il falloit qu'entre saint Jean et Jésus-Christ il y eût des rapports de conformité ; tellement que Marie voyant saint Jean, eût toujours devant les yeux comme une image vivante du Fils qu'elle avoit perdu et uniquement aimé, afin que la parole du Sauveur se vérifiât : *Ecce Filius tuus* (1). Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce saint apôtre ? Non, répond saint Augustin; mais aussi fut-il jamais une plus grande fidélité que la sienne, et jamais vit-on un attachement plus inviolable et plus constant?

Voilà, mes frères, par où saint Jean mérita la faveur de son maître, et voilà par où nous la mériterons nous-mêmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, et voulez-vous être du nombre de ses élus? travaillez à purifier votre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem* (2). Sans cela, mon cher auditeur, qui que vous soyez, vous êtes indigne et même incapable d'être aimé de votre Dieu : or du moment que vous êtes exclus de son amour, dès-là vous êtes anathème et un sujet de malédiction. Il est vrai que Dieu, comme souverain arbitre de la prédestination des hommes, n'a accep-

(1) Joan. 19. — (2) Prov. 22.

tion de personne; qu'il n'a égard ni aux qualités, ni aux conditions de ceux qu'il choisit : l'Ecriture nous l'apprend, et c'est un article de notre foi : *Non est personarum acceptor Deus* (1). Mais il n'est pas moins de la foi, que le même Dieu qui ne considère ni les conditions, ni les qualités des hommes prises dans l'ordre naturel, sans déroger à cette règle, ne laisse pas, dans l'ordre de la grâce, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, jusqu'à les élever aux premiers rangs de ses prédestinés, jusqu'à les combler de ses dons les plus exquis, jusqu'à les honorer de ses plus intimes communications. C'est pour cela qu'il les traite d'épouses dans le cantique; c'est pour cela que dans l'Apocalypse, les vierges seules nous sont représentées comme les compagnes de l'Agneau; c'est pour cela qu'elles environnent son trône, et que plus elles sont pures, plus elles ont d'accès auprès de lui; c'est pour cela que rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel, qui est sa demeure et le palais de sa gloire. Ah! mon cher auditeur, si je vous disois qu'il dépend aujourd'hui de vous d'être en faveur auprès du plus grand roi du monde; si je vous en marquois le moyen, et si je vous le garantissois comme un moyen infaillible, que feriez-vous? y a-t-il sacrifice qui vous étonnât? y a-t-il engagement et passion qui vous arrêtât? la condition que je vous proposerois pour cela vous paroîtroit-elle onéreuse? y trouveriez-vous quelque difficulté? Or ce que je ne puis vous promettre de la faveur d'un

(1) Act. 10.

roi de la terre, c'est ce que je vous promets et ce qui est incontestablement vrai de la faveur d'un plus grand que tous les rois de l'univers : car je dis que la faveur de Dieu vous est acquise, pourvu que vous vous préserviez de la corruption de ce péché qui souille votre ame en déshonorant votre corps; s'il vous reste une étincelle de foi, pouvez-vous être insensible à ce motif? Pour en venir au détail et vous mieux instruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiés sensuelles qui vous lient à la créature, ces funestes attaches qui vous portent à tant de désordres, ces passions que le démon de la chair inspire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertés prétendues innocentes, mais évidemment criminelles dans les principes de votre religion : dès que vous vous ferez violence là-dessus, je vous réponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, et je dis aussi que, sans cette pureté, vous êtes du nombre de ces réprouvés que l'Ecriture traite d'infâmes, et contre lesquels notre apôtre a prononcé ce formidable arrêt : *Foris canes et impudici* (1) ; Hors de la maison de Dieu, voluptueux et impudiques. Je dis que dès le commencement du monde, Dieu s'en est lui-même déclaré par ces paroles de la Genèse : *Non permanebit spiritus meus in æternum in homine, quia caro est* (2) ; Non, mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accomplissement de cet oracle? n'éprouvons-

(1) Apoc. 22. — (2) Genes. 6.

nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laissons dominer par la chair, autant votre esprit se retire de nous; qu'après avoir succombé à une tentation impure, confus et piqués des remords secrets de notre conscience, nous n'osons plus nous présenter devant vous; que, semblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant votre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de votre sanctuaire, et absolument indignes du sacrement de votre amour? au lieu que nous en approchons avec une humble et ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous béatifiez dès cette vie : *Beati mundo corde* (1). Sainte pureté qui nous ouvre le ciel! c'est le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, et l'autre est la fidélité et une persévérance que rien n'ébranle.

Car, selon la belle remarque d'un Père de l'Eglise, il se trouve assez de chrétiens qui suivent Jésus-Christ jusqu'à la cène, comme les autres apôtres; mais il y en a peu qui le suivent, comme saint Jean, jusqu'au Calvaire; c'est-à-dire, il s'en trouve assez qui marquent de la ferveur et du zèle quand Dieu leur aplanit toutes les voies du salut et de la sainteté chrétienne, mais peu qui ne se relâchent, dès qu'ils n'y sentent plus les mêmes consolations, et qu'il s'y présente des obstacles à vaincre. Or c'est néanmoins à cette constance que la faveur de Dieu est attachée. Oui, Seigneur, une victoire que nous remporterons sur nous-mêmes, un effort que nous ferons, un dégoût, un ennui

(1) Matth. 5.

que nous soutiendrons, sera, devant vous, d'un plus grand prix, et contribuera plus à nous avancer, que de stériles sentimens à certaines heures où vous répandez l'onction céleste, et que les plus sublimes élévations de l'ame; car ce sera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoût et cet ennui soutenus constamment, que nous vous donnerons les preuves les plus solides d'un dévouement sincère et fidèle. Les hommes du siècle qui n'ont nul usage des choses de Dieu, ne comprennent pas ce mystère; mais les justes qui en ont l'expérience, et à qui Dieu se fait sentir, le conçoivent bien. C'est ainsi que saint Jean est parvenu à la faveur de Jésus-Christ : voyons de quelle manière il en a usé. Je prétends que, comme le choix de ce favori a été juste et raisonnable de la part du Fils de Dieu, la faveur du Fils de Dieu a été, de la part de ce bien-aimé disciple, également modeste et bienfaisante : je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble et élevé, puissant et bienfaisant, modeste par rapport à lui-même et charitable à l'égard des autres. Ce tempérament d'élévation et de modestie a je ne sais quoi qui tient de la nature des choses célestes et de la perfection même de Dieu : car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, est aussi le plus simple et le plus égal : les cieux, dont la sphère est supérieure à celle de la terre, sont, dans leurs mouvemens rapides, les corps les

plus réglés et les plus justes; et c'est l'excellente idée que saint Jérôme nous donne d'une sage modération dans les prospérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoute ce Père, c'est avec cette modération, un naturel heureux, ouvert, libéral et obligeant; de sorte qu'on mette sa gloire à faire du bien, qu'on ne renferme point en soi-même les grâces dont on est comblé, qu'on se plaise à les répandre au dehors, et qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, et le favori n'est plus que le dispensateur des bienfaits du souverain; semblable à ces fleuves qui ne ramassent les eaux et ne se grossissent que pour arroser les campagnes, ou comme ces astres qui ne luisent que pour rendre la terre, par la bénignité de leurs influences, beaucoup plus féconde. Or, voilà le second caractère de la faveur de saint Jean: elle a été modeste et bienfaisante; en pouvoit-il faire un usage plus saint et plus propre à nous servir d'exemple.

Je dis modeste par rapport à lui. Voyez, dit saint Augustin, avec quelle humilité il parle de lui-même, ou plutôt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque est singulière), jamais dans toute la suite de son évangile, s'est-il une fois nommé? jamais a-t-il marqué qu'il s'agît de lui, ni fait connoître qu'il eût part à ce qu'il écrivoit? Pourquoi ce silence? les Pères conviennent que ce fut un silence de modestie, et qu'il n'a voulu de la sorte supprimer son nom, que parce qu'il

n'avoit rien que d'avantageux et de grand à écrire de sa personne. C'est ce disciple, dit-il toujours, *Hic est discipulus ille* (1), ce disciple qui rend témoignage des choses qu'il a vues; ce disciple dont nous savons que le témoignage est vrai : ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, et qu'en effet ce qu'il raconte ne le touche point? Il ne dit pas : C'est moi qui eus l'honneur d'être aimé de Jésus, c'est moi qui fus son confident, c'est moi qui entrai dans ses secrets les plus intimes; il se contente de dire : C'est ce disciple que Jésus aimoit : *Discipulus quem diligebat Jesus* (2); laissant aux interprètes à examiner si c'est lui qu'il entend, et, par la manière dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter; disant et publiant la vérité, parce que son devoir l'y engage, mais du reste dans la vérité qu'il publie et qui lui est honorable, cherchant à n'être pas connu, et jusque dans son propre éloge, pratiquant la plus héroïque humilité. Si même, sans se nommer, il eût dit : C'est ce disciple qui aimoit Jésus, c'eût été une louange pour lui et la plus délicate de toutes les louanges, puisqu'il n'y a point de mérite comparable à celui d'aimer Jésus-Christ. Mais ce n'est point ainsi qu'il parle; il dit : C'est ce disciple que Jésus-Christ aimoit, parce qu'à être simplement aimé, il n'y a ni louange ni mérite, et que c'est une pure grâce de celui qui aime : voilà comment l'humilité de saint Jean est ingénieuse; voilà comment elle sait se retrancher contre les vaines complaisances que

(1) Joan. 21. — (2) *Ibid.*

peuvent faire naître dans un cœur les faveurs et les dons de Dieu. Que si néanmoins ce grand saint est quelquefois obligé de se déclarer et de parler ouvertement de lui, comme nous le voyons, surtout dans son Apocalypse ; ah ! mes chers auditeurs, c'est en des termes bien capables de confondre notre orgueil, en des termes que l'humilité même semble lui avoir dictés. Ecoutez-les, et dites-moi ce que vous y trouverez qui se ressente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre présomption qu'il y auroit à craindre de la part d'un favori : *Ego Joannes*, *frater vester* (1). Oui, dit-il, en s'adressant à nous et à tous les fidèles qu'il instruisoit dans ce livre divin, c'est moi qui vous écris, moi qui suis votre frère, moi qui me fais un honneur d'être votre compagnon et votre associé dans le service de Jésus-Christ : *Ego frater vester*. Un apôtre, chrétiens, un prophète, un homme de miracles, le favori d'un Dieu se glorifier d'être notre frère, et mettre cette qualité à la tête de toutes les autres, est-ce là s'élever et se méconnoître ?

Faveur non-seulement modeste dans les sentimens que saint Jean eut de lui-même, mais utile et bienfaisante pour nous ; et c'est ici que je vous prie de vous appliquer, et de comprendre combien nous sommes redevables à ce glorieux apôtre. Car n'est-il pas étonnant qu'un homme, si grand devant Dieu, ne soit entré dans la faveur de son maître que pour nous en faire part, et qu'il n'ait été, si je

(1) Apoc. 4.

puis user de cette figure, un vaisseau d'élection, que pour contenir les lumières et les grâces abondantes qui nous étoient réservées, et que Dieu par son ministère vouloit nous communiquer? Or c'est de quoi nous avons l'évidente démonstration, et la voici : car si Jésus-Christ confie ses secrets à saint Jean, saint Jean, sans craindre de les violer et par le mouvement de la charité qui le presse, nous les révèle; si Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, lui découvre les plus hauts mystères de sa divinité, saint Jean se regarde comme inspiré et suscité pour en instruire toute l'Eglise; si Jésus-Christ, comme Fils de l'homme, lui apparoît dans l'île de Patmos, et se manifeste à lui par de célestes visions, saint Jean, animé d'un zèle ardent, prend soin de les rendre publiques, et veut, pour l'édification du peuple de Dieu, qu'on sache ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dans ces prodigieuses extases; au lieu que saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, avoue seulement que Dieu lui avoit appris des choses surprenantes, mais des choses ineffables, et dont il n'étoit pas permis à un homme mortel de parler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui* (1); saint Jean, plein de cet esprit d'amour dont il a reçu l'onction, tient un langage tout opposé : *Quod vidimus et audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum* (2). Je vous prêche, disoit-il, mes chers enfans, ce que j'ai vu et ce que j'ai ouï, afin que vous soyez unis avec moi dans la

(1) 2. Cor. 12. — (2) 1. Joan. 1.

même société : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, et tout mon désir est de vous voir aussi éclairés et aussi intelligens que je le suis moi-même dans les voies de Dieu ; sans cela mon zèle ne seroit pas satisfait; sans cela les hautes lumières dont Dieu m'a rempli, ne seroient pas pour moi des grâces entières et parfaites; c'est pour vous qu'elles m'ont été données, c'est pour vous que j'ai prétendu les recevoir ; et voilà pourquoi non-seulement je vous prêche, mais je vous écris tout ceci, afin que votre joie soit pleine et qu'il ne manque rien à votre bonheur : *Et hæc scribimus vobis ut gaudeatis, et gaudium vestrum sit plenum* (1).

Aussi est-ce à saint Jean que nous devons la connoissance des personnes divines ; c'est lui qui nous a découvert ce profond abîme de la trinité, où notre foi ne trouvoit que des obscurités et des ténèbres; c'est de lui, selon la remarque de saint Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servie pour combattre les ennemis de cet auguste mystère. Par où confondoit-on les ariens ? par l'évangile de saint Jean ; par où les sabelliens, les macédoniens et tant d'autres hérétiques, étoient-ils convaincus d'erreur dans les anciens conciles ? par l'évangile de saint Jean; c'est saint Jean qui nous a donné, en trois courtes paroles, tout le précis de la plus éminente théologie et de la plus sublime religion, quand il nous a dit que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* (2). Marie, belle pensée de S. Augustin,

(1) 1. Joan. 1. — (2) *Ibid.*

ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe sensible, et saint Jean nous l'a rendu intelligible; Marie l'a exposé à nos yeux, lorsqu'elle l'a enfanté dans l'étable de Bethléem; et saint Jean l'a développé à nos esprits, lorsqu'il nous a expliqué ce que le Verbe étoit en Dieu avant la création du monde; ce que Dieu faisoit par lui au commencement du monde, et ce qu'il a commencé à être hors de Dieu, quand Dieu a voulu réparer et sauver le monde. Les autres évangélistes se sont contentés de nous annoncer la génération temporelle de ce Verbe incarné; mais saint Jean nous a conduits jusques à la source de la génération éternelle du Verbe increé. D'où vient que le Saint-Esprit nous a représenté ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, et saint Jean sous la figure d'un aigle; mais d'un aigle, dit l'abbé Rupert, lequel après avoir contemplé fixement le soleil, se plaît à former ses aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essor, et à les rendre capables de soutenir eux-mêmes les rayons de ce grand astre. Or en nous faisant connoître le verbe, saint Jean nous a révélé tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, puisque la plénitude de ces trésors est dans le Verbe, comme dit saint Paul, ou plutôt n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu même; et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de chrétiens, à ce disciple bien-aimé et favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont été communiqués. C'étoient des

secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils étoient cachés dans le sein du Père : qu'a fait Jésus-Christ? lui qui repose, comme Fils unique, dans le sein du Père, il les en a tirés : *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (1); mais ce n'est pas assez : car ces secrets ayant passé du sein du Père dans le sein du Fils, il falloit quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du Fils, et c'est ce qu'a fait saint Jean, lorsqu'il a reposé sur le sein de Jésus-Christ; et parce que saint Jean étoit lui-même comme un sanctuaire fermé, lui-même, par un saint zèle de notre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révélant ce qu'on lui avoit révélé, et en nous confiant ce qu'on lui avoit confié : ainsi, conclut Hugues de Saint-Victor, saint Jean reposant sur le sein du Fils de Dieu, et le Fils de Dieu dans le sein de son Père, *Unigenitus in sinu Patris, Joannes in sinu Unigeniti* (2); le Père n'ayant point de secrets pour son Fils unique, son Fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé s'étant fait une loi et un mérite de n'en point avoir pour nous, ces secrets, d'où dépendoit notre bonheur et notre salut, sont venus, par une transfusion divine, du Père au Fils, du Fils au disciple, du disciple à nous; en sorte que nous avons connu Dieu, et tout ce qui est en Dieu.

Excellente idée, mes chers auditeurs, de la manière dont nous devons user des faveurs et des grâces du ciel. Etre humbles en les recevant, et en

(1) Joan. 1. — (2) Hug. à S. Vict.

faire le sujet de notre charité après les avoir reçues. Prenez garde, être humbles en recevant les faveurs de Dieu : car si nous nous en prévalons, si nous nous en savons gré; si par de vains retours sur nous, elles nous inspirent une secrète estime de nous-mêmes, dès-là nous les corrompons, dès-là nous en perdons le fruit, dès-là nous nous les rendons non-seulement inutiles, mais pernicieuses. Qu'avez-vous, disoit l'Apôtre des gentils, que vous n'ayez pas reçu; et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-même? *Quid habes quod non accepisti; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (1)? Or, supposé ce principe incontestable, quelque avantage que nous ayons reçu de Dieu, il doit être aisé de conserver l'humilité de cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raison que ce sont des faveurs, ne nous sont pas dues, et qu'elles ne viennent pas de notre fonds; outre que de nous-mêmes nous ne pouvons jamais les mériter, et par conséquent que nous ne pouvons sans crime nous les attribuer : outre que nous en sommes, comme pécheurs, positivement indignes, la seule pensée, que nous en rendrons compte un jour à Dieu, suffit pour réprimer tous les sentimens d'orgueil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, si nous faisions souvent cette réflexion, que ces grâces, soit intérieures, soit extérieures, soit naturelles, soit surnaturelles, dont Dieu nous favorise, en nous les donnant ou plus abondamment

(1) 1. Cor. 4.

qu'aux autres, ou même à l'exclusion des autres; que ces grâces, dis-je, sont ces talens évangéliques qui doivent servir à notre prédestination éternelle ou à notre réprobation; que plus nous en aurons reçu, plus Dieu nous jugera rigoureusement; que ce sera peu de n'en pas avoir fait un mauvais usage, mais qu'on nous en demandera l'intérêt; et qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à subir, sera notre négligence à les faire profiter : si nous méditions bien ces vérités solides et importantes, il seroit difficile que la vanité trouvât jamais entrée dans nos esprits. Le croirez-vous, chrétiens? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puisque c'est un fait certain et avéré : rien n'a rendu les saints plus humbles, que les faveurs et les grâces dont Dieu les a honorés. C'est ce qui les a fait trembler, c'est ce qui leur a causé cette douleur vive et cette confusion salutaire de leurs relâchemens et de leurs tiédeurs. La vue de leurs péchés les alarmoit; mais la vue des grâces qu'ils recevoient continuellement, et dont ils craignoient d'abuser, ne les étonnoit pas moins. Or il seroit bien étrange que ce qui a été le fondement de leur humilité fût la matière de notre présomption, et que nous vinssions à nous enorgueillir de ce qui les a saisis de frayeur et confondus. Fussions-nous, comme saint Jean, les favoris de Jésus-Christ, il faut être humble : autrement, de favoris de Jésus-Christ, on devient un réprouvé.

J'ajoute qu'il faut être bienfaisant et charitable,

en communiquant aux autres les faveurs qu'on a reçues de Dieu. Voulez-vous, chrétiens, vous appliquer utilement cette maxime? en voici le moyen facile, et maintenant plus nécessaire que jamais. Il y en a dans cet auditoire, que Dieu a libéralement pourvus des biens de la terre, et en cela il les a favorisés. Car les biens même temporels par rapport à leur fin, qui est le salut, sont des faveurs et des grâces. Mais du reste, qu'a prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels? n'a-t-il point eu d'autre dessein que de vous distinguer, que de vous mettre à votre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent? Ah! mes chers auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions, et ce seroit faire outrage à sa providence, de penser qu'il eût borné là toutes ses vues. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs; et qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largesse sur les pauvres et les misérables. Tel est l'ordre qu'il a établi; et cette largesse, sur-tout dans un temps de nécessité publique comme celui-ci, n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, mais un précepte rigoureux et une loi indispensable. Car tandis que les pauvres gémissent, se persuader qu'on puisse faire, ou des épargnes, ou des dépenses dans une autre vue que de pourvoir à leurs besoins; ne pas augmenter l'aumône à proportion que la misère croît; ne pas vouloir se priver de quelque chose pour contribuer au soulagement des membres de Jésus-

Christ; ne pas rabattre quelque chose de son luxe pour les faire subsister; être aussi magnifique dans ses habits, aussi prodigue dans le jeu, aussi adonné à la bonne chère et aux vains divertissemens du monde, c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre religion; et il n'y auroit plus d'évangile, si l'on pouvoit ainsi se sauver. Souffrez cette remontrance que je vous fais : ce n'est pas seulement par le zèle que je dois avoir pour les pauvres, mais par celui que Dieu m'inspire pour vous-mêmes; ce n'est pas seulement pour l'intérêt de la charité, mais pour celui de la justice. Voilà ce que saint Jean lui-même vous demande aujourd'hui, pour reconnoître ce que vous lui devez. Il veut que vous soyez ses imitateurs; que, comme il vous a fait part des trésors du ciel, vous fassiez part à vos frères des biens du siècle. Car il a droit de vous dire ici ce que disoit saint Paul aux premiers chrétiens : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus* (1)*?* Quel tort vous faisons-nous, lorsqu'après avoir semé dans vos ames les biens spirituels, nous prétendons recueillir le fruit de vos biens temporels? Si c'étoit pour nous-mêmes, vous pourriez vous en plaindre avec raison : mais que pouvez-vous donc alléguer, quand c'est pour d'autres, quand c'est pour les pauvres, quand c'est pour vos frères mêmes que nous vous sollicitons? *Magnum est si nos carnalia vestra metamus!* Achevons, chrétiens, et apprenez enfin comment

(1) 1. Cor. 9.

la faveur où fut saint Jean auprès de Jésus-Christ, n'a point été pour ceux qui n'eurent pas le même avantage, une faveur odieuse : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ce qui rend la faveur odieuse, c'est de voir un sujet, sous ombre et par la raison seule qu'il est favori, dispensé des lois les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onéreux; vivant sans peine, tandis que les autres gémissent, et tellement traité, qu'on peut dire de lui ce que disoit le prophète royal, parlant de ceux que l'iniquité du siècle a élevés aux plus hauts rangs de la fortune humaine : il semble qu'ils ne soient plus de la masse des hommes, parce qu'ils ne ressentent plus les misères communes des hommes : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur* (1). Voilà ce qui excite non-seulement la jalousie, mais l'indignation et la haine : car si le favori avoit part aux obligations pénibles et rigoureuses des autres sujets; s'il portoit comme eux le fardeau; si, malgré son élévation, on ne l'épargnoit en rien, dès-là, quelque chéri qu'il fût d'ailleurs, sa faveur ne seroit plus un objet d'envie, et nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin et d'en murmurer. Or tel est, chrétiens, le troisième et dernier caractère de la faveur de saint Jean. Il a été le disciple bien-aimé, j'en conviens; mais cet avantage et ce titre de bien-aimé ne l'a point déchargé de ce qu'il

(1) Psal. 72.

y a de plus pesant et de plus sévère dans la loi de Jésus-Christ. Au contraire, plus il a eu de distinction entre les autres disciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loi; selon qu'il a été favorisé et considéré de son maître, il a été destiné à de plus grands travaux : de sorte que cette prérogative dont le Fils de Dieu l'honora, bien loin d'être un privilége pour lui, ne fut qu'un engagement particulier aux croix et aux souffrances. Et c'est, mes chers auditeurs, ce que Jésus-Christ voulut faire entendre, lorsque la mère de ce saint disciple s'approchant du Sauveur des hommes et l'adorant, elle le pria d'accorder à ses deux fils les deux premières places de son royaume, et d'ordonner qu'ils fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche : ceci est bien remarquable. Que fit Jésus-Christ? au lieu de contenter la mère, il se mit à instruire les enfans, et à les détromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis* (1). Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prospérités, et qu'on ne recherche que pour être plus heureux en ce monde : or, rien n'est plus opposé à mes maximes. Mais pouvez-vous, leur ajouta le même Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je boirai, et être baptisés du baptême dont je serai baptisé? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (2)? Ce calice plein d'amertume, qui m'est préparé, ce calice de ma passion, pouvez-vous le partager avec moi? car

(1) Matth. 20. — (2) *Ibid.*

j'aime mes élus, mais d'un amour solide et fort, et pour les aimer, je n'en suis pas moins disposé à les exercer. Mon calice donc et mon baptême, c'est-à-dire, mes souffrances et ma croix, voilà d'où ma faveur dépend : voyez si vous pouvez accepter et accomplir cette condition, *Potestis?* Et comme ils répondirent qu'ils le pouvoient, *Possumus* (1), quoique Jésus-Christ n'eût rien, ce semble, à exiger de plus, et qu'en apparence il dût être content de leur résolution, il ne voulut pas néanmoins s'expliquer sur le point de leur demande, ni leur en assurer l'effet. C'est la réflexion de saint Grégoire pape. Il ne leur dit pas pour cela : Je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous serez donc placés dans mon royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs; non, il ne leur dit rien de semblable; pourquoi? parce qu'un tel discours eût suscité contre eux tout le reste des disciples encore foibles et imparfaits, et par conséquent ambitieux et jaloux. Il leur dit seulement qu'ils auront part à son calice, et qu'ils le boiront; qu'ils seront persécutés comme lui, calomniés comme lui, sacrifiés et livrés à la mort comme lui : *Calicem quidem meum bibetis* (2). Parole bien capable de réprimer le murmure des uns, et la cupidité des autres. Je sais que les apôtres ne laissèrent pas de s'élever contre saint Jean et contre son frère : *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus* (3); mais vous savez aussi la sainte et sage correction que leur fit le Sauveur,

(1) Matth. 20. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

lorsque leur reprochant sur cela même leur grossièreté et leur ignorance dans les choses de Dieu, il leur remontra que c'étoit ainsi que raisonnoient les partisans du monde; qu'il n'en seroit pas de même parmi eux, et que l'avantage qu'auroient quelques-uns d'être en faveur auprès de lui, ne seroit point une grâce odieuse, comme la faveur des grands de la terre, parce que celui qui parmi les siens voudroit être le premier, devoit s'attendre à devenir le serviteur et l'esclave de tous; à être le plus chargé de soins, le plus accablé de travaux, le plus exposé à souffrir, et le plus prêt à mourir. Divine leçon qui calma bientôt les disciples, et qui effaça pour jamais ces impressions et ces sentimens d'envie qu'ils avoient conçus contre la personne de saint Jean.

Et en effet, chrétiens, saint Jean, qui fut le favori et le bien-aimé du Fils de Dieu, est, à le bien prendre, celui de tous les apôtres qui passa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a été martyr; et moi je soutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois: le premier au calvaire, que j'appelle le martyre de son cœur; le second dans Rome, que nous pouvons regarder comme son martyre véritable et réel; et le troisième dans l'exil où il mourut. Que ne souffroit-il pas, lorsqu'étant au pied de la croix, il vit expirer son maître, couvert de malédictions et d'opprobres, lui qui brûloit de zèle pour cet homme-Dieu, lui qui en connoissoit tout le mérite et toute la sainteté? Ah! dit excellemment Origène, il n'étoit pas néces-

saire, après cela, qu'il y eût pour saint Jean une autre espèce de martyre; il ne falloit plus, pour éprouver sa foi, ni épées, ni roues, ni feu; cela étoit bon pour les autres apôtres, qui n'avoient pas été présens au cruel spectacle du crucifiement de Jésus-Christ : n'ayant pas senti comme saint Jean ce martyre intérieur, il leur en falloit un extérieur, parce que, d'une ou d'autre manière, ils devoient être, selon l'expression de l'Ecriture, les témoins de Jésus-Christ mourant; mais saint Jean, qui l'avoit été au Calvaire, étoit dégagé de cette obligation, il y avoit satisfait par avance; et bien loin qu'il eût été dispensé du martyre, il étoit devenu par là le premier martyr de l'Eglise : oui, chrétiens, martyr de zèle et de charité, de cette charité qui est l'esprit du martyre même, et qui en fait tout le mérite; car, comme raisonne saint Cyprien, ce que notre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'est pas notre sang, mais notre foi : *Non quærit in nobis sanguinem, sed fidem.* Saint Jean, par l'excès de sa douleur, en voyant Jésus-Christ crucifié, lui avoit déjà rendu le témoignage de sa foi; c'étoit assez : Jésus-Christ ne demandoit plus le témoignage de son sang.

Mais je me trompe : le martyre du sang n'a pas manqué à saint Jean, non plus que celui du cœur; l'Eglise, autorisée de la tradition, nous l'apprend bien, lorsqu'elle célèbre le jour bienheureux où ce zélé disciple, combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la porte latine; quel tourment, si nous en croyons Tertullien et le récit qu'il

nous en fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile bouillante ! cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur ? J'avoue que saint Jean, fortifié d'une grâce extraordinaire, eut la vertu de résister à ce supplice, et que Dieu, par le miracle le plus authentique, l'y conserva : mais suivant le cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur, un miracle que Dieu opéra pour mettre saint Jean en état de souffrir et plus long-temps, et plus vivement; un miracle pour lui faire boire à plus longs traits le calice qui lui avoit été présenté, et qu'il avoit accepté; un miracle plus affreux que la mort même; car voilà, chrétiens, si je puis ainsi m'exprimer, les miracles de la faveur de Jésus-Christ, miracles que saint Pierre ne comprenoit pas, quand Jésus-Christ lui disoit, parlant de Jean: Que vous importe, si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne? *Sic eum volo manere donec veniam, quid ad te* (1)? La conséquence qu'en tira saint Pierre, fut que Jean, par un privilége particulier, ne mourroit point; mais, ajoute saint Jean lui-même, ce n'étoit pas ce qu'avoit dit le Sauveur; il avoit seulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court et simple martyre, mais qu'il leur devoit survivre pour accomplir un troisième genre de martyre à quoi Dieu l'avoit réservé. Quel est-il ce dernier martyre? c'est, chrétiens, le rigoureux exil où notre apôtre eut tant de persécutions à essuyer, tant de calamités et de misères : se trouvant relégué dans une

(1) Joan. 21.

île déserte, séparé de son Eglise, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, et destitué enfin de tout secours dans une extrême vieillesse, et jusqu'au moment de sa mort.

Voilà comment saint Jean fut traité, et voilà quel fut son partage; c'est donc une erreur d'en prétendre un autre, et l'illusion la plus grossière est de nous promettre que plus nous aurons part aux bonnes grâces de notre Dieu, plus nous serons exempts de souffrir. Dire : Je suis aimé de Dieu, donc j'ai droit de lui demander une vie heureuse et tranquille ; ou dire, au contraire : Ma vie est pleine de souffrances, donc je ne suis pas aimé de Dieu : raisonnement d'infidèle et de païen. Cela pourroit convenir au judaïsme, où l'on mesuroit les faveurs de Dieu par les bénédictions temporelles; mais dans le christianisme, les choses ont changé de face, et Dieu s'en est hautement déclaré. Depuis l'établissement de la loi de grâce, plus de privi-léges pour les élus du Seigneur, à l'égard des biens de ce monde, plus d'exemptions pour eux, ni de dispenses à l'égard des croix de cette vie : pour-quoi cela? Ah! mes frères, répond saint Augustin, y a-t-il rien de plus juste? le bien-aimé du Père ayant souffert, étoit-il de l'ordre que les bien-aimés du Fils ne souffrissent pas? Jésus-Christ, le pré-destiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, étoit-il raisonnable qu'il y eût après lui des prédestinés d'un caractère différent? Il est donc pour vous et pour moi d'une absolue nécessité que

nous buvions le calice du Fils de Dieu ; mais le secret est que nous le buvions comme ses favoris, et c'est ce que nous n'entendons pas, c'est ce que n'entendoit pas saint Jean lui-même, quand Jésus-Christ lui demandoit : *Potestis bibere calicem ?* Mais qu'il le conçut bien dans la suite, en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, chrétiens, nous buvons, malgré nous, sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgrâces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persécutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à dévorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmités, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter ; c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a préparée. Nous avalons tout cela, permettez-moi d'user de cette expression, et de quelque manière que ce soit, nous le digérons ; mais parce que nous ne le considérons pas comme une partie du calice de notre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice de salut, et c'est en quoi notre condition est déplorable, de ce que buvant tous les jours ce calice amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut ; c'est-à-dire, à le boire, non-seulement sans impatience et sans murmure, non-seulement avec un esprit de soumission et de résignation, mais avec joie et avec action de grâces ; de ce que nous ne savons pas encore faire volontairement et utilement, ce que nous faisons à toute heure par nécessité et sans fruit. S'il dépendoit

de nous, ou d'accepter ou de refuser ce calice, et que la chose fût à notre choix, peut-être faudroit-il des raisons, et même des raisons fortes, pour nous résoudre à le prendre : mais la loi est portée, elle est générale, elle est indispensable ; en sorte que si nous ne buvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre; si nous ne le buvons en favoris, nous le boirons en esclaves ; si, comme parle l'Ecriture, nous n'en buvons le vin, qui est pour les justes et les prédestinés, nous en boirons la lie, qui est pour les pécheurs et les réprouvés. Ne sommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice si précieux, et d'en goûter tout le fiel et toute l'amertume, sans en éprouver la douceur?

Voilà, chrétiens, la grande leçon dont nous avons si souvent besoin dans le monde; voilà, dans les souffrances de la vie, quelle doit être notre plus solide consolation, de penser que ce sont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoi nous rendre agréables à Dieu, et les élus de Dieu; que la prédestination et le salut y sont attachés, et qu'on ne peut autrement parvenir à l'héritage des enfans de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos esprits et dans vos cœurs ; elles vous formeront, non pas précisément à souffrir, (car où est l'homme sur la terre qui ne souffre pas?) mais à souffrir chrétiennement et saintement? Le pouvez-vous? c'est la question que vous fait ici le Sauveur du monde, après l'avoir faite à saint Jean ; le pouvez-vous et le voulez-vous? *Potestis?* Ah! Seigneur,

nous vous répondrons avec toute la confiance que votre grâce nous inspire : Oui, nous le pouvons, et nous nous y engageons : *Possumus.* Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais nous le pouvons avec vous et par vous; nous le pouvons parce que vous l'avez pu avant nous, et qu'en le faisant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la récompense éternelle, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINTE GENEVIÈVE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde, pour confondre les forts; et il a pris ce qu'il y avoit de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont. Dans la première épître aux Corinthiens, chap. I.

TEL est, chrétiens, l'ordre de la divine Providence, et c'est ainsi que notre Dieu prend plaisir à faire éclater sa grandeur souveraine et sa toute puissante vertu. Si, pour opérer de grandes choses, il ne choisissoit que de grands sujets, on pourroit attribuer ses merveilleux ouvrages, ou à la sagesse, ou à l'opulence, ou au pouvoir et à la force des ministres qu'il y auroit employés; mais, dit l'apôtre des gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément, ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissans, ni les nobles, qu'il fait servir à l'exécution de ses desseins; il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines; et suivant l'expression de l'Apôtre, il va chercher jusque dans le néant, ceux

qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret;* pensée bien humiliante pour les uns, et bien consolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, grands du siècle ! tout cet éclat qui vous environne, cette autorité, cette élévation, cette pompe, qui vous distinguent à nos yeux, ce n'est point là ce qui attire sur vous les yeux de Dieu; que dis-je ? c'est même, selon les règles ordinaires de sa conduite, ce qu'il rejette, quand il veut opérer, par le ministère des hommes, ses plus étonnantes merveilles; mais au même temps, pensée bien consolante pour vous, pauvres, pour vous, que votre condition a placés aux derniers rangs, pour vous, que l'obscurité de votre origine, que la foiblesse de vos lumières rend, ce semble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous êtes méprisables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, et à se glorifier lui-même en vous : *Infirma mundi elegit Deus.* En voici, mes chers auditeurs, un bel exemple : c'est celui de l'illustre et sainte patronne dont nous solennisons la fête, et dont j'ai fait le panégyrique. Qu'étoit-ce, selon le monde, que Geneviève ? une fille simple et dépourvue de toutes les lumières de la science, une fille foible et sans pouvoir, une bergère réduite, ou par sa naissance, ou par la chute de sa famille, au plus bas état. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles et qui

vont partager d'abord ce discours, je vous ferai voir la simplicité de Geneviève plus éclairée que toute la sagesse du monde, c'est la première partie; la foiblesse de Geneviève, plus puissante que toute la force du monde, c'est la seconde partie; et, si je puis parler de la sorte, la bassesse de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'est la troisième partie. Quel fond, chrétiens, de réflexions et de morales! Ménageons tout le temps nécessaire pour le creuser, et pour en tirer d'utiles et de salutaires leçons, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu seul, chrétiens, est le Père des lumières; et une créature ne peut être véritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, et que Dieu se communique à elle. Tel fut aussi le grand principe de l'éminente sagesse qui parut dans la conduite de l'illustre et glorieuse Geneviève. C'étoit une simple fille, il est vrai; mais par un merveilleux effet de la grâce, cette simple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'instant qu'elle fut capable de le connoître, et Dieu réciproquement prit plaisir à répandre sur elle la plénitude de ses dons et de son esprit: voilà ce qui a relevé sa simplicité, et ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siècle.

Il falloit bien que Geneviève, toute ignorante et

toute grossière qu'elle étoit d'ailleurs, eût de hautes idées de Dieu, puisque dès sa première jeunesse elle se dévoua à lui de la manière la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme sujette; elle voulut lui appartenir comme épouse. Comprenant que celui qu'elle servoit, étoit un pur esprit, pour contracter avec lui une sainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair: sachant que par un amour spécial de la virginité, il s'étoit fait le fils d'une vierge, elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer vierge; et pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profession solennelle; car elle étoit dès-lors instruite et bien persuadée de cette théologie de saint Paul, que quiconque se lie à Dieu, devient un même esprit avec lui; et elle n'ignoroit pas qu'une vierge dans le christianisme, je dis une vierge par choix et par état, est autant élevée au-dessus du reste des fidèles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou, pour m'exprimer encore comme l'Apôtre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentimens que Geneviève voue à Dieu sa virginité; et qu'elle lui fait tout à la fois le sacrifice de son corps et de son ame; ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, même légitimement; renonçant avec joie à sa liberté, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté; et ajoutant aux obligations communes de son baptême celle qui devoit lui tenir lieu de second baptême, puisque selon saint Cyprien, l'obligation des vierges

est une espèce de sacrement qui met dans elles le comble et la perfection au sacrement de la foi.

Mais admirons, mes chers auditeurs, l'ordre qu'elle observe en tout cela. Le Saint-Esprit, dans les Proverbes, dit que la simplicité des justes est la règle sûre et infaillible dont Dieu les a pourvus, pour les diriger dans leurs entreprises et dans leurs actions. Or c'est ici que vous allez voir l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : *Justorum simplicitas diriget illos* (1). Geneviève formoit un dessein dont les suites étoient à craindre, non-seulement pour tout le cours de sa vie, mais pour son salut et sa prédestination. Que fait-elle ? parce qu'elle est humble, elle ne s'en fie pas à elle-même ; et parce qu'elle est docile, elle évite cet écueil dangereux du propre sens et de l'amour-propre, qui fait faire tous les jours aux sages du monde tant de fausses démarches, et qui détourne si souvent de la voie du ciel ceux qui croient la bien connoître et y marcher. Pour ne pas s'engager même à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, Geneviève consulte les oracles par qui Dieu s'explique ; elle traite avec les prélats de l'Eglise, qui sont les interprètes de Dieu et de ses volontés; deux grands évêques qui vivoient alors, celui d'Auxerre et celui de Troyes, passant par Nanterre, sa patrie et le lieu de sa demeure, elle va se jeter à leurs pieds, elle leur ouvre son cœur, elle écoute leurs avis ; et parce qu'elle reconnoît que c'est Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à suivre une si sainte vocation : non-

(1) Prov. 11.

seulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidèlement ce qu'elle a promis ; et quelques années d'épreuve écoulées, elle fait entre les mains de l'évêque de Chartres, ce qu'elle avoit déjà fait dans l'intérieur de son ame, je veux dire le sacré vœu d'une perpétuelle virginité : n'agissant que par conseil, que par esprit d'obéissance, que par ce principe de soumission qui faisoit souhaiter à saint Bernard d'avoir cent pasteurs pour veiller sur lui, bien loin d'affecter, comme on l'affecte souvent dans le monde, de n'en avoir aucun ; belle leçon, chrétiens, qui nous apprend à chercher et à discerner les voies de Dieu, surtout quand il s'agit de vocation et d'état, où tous les égaremens ont des conséquences si terribles, et en quelque manière si irréparables pour le salut : instruction nécessaire pour notre siècle, où l'esprit de direction abonde, quoiqu'en même temps il soit si rare ; où tant de gens s'ingèrent d'en donner des règles, et où si peu de personnes les veulent recevoir ; où chacun a le talent de gouverner et de conduire, et où l'on en voit si peu qui aient le talent de se soumettre et d'obéir. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la conduite de l'Eglise, hors de laquelle, comme disoit saint Jérôme, nos vertus mêmes ne sont plus des vertus, la virginité n'est qu'un fantôme, le zèle qu'une illusion, et tout ce que nous faisons pour Dieu se trouve perdu et dissipé.

L'élément des vierges et des ames dévouées à Jésus-Christ en qualité de ses épouses, c'est la

retraite et la séparation du monde. Aussi est-ce le parti que Geneviève choisit ; car d'aimer à voir le monde et à en être vu, et prétendre cependant pouvoir répondre à Dieu de soi-même ; vouloir être de l'intrigue, entrer dans les divertissemens, avoir part aux belles conversations ; et quelque idée de piété que l'on se propose, se réserver toujours le droit d'un certain commerce avec le monde ; en user, dis-je, de la sorte, et croire alors pouvoir garder ce trésor que nous portons dans nos corps, comme dans des vases de terre, j'entends le trésor d'une pureté sans tache, c'est ce que la prudence du siècle a de tout temps présumé de faire, mais c'est ce que la simplicité de Geneviève, plus clairvoyante et plus pénétrante, traita d'espérance chimérique, et ce qui ne lui parut pas possible. Dès le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguoit ces prédestinées et ces élues que saint Cyprien appelle la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ. Il ne lui fallut point de prédicateurs pour renoncer à tous ces vains ornemens qui corrompent l'innocence des filles du siècle, et qui servent d'amorce à la cupidité et à la passion. Sans étude et sans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le sacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix apportée du ciel par le ministère d'un ange, et qui lui fut présentée par saint Germain, lui tint lieu désormais de tout ce que l'envie de paroître lui eût fait ambitionner si c'eût été une fille mondaine : et la manière simple dont elle traitoit avec Dieu, sans disputer ses droits

contre lui, et sans raisonner inutilement sur la rigueur du précepte, lui fit prendre des décisions plus exactes que celles de la théologie la plus sévère. Or si nous agissions, chrétiens, dans le même esprit, c'est ainsi que nous ferions voir en nous les fruits d'une sincère et véritable réformation de mœurs; car si les prédicateurs de l'évangile gagnent si peu à vous remontrer ces vérités si importantes; si, malgré tous leurs discours, vous demeurez encore aussi attachés à je ne sais combien d'amusemens et de bagatelles du monde corrompu; si, par exemple, on peut dire, à la honte de notre religion, que les dames chrétiennes sont maintenant plus païennes que les païennes mêmes en ce qui regarde l'immodestie et le luxe de leurs habits; si la licence et le désordre sur mille autres points croissent tous les jours, ce n'est, mes chers auditeurs, que parce que nous voulons nous persuader qu'il y a là-dessus un devoir du monde qui nous autorise; ce n'est que parce que nous nous flattons de savoir bien accorder des choses que tous les saints ont jugées incompatibles, et sauver l'essentiel du christianisme au milieu de tout ce qui le détruit; enfin ce n'est que parce que nous devenons ingénieux à nous aveugler nous-mêmes, et qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuse simplicité, qui fut toute la science de Geneviève, nous opposons à l'esprit de Dieu les fausses maximes d'un esprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette sainte fille? apprenez-le. Pour conserver le mérite de sa virginité, elle s'en-

gage par état et par profession de vie, aux emplois les plus bas de la charité et de l'humilité. Car d'être vierge et d'être superbe, elle sait que c'est un monstre aux yeux de Dieu : elle sait, sans que saint Augustin le lui ait appris, qu'autant qu'une vierge humble est préférable, selon l'évangile, à une femme honnête dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage mérite-t-elle la préférence sur une vierge orgueilleuse. C'est pour cela qu'elle s'humilie, et que, par un rare exemple de sagesse, elle se réduit à la condition de servante; c'est pour cela qu'elle s'attache à une maîtresse fâcheuse dont elle supporte les mauvais traitemens, et à qui elle obéit avec une patience et une douceur digne de l'admiration des anges; et c'est par là même aussi qu'elle évite le reproche que saint Augustin faisoit à une vierge chrétienne: *O tu! virgo Dei, nubere noluisti, quod licebat; et extollis te, quod non licet* (1); O ame insensée! que faites-vous? Vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la loi de Dieu vous permettoit; et vous vous élevez par une fausse et vaine gloire, ce que la loi ne vous permet pas.

Mais pourquoi Geneviève ajoute-t-elle à ces exercices d'humilité une si grande austérité de vie? pourquoi se condamne-t-elle à des jeûnes si continuels, et fait-elle de son corps une victime de pénitence? C'étoit une sainte en qui le péché n'avoit jamais régné; c'étoit une ame pure en qui la grâce du baptême s'étoit maintenue; pourquoi donc se

(1) August.

traiter si rigoureusement elle-même? Ah! chrétiens, c'est un mystère que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plut encore à Dieu de révéler à la simplicité de Geneviève. Elle étoit vierge; mais elle avoit à préserver sa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui est la mollesse des sens. Elle étoit sainte; mais elle avoit un corps naturellement corps de péché, dont elle devoit faire, comme dit saint Paul, une hostie vivante. Elle étoit soumise à Dieu; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit dompter et assujettir à l'esprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle étoit innocente, pour embrasser la vie d'une pénitente. Le monde ne raisonne pas ainsi; mais je vous l'ai dit, la grande sagesse de Geneviève est de raisonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les délices; et Geneviève, quoique juste, se fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle se dispose aux communications les plus sublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre; mais c'est la merveille de la grâce. Une fille sans instruction et sans lettres, telle qu'étoit Geneviève, parle néanmoins de Dieu comme un ange du ciel. Elle ne sait rien; et l'onction qu'elle a reçue d'en-haut, lui enseigne toutes choses. Elle demeure sur la terre et dans ce lieu d'exil; mais toute sa conversation est parmi les bienheureux et dans le séjour de la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraison, elle y passe les

jours et les nuits. La vue de son troupeau, l'aspect des campagnes, tout ce qui se présente à elle lui fait connoître Dieu et l'élève à Dieu : c'est une fleur champêtre, que la main des hommes a peu cultivée ; mais qui, exposée aux rayons du soleil de justice, en tire tout cet éclat dont brillent les justes, et toute cette bonne odeur de Jésus-Christ dont parle saint Paul. Tant d'explications, de leçons, de discours, de livres, ne servent souvent qu'à nous confondre. Geneviève, sans tous ces secours, découvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond et de plus caché : pourquoi ? parce que notre Dieu, dit Salomon, se plaît à parler aux simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (1). De là ces extases qui la ravissent hors d'elle-même, et ces visions célestes dont elle est éclairée ; ce sont des mystères impénétrables pour nous, et des secrets qu'il ne lui étoit pas plus permis qu'à l'Apôtre de nous révéler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui* (2). Grâces singulières et faveurs divines d'autant moins suspectes, que jamais elles ne produisirent dans cette ame solidement humble, ni esprit d'orgueil et de suffisance, ni esprit de censure et d'une réforme outrée, ni esprit de singularité et de distinction, mais modestie et réserve, mais soumission et obéissance, mais charité et douceur, mais discrétion la plus parfaite et prudence la plus consommée. De là ce don de discerner les esprits, de démêler l'illusion et la vérité, les voies détournées et les voies droites, les fausses inspira-

(1) Prov. 3. — (2) 2. Cor. 12.

tions de l'ange de ténèbres et la vraie lumière de Dieu; en sorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, et que les maîtres même les plus éclairés ne rougissent point d'être ses disciples, de recevoir ses conseils et de les suivre. De là cette confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges et le soin des veuves, pour les préserver des piéges du monde, pour leur inspirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la piété chrétienne, pour les instruire de tous leurs devoirs et pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu lui-même préside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité évangélique.

Mais, chrétiens, qu'oppose le monde à cette simplicité tant recommandée dans l'Ecriture, et maintenant si peu connue dans le christianisme? une fausse sagesse que Dieu réprouve. On veut raffiner sur tout, et jusque sur la dévotion; on se dégoûte de ces anciennes pratiques, autrefois si vénérables parmi nos pères, et de nos jours regardées par des esprits présomptueux et remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amusemens; on veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles prières pour célébrer les grandeurs de Dieu; on veut qu'une prétendue raison soit la règle de toute notre perfection, et tout ce qui peut en quelque manière se ressentir de cette candeur et de cette pieuse innocence, par où tant d'ames avant nous se sont élevées et distinguées, on le met au rang

des superstitions populaires et on le rejette avec mépris. Toutefois, mes chers auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu? dans la simplicité de notre cœur : *In simplicitate cordis quœrite illum* (1) ; de quoi Job est-il loué par l'esprit même de Dieu? de la simplicité : *Et erat vir ille simplex et rectus* (2) ; par quel moyen Daniel mérita-t-il la protection de Dieu? par sa simplicité : *Daniel in simplicitate suâ liberatus est* (3). Je sais ce que le monde en pense ; que c'est une vertu toute contraire à ses maximes, qu'il en fait le sujet ordinaire de ses railleries ; mais malgré tout ce qu'en a pensé le monde, malgré tout ce qu'il en a dit et ce qu'il en dira, il me suffit, mon Dieu, de savoir, comme votre Prophète, que vous aimez cette bienheureuse simplicité : *Scio quòd simplicitatem diligas* (4) ; et c'est assez pour moi que vous en connoissiez le prix : *Sciat Deus simplicitatem meam* (5).

Voilà, mes frères, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la justice chrétienne, et ce qui nous y doit faire marcher avec assurance. Le monde parlera, le monde rira ; de faux sages viendront nous dire ce que la femme de Job disoit à son époux : *Adhuc permanes in simplicitate tuâ* (6)? Hé quoi! vous vous arrêtez à ces bagatelles? vous vous laissez aller à ces scrupules, et dans un siècle comme celui-ci, vous prenez garde à si peu de chose? quelle simplicité et quelle folie! On nous

(1) Sap. 1. — (2) Job. 1. — (3) 1. Mac. 2. — (4) 1. Paral. 29. — (5) Job. 31. — (6) Job 2.

le dira, mais nous répondrons : Oui, dans un siècle si dépravé, je m'attacherai à mon devoir, j'irai tête levée, et je ferai gloire de ma simplicité; j'y vivrai et j'y mourrai, dans cette simplicité de la foi, dans cette simplicité de l'espérance, dans cette simplicité de la charité de Dieu et de la charité du prochain, dans cette simplicité d'une conduite équitable, humble, modeste, désintéressée, sans détours, sans artifices, sans intrigues. Par là, j'engagerai Dieu à me conduire lui-même; et, avec un tel guide, je ne craindrai point de m'égarer : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter* (1).

Voulez-vous en effet, chrétiens, que Dieu répande sur vous ses lumières avec la même abondance qu'il les répandit sur Geneviève? voici pour cela quatre règles que je vous propose, et que me fournit l'exemple de cette sainte vierge. Première règle : suivre le conseil de ceux que Dieu a établis dans son Eglise pour être les pasteurs de vos ames, et pour vous diriger dans les voies du salut; ne rien entreprendre d'important, et où votre conscience se trouve en quelque péril, sans les consulter; aller à eux comme à la source des grâces, et les écouter comme Dieu même, leur ouvrir votre cœur, et leur exposer simplement et avec confiance vos sentimens, vos désirs, vos bonnes et vos mauvaises dispositions; prendre là-dessus leurs avis, et quelques vues contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes et les déposer, si

(1) Prov. 10.

ce n'est que vous eussiez d'ailleurs une évidence absolue de l'erreur où l'on vous conduit et de l'égarement où l'on vous jette : suivant une telle maxime et la suivant de bonne foi, vous agirez sûrement; car Dieu est fidèle, dit l'Apôtre, et puisqu'il vous envoie à ses ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mêmes, à leur inspirer ce qui vous convient, et à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin; et pour votre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour suppléer à leur défaut et pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputeroit une illusion dont vous n'avez pas été l'auteur, et dont vous n'avez pu moralement vous préserver.

Seconde règle : fuir le monde et ce que vous savez être, dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou seulement même dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent se renfermer dans le cloître, et se cacher dans la solitude : Dieu dans le monde a ses serviteurs sur qui il fait reposer son esprit, à qui il fait entendre sa voix, et qu'il comble des trésors de sa miséricorde; mais pour goûter ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans être du monde; c'est-à-dire, il faut qu'ils vivent séparés au moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage règne, d'un monde médisant où le prochain est attaqué, d'un monde volage où l'esprit se dissipe, où toute l'onction de la piété se dessèche, où l'on ne peut éviter mille scandales, légers, il est vrai,

mais dont la conscience est toujours blessée : il faut que se réduisant à la simplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte et du bruit, renonçant aux vanités et aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils lui préparent ainsi et leurs esprits et leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviève, de cette fille si simple selon le monde, mais selon Dieu, si sage et si bien instruite des mystères de la grâce et des dispositions qu'elle demande.

Troisième règle : s'adonner à la pratique des bonnes œuvres, et surtout des œuvres de charité et d'humilité, en faire toute son étude, et y borner toute sa science; et, pendant que les esprits curieux s'arrêtent à raisonner sur les secrets de la prédestination divine, pendant qu'ils en disputent avec chaleur et qu'ils entrent sans cesse là-dessus en de longues et d'éternelles contestations, s'en tenir simplement, mais solidement à cette courte décision du prince des apôtres : *Quapropter, fratres, magìs satagite, ut per bona opera certam vestram electionem faciatis* (1) ; Point tant de discours, mes frères, point tant de controverses et de subtilités; vous avez la loi, pratiquez-la; vous avez tous vos devoirs marqués, observez-les ; vous avez parmi vous des pauvres et des malades, prenez soin de les assister ; soyez charitables, soyez humbles, soyez soumis, soyez patiens, vigilans, fervens. C'est là tout ce qu'il vous importe de savoir, et dès que vous le saurez bien, vous en saurez plus que ne

(1) 2. Petr. 1.

peuvent vous en apprendre, dans leurs questions curieuses et souvent peu utiles, tous les philosophes et les théologiens : pourquoi ? non-seulement parce que c'est en cela qu'est renfermée toute la science du salut, mais parce que Dieu, qui se découvre aux ames fidèles et humbles, se fera lui-même sur tout le reste votre maître, et vous donnera les connoissances où la plus sublime théologie ne peut atteindre.

Quatrième et dernière règle : ajouter à la pratique des bonnes œuvres, l'austérité de la pénitence ; et comme votre vie, mes chers auditeurs, est déjà par elle-même une pénitence continuelle, puisqu'elle est remplie de souffrances, les prendre ces peines et ces afflictions de la vie, avec un esprit chrétien, avec un esprit soumis, en un mot, avec un esprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur, en vous acquittant devant Dieu de toutes vos dettes : et où Dieu fait-il plus volontiers sa demeure, que dans les cœurs purs ? Ainsi, quelque dépourvus que vous puissiez être de toute autre lumière, la lumière de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élèvera. Il ne lui faudra point de dispositions naturelles ; il ne sera point nécessaire que vous soyez de ces grands génies que le monde admire, et à qui le monde donne un si vain encens. Sans cette doctrine qui enfle ; sans être capables par la supériorité de vos vues ou la profondeur de vos raisonnemens, de pénétrer les secrets de la nature les plus cachés, d'éclaircir les questions de l'école les plus épineuses et les plus obscures, de former

de hautes entreprises et de gouverner les états, vous serez capables dans la ferveur de la prière, de recevoir les dons de Dieu, et d'avoir avec lui le commerce le plus sacré, le plus étroit, le plus sensible, le plus touchant. Vous l'avez vu dans l'exemple de votre illustre patronne. Mais si la simplicité de Geneviève a été plus éclairée que toute la sagesse du monde, je puis dire encore que sa foiblesse a été plus forte que toute la puissance du monde : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je l'ai dit d'abord, chrétiens, et je dois ici le redire : c'est le propre de Dieu de se servir d'instrumens foibles, et souvent même des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de sa puissance ; et quand Cassiodore veut faire l'éloge de cette vertu souveraine et sans bornes que nous reconnoissons en Dieu, et qui est un de ses premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute idée, que de s'écrier en s'adressant à Jésus-Christ: O Seigneur ! qui peut douter que vous ne soyez un Dieu, et un Dieu tout-puissant, puisque dans votre sainte humanité, et ensuite dans la personne de vos serviteurs, vous avez rendu les foiblesses et les misères mêmes toute-puissantes ! *O verè omnipotens, qui ipsas miserias fecisti potentes* (1) ! Aussi est-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a opéré des miracles, a triomphé de ses ennemis, non par sa main, mais

(1) Cassiod.

par la main d'une femme. Est-il question de dompter l'orgueil d'un Holopherne ? il suscite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuses et les mettre en fuite ? il y emploie une Débora. Veut-il sauver tout son peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Esther. Mais voici, chrétiens, quelque chose de plus surprenant et qui marque mieux la force de notre Dieu. Car après tout, ces femmes dont parle l'Ecriture, et dont les faits héroïques ont été si hautement loués par le Saint-Esprit, c'étoient des femmes distinguées, des princesses même et des reines, des sujets recommandables selon le monde. Judith possédoit de grands biens, Débora jugeoit le peuple avec une autorité suprême, Esther se trouvoit assise sur le trône. Or, dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle est, ne laisse pas sans miracle de pouvoir beaucoup, et d'être capable d'entreprendre des choses importantes. Mais qu'une bergère telle qu'étoit Geneviève, pauvre, dénuée de tout, sans nom, sans crédit, sans appui, demeurant dans son état vil et méprisable, remplisse le monde du bruit de ses merveilles, exerce un empire absolu sur les corps et sur les esprits, dispose, pour ainsi dire, à son gré, des puissances du ciel, commande aux puissances de la terre, fasse trembler les puissances de l'enfer, devienne la protectrice des villes et des royaumes, ah ! chrétiens, c'est un des mystères que saint Paul a voulu nous faire connoître, lorsqu'il a dit : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Et jamais cette parole de l'Apôtre s'est-elle

accomplie si visiblement et si authentiquement, que dans la personne de cette bienheureuse fille dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Car qu'est-ce que la vie de Geneviève, sinon une suite de prodiges et d'opérations surnaturelles, que l'infidélité même est obligée de reconnoître? Y a-t-il maladie si opiniâtre et si incurable, qui n'ait cédé à l'efficacité de sa prière; et ce don des guérisons que le maître des gentils assure avoir été une des grâces communes et ordinaires dans la primitive Eglise, quand et en qui a-t-il paru avec plus d'éclat? je ne parle pas de ces guérisons secrètes, particulières, faites à la vue d'un petit nombre de témoins, et contre lesquels un esprit incrédule croit toujours avoir droit de s'inscrire en faux: mais je parle de ces guérisons publiques, connues, avérées, et que les ennemis même de la foi n'ont pu contester. Ce miracle des ardens, dont l'église de Paris conserve des monumens si certains; cent autres aussi incontestables que celui-là, qu'il me seroit aisé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un discours qui doit servir à votre édification, ne nous marquent-ils pas de la manière la plus sensible quel pouvoir Geneviève avoit reçu de Dieu pour tous ces effets de grâce et de bonté qui sont au-dessus de la nature? Si son corps après sa mort n'a pas prophétisé comme celui d'Elie, ne semble-t-il pas qu'il ait encore fait plus? n'en est-il pas sorti mille fois une vertu semblable à celle qui sortoit de Jésus-Christ même, ainsi que nous l'apprend l'évangile? n'est-il pas jusque dans le tombeau une

source de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuse relique; et les esprits les moins disposés à en convenir, convaincus par leur propre expérience, ne lui ont-ils pas rendu des hommages? témoin cette action de grâces, en forme d'éloge, qu'Erasme composa, et où il déclara si hautement que notre sainte étoit après Dieu sa libératrice, et qu'il ne vivoit que par le bienfait de son intercession.

Il n'y a que pour elle-même, chrétiens, que Geneviève n'usa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ses plus beaux priviléges ; ayant passé toute sa vie dans des infirmités continuelles, et voulant en cela se conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir sauvé les autres et de ne s'être pas sauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paroître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle se sentoit comblée en souffrant, cette vigueur de l'esprit qui dans un corps infirme la mettoit en état de tout entreprendre et de tout exécuter, n'étoit-ce pas à l'égard d'elle-même un plus grand miracle, que tout ce qu'elle opéroit de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle étoit revêtue, ne trouvoit-elle pas de quoi éclater, ou, selon le terme de saint Paul, de quoi se perfectionner davantage dans une santé languissante, que dans un corps robuste? *Nam virtus in infirmitate perficitur* (1).

A ce don de guérir les corps, ajoutez un autre

(1) 2. Cor. 12.

don mille fois plus excellent, c'est celui de guérir les ames. Ainsi l'avoit prédit le grand évêque d'Auxerre, saint Germain, en disant de Geneviève qu'elle seroit un jour la cause du salut de plusieurs. Prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs a-t-elle retirés de leurs voies corrompues, et remis dans les voies de Dieu? combien de païens et d'idolâtres a-t-elle éclairés dans un temps où les ténèbres de l'infidélité étoient répandues sur la terre; et quels fruits ne produisit point son zèle dans ce royaume maintenant très-chrétien, mais où l'erreur dominoit alors, et étoit placée jusque sur le trône? Qui sait combien d'affligés elle consoloit, combien de misérables elle soutenoit, combien d'ignorans elle instruisoit dans ces saintes et fréquentes visites, où tour à tour elle parcouroit les prisons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faisant partout sentir les salutaires effets de sa charité? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs, depuis tant de siècles, ont été touchés, pénétrés, gagnés à Dieu, et le sont tous les jours par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées, et que nous conserverons comme un des plus riches dépôts? Vous le savez, Seigneur, vous en avez été témoin, et vous l'êtes sans cesse. Vous le savez, dis-je, de quelle onction on est rempli à la vue de ce tombeau, dont vous avez fait notre espérance et notre asile; vous savez quelles lumières on y reçoit, et quels sentimens on en remporte. Daignez, ô mon Dieu! ne tarir jamais cette source féconde de toutes les bénédictions célestes.

Voilà donc, chrétiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer, et que je vous ai d'abord proposé. Geneviève, assez forte dans sa foiblesse pour fléchir les puissances même du ciel, pour humilier les plus fières puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Prenez garde : je dis pour fléchir les puissances même du ciel ; apaisant en faveur des hommes la colère de Dieu ; détournant ses fléaux, et l'engageant à suspendre ses foudres prêts à tomber sur nos têtes ; nous obtenant, après tant de désordres, un pardon que nous n'eussions pas osé demander par nous-mêmes, et dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes ; nous ouvrant tous les trésors de la divine miséricorde, et la forçant en quelque sorte à nous combler de ses richesses. Je dis pour humilier les plus fières puissances de la terre : le fameux et barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce prince, accoutumé au sang et au carnage, marchoit à la tête de la plus nombreuse armée. Déjà l'Allemagne avoit éprouvé les tristes effets de sa fureur ; déjà notre France étoit inondée de ce torrent impétueux, qui répandoit partout devant soi la terreur, et portoit le ravage et la désolation. Que lui opposer, et par où conjurer cette affreuse tempête dont tant de provinces étoient menacées ? Sera-ce par les supplications et les remontrances des plus grands hommes qui tour à tour font sans cesse de nouvelles tentatives auprès de ce redoutable conquérant pour le gagner? Mais enflé de ses succès, il n'en devient que plus audacieux et plus

intraitable ? Sera-ce par les menaces et par les promesses ? Mais ses forces, jusque-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre ; et les plus belles promesses ne répondent point encore à son attente, et ne peuvent contenter son insatiable ambition. Sera-ce par la multitude et la valeur des combattans ? Mais tout plie en sa présence, et sur son passage il ne trouve nul obstacle qui l'arrête. Ah ! chrétiens, l'heure néanmoins approche où ce cruel tyran doit être abattu, et toutes ses forces détruites : ce tison fumant, pour user de cette expression d'Isaïe, sera éteint : et comment ? C'est assez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviève, et qu'elle versera au pied de l'autel. Oui, ces larmes suffisent : l'ennemi se trouble, une subite frayeur le saisit, cette formidable armée est en déroute, et l'orage, comme une fumée, se dissipe. Enfin, je dis pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Avec quel empire a-t-elle commandé aux démons mêmes ? avec quel respect ces esprits de ténèbres ont-ils écouté sa voix, et lui ont-ils obéi ? avec quelle honte ont-ils vu leur domination renversée, et sont-ils sortis des corps, au premier ordre qu'ils en ont reçu ? C'est de quoi nous avons les preuves certaines, et ce qui me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'est pour cela même aussi, mes chers auditeurs, vous le savez, que la sage piété de nos pères n'a pas cru pouvoir mieux défendre et conserver cette ville capitale où nous vivons, qu'en la confiant aux

soins, et la mettant sous la protection de la toute puissante et glorieuse Geneviève : ceci vous regarde, et demande une réflexion particulière. Dès le temps que la monarchie française prit naissance, Dieu lui désigna cette protectrice. Paris devint dans la suite des siècles une des plus nobles et des plus superbes villes du monde : et s'il s'est maintenu jusqu'à présent dans cette splendeur ; si malgré les vicissitudes continuelles des choses humaines, il a subsisté et subsiste encore ; si mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la sécheresse, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'est à sa bienheureuse patronne qu'il en est redevable ? Après les secours qu'il en a reçus dans les plus pressantes nécessités ; après qu'elle l'a si souvent préservé, et des fureurs de la guerre, et de l'ardeur des flammes, et des injures de l'air, et de la stérilité des campagnes, et du débordement des fleuves, les païens auroient érigé Geneviève en divinité : mais vous, mes frères, mieux instruits, vous vous contentez et devez en effet vous contenter de la reconnoître pour votre bienfaitrice ; de l'honorer et de l'invoquer comme votre avocate auprès d'un seul Dieu que vous adorez. Protection visible dont nous avons eu et dont nous avons tous les jours les plus éclatans témoignages ; protection invisible, et non moins efficace en mille rencontres sur la personne de nos rois, et sur tout le corps de l'état ; protection, (le dirai-je, mes chers auditeurs, mais n'est-il pas vrai ?) protection d'autant plus nécessaire, que l'iniquité du

siècle est plus abondante, et doit plus irriter le ciel contre nous.

Car qu'est-ce que cette ville si nombreuse, et quel spectacle présenterois-je à vos yeux, si je vous en faisois voir toutes les abominations? Qu'est-ce, dis-je, que Paris? un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent et les petits et les grands, et les pauvres et les riches, qui profanent même ce qu'il y a de plus sacré, et qui s'établissent jusque dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs: nous n'en connoissons déjà que trop: or que seroit-ce donc, si nous n'avions pas une médiatrice pour prendre nos intérêts auprès de Dieu, et pour arrêter ses coups? Mais après tout, mes frères, Dieu ne se lassera-t-il point? la mesure de nos crimes ne se remplira-t-elle point, et ne pourra-t-il point arriver que ce secours de Geneviève cesse enfin pour nous? Quand les Israélites eurent oublié le Seigneur, jusques à faire des sacrifices à un veau d'or, pendant que Moïse étoit sur la montagne et prioit pour eux, l'Ecriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce législateur. Va, Moïse, lui dit-il, descends de la montagne, et tu verras le désordre de ton peuple: car c'est ton peuple et non plus le mien: *Vade, descende, peccavit populus tuus* (1). Ce n'est plus mon peuple, puisqu'il a choisi un autre Dieu que moi, et que dans l'état de corruption où il est réduit, je ne le connois plus; mais c'est encore le tien,

(1) Exod. 32.

puisque, tout corrompu qu'il est, tu viens intercéder et me solliciter pour lui. Va donc, et tu seras toi-même témoin de ses déréglemens et de ses excès? Tu te promettois quelque chose de sa piété et de sa religion ; mais tu connoîtras en quelle idolâtrie il est tombé depuis qu'il t'a perdu de vue : après s'être abandonné à l'intempérance, aux jeux, aux festins, à la bonne chère; après s'être plongé dans les débauches les plus impures et les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là qui l'ait pu tirer de la servitude : voilà où en est ce peuple qui t'est si cher : *Vade, descende, peccavit populus tuus* (1). Mais laisse-moi, Moïse, ajoute le Seigneur; car je vois bien que c'est un peuple indocile et endurci dans son péché : *Cerno quòd populus iste duræ cervicis sit ;* ne me parle donc plus en sa faveur, ne t'oppose plus au dessein que j'ai de l'exterminer et de le perdre; tes prières me font violence : donne-moi trève pour quelques momens, afin que ma colère éclate ; *Dimitte me, ut irascatur furor meus* (2). Je sais, chrétiens, ce que fit Moïse; qu'il ne désista pas pour cela de demander grâce; qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, lui remontrant qu'il y alloit de sa gloire, l'intéressant par la considération d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; consentant plutôt à être effacé lui-même du livre de vie, que de voir périr ce peuple; et par des instances si fortes, faisant

(1) Exod. 32. — (2) *Ibid.*

enfin changer l'arrêt que la justice divine avoit prononcé; mais vous savez que ce ne fut pas sans des suites bien funestes et bien terribles, puisqu'outre les vingt-trois mille hommes que Moïse, pour punir ce scandale, fit passer par le fil de l'épée, de tous les autres qui se trouvèrent coupables, il n'y en eut pas un qui entrât dans la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette vérité qui ne vous convient que trop? n'en faites-vous pas vous-mêmes l'application, et n'en découvrez-vous pas déjà tout le mystère? Tandis que Geneviève vivoit sur la terre, et qu'elle animoit le peuple par sa présence et par son exemple, Paris étoit dans la ferveur, et l'on admiroit l'innocence et la sainteté de ce petit nombre de chrétiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modèle, et que Geneviève est sur la montagne, où elle représente à Dieu nos besoins, nous nous licencions, nous nous faisons des idoles à qui nous présentons notre encens, des idoles d'or, des idoles de chair, et comme les Israélites, nous nous disons les uns aux autres : Voilà les dieux que nous devons servir : *Hi sunt Dii tui* (1). Or sur cela, mes chers auditeurs, le Seigneur si indignement traité, et si justement courroucé contre nous, n'a-t-il pas le droit de dire à la sainte patronne dont vous implorez auprès de lui l'assistance, ce qu'il disoit à Moïse : *Vade, descende, peccavit populus tuus;* Allez, et voyez quel est ce peuple pour qui vous employez

(1) Exod. 32.

avec tant de zèle votre crédit ; que ce soit votre peuple, j'y consens ; mais ce n'est plus le mien ; car c'est un peuple idolâtre : idolâtre du monde, qu'il adore comme son Dieu ; idolâtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à se remplir par tous les moyens que lui suggère son insatiable convoitise ; idolâtre des grandeurs du monde, où ses ambitieux désirs le font sans cesse aspirer ; idolâtre des plaisirs du monde et des plus infâmes voluptés, où il demeure honteusement plongé. Pourquoi donc vous tenez-vous entre lui et moi ? pourquoi entreprenez-vous de toucher ma miséricorde, et que ne laissez-vous agir ma justice : *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Qui doute, encore une fois, chrétiens, que Dieu ne parle, ou ne puisse parler de la sorte à Geneviève, et qui sait si Geneviève elle-même, indignée que nous secondions si mal ses soins, ne se retirera pas ? si peut-être elle ne se tournera pas contre nous ? car les saints n'ont pas moins de zèle pour la gloire de Dieu, que pour notre salut ; qui sait, dis-je, je le répète, qui sait si Geneviève, de sa part, ne répondra point à Dieu : Seigneur, vous êtes juste, et tous vos jugemens sont équitables ; j'ai veillé sur ce peuple que vous aviez confié à ma garde ; je vous ai mille fois offert pour lui mes vœux, et vous les avez écoutés ; mais c'est toujours un peuple infidèle, un peuple endurci ; j'en ai pris soin, et rien ne le touche, rien ne le guérit : je le remets entre vos mains, et je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que nous

attirions sur nous une telle malédiction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute spéciale sur cette ville ; mais aussi cette providence de faveur a ses bornes, qu'elle ne passe point, et hors desquelles elle ne nous suivra point. Geneviève, il est vrai, fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point servir à fomenter vos désordres, et à vous autoriser dans votre impénitence. Dès que vous en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, et jamais ils ne cesseront ; mais quand vous en abuserez pour pécher avec plus d'impunité, avec plus d'obstination et plus d'audace, ce seroient alors des miracles contre Dieu même ; et qui peut croire que Dieu voulût communiquer à ses saints sa toute-puissance, ou qu'ils voulussent la recevoir, pour en user contre ses propres intérêts ? Que faut-il donc faire ? imiter la foi de sainte Geneviève, la ranimer dans nos cœurs, la réveiller, cette foi divine ; avec cela, si nous ne faisons pas les mêmes miracles que Geneviève a faits, nous en ferons d'autres, c'est-à-dire, nous nous convertirons, et nous rentrerons en grâce avec Dieu ; nous guérirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les suites sont encore bien plus dangereuses et plus funestes pour nous ; nous confondrons l'enfer, et nous le surmonterons, en nous dégageant de ses piéges et de la honteuse captivité où il nous tient asservis ; nous chasserons de notre cœur les démons qui nous possèdent, le démon de l'avarice, le démon de l'ambition, le démon de l'impureté ; nous triompherons du monde et de tous

ses charmes : car voilà les miracles que Dieu exige de nous, et pour lesquels Jésus-Christ nous a promis sa grâce : *Signa autem eos qui crediderint, hæc sequentur : in nomine meo dæmonia ejicient; super ægros manus imponent, et benè habebunt* (1). Aux premiers temps de l'Eglise, tout cela s'accomplissoit à la lettre dans l'ordre de la nature ; maintenant que l'Eglise n'a plus besoin de ces témoignages sensibles, tout cela peut s'accomplir en esprit, et dès aujourd'hui s'accomplira, si nous le voulons, dans l'ordre surnaturel. Sans ces miracles, ne comptons point sur la protection de Geneviève : car elle n'est point la protectrice de nos vanités et de notre luxe, de notre mollesse et de nos sensualités, de notre amour-propre et de nos passions.

Ah ! grande sainte, reprenez en ce jour tout votre zèle pour notre sanctification et notre salut ; et dès ce même jour nous reprendrons les voies de notre Dieu, et nous embrasserons une vie toute nouvelle. Comme prédicateur de l'évangile, je ne viens point ici vous demander, pour mes auditeurs, des prospérités temporelles ; c'est ce qui les a perdus en mille rencontres, et c'est ce qui achèveroit de les perdre ; je ne vous prie point de détourner de nous les fléaux salutaires qui peuvent nous rappeler de nos égaremens et nous convertir : l'effet de cette prière nous seroit trop préjudiciable et trop funeste. Mais ce que je vous demande, et ce que doit vous demander tout chrétien éclairé des lumières de la

(1) Matth. 15.

foi, ce sont les grâces de Dieu; ces grâces purement spirituelles, ces grâces fortes et victorieuses, ces grâces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions et les adversités humaines nous sont pour cela nécessaires, j'ose, en mon nom et au nom de toutes les ames vraiment fidèles, vous supplier de nous les obtenir. Agissez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoissez dans Dieu nos véritables intérêts, et nos intérêts sont bien mieux entre vos mains que dans les nôtres. Cependant, chrétiens, il nous reste à voir comment enfin la bassesse de Geneviève, pour user toujours de cette expression, a été plus honorée que toute la grandeur du monde : c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il est de l'honneur de Dieu que ses serviteurs soient honorés, et qu'après les avoir employés à procurer sa gloire, il prenne soin lui-même de les glorifier. C'est sur quoi le Prophète royal lui disoit: Seigneur, vous savez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçu; et s'ils ont eu le bonheur de vous faire connoître parmi les hommes, ils en sont bien payés par le haut degré d'élévation où vous les faites monter dans le ciel, et même par la profonde vénération où leurs noms sont sur la terre: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (1). Or, entre les saints, il semble que Dieu s'attache spécialement à élever ceux qui dans le monde se

(1) Psalm. 138.

sont trouvés aux plus bas et aux derniers rangs. Les saints rois, tout rois qu'ils ont été, sont moins connus et moins révérés que mille autres saints qui sont sortis des plus viles conditions, et qui ont vécu dans l'obscurité et dans l'oubli. Comme si Dieu, jusque dans l'ordre de la sainteté, se plaisoit encore à humilier la grandeur du siècle, et à faire voir une prédilection particulière pour les petits : *Et exaltavit humiles* (1). Ainsi, pour ne me point éloigner de mon sujet, Geneviève, quoique bergère, et rien de plus, a-t-elle été jusqu'à présent honorée, et l'est-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus grand; je veux dire, honorée par les princes et les rois, honorée par les évêques et les prélats de l'Eglise, honorée par les saints, enfin, honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long récit de faits que les écrivains ont recueillis; en voici quelques-uns plus marqués, et qui pourront me suffire : écoutez-les.

Honorée par les princes et les rois. L'histoire nous apprend combien Chilpéric, l'un des premiers rois de notre France, et encore païen, la respecta; jusqu'à lui donner un accès libre dans son palais et au milieu de sa cour; jusqu'à l'entretenir, à la consulter et à suivre ses conseils; jusqu'à révoquer un arrêt porté contre des criminels qu'il vouloit punir sans rémission, et dont il ne put néanmoins se défendre d'accorder la grâce aux sollicitations de Geneviève. Nous savons quel fut son crédit

(1) Luc. 1.

auprès de Clovis, combien elle contribua à la conversion de ce prince infidèle et de tout son royaume, quelles conférences elle eut sur cette importante affaire avec l'illustre Clotilde, quels moyens elle lui fournit pour l'accomplissement de ce grand dessein, et quel succès répondit à ses vœux, et consomma heureusement une si sainte entreprise. On a vu dans le cours de tous les âges suivans, nos rois eux-mêmes venir à son tombeau, et là déposer toute la majesté royale pour fléchir les genoux en sa présence, pour lui présenter leurs hommages, pour lui adresser leurs prières, pour reconnoître son pouvoir, et pour lui soumettre en quelque sorte leur couronne et leurs états. O triomphe de notre religion! les tombeaux des rois sont foulés aux pieds, et le tombeau d'une bergère est révéré comme un sanctuaire : pourquoi? parce que Dieu veut couronner son humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les évêques et les prélats de l'Eglise. Quelle idée en conçut saint Germain, évêque d'Auxerre, et en quels termes s'en expliqua-t-il? Poussé par l'esprit de Dieu, il passoit en Angleterre pour y combattre l'hérésie victorieuse et triomphante, et pour y établir la grâce de Jésus-Christ contre les erreurs de Pélage; mais sur sa route, combien s'estima-t-il heureux d'avoir trouvé Geneviève encore enfant? Avec quelle admiration vit-il dans un âge si tendre une raison si avancée, des lumières si pures, des connoissances si justes, des inclinations si saintes, et une piété si solide et si chrétienne? De quels éloges et de quelles bénédictions

la combla-t-il? Sans égard ni à l'obscurité de sa naissance, ni à la pauvreté de sa famille, de quoi félicita-t-il les parens, et qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir? il la considéra et la recommanda comme un des plus précieux trésors que possédât la France, et un des plus riches dons que le ciel eût faits à la terre. Quels témoignages lui rendit le généreux et glorieux évêque de Troyes, saint Loup? Quels sentimens en eut le vénérable et zélé archevêque de Reims, saint Remi? et que ne puis-je parler de tant d'autres qui, tout pasteurs des ames qu'ils étoient, ne crurent point avilir leur ministère ni se dégrader, en lui communiquant leurs desseins, en recevant ses avis, en écoutant ses humbles et respectueuses remontrances, en entrant dans ses vues, et profitant, si j'ose le dire, de ses instructions?

Honorée des saints. Je n'en veux qu'un exemple; il est mémorable, et c'est celui du fameux Siméon Stylite. Cet homme tout céleste, cet homme, le miracle de son siècle par l'austérité de sa pénitence, du fond de l'Orient et du haut de cette colonne où il n'étoit occupé que des choses divines, aperçut l'éclatante lumière qui brilloit dans l'Occident, connut tout le mérite et toute la sainteté de Geneviève, porta vers elle ses regards, la salua en esprit, et l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples : où son nom ne s'est-il pas répandu, et dans quel endroit du monde chrétien n'a-t-il pas été parlé d'elle? Elle n'étoit pas encore en possession de cette gloire immortelle dont elle jouit dans le séjour

bienheureux, que la voix publique la mit au rang des saints, la béatifia et la canonisa. Le jugement des fidèles prévint le jugement de l'Eglise; et l'événement nous a bien appris que la voix du peuple étoit dès-lors la voix de Dieu même.

Ce n'est pas qu'elle n'ait eu des persécutions à soutenir. Dieu, qui l'avoit prédestinée pour la couronner dans le ciel, lui fit éprouver sur la terre le sort de ses élus; et plus il voulut rehausser l'éclat de son triomphe, plus il exerça sa patience et lui laissa essuyer de violens combats. Nous savons qu'il y eut un temps orageux, où ce soleil parut obscurci, où cette ame si innocente et si nette se trouva chargée des plus atroces accusations et des plus noires calomnies; où tous les ordres ecclésiastiques et séculiers, se tournèrent contre elle; où sa vertu fut traitée d'hypocrisie et d'illusion; où les merveilleux effets de son pouvoir auprès de Dieu furent attribués aux sortiléges et à la magie. Nous le savons; mais aussi n'ignorons-nous pas que le soleil sortant du nuage qui le couvroit, n'en est que plus lumineux; et que toutes les suppositions de l'envie, toutes ses inventions contre Geneviève ne servirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour, et à lui donner une splendeur toute nouvelle. Les évêques se firent ses apologistes; bientôt les esprits furent détrompés, le mensonge fut confondu, la vérité tirée des ténèbres qui l'enveloppoient, l'innocence hautement confirmée, et l'incomparable vierge dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la mémoire, remise dans son premier

lustre, et rétablie dans sa première réputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviève, quels honneurs lui ont rendus le ciel et la terre? le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devînt, pour ainsi parler, encore plus présente par une protection continuelle; la terre, où elle répand les saintes richesses qu'elle va puiser dans le sein de la divinité, et qu'elle nous communique si abondamment.

C'est de cette terre d'exil que nous faisons monter vers elle, et que nous lui offrons notre encens. Culte le plus solennel : nous voyons pour cela toutes les sociétés de l'Eglise se réunir, les plus augustes compagnies s'assembler, tout le peuple, grands et petits, paroître en foule, et chacun se faire un devoir de contribuer par sa présence à la pompe de ces cérémonies et de ces fêtes, où, comme l'arche du Seigneur, sont portées avec tant d'appareil les précieuses reliques dont nous avons éprouvé mille fois, et dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel : il y a des dévotions particulières et propres de certaines ames, de certains états; celle-ci est la dévotion commune de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien et le plus constant : tout s'altère et tout se ralentit par le nombre des années. Des pieux exercices que nos pères pratiquoient, combien se sont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont succédé, ou par une prétendue force d'esprit dont on s'est piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté : mais depuis tant

de siècles on a toujours conservé, surtout dans cette ville capitale, les mêmes sentimens à l'égard de Geneviève ; ceux qui nous ont précédés nous les ont transmis ; nous les avons, et nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les fassent eux-mêmes passer aux autres qui les suivront jusqu'à la dernière consommation des temps. La face des choses a changé bien des fois ; mais dans les différentes situations des affaires et au milieu de toutes les révolutions, le culte dont je parle a toujours subsisté. La face des choses changera encore : car dans la vie humaine y a-t-il rien qui ne soit sujet aux vicissitudes et aux variations ? mais malgré les variations et les vicissitudes, jugeant de l'avenir par le passé, ce culte, si solidement établi et si profondément gravé dans les cœurs, subsistera. L'hérésie l'a combattu, le libertinage en a raillé ; mais tous les efforts de l'hérésie, toutes les impiétés du libertinage ne lui ont pu donner la moindre atteinte ; il s'est maintenu contre toutes les attaques, et jamais les plus violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux : il y a certains temps de l'année, certaines fêtes et certains jours où la piété des peuples se réveille, et où ils donnent des marques plus sensibles de leur religion : telle est la fête que nous célébrons aujourd'hui. Il semble qu'à ce grand jour tous les cœurs se raniment ; on voit le tombeau de Geneviève entouré et comme investi de troupes innombrables de supplians, qui se relèvent sans cesse et se succèdent. Le temple qui les reçoit, cet auguste et vénérable

monument de la pieuse antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette sainte maison, il n'est point d'ames si indifférentes, qui ne se trouvent ou saisies d'une crainte respectueuse, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de sacrifices offerts au Dieu vivant! que de vœux présentés à Geneviève! que de cantiques récités en son honneur! que de larmes répandues à ses pieds! Ah! chrétiens, que ces sentimens de religion si ardens et si vifs, ne sont-ils d'ailleurs aussi efficaces et aussi parfaits qu'ils le devroient être! Mais nous en abusons, et nous les corrompons; nous allons à Geneviève avec des cœurs tendres pour elle, et durs pour Dieu; nous demandons à Geneviève qu'elle nous conduise au port du salut où Dieu nous appelle, et nous n'en voulons pas prendre la voie que Dieu nous a marquée; nous apportons auprès des cendres de Geneviève nos péchés pour en obtenir la rémission, et nous ne voulons ni les expier par la pénitence, ni même en interrompre le cours par la réformation de nos mœurs; nous prétendons honorer Geneviève, sans cesser de déshonorer Dieu et de l'outrager. Comment l'entendons-nous, et par où avons-nous cru jusqu'à présent pouvoir faire une si monstrueuse alliance?

Quoi qu'il en soit, vous voyez dans notre sainte l'accomplissement de cette parole du Saint-Esprit, que la mémoire du juste sera éternelle: *In memoriâ æternâ erit justus* (1); au lieu que celle des pécheurs périra, et périt en effet tous les jours:

(1) Psalm. 111.

Periit memoria eorum (1). Tant de grands, idolâtres de leur grandeur, et enflés de leur fortune, étoient recherchés, respectés, redoutés sur la terre, tandis que l'humble Geneviève ne pensoit qu'à y servir Dieu; ils n'étoient attentifs qu'à leur propre gloire, et elle n'étoit attentive qu'à la gloire de Dieu; ils ne travailloient qu'à éterniser leur nom dans le monde, et elle ne travailloit qu'à y rendre le nom de Dieu plus célèbre. Qu'est-il arrivé? toute la grandeur des uns s'est évanouie, leur fortune dans un moment a été détruite, ils ont disparu; et la mort, en les faisant disparoître aux yeux des hommes, les a effacés de notre souvenir. Où parle-t-on d'eux; et si l'on parle de quelques-uns, est-ce pour solenniser leurs fêtes? est-ce pour chanter publiquement leurs louanges? est-ce pour implorer auprès de Dieu leur secours? est-ce pour se prosterner devant leurs tombeaux? je dis devant ces tombeaux abandonnés et déserts, ces tombeaux d'où nous ne remportons qu'une triste et lugubre idée de la fragilité humaine; ces tombeaux, où souvent, sans nulle réflexion à celui qu'ils couvrent de leur ombre et qu'ils tiennent enseveli dans les ténèbres, nous allons seulement vanter les ornemens qui frappent notre vue, et admirer les inventions de l'art dans la matière qui les compose: voilà, grands du siècle, à quoi se termine cette fausse gloire dont vous êtes si jaloux. Mais la gloire des saints, et en particulier la gloire de Geneviève, est une gloire solide et durable; sans avoir jamais

(1) Psalm. 9.

cherché à briller dans le monde, elle y est plus connue et plus révérée que tous les monarques et tous les conquérans du monde. Ce n'est pas que, par rapport au monde, Dieu n'ait laissé et ne laisse encore bien des saints, après leur mort, dans l'état obscur où ils ont voulu vivre ; mais que leur importe que leurs noms soient inconnus aux hommes, lorsqu'ils sont marqués avec les caractères les plus glorieux dans le livre de vie? leur humilité n'est-elle pas abondamment récompensée par ce poids immense d'une gloire immortelle dont ils sont comblés dans le séjour même de la gloire ? C'est à cette gloire, chrétiens, que nous devons aspirer sans cesse ; c'est à l'égard de cette gloire qu'il nous est permis de penser à nous élever, à nous pousser, à nous avancer. Travaillons-y selon les exemples et sous les auspices de l'illustre Geneviève : selon ses exemples, puisque Dieu nous la propose aujourd'hui comme notre modèle : sous ses auspices, puisque nous l'avons choisie, et que Dieu lui-même nous l'a donnée pour notre avocate auprès de lui, et notre patronne. Imitons ses vertus, pour nous rendre dignes de sa protection, et servons-nous de sa protection, pour nous mettre en état de bien imiter ses vertus. C'est ainsi que nous aurons part à ses faveurs en cette vie, et à son bonheur dans l'autre, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a fait saint par l'efficace de sa foi et de sa douceur. Dans l'Ecclésiastique, chap. 45.

C'EST la conclusion de l'éloge que l'Ecriture sainte a fait de Moïse ; mais il semble qu'en faisant cet éloge, elle ait eu au même temps en vue le glorieux saint François de Sales, dont nous célébrons la fête, et je n'aurois qu'à suivre dans le texte sacré le parallèle de ces deux grands hommes, pour satisfaire pleinement à ce que vous attendez de moi, et pour vous donner une haute estime de celui que vous honorez en cette Eglise. Car prenez garde, s'il vous plaît : le Saint-Esprit entreprenant lui-même de canoniser Moïse, dit que ce saint législateur eut une grâce spéciale pour être chéri de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus* (1) ; que sa mémoire est en bénédiction : *Cujus memoria in benedictione est ;* que Dieu l'a égalé dans sa gloire aux plus grands saints : *Similem illum fecit in glorià Sanctorum ;* que par la vertu de ses paroles, il a apaisé les monstres : *Et in verbis suis monstra placavit ;* que le Seigneur l'a glorifié

(1) Eccles. 45.

en présence des rois : *Glorificavit illum in conspectu regum ;* qu'il lui a confié la conduite et le gouvernement de son peuple : *Et jussit illi coram, populo suo,* qu'il l'a établi pour enseigner à Israël et à Jacob une loi dont la pratique doit être une source de vie : *Et dedit illi legem vitæ et disciplinæ ;* mais surtout qu'il l'a fait saint en considération de sa foi et de sa douceur : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Je vous demande, chrétiens, si vous ne reconnoissez pas à tous ces traits, le grand évèque de Genève, et si, dans le dessein que j'ai de lui en faire l'application, vous ne m'avez pas déjà prévenu ? Un saint chéri de Dieu et des hommes, un saint dont la mémoire est partout en bénédiction, un saint qui a dompté les monstres de l'hérésie et du schisme, un saint respecté et honoré des monarques de la terre, un saint qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de Dieu, un saint qui a instruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété, un saint instituteur et auteur de cette admirable règle qui a sanctifié tant d'épouses de Jésus-Christ, mais particulièrement un saint canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum ;* encore une fois, mes chers auditeurs, n'est-ce pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là : c'est la plus juste et la plus parfaite idée que nous puissions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'apôtre de la Savoie, l'oracle et le prédicateur de la France, le modèle des prélats, le protecteur des intérêts de

Dieu dans les cours des princes, le fléau de l'hérésie, le défenseur de la vraie religion, le père d'un ordre florissant, en un mot, l'ornement de notre siècle : mais nous comprendrons tout cela, en disant que ce fut, comme Moïse, un homme doux, et par sa douceur, capable, aussi bien que Moïse, de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractère de notre saint, qui fera le sujet, non-seulement de son panégyrique, mais de votre instruction et de la mienne : car à Dieu ne plaise que je sépare l'un de l'autre, ni que je prétende aujourd'hui louer ce saint évêque, uniquement pour le louer et pour l'élever; son éloge doit être notre édification, et tout ensemble notre confusion : l'édification de notre foi, et la confusion de notre lâcheté. C'est ici un saint de nos jours, et par là même plus propre à faire impression sur nos cœurs; un saint dont les exemples encore récens, ont je ne sais quoi de vif, qui nous anime et qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un simple culte; il s'agit de nous former sur lui, comme il s'est lui-même formé sur le Saint des saints, qui est Jésus-Christ, et voilà pourquoi nous avons besoin du secours du ciel. Demandons-le par l'intercession de la reine des vierges. *Ave, Maria.*

Quand je parle de la douceur, et que je fonde toute la gloire du saint évêque de Genève sur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune qui se trouve en de médiocres sujets, et qui n'ait rien de grand et de

relevé. La douceur, dit excellemment saint Ambroise, appelée dans l'homme humanité, est en Dieu l'un des plus spécifiques et des plus beaux attributs de la divinité. Car, ajoute ce saint docteur, de voir un Dieu aussi puissant et aussi indépendant que le nôtre, souffrir néanmoins ce qu'il souffre des impies; et malgré leur impiété, conserver pour eux un cœur de père, faire luire sur eux son soleil, les prévenir de ses bienfaits, et les combler de ses grâces, n'est-ce pas ce qu'il y a dans ce souverain maître de plus admirable? Tout le reste, si je l'ose dire, ne m'étonne point : qu'étant Dieu, il soit éternel, c'est une conséquence de son être, qui ne surprend point ma raison; mais qu'étant Dieu, il soit patient jusqu'à l'excès, et comme insensible aux injures qu'il reçoit; que même il en aime les auteurs, et qu'il les recherche, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à saint Paul ce que c'est que l'incarnation du Verbe, cet ineffable et auguste mystère? rien autre chose que la bénignité d'un Dieu sauveur qui a paru avec éclat, et qui s'est révélée au monde : *Cùm autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (1). Aussi que n'a pas fait le Fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le christianisme, puisqu'il l'a canonisée si hautement : *Beati mites* (2); puisqu'il l'a proposée comme l'abrégé de toute sa doctrine : *Discite à me, quia mitis sum* (3); puisqu'il en a fait l'apanage de sa royauté : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* (4); puisque son précurseur

(1) Epist. ad Tit. 3. — (2) Matth. 5. — (3) Matth. 11. — (4) Matth. 21.

s'en est servi comme d'une preuve sensible que cet agneau de Dieu étoit le Messie : *Ecce Agnus Dei* (1) ; puisque l'Apôtre exhortant les fidèles, et voulant les engager par ce que Jésus-Christ avoit eu de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet homme-Dieu : *Obsecro vos per mansuetudinem Christi* (2) ; puisqu'au rapport du sixième concile, on ne représentoit Jésus-Christ, dans les premiers siècles de l'Eglise, que sous la figure de pasteur, si toutefois on peut appeler figure ce qui étoit une solide et incontestable vérité. En voilà trop, chrétiens, pour ne pas connoître tout le prix et toute l'excellence de la douceur; laquelle, après tout, n'est pas tant une vertu particulière, qu'un tempérament général de toutes les vertus. Car la grâce a son tempérament aussi bien que la nature; et la douceur chrétienne, au sentiment même de l'illustre François de Sales, n'est qu'une certaine constitution de l'homme intérieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en lui-même, et bienfaisant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne se répande en quelque sorte sur toutes les vertus; réglant les entreprises de la force, modérant l'extrême sévérité de la justice, inspirant du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zèle, dépouillant la charité de toute affection propre, pour lui en donner d'universelles. Un homme avec de telles dispositions est sans doute un homme débonnaire et doux. Vertu sublime, mais surtout vertu la plus efficace et la

(1) Joan. 1. — (2) 2. Cor 11.

plus puissante, comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de saint François de Sales.

Je trouve que ce saint prélat a été choisi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé sa vie et ses glorieux travaux : premièrement, pour combattre et détruire l'hérésie; secondement, pour rétablir la piété chrétienne presque entièrement ruinée. Il a fait pour l'un et pour l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme apostolique; et il a eu des succès que nous aurions peine à croire, si les témoignages encore vivans, avec le consentement public, n'en étoient une double conviction. Mais je prétends que c'est à sa douceur que ces bénédictions du ciel doivent être singulièrement attribuées. Voici donc le partage de ce discours. François, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie : c'est le premier point. François, par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise : c'est le second point. Tous deux feront le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

De dire que la Providence ait permis la propagation de l'hérésie dans le diocèse de Genève, pour donner à François de Sales une matière de triomphe, c'est une pensée, chrétiens, qui n'est pas hors de toute vraisemblance, et qui peut absolument s'accorder avec les secrets et adorables conseils de la prédestination divine. J'aime mieux dire néanmoins, ce sentiment est plus conforme à la conduite ordinaire du ciel, que supposé le désastre de ces peuples

voisins de la France, Dieu suscita cet homme apostolique, pour être tout ensemble et leur prince et leur pasteur : de même qu'autrefois il suscita David en faveur des Israélites : *Et suscitabo pastorem unum, servum meum David : ipse erit princeps in medio eorum* (1). Vous savez en quel état se trouvoit réduit ce pays infortuné, quand Dieu usa envers lui de cette miséricorde. Genève, dont la seigneurie avoit été contestée pendant plusieurs siècles entre les évêques et les comtes genevois, étoit à la fin devenue sujette de l'hérésie. Depuis soixante ans elle avoit secoué le joug des puissances de la terre et du ciel, pour se soumettre à celles de l'enfer; la religion nouvelle de Calvin s'y étoit retranchée comme dans son fort; et la France avoit eu au moins le bonheur de pousser ce poison hors de son sein, après l'y avoir malheureusement conçu; Dieu ne voulant pas que ce royaume très-chrétien fût le siége et le rempart de l'erreur. C'étoit un triste spectacle de voir tous les environs de Genève, c'est-à-dire, des provinces entières, embrasées du même feu que cette ville infidèle : plus de loi, ni de prophète; les pierres du sanctuaire étoient dispersées, les temples détruits ou profanés. Jérusalem ne fut jamais plus digne de larmes : car elle n'avoit été violée que par ses ennemis : *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus* (2); au lieu que Genève, selon l'expression d'Isaïe, étoit infectée de ses propres habitans : *Terra infecta est ab habitatoribus suis* (3). Eux-mêmes avoient

(1) Ezech. 34. — (2) Jerem. Threu. 1. — (3) Isaï. 24.

porté les mains sur l'autel du Seigneur, pour le renverser; eux-mêmes avoient aboli les sacrifices, et rompu l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs pères : *Quia transgressi sunt leges, dissipaverunt fœdus sempiternum* (1). Or, qui réparera ces ruines? ne faut-il pas la force d'un conquérant, pour purger cette terre de tant de monstres? Non, il ne faut que la douceur de François de Sales.

Il me semble que j'entends les anges tutélaires de Genève, qui en font à Dieu la demande et le vœu public, en lui adressant ces belles paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ* (2); Seigneur, vous vous voyez ici désormais comme dans une terre étrangère, depuis qu'elle n'est plus de votre obéissance; envoyez au plutôt l'agneau que vous avez choisi, pour la soumettre et pour y rétablir votre empire. Dieu les exauce, mes chers auditeurs; François, quoique l'aîné d'une illustre maison dont il devoit être l'appui, éclairé des lumières du ciel, abandonne tous les avantages de sa naissance, renonce même à son patrimoine, pour se consacrer et pour donner ses soins à l'Eglise de Genève. Le duc de Savoie forme un dessein digne de sa piété : ce prince entreprend la conversion de ce grand diocèse, et François le seconde dans cette entreprise. Il en reçoit la mission de son évêque, qui put bien lui dire en cette rencontre ce que le Sauveur disoit à ses disciples : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos* (3); Je vous envoie comme un agneau au milieu des

(1) Isaï. 24. — (2) Isaï. 16. — (3) Luc. 10.

loups. Le saint siége autorise ce choix ; et afin qu'il soit encore plus authentique, le nouvel apôtre est nommé successeur à l'évêché de Genève. Dignité qu'il ne cherche point, et qu'il ne refuse point : qu'il ne cherche point, parce que c'est un titre d'honneur; mais aussi qu'il ne refuse point, parce qu'il l'envisage comme un moyen que la Providence lui fournit pour travailler plus efficacement à la destruction de l'hérésie. Ainsi, chrétiens, le voilà cet agneau choisi de Dieu, pour exercer sur ces peuples égarés une domination aussi puissante que sainte. Oui, Genève lui obéira; il est son prince, et elle relève de lui; il est son pasteur, et elle est son troupeau ; les droits qu'il a sur elle ne souffrent point de prescription : tant qu'elle portera le caractère du baptême, elle n'effacera jamais les marques de sa dépendance. Si les armes de la Savoie n'ont rien pu sur elle, il faut qu'elle soit vaincue par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers auditeurs, dans cette vigne désolée, qui refleurit à sa vue pour porter bientôt des fruits de grâce; il y marche, mais comme un géant; autant de pas qu'il fait, autant de conquêtes. Partout il arbore l'étendard de la vraie religion ; partout on ne voit que des églises renaissantes; partout les saints, dégradés, pour ainsi dire, et privés du culte qui leur est dû, sont rétablis dans leurs anciens titres et dans tous leurs honneurs. Chaque jour ramène de nouveaux sujets à Jésus-Christ, et chaque jour grossit la moisson que François prend soin de recueillir. Ah! chrétiens, que ne peut point

un homme possédé de l'esprit de Dieu, et libre des intérêts de la terre ! Vous savez combien la conversion d'une ame engagée dans l'erreur, est un ouvrage difficile : ce retour du mensonge à la vérité, surtout dans un esprit opiniâtre, est mis au nombre des miracles, tant il est rare. Rappeler un homme du péché à la grâce, c'est beaucoup, disoit Pierre de Blois ; de l'idolâtrie païenne le convertir à la connoissance d'un Dieu, c'est quelque chose de plus ; mais de l'hérésie embrassée volontairement et défendue avec obstination, le faire revenir à la créance orthodoxe et catholique, c'est une espèce de prodige. Nous avons bien vu des peuples, dit un savant historien, quitter tout d'un coup la superstition pour se soumettre à la foi chrétienne ; un Xavier a de la sorte converti lui seul des millions d'ames ; l'hérésie a eu ses décadences, tantôt par la succession des temps, comme la pélagienne, tantôt par le changement des états, comme l'arienne, quelquefois par la force des armes, comme plusieurs autres ; mais que des provinces entières, sans autre secours que celui de la parole, aient été réduites d'une créance hérétique à l'obéissance de la foi, c'est ce que nous ne lisons point dans l'histoire de l'Eglise. Non, mes chers auditeurs, on ne le lisoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eût opéré cette merveille : elle étoit réservée à nos jours, ou plutôt à sa vertu : car il est vrai que jamais apôtre ne travailla avec de plus prompts et de plus merveilleux succès. A peine eut-il prêché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de six

cents personnes ouvrirent les yeux et renoncèrent à l'erreur qui les aveugloit. Le démon de l'hérésie fuit de toutes parts, et le zélé prédicateur de la vérité le poursuit jusque dans Genève, où ce fort-armé régnoit en paix ; l'enfer est confondu, ses ministres mêmes sont ébranlés ; François les gagne, et en fait des ministres de l'évangile.

Dispensez-moi, chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eut ce saint prélat, et qu'il remporta sur l'hérésie : ce qui n'a pas épuisé sa charité, lasseroit peut-être votre patience. Tout le Chablais fut étonné de se voir catholique ; mais d'un étonnement bien plus heureux que celui dont le monde, selon les termes de saint Jérôme, fut autrefois surpris en se voyant arien. Genève est forcée de payer le juste tribut d'un grand nombre de ses citoyens, qui discernent enfin la voix de leur pasteur. De tous les endroits de la France l'hérésie vient lui faire hommage, et presque tous ceux de ce royaume qui pensent à leur conversion, vont chercher l'évêque de Genève ; il y dispose, par ses soins, l'un des plus grands hommes de notre siècle, le connétable de Lesdiguières ; et pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne soit établi sur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'est point ici un sujet dont la vérité puisse être altérée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits. Je parle suivant la déposition publique et juridique des témoins les plus irréprochables : témoins oculaires, témoins illustres, et pour leur doctrine et pour leur piété, qui nous

apprennent que François de Sales, par l'ardeur de son zèle et ses glorieux travaux, gagna à l'Eglise et convertit plus de soixante et dix mille hérétiques.

Mais dites-moi, chrétiens, comment s'accomplit ce miracle? comment François trouva le secret de dompter ces esprits rebelles? quelles armes il opposa à l'esprit de ténèbres, et de quel charme il usa pour adoucir la fierté de l'hérésie et pour la rendre traitable? Ce fut un charme, sans doute, mais un charme innocent que lui fournit la sagesse incréée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (1). La douceur de son esprit le mit en possession de tant de cœurs; et si vous m'en demandez la raison, je la donne en deux mots : c'est que pour exécuter ce grand ouvrage, il fallut souffrir beaucoup, et agir de même : or ce fut la douceur chrétienne qui lui rendit tout supportable et tout possible : tout supportable; car ce fut une douceur patiente : tout possible; car ce fut une douceur entreprenante et agissante. D'où je conclus que c'est par cette vertu qu'il a si glorieusement triomphé de l'erreur.

Douceur patiente et à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier son ministère? Autant que sa réputation est entière et saine en elle-même, autant est-elle déchirée par les ennemis de Dieu. Mais ce sont les partisans du mensonge, disoit-il; permettons-leur cette vengeance; il y a quelque espèce de justice pour eux, et beaucoup de gloire pour nous; aimons-

(1) Matth. 5.

les et gagnons-les à Dieu ; ils seront les premiers à nous justifier. De là ses propres calomniateurs, en l'outrageant par intérêt, l'aimoient par inclination ; cette inclination, quoique forcée, préparoit la voie à François de Sales, pour entrer dans ces cœurs endurcis ; et je puis dire que c'étoit aussi comme la grâce prévenante qui les disposoit à se reconnoître, et à sortir de leur égarement. Combien d'insultes a-t-il reçues, et combien sa douceur en a-t-elle remporté de signalées victoires sur ceux même qui l'insultoient? Il veut rétablir l'église de Thonon ; toute la ville se soulève contre lui ; on court aux armes ; les nouveaux convertis les prennent pour sa défense. Ah! mes chers enfans, s'écrie-t-il, en s'adressant à ses défenseurs, vous ne savez pas encore sous quelle loi vous vivez, et de quel esprit vous devez être animés. En pensant défendre le pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix, et nous ne pouvons la rebâtir sur un autre fondement ; prions pour nos persécuteurs ; c'est ainsi que nous devons les combattre et nous garantir de leurs coups. Evénement merveilleux, chrétiens! ces paroles calment l'orage de la sédition ; François fait avec solennité l'ouverture de son église ; trois bourgades entières viennent, par leur présence et par leur soumission, la consacrer ; et sa douceur opère ce qu'on n'eût pu espérer de la violence. Seigneur, disoit David, vous m'avez donné un bouclier de salut : *Clypeum salutis* (1) (c'étoit après avoir échappé à mille périls) ; cet

(1) 2. Reg. 22.

esprit débonnaire et doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement préservé de mes ennemis, il a même multiplié le nombre de mes sujets : *Mansuetudo multiplicavit me* (1). N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti lui ayant dressé des embûches sur le chemin des Alinges, il en dressa lui-même d'autres à ses assassins, mais bien différentes ? Ils venoient pour lui ôter la vie, et ils la reçurent de lui; sa douceur les désarma, les entraîna, et sur l'heure même les arracha à l'hérésie et les éclaira. Je passe tant d'autres exemples où la douceur de notre saint évêque fut toujours victorieuse : douceur, non-seulement patiente et souffrante, mais entreprenante et agissante.

Il l'a bien fallu, chrétiens, pour porter les affaires de la religion au point où il les a conduites. Un sage profane s'étonnoit autrefois que nos anciens prophètes se fussent trouvés si souvent dans les cours des princes, traitant et conversant avec eux. Pour des hommes du ciel, disoit-il, c'étoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oui, répond saint Jérôme ; mais ils n'en avoient que pour les affaires de Dieu ; et s'ils les eussent abandonnées, qui en eût pris soin ? L'évêque de Genève a paru dans les palais des grands ; mais comment ? comme un Elie, pour y soutenir les intérêts du Seigneur et de la vraie foi. Je puis même ajouter qu'il y a plus fait par sa douceur, que ce prophète avec son

(1) 2. Reg. 22.

esprit de feu. On n'eût jamais pensé que ce qu'il proposa au conseil de Savoie pour l'extirpation de l'hérésie, dût être agréé : la prudence humaine s'y opposoit, et le projet étoit trop conforme aux maximes de Dieu pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laissez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conseil en la présence du duc, il en tient un autre avec Dieu même, et c'est assez; le sentiment du saint apôtre l'emportera, l'interdit de la nouvelle secte sera publié, les ministres seront bannis, les catholiques maintenus, ceux de Genève exclus de leurs demandes; tous ces articles arrêtés, ratifiés, exécutés. N'en soyons point surpris : c'est que Dieu, qui tenoit en sa main le cœur du prince, l'a remis en celle de François, et François, par l'impression de sa douceur, lui fait prendre tous les mouvemens de son zèle.

Mais, ô Providence ! que faites-vous ? pendant que la paix entre les couronnes de France et de Savoie favorise la guerre que cet apôtre a faite à l'hérésie, vous laissez une autre guerre s'allumer entre ces deux états, et cette guerre, portée jusque dans le sein de son Eglise, va donner la paix aux rebelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres desseins ? non, chrétiens ; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoie possédoit; et parce que ce bienheureux prélat est attaché aussi fortement à Genève, qu'une intelligence à l'astre qu'elle remue, il faut que les intérêts de ce diocèse l'en séparent, afin qu'il puisse dire avec le Sauveur du monde en quittant son troupeau : Il est

à propos pour vous que je vous quitte : *Expedit vobis ut ego vadam* (1). Ce coup sans doute fut un des plus favorables pour la France. Notre invincible héros, Henri-le-Grand, fit bien des conquêtes sur la Savoie; mais une des plus avantageuses, fut d'attirer à sa cour cet homme de Dieu. Il y est conduit par le même esprit qui conduisit Jésus-Christ au désert : l'opinion de sa sainteté, le bruit de ses merveilles préviennent les cœurs en sa faveur; les peuples le comblent d'honneurs, et Henri, c'est-à-dire, le plus grand roi qui portât alors la couronne, n'épargne rien pour lui donner toutes les marques d'une singulière estime. Cet auguste monarque, qui ne prisoit que le mérite, et dont le discernement étoit admirable pour le connoître, découvrit d'abord dans le saint prélat d'éminentes qualités; et, s'en expliquant un jour : Non, dit-il, je ne connois point d'homme dans tout mon royaume, plus capable de soutenir les intérêts de la religion et ceux de l'état. Comme la ressemblance forme les liaisons, ce prince, également belliqueux et débonnaire, aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'Eglise, et au même temps une douceur si engageante : il l'aima, dis-je, jusqu'à l'honorer de sa plus intime familiarité, n'estimant pas qu'il y eût de la disproportion, quand la majesté se trouvoit d'une part et la sainteté de l'autre. Les belles espérances de fortune, dira peut-être ici quelque mondain! si ce prélat eût su profiter de son crédit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs.

(1) Joan. 16.

Ce n'étoient pas seulement des espérances, mes chers auditeurs, c'étoient de la part d'Henri des preuves effectives d'une bienveillance et d'une magnificence toute royale. Déjà, par son ambassadeur auprès du souverain pontife, il demandoit pour François le chapeau de cardinal; déjà il lui assuroit des évêchés de son royaume, le premier vacant; déjà, pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui offroit le siége de Paris, sous le titre de coadjuteur. La fortune ne lui a donc pas manqué; mais cet homme évangélique se crut obligé, pour l'intérêt de Dieu, de manquer à une si éclatante fortune; et quelque jugement qu'en puisse faire la sagesse du siècle, si François de Sales eût usé de sa faveur suivant les vues du monde, jamais il n'eût eu dans l'estime de Henri la place qu'il y occupoit, et nous ne ferions pas aujourd'hui son éloge : c'eût été un grand cardinal, et non un grand saint; on eût parlé de lui tandis qu'il vivoit encore sur la terre; mais maintenant son nom seroit dans l'oubli; au lieu que, par un renoncement si généreux et si rare, il l'a rendu immortel.

Ce fut, après tout, un langage bien nouveau à la cour, que celui de François de Sales. Que répondit-il à notre glorieux monarque, et que lui représenta-t-il? qu'il étoit à la suite de la cour, non point pour ses propres affaires, mais pour celles de son diocèse; qu'il seroit bien condamnable, s'il négligeoit les unes pour avancer les autres; que l'Eglise de Genève étoit son épouse, et qu'il lui seroit d'autant plus fidèle, que c'étoit une épouse

affligée, dont il devoit être la consolation et le soutien ; que Dieu l'avoit appelé à la conversion de sa patrie, et qu'il mourroit dans la poursuite de ce dessein ; que pour cela il avoit besoin de toutes les bontés de sa majesté, et qu'il n'en attendoit nulle autre grâce. Voilà, pour m'exprimer de la sorte, comment les saints font leur cour ; voilà comment les Athanase l'ont faite auprès de Constantin, les Remi auprès de Clovis, les Thomas auprès de Henri roi d'Angleterre, toujours pour la gloire de Dieu et la cause de l'Eglise. Grand roi, ajouta François, Dieu vous demande trois choses : le rétablissement de la religion catholique dans le pays de Gex, main-levée de tous les bénéfices usurpés par l'hérésie, et sûreté pour les églises qu'il lui a plu édifier par mes soins. Tous ces chefs étoient importans, chrétiens ; et je me suis trompé quand j'ai dit que François de Sales n'avoit point usé de son crédit : il en eût moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignités ; mais possédant le cœur de Henri, que ne pouvoit-il pas se promettre et obtenir ? On lui dépêche toutes les expéditions nécessaires : de là il se transporte à Dijon ; il y annonce la parole de Dieu, et, pour toute reconnoissance, il souhaite que ses lettres soient enregistrées au parlement de Bourgogne : elles le sont. Il retourne en Savoie, il les fait exécuter avec une vigueur toute apostolique : l'hérésie est déconcertée de se voir enlever le patrimoine de l'Eglise, et il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à Jésus-Christ. Or, encore une fois, qui fit tout cela ? la douceur

agissante de notre apôtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour se rendre maître de tant d'esprits. Est-ce par sa doctrine qu'il persuadoit? il est vrai, c'étoit un des plus savans prélats de son siècle: sa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde ; j'entends les cardinaux Baronius et Bellarmin ; le saint siége le consulta sur les points les plus difficiles de notre religion ; il a donné cent fois le défi aux ministres de l'hérésie, et leur fuite n'étoit pas tant une marque de leur peu de capacité et d'érudition , puisqu'ils passoient pour les plus habiles qui fussent dans leur secte, qu'une preuve de la haute suffisance de François. Mais vous savez la belle parole du grand cardinal du Perron: J'ai, disoit-il, assez de science pour convaincre les hérétiques, mais l'évêque de Genève a la grâce pour les convertir. Quoi donc? étoit-ce une grâce de miracles, comme celle d'un saint Grégoire? Il en a fait, chrétiens, et de tels que les plus sévères informations n'ont servi qu'à les autoriser. Quand il n'y en auroit point d'autre, celui-ci seroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'hérétiques sans miracles. Mais disons toujours , et reconnoissons que c'est sa douceur qui le rendit si habile dans l'art tout divin de gagner les ames ; c'est elle qui lui concilia les esprits les plus indociles et les plus farouches, pour les ramener à Dieu ; c'est par elle que les hérétiques mêmes, comme Théodore de Bèze, ont été si fortement combattus ; que, sans les intérêts humains qui les dominoient, elle les eût soumis ; c'est elle qui tant de fois a

engagé les plus obstinés hérétiques à le choisir pour arbitre de leurs différends. En sorte qu'on peut dire de lui ce que l'Ecriture a dit de Moïse, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condescendant de tous les hommes qui vivoient sur la terre : *Vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terrâ* (1). A quoi nous pouvons ajouter que ce fut par là même le plus efficace et le plus heureux dans ses saintes entreprises; qu'il a dompté Pharaon, ou plutôt, qu'il a dompté l'hérésie, plus intraitable encore que Pharaon; et qu'il a délivré le peuple de Dieu de la servitude, en le réduisant sous l'obéissance de son légitime pasteur.

De là, mes chers auditeurs, double instruction pour nous. L'une, par rapport à la vraie foi, que François a prêchée et rétablie; et l'autre, par rapport à la manière dont il l'a prêchée, et au moyen dont il s'est servi pour la défendre et la rétablir. Car apprenons d'abord à estimer notre foi, pour laquelle ce digne ministre du Dieu vivant a si glorieusement combattu. Cultivons-la dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée dans les autres; gardons surtout cette importante maxime, qu'il recommandoit si souvent, de faire paroître notre foi dans les moindres observances de notre religion, et particulièrement en celles dont l'hérésie a témoigné plus de mépris et plus d'horreur : car ces pratiques, disoit-il, supposé les principes de notre créance, sont saintes et vénérables; il faut donc, autant qu'il nous est possible, les maintenir, et d'autant plus

(1) Num. 12.

les respecter en les observant, que l'erreur s'est plus attachée à les décrier en les rejetant. Plus elles sont petites, plus elles servent d'exercice à notre soumission et à notre foi : c'est bien mal travailler à la conversion des hérétiques, que d'entrer dans leurs sentimens, sous prétexte de ne retenir que les choses essentielles. Enfin, ajoutoit-il, je n'ai jamais vu personne respecter et observer les points les plus légers de la discipline de l'Eglise, qui ne demeurât ferme dans la foi ; mais j'en ai bien vu de ceux qui les négligeoient, se démentir peu à peu, et tomber malheureusement dans l'incrédulité. Voilà pourquoi il faisoit état de ces confréries saintement instituées dans l'Eglise, en ayant lui-même établi une sous le titre de la Croix. Plus les novateurs s'efforçoient de décréditer la pratique des vœux, plus il s'appliquoit à la relever, s'étant lui-même engagé par vœu à réciter le chapelet tous les jours de sa vie. Plus ils railloient des jeûnes et des austérités corporelles, plus il en exaltoit l'usage. Plus ils se déchaînoient avec fureur contre les ordres religieux, plus il portoit leurs intérêts et s'en déclaroit le protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon, que cette douceur dont il assaisonnoit toutes ses paroles, tous ses discours, et dont il ne se départit jamais dans toutes les occasions où il eut à traiter avec le prochain. En cela imitant Dieu même, qui, selon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit*

omnia suaviter (1) ! Car pour développer ce fonds de morale si étendu et si nécessaire dans tous les états, prenez garde, s'il vous plaît, ce n'est point par la souveraineté de son empire que notre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par là dépendre de lui ; mais par là il ne nous attire pas à lui. Ce n'est point par la sagesse de son entendement divin ; il peut bien nous éclairer par là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'insinue dans nos ames, et s'il s'en rend le maître, c'est par la douceur de son esprit et de sa grâce. Ainsi, chrétiens, ce n'est point par la hauteur et par la domination, beaucoup moins par la fierté et l'arrogance, que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la Providence nous a chargés ; ce n'est point par nos belles qualités, ni par tous les avantages de notre esprit, mais par la douceur de notre charité. Nous avons des monstres à combattre, aussi bien que François de Sales, *Placavit monstra* (2), les uns dans nous-mêmes, et les autres dans le prochain. Dans nous-mêmes, ce sont nos vices qui nous corrompent, nos passions qui nous dominent, l'esprit du monde, l'amour du plaisir, le libertinage, l'impiété, l'avarice, l'orgueil, l'ambition. Or ces monstres domestiques, j'en conviens, c'est par la sévérité que nous devons les exterminer de notre cœur et les détruire. Soyons sévères alors, et ne nous épargnons point, ne nous flattons point ; notre douceur nous seroit pernicieuse, et bien loin d'étouffer nos passions, elle ne

(1) Sap. 8. — (2) Eccles. 45.

serviroit qu'à les nourrir et à les fortifier. Mais il y a d'autres monstres que nous devons attaquer dans le prochain, surtout dans ceux avec qui nous avons certains rapports de supériorité, de proximité, d'amitié; et ces monstres, par exemple, ce sont la colère de l'un, ses emportemens et ses violences; la haine de l'autre, ses animosités et ses ressentimens; l'humeur de celui-là, ses bizarreries et ses caprices; les désordres de celui-ci, ses habitudes criminelles et ses débauches : voilà souvent la matière de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez espérer de vaincre que par la douceur; vous aurez beau chercher d'autres voies, il en faudra toujours revenir à celle que l'évangile nous a enseignée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (1); Heureux ceux qui sont doux et pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre; c'est-à-dire, parce qu'ils se rendront maîtres des cœurs, et qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réussira pas; autorité, rigueur du droit, raison, adresse de l'esprit : car les autres ne déféreront pas à nos belles pensées, et ils croiront juger des choses aussi sainement que nous. Nous dirons bien des raisons; mais on ne prendra pas toujours pour règle notre raison : nous ferons valoir notre autorité; mais ce ne sera souvent que pour causer de plus grandes révoltes. D'y procéder par la rigueur du droit, c'est s'engager dans des contestations éternelles, dans des examens infinis, et susciter des

(1) Matth. 5.

guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reste donc que la douceur qui gagne peu à peu, qui persuade sans dispute et qui entraîne sans effort. Apprenez de moi, disoit le Sauveur du monde, que je suis doux et humble de cœur : soyez-le comme moi, et vous entretiendrez le bon ordre et la paix : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris* (1). Je sais que pour cela il faudra prendre sur soi, compatir, excuser, dissimuler, céder, condescendre, se soumettre et s'humilier; et de plus, je sais que tout cela est difficile. Mais voilà pourquoi je vous disois, il y a quelque temps, que la grande sévérité du christianisme consistoit dans la pratique de la charité, et que c'étoit une illusion de la vouloir chercher hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela. Saint François de Sales s'est adonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intérêt de la foi, et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'est par la force de sa douceur que François a triomphé de l'hérésie ; et c'est par l'onction de sa douceur qu'il a rétabli la piété dans l'Eglise. Renouvelez, s'il vous plaît, votre attention pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Les évêques, dit saint Denis, sont les princes de la hiérarchie ecclésiastique ; il leur appartient donc

(1) Matth. 11.

de perfectionner les fidèles, comme les anges, dans la hiérarchie céleste, perfectionnent ceux qui leur sont inférieurs. De là vient, ajoute saint Thomas, l'obligation indispensable qu'ont les évêques d'être parfaits, puisqu'il n'est pas possible, au moins dans l'ordre naturel des choses, qu'ils communiquent aux autres, par leur action, ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité, dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, se trouve pleinement justifiée dans notre illustre prélat. Il a été choisi de Dieu pour répandre l'esprit de piété dans tout le corps de l'Eglise, et il l'a fait par trois excellens moyens : par la douceur de sa doctrine, par la douceur de sa conduite, par la douceur de ses exemples. C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, et placé, comme l'agneau de Dieu, sur la sainte montagne : *Et vidi, et ecce Agnus stabat suprà montem Sion* (1).

La piété tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la piété. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes et toutes saintes qu'elles sont, ou surpassent l'esprit par leur élévation, ou l'épuisent par leur subtilité, ou l'accablent par leur rigueur : les unes l'éclairent sans l'émouvoir ; d'autres le touchent sans l'instruire ; celles-ci sont trop mystérieuses, et l'embarrassent ; celles-là trop austères, et le rebutent. Pourquoi, de tant d'éloquentes pré-

(1) Apoc. 14.

dications, et de tant de livres remplis de piété, y en a-t-il si peu qui nous l'inspirent ? C'est que la doctrine des hommes partant et d'un esprit défectueux, et d'un sens particulier, elle tient toujours des qualités de son principe, et par conséquent ne peut être ni parfaite, ni universelle ; si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fermé ; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence : au lieu que celle qui vient de Dieu se fait comprendre à tous, et goûter de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei* (1). Or telle est la merveille que je découvre dans le grand et incomparable François de Sales : sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles, que ceux de ce saint évêque. Oui, chrétiens, les Pères ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise ; ils ont tous excellé dans leur genre, et nous leur sommes à tous redevables ; mais pour former les mœurs des fidèles, et pour établir dans les ames une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Genève. Son Introduction seule à la vie dévote, combien a-t-elle converti de pécheurs ? combien a-t-elle formé de religieux ? combien

(1) Joan. 6.

d'hommes et de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage? combien, dans tous les états, a-t-elle fait de changemens admirables? Je vous le demande, chrétiens; car pourquoi citer ici les souverains pontifes, les cardinaux, les princes et les rois qui lui ont donné tant d'éloges, et pourquoi rapporter un nombre presque infini de miracles que la lecture de ce livre a produits? Vous l'avez entre les mains; et une des marques les plus évidentes de son excellence et de son prix, c'est que dans le christianisme, il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert, sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints désirs d'être à Dieu, sans que l'esprit de grâce vous ait parlé intérieurement, sans que la conscience vous ait fait quelque reproche? or, ce que vous avez éprouvé, mes chers auditeurs, est une expérience générale, et la meilleure preuve de la proposition que j'ai avancée, savoir, que François, par sa doctrine, a répandu dans les cœurs l'esprit de la vraie piété.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende si universelle et si efficace? qui fait que ni les savans n'y trouvent rien au-dessous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé; qu'elle convient à toutes sortes de conditions, qu'il n'y a point de tempérament qui n'en ressente l'impression? c'est, mes frères, cette douceur inestimable, qui faisoit distiller de la plume de notre saint évêque, comme des lèvres de l'Epouse, le lait et le miel: *Favus distillans labia tua, mel et lac sub linguâ tuâ* (1).

(1) Cant. 4.

Voilà ce qui a donné tant de goût pour ses ouvrages aux ames les plus mondaines et les moins sensibles à la piété. Prenez garde, au reste; je ne dis pas que la doctrine de François de Sales soit douce dans ses maximes. Il n'y a rien de si difficile dans la loi chrétienne, qu'elle n'embrasse; mais en cela même, elle est plus conforme à celle de Jésus-Christ. Le Sauveur, remarque saint Augustin, dit que son joug est doux, *Jugum meum suave est* (1): pourquoi? parce qu'il nous impose une charge plus légère? non, sans doute : trois additions à la loi écrite qu'il exprime en ces termes, *Ego autem dico vobis* (2), sont d'une observance plus rigoureuse que tous les anciens préceptes. Le joug du Seigneur est doux, ajoute ce Père, non point à raison de sa matière, car c'est un joug ; mais par la grâce de l'évangile, qui nous aide à le porter. Ainsi la morale que François a enseignée, est en elle-même une morale sublime et de la plus haute perfection ; mais, suivant le dessein de son maître, il a, par l'onction de ses écrits, adouci l'amertume de la croix, que Jésus-Christ avoit rendue si désirable et si précieuse, en la détrempant dans son sang. Ah! chrétiens, si la morale de ce saint prédicateur, seulement tracée sur le papier, est encore si puissante, que ne pouvoit-elle point, quand elle étoit vivante et animée? et lorsqu'elle partoit immédiatement de ce cœur embrasé du zèle le plus pur et le plus ardent, quel feu ne devoit-elle pas répandre partout? De vous dire que François de Sales

(1) Matth. 11. — (2) Matth. 5.

a été l'oracle de son temps, que Paris l'a admiré, que les parlemens de France, par des députations honorables, l'ont recherché pour entendre sa doctrine, qu'il fut l'apôtre de la cour, ce seroit peu; et si vous savez peser les choses au poids du sanctuaire, vous l'estimerez plus sortant de ce grand monde d'admirateurs qui le suivoient en foule, et se retirant dans le désert, c'est-à-dire, quittant la cour et Paris, pour consacrer les carêmes entiers aux moindres villes de son diocèse, et aimant mieux, comme Jésus-Christ, prêcher dans les bourgades, que dans Jérusalem. De là même aussi, ces bénédictions abondantes que Dieu donnoit à son ministère; de là ces soupirs que poussoient vers le ciel ses auditeurs, et ces larmes qui couloient de leurs yeux; de là ces fruits de pénitence qu'il recueilloit après ses prédications évangéliques, comme le seul tribut qu'il prétendoit tirer de cet emploi : recevant les pécheurs, écoutant leurs confessions, les encourageant et les consolant, leur prescrivant des règles de vie conformes à leur état, et tout cela avec cette sage douceur qui les convainquoit et qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des souhaits de saint Fulgence étoit de voir saint Paul prêchant l'évangile; et ne vous sentez-vous pas, chrétiens, touchés du même désir à l'égard de François de Sales? Or, il est aisé de vous satisfaire : l'évêque de Genève vit encore dans ses écrits, parce qu'il y a laissé tout son esprit : choisissez-le pour votre prédicateur; en tout temps et en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'aurai pas peu

fait pour votre salut, si je puis vous engager à cette sainte pratique ; et cet homme de Dieu aura la gloire de continuer, après sa mort, ce qu'il a si heureusement commencé pendant sa vie, lorsqu'il a établi la piété et le culte de Dieu, par la douceur de sa doctrine.

Ce sujet est trop vaste, mes chers auditeurs, pour le renfermer dans un seul discours. A cette douceur de la doctrine, François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des ames ; et quel nouveau champ s'ouvre devant moi ? que dirai-je des effets merveilleux que produisit dans l'Eglise une telle direction ? Je n'en veux qu'un exemple : il est mémorable. Je parle de ce saint ordre qu'il a institué sous le titre de la Visitation de Marie. Oui, chrétiens, c'est à la conduite de son instituteur, à cette conduite également religieuse et douce qu'il doit sa naissance ; c'est sur cette conduite qu'il est fondé, c'est par cette conduite qu'il subsiste. Vous le savez : Dieu choisit l'illustre et vénérable dame de Chantal pour l'exécution de ce grand ouvrage, et l'adressa à François de Sales, auquel il avoit inspiré le même dessein. Dès qu'elle a vu ce saint prélat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de sa douceur ; cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans notre France, *Mulierem fortem quis inveniet* (1)? connoît bientôt que son saint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire : *Gustavit et vidit quia bona est negociatio ejus ;* cela suffit : et sans une plus

(1) Prov. 31.

longue délibération, elle se résout à tout entreprendre pour seconder son zèle : *Manum suam misit ad fortia.* Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde; elle quitte sa patrie et va dans une autre terre planter une nouvelle vigne qui devoit fructifier au centuple et se répandre de toutes parts : *De fructu manuum suarum plantavit vineam.* A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail et pour s'enrichir de grâces et de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Telle fut l'origine de cet ordre si florissant : vous me demandez quelle est sa loi fondamentale? la voici dans les paroles du Sage au même endroit : *Et lex clementiæ in linguâ ejus;* une autre version porte, *lex mansuetudinis.* C'est la loi de douceur, cette loi extraite du cœur de François, pour être gravée dans celui de ses filles en Jésus-Christ; car il ne falloit pas qu'une si belle vertu mourût dans sa personne; et si le double esprit du Prophète dut être transmis à un autre, il étoit encore plus important que l'esprit simple et doux de ce glorieux fondateur fût multiplié : *Mansuetudo multiplicavit me.* Il semble, en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il étoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit : cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, et qu'il avoit avec ces ames prédestinées : à cette douceur d'esprit, il rapporte toutes

les constitutions de son ordre. Pourquoi de toutes les congrégations religieuses, celle-ci est-elle spécialement favorisée du ciel ? pourquoi par un avantage assez rare, lorsque le temps altère tout, croît-elle sans cesse dans la perfection de son institut, au lieu d'en dégénérer ? pourquoi se remplit-elle tous les jours de tant de sujets distingués, et par la splendeur de leur naissance, et par le mérite de leurs personnes ? c'est que l'esprit de François y règne, c'est qu'elle est gouvernée par sa douceur. Je ne dis pas ceci, mes très-chères sœurs, pour vous donner la préférence au-dessus de tous les ordres de l'Eglise ; vous les devez honorer, et ce sera toujours beaucoup pour vous d'être les plus humbles dans la maison de Dieu. Mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur qui vous doit être si précieuse, puisque c'est l'héritage de votre père, et que vous ne la pratiquerez jamais selon ses règles, sans triompher de toutes les passions, sans acquérir toutes les vertus et sans vous élever, comme lui, jusqu'au sommet de la montagne ou de la sainteté évangélique : *Et vidi, et ecce Agnus stabat suprà montem Sion, et cum eo centum quadraginta quatuor millia* (1).

Quand le grand évêque de Genève, par la douceur de sa conduite et pour l'avancement de la piété, n'auroit rien fait davantage que d'établir dans le christianisme un ordre où Dieu est si parfaitement et si constamment servi, ne seroit-ce pas assez, et ne trouverois-je pas en cela même l'ample

(1) Apoc. 14.

matière d'un des plus solides et des plus magnifiques éloges? Mais non, chrétiens; Dieu a prétendu de lui, et attend aujourd'hui de moi quelque chose de plus : Dieu, dis-je, a prétendu de lui que, par la douceur de ses exemples, il fît renaître en vous l'esprit de la piété chrétienne; et Dieu attend encore de moi qu'en vous les proposant, je contribue à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ai dit, et regardez seulement la vie de François de Sales; c'est un des plus excellens modèles que vous puissiez imiter. Hélas! mes chers auditeurs, où la piété en est-elle maintenant réduite? François de Sales lui avoit donné du crédit; elle régnoit de son temps jusque dans la cour où il l'avoit introduite avec honneur; et présentement n'est-elle pas en quelque sorte bannie de la société des hommes? Les libertins méprisent insolemment ses maximes, et elle passe parmi ces prétendus esprits forts pour simplicité et pour foiblesse, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, et qu'elle nous assujettit à la loi de Dieu. Les grands, dont elle devoit être autorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition et l'intérêt qui les dominent : tout le reste, à peine la connoît-il, tant il est aveugle et grossier : on se contente de vivre, sans penser à vivre chrétiennement. Ce désordre n'est-il pas tel que je le dis; et si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas être touchés? Mais quoi, mes frères, ne le corrigerons-nous point, ce désordre si déplorable, et faisant profession de garder si exactement

tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrétien? Ah! du moins considérez ici le modèle que je vous présente : il vous fera voir ce que c'est que la piété; il vous la fera non-seulement estimer, mais aimer. La Providence, qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable : il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice à son zèle; il est demeuré dans sa patrie, mais il y a été prophète et plus que prophète, puisqu'il en a été le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, et n'y êtes-vous pas indispensablement obligés?

François n'a point refusé les bénéfices de l'Eglise; il étoit plus nécessaire qu'il nous enseignât à les bien recevoir. Voyez s'il y est entré par des considérations humaines, et déplorez les abus et les scandales de notre siècle, où ce sont des vues intéressées, des vues ambitieuses qui nous servent de vocation pour tous les états, même les plus saints. De cet exemple vous tirerez deux règles de conduite; l'une particulière, l'autre générale : car d'abord vous apprendrez en particulier avec quel esprit vous devez approcher de l'autel du Seigneur, et paroître dans son sanctuaire; que c'est le Seigneur même qui doit vous appeler à ce sacré ministère, et non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une conséquence plus générale, vous conclurez ensuite que Dieu étant le maître de toutes

les conditions, c'est à lui de les partager, à lui de vous les marquer, à lui de vous choisir, sans qu'il vous soit permis de prévenir ou d'interpréter son choix à votre gré. Si ces règles étoient fidèlement observées, nous ne verrions pas dans les bénéfices et les dignités ecclésiastiques tant de sujets qui ne s'y sont ingérés que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voies les plus sordides et les plus basses ; et nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes sans mérite, sans talent, sans nulle disposition, occuper les places les plus honorables et se charger des fonctions les plus importantes.

François, en acceptant la dignité épiscopale, ne nous a pas donné le même exemple de renoncement, que plusieurs autres qui ont pris la fuite et se sont cachés dans les déserts pour éviter ou un fardeau, ou un honneur qu'ils craignoient. Mais j'ose dire néanmoins qu'en cela même il a fait quelque chose de plus rare et de plus instructif pour nous : car se trouvant engagé à une Eglise pauvre et désolée dont Dieu lui avoit confié le soin, jamais rien ne l'en put séparer. C'étoit son épouse ; et toute défigurée qu'elle paroissoit à ses yeux, il lui fut toujours fidèle : en sorte qu'il la préféra à tout ce qu'on put lui offrir de plus spécieux et de plus brillant. Un tel exemple n'a-t-il pas je ne sais quoi qui gagne le cœur? Vous me demandez, chrétiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs? rien de plus juste et de plus nécessaire à une solide piété. C'est d'aimer la condition où Dieu vous a

appelés, quelle qu'elle soit; de vous y tenir, et de ne chercher rien au-delà : persuadés que si vous y suivez les vues de la Providence, si vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous sanctifier. C'est de réprimer ces insatiables désirs qu'inspirent aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroître; formant toute votre vie sur les grandes maximes du véritable honneur, de la raison, de la foi, et n'écoutant point ces faux principes qu'on se fait dans le siècle et même dans l'Eglise, pour viser sans cesse plus haut et pour ne mettre jamais de bornes à ses prétentions. Dès que vous saurez ainsi vous fixer, vous ne serez plus si entêtés de votre fortune, si distraits et si dissipés; vous vous préserverez de mille écueils où l'innocence échoue; et plus attentifs sur vous-mêmes, vous serez plus en état de goûter Dieu, et de marcher tranquillement et avec assurance dans ses voies.

François, revêtu de l'épiscopat, a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs propres de son ministère, visitant son Eglise, tenant des synodes, conférant les ordres sacrés, instruisant les prêtres, dirigeant les consciences, prêchant la parole de Dieu, administrant les sacremens. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon qu'il le faisoit d'une manière non ordinaire, parce qu'il le faisoit en saint: c'est-à-dire, parce qu'il le faisoit avec fidélité, descendant à tout, jusques à converser avec les pauvres, et à enseigner lui-même la doctrine chrétienne aux enfans; parce qu'il le faisoit

avec assiduité, ayant ses heures, ses jours, tous ses temps marqués, et donnant à chacun ce qui lui étoit destiné; parce qu'il le faisoit avec persévérance et sans relâche, s'élevant au-dessus de tous les dégoûts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces vicissitudes et de ces changemens perpétuels, qui, selon les différentes conjonctures, nous rendent si différens de nous-mêmes; parce qu'il le faisoit toujours avec une ferveur vive et animée, ne se déchargeant point sur les autres de ce qu'il pouvoit lui-même porter; le premier au travail, et le dernier à le quitter; ne comptant pour rien les fatigues passées, et ne pensant qu'à en prendre de nouvelles et qu'à recommencer: enfin, parce qu'il le faisoit avec une droiture et une pureté d'intention qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choses, même les plus légères en apparence, et leur imprimoit un caractère de sainteté; n'ayant en vue que Dieu, que le bon plaisir de Dieu, que l'honneur de Dieu. Ah! chrétiens, on se fait tant de fausses idées de la piété; on la croit fort éloignée, lorsqu'elle est auprès de nous; on se persuade qu'il faut sortir de son état, et abandonner tout pour la trouver; et voilà ce qui ralentit toute notre ardeur, et ce qui nous désespère. Mais étudiez bien François de Sales; c'est assez pour vous détromper. Vous apprenez de lui que toute votre piété est renfermée dans votre condition et dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidèlement observés: ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les di-

verses relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de ministres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domestiques en qualité de maîtres, ou avec des enfans en qualité de pères et de mères; avec qui que ce puisse être, et dans quelque situation que ce puisse être, embrassez tout cela, accomplissez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. Je dis dans vos devoirs assidument pratiqués : ayez dans l'ordre de votre vie certaines règles qui distribuent vos momens, qui partagent vos soins, qui arrangent vos exercices selon la nature et l'étendue de vos obligations; tracez-les vous-mêmes ces règles, ou, pour agir plus sûrement et plus chrétiennement, engagez un sage directeur à vous les prescrire, et faites-vous une loi inviolable de vous y soumettre. Je dis dans vos devoirs constamment remplis : avancez toujours dans la même route sans vous détourner d'un pas; et malgré l'ennui que peut causer une longue et fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raison et la foi, qui chaque jour sont les mêmes, et qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mêmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardés avec une sainte ardeur; non pas toujours avec une ardeur sensible, mais avec une ardeur de l'esprit, indépendante des sentimens et au-dessus de tous les obstacles. Enfin, je dis dans vos devoirs sanctifiés par la droiture de votre intention : tellement que, dégagés de tout autre intérêt et de tout autre désir, vous ne soyez en peine que de plaire à Dieu, et ne

vous proposiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous enseignera le saint directeur dont vous venez d'entendre l'éloge, et dont je voudrois que les leçons fussent gravées dans votre souvenir avec des caractères ineffaçables : voilà dans ses exemples le précis et l'abrégé de sa morale; de cette morale également ennemie de tout excès, soit de relâchement, soit de rigueur; de cette morale qui ne ménage et ne flatte personne, mais aussi qui ne décourage et ne rebute personne; de cette morale qui joint si bien ensemble, et toute la douceur, et toute la perfection de la loi évangélique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuses pénitences à pratiquer, ni de grands efforts à soutenir : j'en conviens; mais j'ajoute et je réponds, que c'est cela même qui en fait l'excellence et qui nous en doit donner la plus haute estime. Car c'est là que sans qu'il paroisse beaucoup de mortifications, on a sans cesse à se mortifier; que sans croix en apparence, on trouve sans cesse à se crucifier; que sans nulle violence au dehors, il faut sans cesse se vaincre et se renoncer. Et je vous le demande en effet, chrétiens, pour s'assujettir, comme François de Sales, à une observation exacte et fidèle, à une observation pleine et entière, à une observation constante et assidue, à une observation sainte et fervente des devoirs de chaque état, quelle attention est nécessaire? quelle vigilance et quels retours sur soi-même? Et pour se maintenir dans cette attention et cette vigilance

continuelle, de quelle fermeté a-t-on besoin, et en combien de rencontres faut-il surmonter la nature, captiver les sens, gêner l'esprit? D'ailleurs, combien de devoirs difficiles en eux-mêmes et très-onéreux? combien qui nous exposent à mille contradictions et à mille combats? combien dont on ne peut s'acquitter sans se faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence? combien qui demandent le plus parfait désintéressement, le sacrifice le plus généreux de toutes les inclinations, de toutes les liaisons du sang et de la chair? Et comme tout cela se fait selon les obligations ordinaires de la condition, et n'a pas un certain faste, ni un certain brillant que la singularité donne à d'autres œuvres, quelle doit être la force et la pureté de nos sentimens, lorsque, sans nul soutien extérieur, sans nul éclat et sans nulle vue de paroître, la seule religion nous anime, la seule équité nous sert d'appui, le seul devoir nous tient lieu de tout? Ah! mes chers auditeurs! entrons dans cette voie, et ne craignons point qu'elle nous égare; c'est la voie la plus droite et la plus courte; elle est ouverte à tout le monde, et François a eu la consolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fidèles. Si par une dangereuse illusion, elle ne nous semble pas encore assez étroite, c'est que nous n'y avons jamais bien marché, et que nous ne la connoissons pas. Faisons-en l'épreuve; et quand, après une épreuve solide, nous la trouverons trop large, alors il nous sera permis de chercher une autre route, et d'aspirer à une plus sublime perfection.

Vous cependant sur qui Dieu répandit sa lumière avec tant d'abondance, et qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidèle et zélé pasteur des ames, grand saint, recevez les honneurs solennels que vous rend aujourd'hui tout le peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de sa reconnoissance (1). Elle sait ce qu'elle doit à vos soins, et elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter en quelque sorte auprès de vous. C'est elle qui la première vous avoit déjà canonisé par la voix publique, et c'est elle qui vient enfin de consommer l'ouvrage de votre canonisation par la voix de l'Eglise. C'est à la requête de son roi, à l'instance de ses prélats, à la sollicitation de tout son clergé, que vous avez été proclamé saint. Il étoit juste qu'elle vous rendît, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes, ce que vous lui avez donné devant Dieu. Pendant votre vie, vous avez travaillé à la sanctifier : il étoit juste qu'après votre mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement et hautement votre sainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous présente, comme membre d'une compagnie à qui l'éducation de votre jeunesse fut confiée, dans les mains de qui vous remîtes le plus précieux dépôt de votre conscience, et qui eut enfin la consolation de recueillir vos derniers soupirs, et de conduire votre bienheureuse ame dans le sein de Dieu. Du reste, mes chers auditeurs, entrons tous dans l'es-

(1) Le Père Bourdaloue fit ce sermon pour la cérémonie de la canonisation de saint François de Sales.

prit de cette solennité. Qu'est-ce que la canonisation d'un saint? Un engagement à acquérir nous-mêmes, avec la grâce et le secours de Dieu, toute la sainteté qui nous convient. Car célébrer la canonisation d'un saint, c'est professer que la véritable gloire consiste dans la sainteté, qu'il n'y a rien de grand et de solide dans le monde que la sainteté, que toute la félicité et tout le bonheur de l'homme est attaché à la sainteté. Or je ne puis professer tout cela sans me sentir excité fortement, et sollicité à la poursuite de la sainteté; et je me condamne moi-même par ma propre confession, si reconnoissant tout cela, je n'en ai pas plus de zèle pour ma sanctification. Il n'est pas nécessaire que nous soyons canonisés dans l'Eglise, comme François de Sales; mais il est d'une nécessité absolue que nous soyons saints par proportion comme lui. Nous trouverons dans sa doctrine de quoi nous éclairer, dans ses exemples de quoi nous animer, et dans la gloire où il est parvenu, de quoi éternellement et pleinement nous récompenser. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Ego minimus in domo patris mei.

Je suis le plus petit dans la maison de mon père. Au livre des Juges, chap. 6.

Ces paroles que j'applique au glorieux patriarche dont nous célébrons ici la fête, furent autrefois prononcées par Gédéon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne loi. Dieu l'avoit choisi pour combattre les Madianites enflés de leur victoire, pour délivrer les Hébreux ses compatriotes de l'oppression, et pour être enfin le chef, le conducteur, et le souverain de son peuple. Mais qui suis-je, dit ce saint capitaine, surpris du choix que Dieu faisoit de lui pour une si haute entreprise ; et comment est-ce, Seigneur, que vous avez jeté les yeux sur moi ? Je suis de la dernière des douze tribus, qui est celle de Manassès. Dans la tribu de Manassès ma famille est la moindre de toutes ; et moi je suis le plus petit de la maison de mon père : par où donc pourrai-je sauver Israël ? *In quo liberabo Israel ? ecce familia mea infirma est in Manasse, et ego minimus in domo patris mei* (1). Va, lui répondit le Seigneur, ne sois point en

(1) Jud. 6.

peine : je me joindrai à toi ; je t'élèverai, et te ferai grand. Cette promesse s'accomplit, et vous savez à quel point de grandeur Gédéon parvint, et combien son nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu, et fameux dans toute la terre. N'est-ce pas là, chrétiens, l'image la plus naturelle et la plus parfaite de l'incomparable François de Paule ; et ne semble-t-il pas que le Saint-Esprit, sous ces traits, ait prétendu nous le marquer par avance, et nous le faire connoître ? Dieu le destinoit à des commissions importantes : à fonder dans l'Eglise un nouvel ordre ; à combattre le monde, le démon et la chair, ces dangereux ennemis de notre salut : et sur cela, quel étoit le sentiment de ce saint instituteur ? Le même que celui de Gédéon. Hé quoi ! mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoissez ; je suis le plus petit des hommes ; et le moyen que dans mon extrême foiblesse, je sois en état de seconder vos vues sur moi, et de les remplir ? *Ego minimus in domo patris mei.* Je le sais, répond le Seigneur, mais c'est pour cela même que je t'exalterai, et que je te comblerai de gloire. Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panégyrique de François de Paule, c'est faire le panégyrique de l'humilité ; ou faire le panégyrique de l'humilité, c'est faire celui de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abîmées dans celle-là : sa foi merveilleuse, sa charité ardente et zélée, son austérité de vie, et sa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon dessein, implo-

rons le secours du ciel, et demandons-le par l'intercession de la plus humble des vierges. *Ave, Maria.*

Quoique l'humilité soit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus soumise et la plus modeste, souvent néanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudroit, aussi bien que l'orgueil, résister à Dieu, et combattre contre Dieu. L'Ecriture sainte, au livre de la Genèse, nous représente un combat qui se passa dès le commencement du monde entre Dieu et les hommes, et dont l'orgueil des hommes fut le seul principe : des hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu même, et Dieu, malgré eux, entreprit de les humilier. L'orgueil des géans s'arma d'insolence et de présomption contre la toute-puissance de Dieu, et la toute-puissance de Dieu s'arma de foudres contre l'orgueil des géans. Mais, chrétiens, j'ai à vous proposer aujourd'hui un combat bien différent, et non moins saint que l'autre étoit criminel; car quoique ce soit un combat entre Dieu et l'homme, il a cela de propre et de merveilleux, que bien loin de séparer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, et l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers auditeurs, c'est celui de l'humilité de François de Paule, contre la libéralité et la magnificence divine. Dieu veut exalter François, et François, autant qu'il lui est permis, s'oppose à son exaltation. François veut s'abaisser et s'anéantir; et Dieu, pour le relever, le tire de l'obscurité où il veut vivre, et s'oppose à son anéantissement. Voilà

tout mon sujet; concevez-le bien, parce que ce sera tout le fond et tout le partage de ce discours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde : c'est la première partie ; et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand : c'est la seconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans son évangile, que celui qui s'humilieroit seroit exalté : *Qui se humiliaverit, exaltabitur* (1) ; et il falloit que cet oracle se vérifiât : or, je prétends qu'il n'a jamais été plus authentiquement vérifié, ni dans un exemple plus illustre, que dans la personne du saint fondateur que nous honorons en ce jour ; et pour vous en convaincre, je vous ferai voir d'une part François de Paule qui s'humilie, et Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, chrétiens : il y aura là également et de quoi satisfaire à votre dévotion, et de quoi servir à votre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

N'être rien, et ne s'estimer rien ; être peu de chose, et s'estimer peu de chose ; être méprisable, et se mépriser en effet soi-même, c'est l'indispensable devoir de l'humilité. Mais être grand, et s'étudier à devenir petit ; être distingué aux yeux de Dieu, et n'être à ses propres yeux qu'un vil sujet ; être tout ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, et dans la sienne propre, se rabaisser au-dessous de tous les hommes, c'est la

(1) Matth. 23.

grâce, c'est la perfection de l'humilité, et ce que saint Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere, et contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipsis mirabilius judico* (1). Or voilà, chrétiens, le caractère de l'humilité de saint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur et de gloire, un homme puissant en œuvres et en paroles, un homme vénérable aux souverains de la terre, chéri des papes, recherché des rois, honoré des peuples; un homme de miracles, et dont tout le soin néanmoins est de se cacher et de s'obscurcir; qui ne travaille que pour cela, et qui n'a de pensée que pour cela; qui met en usage tout ce que l'esprit de Dieu peut suggérer, et tout ce que l'esprit humain peut imaginer pour cela : voilà en raccourci tout le portrait de ce grand saint.

François réussit d'abord dans cette entreprise. Dès qu'il s'aperçut que Dieu commençoit à opérer en lui des choses extraordinaires; que dès les premières années de sa vie, le ciel le prévenoit des plus rares bénédictions; que déjà son enfance étoit devenue illustre par divers prodiges, et que le bruit de ses prodiges se répandant au-dehors, son humilité en pourroit recevoir quelque atteinte, que fait-il? il forme un dessein que la seule grâce du christianisme lui put inspirer. S'il eût consulté la prudence de la chair, elle eût traité de folie une si sage résolution; mais c'est l'esprit du Seigneur qui le conduit, et il ne veut point d'autre conseil. Sous

(1) Bern.

un tel guide, il se dérobe de la maison paternelle; il entre, dès l'âge de treize ans, dans un désert qui sembloit plutôt être la retraite des bêtes sauvages que des hommes; il y trouve une solitude que Dieu même lui avoit préparée dans une étroite caverne; il regarde cette grotte comme son tombeau, il s'y ensevelit tout vivant, et il est résolu d'y demeurer et d'y mourir.

Ce fut là, chrétiens, comme le premier pas de son humilité. De vous dire ce que fit ce saint solitaire, séparé de tout commerce, et n'ayant à traiter qu'avec Dieu; de vous dire quelles faveurs célestes il reçut, de quelles lumières il fut éclairé, de quels sentimens il fut pénétré, à quelles austérités il se condamna, combien de vertus héroïques il pratiqua : ce sont des secrets qui passent toutes nos connoissances, et qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Je ne sais qu'une seule chose, mais cette seule chose est plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs savoir, et que tout ce que je vous en pourrois apprendre : et quoi? c'est que François de Paule voulut vivre dans cette solitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné et généralement oublié des hommes : *Oblivioni datus sum tanquàm mortuus à corde* (1); c'est là, dis-je, tout ce que je sais, et ce qui vaut les plus pompeux et les plus magnifiques éloges. Si je vous disois que dans son désert il mena une vie toute évangélique; qu'il y eut avec Dieu les communications les plus intimes, et, si j'ose ainsi m'exprimer,

(1) Psal. 30.

les entretiens les plus familiers; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraison la plus sublime et de la plus haute contemplation ; si je vous disois qu'il consacra ce saint lieu par des ferveurs et même des excès de pénitence qui l'égalèrent aux Elie et aux Jean-Baptiste ; que le jeûne y fut sa nourriture, le cilice son vêtement, la terre son lit; qu'il y fit de sa chair une victime de mortification : tout cela vous paroîtroit grand, admirable, divin. Mais, encore une fois, j'ai quelque chose de plus grand à vous dire que tout cela, et c'est qu'en tout cela François voulut être caché, qu'en tout cela il suivit la belle maxime de saint Bernard, qui est le précis de l'humilité évangélique : *Ama nesciri* (1); qu'il a dit à Dieu en tout cela comme Jérémie : *Diem hominis non desideravi, tu scis* (2); Seigneur, vous le savez, je n'ai point recherché la vue des hommes; au contraire, je m'en suis éloigné, et je n'ai voulu avoir que vous pour témoin de mes actions et de ma vie.

Si donc il fut saint dans le désert, ce fut d'une sainteté cachée ; s'il y fut sévère à lui-même, ce fut d'une sévérité cachée ; mais surtout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, et par là même de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde, et dans le monde chrétien, une humilité d'une autre espèce, une humilité qui éclate, une humilité qui se produit avec un extérieur plein de piété, une humilité qui attire le respect, qui se donne du crédit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle

(1) Bern. — (2) Jerem. 17.

semble fuir. Est-ce une vraie humilité? je n'en juge point : car c'est à Dieu d'en faire le discernement; du reste, quand je vois une humilité de ce caractère, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps et la surface de l'humilité chrétienne, et qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond; mais je crains pour elle, parce qu'il est très-dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit; je m'en défie, parce que je me souviens de l'excellente instruction de saint Grégoire pape, savoir, que l'humilité est de la nature de ces odeurs précieuses, qui ne se conservent jamais mieux que dans un vase bien fermé, et qui s'évaporent dès qu'elles sont exposées au grand air. Voilà pourquoi François de Paule, solidement humble, cacha dans les ténèbres jusqu'à son humilité même, persuadé qu'on se laisse bientôt enlever ce trésor évangélique, dès qu'on le découvre et qu'on le fait paroître au grand jour.

Que dis-je, après tout, chrétiens? est-ce que l'humilité doit toujours demeurer sous le boisseau, et ne se montrer jamais? Elle le voudroit ainsi; mais il y a des conjonctures où elle est en quelque sorte forcée de se faire voir; et quand par une longue et solide épreuve, elle s'est bien affermie, elle peut enfin sortir de son obscurité pour suivre la voix de Dieu, et pour se conformer aux vues de la Providence. François de Paule vivoit depuis six années entières dans la plus sombre retraite : ce n'étoit point assez selon les désirs de son cœur,

mais c'étoit trop pour l'Eglise, à qui Dieu le réservoit, et trop pour les ames qui devoient être éclairées de ses lumières. Quelques charmes qu'ait donc pour lui sa solitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers auditeurs, il ne la quitta point; mais son histoire nous dit un beau mot, et qui est plein d'un grand sens : que cet homme de Dieu, sans quitter sa solitude, qui fut le centre de son humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'esprit de sa solitude et de son humilité, ou plutôt que le monde vint le chercher dans sa solitude, pour y être sanctifié par la vertu et par les exemples de son humilité : c'est ainsi que s'explique l'historien de sa vie. Et en effet, dès que le solitaire de la Calabre commença malgré lui à être connu, dès que son nom fut divulgué dans les provinces voisines, on vit les peuples de toutes parts aborder à sa cellule, et y recourir comme à la source de la piété.

Quel prodige! c'étoit un jeune homme; il n'avoit pas encore atteint sa vingtième année; il n'avoit nulle teinture des lettres, il sembloit n'avoir nulle expérience; et voici néanmoins un nombre presque infini de disciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui, qui le choisissent pour leur maître, qui le reconnoissent pour leur législateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui lui obéissent comme à leur père, qui se soumettent à sa discipline et à ses instructions. Et que leur enseigne-t-il? un seul point, sur quoi Dieu l'a rendu savant, et qu'il a lui-même pris soin

d'apprendre à l'école du Saint-Esprit : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde* (1). Mes frères, leur dit-il, je ne sais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce désert, et me demandant des leçons et des règles de conduite; mais je vous déclare que toute ma doctrine se réduit à un seul article. N'attendez point que je vous découvre de grands secrets, que je vous communique des pensées sublimes, que je vous rende capables de pénétrer dans les mystères de Dieu : je n'ai qu'une science, qui est Jésus-Christ, et Jésus-Christ anéanti par l'humilité : être débonnaire et doux comme lui, être humble de cœur comme lui, c'est l'unique chose que je veux savoir; et dès que vous la saurez, vous saurez tout. Il ne leur prêche que cela, et avec cela il les persuade, il les convertit, il les détache du monde, il en fait des hommes tout spirituels, il les engage dans les voies de la croix les plus étroites; et ce qui tient du miracle, dès l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un ordre approuvé par le saint siége.

Mais de quel ordre? ah! chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons assez admirer : d'un ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité, d'un ordre qu'il gouverne par le seul esprit de l'humilité, d'un ordre qu'il distingue par le seul caractère de l'humilité. Tous les ordres ont leur caractère propre, et c'est ce qui fait cette variété mystérieuse du corps de l'Eglise dont parloit David : *Circumdata varietate* (2). L'un a l'austérité pour partage,

(1) Matth. 11. — (2) Psalm. 44.

l'autre la pauvreté, celui-ci la contemplation, celui-là le zèle des ames. Que fait saint François de Paule? il embrasse tout, l'austérité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-ci, le zèle de ceux-là; mais à tous ces caractères il en ajoute un qu'il veut être particulier à ses enfans: c'est l'humilité. De là, il demande au souverain pontife, et il en obtient, comme un privilége et une grâce, qu'ils soient appelés Minimes, c'est-à-dire, les plus petits dans la maison de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent son nom, parce qu'il ne veut pas que son nom vive dans la mémoire des hommes; il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les fasse connoître, ou comme pénitens, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence, ou comme pauvres selon l'évangile, quoiqu'ils aient toute la pauvreté évangélique, ou comme d'habiles maîtres de la vie spirituelle et contemplative, quoiqu'ils en possèdent tous les trésors, ou comme des ministres zélés pour la gloire de Dieu et pour l'avancement des ames, quoiqu'ils travaillent avec édification et avec fruit à l'un et à l'autre; mais il veut que leur nom, si j'ose parler ainsi, les rabaisse au-dessous de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Il va plus loin; et pour les maintenir toujours dans cette humilité qu'il leur propose comme leur essentielle perfection, il établit parmi eux une forme de gouvernement où règne l'humilité, dont l'humilité est la base et le soutien, qui ordonne et qui règle tout par l'humilité. Dès-là que c'est une assemblée d'hommes, il faut, pour entretenir la subordina-

tion, qu'il y ait un supérieur ; mais qu'est-ce, dans l'idée de François de Paule, que ce supérieur ? un homme au fond plus dépendant que les autres, et en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ses apôtres : Que celui qui est entre vous le plus grand se fasse le serviteur de tous : *Qui major est in vobis, fiat sicut minor* (1). Mais l'autorité par là n'est-elle point affoiblie ? Ah ! mes chers enfans, leur répondoit là-dessus leur glorieux Père, il y aura toujours assez d'autorité parmi vous, s'il y a de l'humilité ; et dès qu'il n'y aura point d'humilité, l'autorité sera onéreuse et insupportable. Dans le monde, l'autorité supplée au défaut de l'humilité ; mais dans une société religieuse et entre des disciples de Jésus-Christ, l'humilité doit être le supplément de l'autorité. C'est pour cela qu'étant général de son ordre, François étoit toujours occupé dans les offices les plus abjects et dans les plus vils ministères, servant les autres et ne pouvant souffrir qu'on le servît lui-même ; c'est pour cela qu'il fut un grand nombre d'années sans faire aucunes règles. Et en effet, s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne seroit plus besoin de règles ni de lois.

Mais il est temps, chrétiens, de faire paroître l'humilité de François de Paule sur le théâtre que la Providence lui avoit préparé, je veux dire dans la cour, et dans la première cour du monde, qui est celle de nos rois : car il y fut appelé, il y vécut ; et nous pouvons dire en ce sens, que ç'a été un

(1) Luc. 22.

homme de la cour. Il est vrai ; mais il est encore plus vrai que la cour, qui est le siége de l'orgueil du monde, devint comme le siége de son humilité. C'étoit sans doute un pas bien glissant pour un solitaire et un religieux, que d'entrer dans la cour d'un prince : car qui ne sait pas quels sont les dangers de la cour, que c'est l'écueil de la sainteté, et que les plus fortes vertus sont sujettes à y faire naufrage ? Mais ne craignons rien pour François de Paule ; il est humble, et cela suffit : s'il entre à la cour, ce ne sera que par la porte de l'humilité ; s'il y demeure, ce ne sera que pour y exercer l'humilité ; et s'il en sort, il remportera avec lui toute son humilité.

Oui, Messieurs, ce fut par la porte de l'humilité qu'il entra dans la cour de Louis XI. Vous le savez ; il fallut un commandement absolu du souverain pontife pour l'y obliger. Le roi pressoit, il faisoit instance, il écrivoit à François des lettres pleines d'honneur, il lui députoit des ambassadeurs ; et François s'humilioit, François se confondoit, François protestoit qu'il n'étoit point celui que cherchoit le prince, ou que ce prince ne le connoissoit pas. Un autre, séduit par un faux zèle, eût volé à la première invitation de ce monarque ; il l'eût regardée comme une heureuse ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu et au progrès de son ordre : mais non, disoit François, ce n'est pas ainsi que mon ordre s'établira : puisque nous sommes petits, et que nous faisons même profession d'être les plus petits de tous, c'est par l'humilité des petits, et non

point par la puissance et la faveur des grands, que nous nous multiplierons. Cependant le vicaire de Jésus-Christ parle ; et en vertu de son autorité suprême, il ordonne. Ah ! chrétiens, François obéira ; mais en obéissant, il aura cet avantage de n'être introduit à la cour que par la voie de la dépendance et de la soumission : aussi est-ce l'unique voie de s'y introduire chrétiennement, selon les lois de la conscience et avec sûreté pour le salut. Quiconque y entre par une autre route, y périra : pourquoi ? parce qu'il n'y a que l'obéissance et l'humilité du christianisme qui puissent servir de préservatif contre la corruption et les désordres de la cour : y entrer par un intérêt humain, c'est y chercher un précipice, c'est se mettre au péril certain d'une ruine prochaine et presque inévitable ; je sais que la sagesse du monde a des maximes toutes contraires, et qu'elle en juge tout autrement ; mais je sais d'ailleurs combien la sagesse du monde est aveugle, et surtout je sais que c'est une sagesse réprouvée de Dieu.

Quoi qu'il en soit, François paroît à la cour ; mais y prend-il les sentimens de la cour ? y mène-t-il la vie de la cour ? comment y demeure-t-il, et qu'y fait-il ? Ce qu'il y fait, mes chers auditeurs ? ce qu'il a fait dans son désert, et ce qu'il a fait dans le cloître, il prie avec la même assiduité, il jeûne avec la même rigueur, il converse avec la même simplicité, il s'adonne aux mêmes exercices ; si bien que par là il fait régner l'humilité religieuse, dans un lieu où elle étoit auparavant regardée comme étran-

gère, et traitée avec mépris. Le beau spectacle de voir la cellule de cet anachorète, placée au milieu de la maison royale comme un sanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Israël, comme le propitiatoire où saint François de Paule offroit continuellement à Dieu pour la personne de son prince le sacrifice de son humilité ; c'étoit une pauvre cabane, dont il avoit lui-même tracé le dessin, et où sans cesse il faisoit sa cour au roi du ciel, tandis que les autres la faisoient à un roi de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique ? Louis vouloit qu'il fût logé comme les grands de son palais ; et l'humble solitaire ne voulut point être autrement logé que les pauvres de Jésus-Christ. Louis prétendoit que l'humilité de François ne devoit point faire la loi à sa magnificence ; et François soutenoit que la magnificence de Louis ne devoit point faire de violence à son humilité : qui l'emportera ? l'humilité. François établit jusque dans la cour la pauvreté de son institut ; il y vécut pauvre au milieu de l'abondance et du luxe, humble au milieu des pompes humaines et des grandeurs, mortifié au milieu des divertissemens et des plaisirs du monde.

Ainsi, tel qu'il étoit entré à la cour, tel il en sortit ; il y étoit venu avec la seule qualité de religieux, et c'est le seul titre avec lequel il en sort, et avec lequel il en veut sortir. Prenez garde, chrétiens : je dis, avec lequel il en veut sortir : car il n'y en a que trop qui en sortent comme saint François de Paule,

aussi dépourvus qu'ils étoient en y entrant; mais c'est de quoi ils se plaignent, sur quoi ils murmurent et s'épanchent en des regrets si amers : au lieu que François s'estime heureux de ne remporter de la cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire le double trésor de sa pauvreté et de son humilité : voilà toutes ses richesses et toutes ses dignités; et voilà, disoit saint Bernard, sur un sujet à peu près semblable, voilà ce qu'on ne peut assez hautement vanter, et ce qui est au-dessus de toute dignité. D'être évêque, écrivoit ce Père à un saint prélat, c'est ce que vous avez de commun avec plusieurs autres, et par conséquent, c'est peu par rapport à vous; mais d'être évêque et de vivre pauvre comme vous vivez, c'est ce que vous avez de singulier, et ce qui n'est pas seulement grand, mais très-grand : *Non magni fuit episcopum te fieri ; sed episcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum* (1). Disons-le même de saint François de Paule : c'eût été une petite louange pour lui qu'un roi de France l'eût fait évêque; mais qu'en quittant la cour d'un roi de France il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'est ce qui l'élève au-dessus des prélats et des rois. Il eût pu être tout ce qu'il eût voulu, mais il ne voulut être que ce qu'il étoit, et c'est ce qui le distingue plus que tout ce qu'il eût été.

Ce fut par ce même esprit de l'humilité chrétienne et religieuse, que non content de renoncer à l'épiscopat, il renonça même au sacerdoce; parce

(1) Bern.

que le sacerdoce, joint aux autres grâces que Dieu lui avoit faites et lui faisoit tous les jours, lui eût donné plus d'autorité, et qu'il n'en vouloit point avoir. Ce fut par ce même esprit, que, quoiqu'il eût une éloquence toute divine, qui sembloit lui être comme naturelle, et un don particulier et extraordinaire de parler de Dieu et de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le ministère de la prédication; parce qu'il craignoit que cette fonction éclatante ne lui acquît trop de crédit dans le monde, et qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute sa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce même esprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des sciences. Mais on peut bien dire de lui ce que saint Bernard disoit de Gérard son frère : *Non cognovit litteraturam, sed habuit litteram Jesum;* On ne l'a point vu dans les écoles recueillir de la bouche des maîtres et des savans une doctrine humaine; mais il a eu pour maître Jésus-Christ même : ou plutôt toute sa science, ç'a été Jésus-Christ, et Jésus-Christ humilié, Jésus-Christ crucifié : or cette science renferme toutes les autres, et savoir Jésus-Christ comme l'Apôtre, c'est tout savoir. Ainsi François de Paule se réduisit-il dans une espèce d'anéantissement et dans l'abnégation la plus parfaite, par son renoncement total et absolu aux richesses du siècle, aux plaisirs du siècle, aux honneurs du siècle et à ceux même de l'Eglise, aux talens de la nature, aux connoissances de l'esprit, au plus saint de tous les caractères; humble partout, dans la solitude, dans le cloître, à la cour, afin de pou-

voir dire partout : *Ego minimus in domo patris mei.*

Heureux, chrétiens, si vous vous formez sur ce modèle, et si vous imitez ce grand saint dans la pratique d'une des plus essentielles vertus du christianisme, qui est l'humilité. C'est l'unique et importante leçon que vous fait ici son exemple ; et qu'est-il nécessaire que vous appreniez autre chose de lui, puisqu'il n'y a point de désordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne vous fasse acquérir ? En effet, soyez humbles, et vous ne serez plus vindicatifs, parce que vous ne serez plus si délicats sur le point d'honneur, et si sensibles aux injures que vous prétendez avoir reçues ; soyez humbles, et vous ne serez plus colères et emportés, parce que votre cœur, moins vif et moins ardent sur ce qui le blesse, ne s'aigrira plus si aisément, et ne s'élèvera plus avec tant de hauteur ; soyez humbles, et vous ne serez plus opiniâtres et entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doit vous céder, et que vous céderez vous-mêmes volontiers aux autres ; l'humilité corrigera vos jugemens désavantageux et téméraires, vos railleries et vos médisances, vos vaines complaisances et vos fiertés, vos vues mondaines et ambitieuses, votre libertinage et votre irréligion, bien d'autres désordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'est par l'orgueil que le péché est entré dans le monde, et c'est par l'humilité qu'il en sera banni : car l'humilité est la source, et comme la mère de toutes les vertus. Dès que vous serez humbles, vous

aurez la crainte de Dieu, vous paroîtrez avec respect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous serez soumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnoîtrez toute votre dépendance et tout votre néant en la présence de Dieu. Dès que vous serez humbles, vous serez charitables envers le prochain, vous l'excuserez, vous le supporterez, vous lui pardonnerez, vous le soulagerez, vous le préviendrez en tout; parce que ne vous préférant jamais à lui, et le mettant même toujours au-dessus de vous dans votre estime, vous vous trouverez toujours bien disposés en sa faveur. Dès que vous serez humbles, vous serez mortifiés, désintéressés, détachés de vous-mêmes, vigilans et attentifs sur vous-mêmes, parce que vous vous défierez de vous-mêmes, que vous vous mépriserez vous-mêmes, que, dans le sens et selon l'esprit de l'évangile, vous vous haïrez vous-mêmes.

C'est sur ce fondement de l'humilité, comme sur la pierre ferme, que François de Paule établit tout l'édifice de son salut et de sa sanctification; il connut tout le prix de cette perle évangélique, et pour l'acheter il se dépouilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme lui vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos justes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachés aux places que vous occupez, et aux rangs que vous tenez dans le monde; mais je vous dis que, dans ces places même et dans ces rangs, que dans ces charges et dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens et de ces honneurs, vous ne devez rien perdre

de l'humilité d'un chrétien. Cela est difficile, je l'avoue; et si vous voulez, je conviendrai avec vous, qu'il seroit en quelque sorte plus aisé de se confiner, comme saint François de Paule, dans un désert, ou de se cacher dans le cloître, puisque ce pas, une fois fait, l'occasion ne seroit plus si fréquente ni si présente, et qu'on n'auroit plus tant de combats à soutenir. Mais il ne s'agit point ici, mes chers auditeurs, de ce qui est plus aisé, ni de ce qui est plus difficile; il s'agit de ce que Dieu veut, et de ce qu'il demande indispensablement de vous. Or, il veut que vous soyez petits et humbles comme François de Paule, quoique vous ne soyez ni solitaires comme lui, ni religieux. La difficulté est d'allier cette humilité avec vos états; mais c'est à quoi vous devez travailler, ou plutôt c'est à quoi la grâce doit travailler en vous et avec vous : car sans cela j'ose vous dire que vos vertus, même les plus éclatantes aux yeux des hommes, seront réprouvées de Dieu, et par conséquent, qu'il n'y a point sans cela pour vous de salut. Ah ! chrétiens, nous estimons tant l'humilité dans les autres, et elle nous y paroît si aimable; ayons-la dans nous. Contemplons souvent le grand modèle de l'humilité, qui est Jésus-Christ; et si cet exemple est trop relevé, contemplons un des plus parfaits imitateurs de l'humilité de Jésus-Christ, qui est François de Paule. Il a employé tous ses soins et tous ses efforts pour se faire petit dans le monde, et pour s'abaisser; mais par un merveilleux retour, Dieu de sa part a employé sa toute puissante vertu

et tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand et pour l'élever : c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Prophète nous l'apprend, et il est vrai que Dieu se plaît à glorifier tous les saints qui sont ses amis : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (1). Mais entre les saints, il faut convenir qu'il n'en est point que Dieu prenne plus soin de faire connoître que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité ; et qu'autant qu'ils ont voulu vivre obscurs et sans nom, autant il s'attache à rendre leur nom célèbre, et à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoi cela, demande saint Augustin ? c'est, répond ce saint docteur, qu'avec les humbles, sa grâce ne court aucun risque ; c'est que sa gloire, dont il est souverainement jaloux, n'est exposée de leur part à aucun péril ; et que, s'il les exalte, ce n'est point tant eux qu'il exalte, que ses dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie et qu'il canonise en eux : *Nec tam illos coronat donis suis quàm in illis coronat dona sua* (2). En pouvons-nous produire une preuve plus authentique et un exemple plus éclatant, que saint François de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abaissemens, et Dieu, pour cela même, l'a comblé d'honneurs. Il l'a glorifié en toutes les manières, et par soi-même, et par le ministère des créatures : par soi-même,

(1) Psal. 138. — (2) August.

en lui communiquant les caractères les plus essentiels de la divinité ; par le ministère des créatures, en le rendant vénérable aux peuples et aux potentats de la terre, et lui attirant leurs respects et leurs hommages. Ecoutez-moi, chrétiens, voici dans l'éloge de ce glorieux patriarche, ce qu'il y a de plus magnifique et de plus grand.

Dieu, dit saint Thomas, a surtout deux attributs de grandeur, qui marquent la supériorité et l'infinité de son être, savoir, la science et la toute-puissance : la science, par où il connoît jusqu'aux choses, même futures, jusqu'aux secrets des cœurs ; la toute-puissance, par où il ordonne tout, et il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'une et l'autre à François de Paule ; mais dans toute la plénitude dont un homme est capable : sa science, par l'esprit de prophétie, dont il le remplit ; sa toute-puissance, par le don des miracles qu'il lui conféra : en sorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'est-à-dire, comme un homme éclairé de la sagesse de Dieu, et revêtu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les témoignages les plus incontestables, et qui n'ait été universellement reconnu.

Oui, chrétiens, c'est à François de Paule que l'esprit des prophètes fut donné sans réserve et sans mesure. Dieu demandoit autrefois à Isaïe : Sur qui reposera mon esprit, cet esprit de sagesse et de lumière ? et le prophète lui répondit que ce seroit sur l'humble de cœur : parole qui s'est bien vérifiée dans le saint fondateur dont je fais le pané-

gyrique. D'autres ont eu l'esprit de prophétie en quelques rencontres, par une inspiration passagère, et pour quelques momens; mais François de Paule l'a possédé habituellement; et l'on peut dire à la lettre, que ce céleste et divin esprit a reposé sur lui. Ne sembloit-il pas qu'il eût la clef de tous les cœurs pour y pénétrer, et pour en découvrir les pensées et les sentimens les plus cachés? ne sembloit-il pas qu'il fût tout à la fois dans tous les lieux, pour être témoin de ce qui se passoit au-delà des mers, et dans les régions les plus éloignées? ne sembloit-il pas que tous les temps lui fussent présens, et qu'il n'y eût point pour lui d'ávenir? Disons mieux : ne voyoit-il pas l'avenir comme le présent, et quand il l'annonçoit, étoit-ce avec des circonstances douteuses? étoit-ce dans le secret d'une confidence particulière? étoit-ce à des personnes inconnues et sans autorité? que dis-je, n'étoit-ce pas si hautement et avec tant d'éclat que l'Europe en retentissoit?

Ainsi prédit-il aux Grecs la ruine de leur empire et la prise de Constantinople, s'ils s'obstinoient dans le schisme scandaleux qui les séparoit de l'Eglise romaine. Ils furent sourds à la voix de Dieu, qui leur parloit par la bouche de son ministre; ils n'écoutèrent ni le Seigneur, ni son Prophète, et vous savez ce qu'il leur en coûta. La prédiction s'accomplit : la Grèce se vit inondée d'un déluge d'infidèles qui y portèrent la désolation et l'effroi; Constantinople fut assiégée, pillée, réduite enfin sous l'obéissance et le joug des ennemis de la foi.

Ainsi prédit-il au roi de Naples une signalée victoire sur les Turcs, en lui ordonnant de la part de Dieu de les attaquer et de les chasser de la Calabre qu'ils infestoient. L'effet répondit à sa parole : le prince l'écouta, et malgré l'inégalité des forces, il combattit et fut victorieux. Ainsi prédit-il à Ferdinand, roi d'Espagne, qu'il chasseroit les Mores de ses états ; et que, s'il agissoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le royaume de Grenade qu'ils lui avoient enlevé. Le succès fut aussi heureux que François l'avoit promis ; les Mores furent défaits, Ferdinand rentra en possession des terres qu'il avoit perdues, et l'Espagne se délivra de la plus dure et de la plus tyrannique domination qu'elle eût à craindre. Or jugez quel bruit de pareils événemens firent dans le monde, ce qu'on dut penser du saint prophète, ce qu'on en dut dire. On le regarda, si j'ose m'exprimer de la sorte, comme le plus intime confident de Dieu même, et comme l'oracle de l'Eglise.

Ajoutez à ce don de prophétie, le don des miracles, qui lui a soumis, ce semble, toute la nature. Mais sur les miracles dont je parle, il y a un point important à remarquer, et où paroît également la providence de Dieu, soit pour rehausser la gloire de son serviteur, soit pour confondre l'incrédulité des libertins. Car, prenez garde, s'il vous plaît ; les miracles de saint François de Paule n'ont point été des miracles douteux et incertains. On nous raconte divers miracles, et il est de notre piété d'y donner une créance raisonnable et sage : mais après tout,

ce ne sont pas toujours des miracles tellement incontestables, qu'ils portent avec eux-mêmes leurs preuves et une pleine conviction; ce sont des miracles faits en présence d'un petit nombre de témoins, dont l'autorité ne suffit pas pour entraîner les esprits et pour répondre à toutes les difficultés qui peuvent naître. Au lieu qu'il s'agit ici de miracles publics, et tellement avérés, que l'infidélité même la plus opiniâtre est forcée d'y souscrire et de se rendre à la vérité reconnue. En effet, si la mer obéit à François aussi bien qu'à saint Pierre, et s'il passe le détroit de Sicile sans autre secours que celui de son manteau étendu sur les eaux, c'est à la vue de tout un peuple qui l'attend sur le rivage et qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ses mains toute sa vertu, et si, pour confirmer sa règle, il prend des charbons ardens sans en ressentir la moindre atteinte, c'est aux yeux des députés du souverain pontife, et dans une nombreuse assemblée de ses frères, qu'il convainc par ce prodige. S'il transporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la construction de la première église qu'il voulut bâtir, c'est devant toute la ville de Paule, qui lui applaudit et le comble de bénédictions. S'il rétablit l'air dans sa pureté, et s'il fait cesser une contagion mortelle qui ravageoit tout un pays, c'est à la prière de tous les habitans qui ont recours à lui, et qui le regardent comme leur libérateur. Il faudroit faire le récit de toute sa vie pour faire le récit de ses miracles. Tous les élémens ont entendu sa voix, ont exécuté ses ordres, ont pris tel mou-

vement et telle disposition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, et que Dieu l'eût établi l'arbitre absolu du monde.

Après cela, faut-il s'étonner que toutes les puissances de la terre l'aient honoré, que les rois se soient humiliés devant lui, que les papes lui aient donné tant d'éloges, qu'il ait été recherché des peuples avec tant d'empressement? Non, chrétiens, je n'en suis point surpris, et vous ne devez pas l'être : l'humilité, quand elle est sincère, mérite tout cela; et autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'est ainsi qu'il sera glorifié : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit rex honorari* (1). Le pape Paul second l'envoya saluer par un des officiers de sa chambre, qui se prosterna à ses pieds et les voulut baiser par respect. Il fit informer des actions miraculeuses de ce saint homme, même avant sa mort, comme s'il eût eu dessein de le canoniser tout vivant. Quoi qu'il en soit, la voix publique le canonisoit déjà par avance. Sixte quatrième le reçut à Rome comme un ange du ciel, le consulta sur les plus importantes affaires de la religion, et par honneur le fit asseoir auprès de sa personne. Mais c'est surtout à notre France qu'il étoit réservé de faire connoître cet homme incomparable et de l'exalter; c'est de la cour de nos rois que toute l'Europe devoit apprendre ce que valoit François de Paule, et ce qui lui étoit dû. Je ne puis lire dans notre histoire, sans une consolation sensible, la magnifique

(1) Esther. 6.

réception qui fut faite, par Louis XI et par tous les seigneurs du royaume, à cet homme religieux. Vous étiez alors, ô mon Dieu ! connu dans le monde, et les cours des princes n'étoient pas des lieux inaccessibles à votre grâce, ni à la piété chrétienne, puisque vos serviteurs y étoient si honorablement traités. A peine Louis a-t-il su la marche de François, qu'il envoie au-devant de lui son héritier présomptif et son dauphin pour le recevoir. Qu'eût-il fait davantage pour une tête couronnée? mais aussi permettez-moi de le dire, quelle tête couronnée étoit plus respectable qu'un saint à qui Dieu destinoit la couronne de gloire, et qu'il avoit revêtu de tout son pouvoir? Jamais la France n'avoit vu de prince plus jaloux de sa grandeur, ni plus impérieux que Louis onzième; mais à la vue de François de Paule, ce monarque oublie toute sa grandeur, et dépose tout son orgueil. Tout le monde trembloit en la présence de Louis, et Louis s'humilie en la présence de François. Louis faisoit la loi à ses sujets, et il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puissance du Seigneur, qui tient dans ses mains les cœurs des rois, et qui les tourne comme il lui plaît! ô spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre! un roi, la terreur de tant de peuples, un roi également redouté et des étrangers et des siens, un roi si fier, devient respectueux et soumis devant un homme nourri dans la solitude, et sorti de l'obscurité du cloître.

Vous me direz que cette soumission et ce respect de Louis XI étoient intéressés, qu'il demandoit sa

guérison, et qu'il vouloit l'obtenir ; que François, hors de là, ne lui étoit rien, et qu'il l'eût tout autrement regardé sans cette espérance. Mais d'abord je vous réponds, et je dis : Voilà comment Dieu sait relever ses saints, et voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule ; il a fait dépendre de lui les rois mêmes, il a réduit un des plus grands monarques dans la nécessité de recourir à lui. Tous les secours humains, long-temps et inutilement employés, manquoient à Louis, et il ne lui est resté pour dernière et unique ressource, que l'humble serviteur de Dieu. Je vais plus loin, et j'ajoute : Ce qui fit appeler François à la cour, ce fut, il est vrai, l'intérêt d'une santé ruinée, que Louis XI cherchoit par tous les moyens à rétablir ; mais ce qui le maintint ensuite à la cour, ce qui le mit dans un si grand crédit à la cour, ce fut l'éclat de ses vertus, ce fut l'estime et la confiance du prince. La preuve en est évidente, puisque, dès le jour même que cet homme de miracles parut pour la première fois à la cour, et dès la première audience qu'il eut de Louis, il lui prononça l'arrêt de sa mort. Il lui parla en prophète, et lui dit, comme un autre Isaïe : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives* (1) ; Sire, mettez ordre à votre Etat et à ce que vous avez de plus précieux dans votre Etat, qui est votre conscience ; car il n'y a point de miracle pour vous ; votre heure est venue, et il faut mourir. C'étoit une parole bien dure pour

(1) Isaï. 38.

tout homme, encore plus pour un roi, mais surtout pour un roi aussi attaché à la vie. Quel autre eût osé lui annoncer une si triste nouvelle, et n'étoit-ce pas s'exposer à toute son indignation ? mais, par le changement le plus subit, et qui ne put venir que de la droite du Très-Haut, Louis écouta François avec respect ; il l'estima, et se confia en lui plus que jamais ; il lui mit son ame entre les mains, il le pria de le disposer à la mort, il voulut expirer dans son sein, et en mourant il lui recommanda la France et son fils, ne croyant pas pouvoir laisser l'un et l'autre sous une plus puissante protection. Voilà sur quoi furent fondés les honneurs dont saint François de Paule fut comblé à la cour de Louis XI. Il fit dans la personne de ce monarque un miracle bien plus difficile et plus grand que s'il lui eût rendu la santé du corps, puisqu'il lui rendit la santé de l'ame, puisqu'il le détacha de la vie, que ce prince aimoit jusqu'à l'excès, puisqu'il l'accoutuma à entendre parler de la mort, qu'il le prépara à ce dernier passage, et qu'il l'aida à le sanctifier.

Cependant Louis mort, comment Charles VIII, son successeur, en usa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu ? Vous le savez, chrétiens : il hérita de la piété de son père, c'est-à-dire, de sa vénération pour François de Paule. Que dis-je, il la surpassa : François fut son conseil, fut son confident, fut sa consolation. S'agissoit-il d'un choix honorable à faire ? c'est sur François de Paule qu'il tomboit ; témoin l'honneur qu'il eut d'être choisi pour nommer le Dauphin de France dans la cérémonie so-

lennelle de son baptême. Y avoit-il une affaire importante à traiter ? c'est à François de Paule qu'on s'adressoit, et sur lui qu'on s'en reposoit ; témoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne, héritière de Bretagne, et où il réussit avec tant de succès et tant d'avantage pour l'un et pour l'autre : car je puis le dire, c'est à ce grand saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eût alors et dont elle jouit encore aujourd'hui, d'être unie avec la Bretagne ; c'est à lui que nos rois sont en partie redevables de cette illustre province, qu'ils regardent comme une des plus belles et des plus nobles portions de leur héritage ; et c'est pareillement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur et la gloire d'appartenir aux premiers rois de la chrétienté.

Mais si Dieu, dans cette vie mortelle, qui est le temps du travail, veut bien de la sorte glorifier ses saints, que leur prépare-t-il après la mort, qui est pour eux le temps de la récompense ? Que préparoit-il à François ? la mort et l'humiliation des grands du monde. Qu'ils aient rempli toute la terre de leur nom, qu'ils aient ébloui tout l'univers de la splendeur de leur gloire ; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obscurcit, et ces noms si fameux s'effacent bientôt de la mémoire des hommes, dès que ceux qui les portoient ont disparu à nos yeux. Mais c'est dans le sein même de la mort et dans les plus profondes ténèbres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ses amis ; et le tombeau de François de Paule n'a-t-il pas été, selon l'expres-

sion du Prophète, après le sépulcre de Jésus-Christ, un des plus glorieux : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum* (1) ? Son corps, sans voix et sans vie, a prophétisé aussi bien que celui d'Elisée ; ses ossemens, précieuses et saintes reliques, tout insensibles et tout inanimés qu'ils étoient, ont conservé la même vertu et le même don des miracles, ont chassé les démons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les sourds, ont fait parler les muets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas ressenti les salutaires effets, et de quelle partie de l'Europe n'y a-t-on pas eu recours, comme à l'asile commun de tous les affligés ? L'hérésie déclarée contre le culte des saints n'a pu voir sans en frémir, cette confiance des peuples ; elle s'est armée contre ce saint corps, que la France conservoit, que le monde révéroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations étoient suspendus ; elle l'a insulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes ; mais tous les efforts de l'hérésie n'ont pas arraché et n'arracheront jamais du cœur des fidèles les sentimens de respect, de reconnoissance, de zèle, dont ils sont prévenus pour un de leurs plus puissans protecteurs auprès de Dieu. Ses cendres nous sont restées, et c'est assez ; ces cendres purifiées par le feu, ou, pour mieux dire, consacrées par une espèce de martyre, n'en ont que plus de pouvoir ; nous les honorons, et nous y trouvons toujours les mêmes secours : quoi qu'il en soit, sa

(1) Isaï. 11.

mémoire est toujours vivante, et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, elle y vivra; ses fêtes y seront célébrées, son nom y sera invoqué, ses vertus y seront publiées.

Mais qu'est-ce, après tout, pour les saints, que cette gloire de la terre, toute juste et toute éclatante qu'elle peut être, en comparaison de cette couronne immortelle qu'ils reçoivent dans le ciel? que leur importe d'être grands devant les hommes, pourvu qu'ils soient grands devant Dieu; et que leur importe que leurs noms soient ici gravés dans le souvenir des hommes, pourvu qu'ils soient écrits et connus dans le royaume de Dieu! Ah! chrétiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, et que tant de nations ont déférés à saint François de Paule, ne lui étoient point nécessaires; et s'il a plu à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'est que pour nous apprendre à estimer l'humilité. Du reste, François pouvoit être sans cela éternellement heureux, et souverainement glorieux: car il pouvoit sans cela parvenir à toute la gloire dont il jouit dans la béatitude céleste. C'est là que les humbles sont bien dédommagés de leurs abaissemens volontaires; et c'est à cette unique et véritable grandeur que nous devons aspirer comme eux. Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur sommes-nous jaloux? d'une grandeur toute mondaine: briller dans le monde comme François de Paule, être comme lui recherché des grands, et adoré des petits, voilà de quoi nous sommes touchés, et ce qui combleroit, à ce qu'il nous semble, tous nos vœux

Mais voilà, de la manière que nous l'envisageons, ce que j'appelle une fausse grandeur. Prenez garde, je vous prie; c'étoit pour notre saint une grandeur véritable et réelle; et ce n'est pour nous qu'une grandeur chimérique et fausse. Grandeur réelle et véritable pour François : comment cela ? parce que c'étoit une récompense anticipée de son humilité ; parce que c'étoit une grandeur fondée sur le mépris même qu'il faisoit de toute grandeur humaine : parce que c'étoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il se défioit, qui, par un amour et un désir sincère des humiliations, lui devenoit onéreuse, bien loin qu'il cherchât à en goûter les vaines douceurs; parce qu'au milieu de cette grandeur visible, il ne se rendoit attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité; mais ce qui étoit réel et solide pour François de Paule, n'est pour nous qu'erreur, n'est que mensonge et illusion; pourquoi ? parce que nous ne cherchons cette prétendue grandeur du monde que pour nourrir notre orgueil et contenter notre ambition; parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat, qui nous éblouit et qui nous aveugle; parce que nous nous en laissons entêter et infatuer, jusqu'à nous oublier nous-mêmes au moindre avantage que nous avons, et au moindre degré d'élévation où nous parvenons; parce que nous en abusons pour entretenir nos complaisances, pour autoriser nos hauteurs, pour prendre sur les autres l'ascendant, pour les regarder avec dédain et les traiter avec empire, parce qu'uniquement occupés d'une grandeur mortelle, nous perdons absolument le

souvenir de cette glorieuse immortalité, qui seule devroit emporter toutes nos réflexions et tous nos soins. Or en ce sens et sous cet aspect, tout ce qu'il y a de plus grand dans la vie, n'est rien ; et s'y attacher de la sorte, s'y laisser ainsi surprendre, c'est un des plus sensibles sujets de notre confusion, puisque c'est une des marques les plus évidentes de notre foiblesse.

Et souvent encore qu'arrive-t-il ? c'est que Dieu, par une sage conduite de sa providence, nous refuse ce que nous désirons avec tant d'ardeur, et le donne aux humbles, qui travaillent à s'en préserver et à l'éviter. Que de mondains dans la cour de Louis XI s'empressoient autour du prince, pour s'insinuer auprès de lui, pour gagner sa faveur, pour avoir part à ses grâces, et ne pouvoient y réussir? au lieu que François de Paule, dégagé de toute espérance, sans vues, sans prétentions, sans intrigues, ne pensant qu'à se retirer et à disparoître, parlant au premier monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'évangile, ne faisant rien pour ce prince de tout ce qu'il attendoit; au contraire, lui présentant un objet aussi triste pour lui que la mort, et le lui montrant de près, en devint le favori le plus intime et le directeur. Je ne veux pas, après tout, vous faire entendre que les saints aient toujours ces sortes de distinctions sur la terre; il y en a, et un grand nombre, que Dieu laisse dans l'obscurité et dans l'oubli parmi les hommes; il y en a qui ne sont pas seulement humbles, mais en effet humiliés et très-humiliés. Se plaignent-ils

de leur état? ils sont bien éloignés de s'en plaindre ; puisqu'ils l'ont choisi, puisqu'ils l'aiment, et qu'ils s'en font, selon l'évangile, un bonheur : car ils savent quel est le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle est sanctifiée par l'humilité ; ils savent ce que c'est que toute la grandeur du siècle ; que ce n'est qu'une grandeur imaginaire, et surtout que ce n'est qu'une grandeur passagère ; d'où ils concluent qu'ils doivent porter toutes leurs espérances et tous leurs désirs vers une autre grandeur qui leur est promise dans le ciel. A quoi tient-il, mes chers auditeurs, que nous ne tirions la même conséquence, puisque nous sommes aussi instruits qu'eux du même principe ? nous connoissons malgré nous la vanité des pompes du monde ; et plus même nous sommes engagés dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons si bien dans les rencontres, et nous en faisons de si beaux discours ; pourquoi donc ne méprisons-nous pas ce qui nous paroît si méprisable, ou pourquoi ne nous détachons-nous pas de ce que nous méprisons ? Allons à la gloire, et cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre véritable gloire à désirer pour nous, selon l'évangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'est là qu'il nous ordonne de tourner tous nos regards, et c'est là aussi la seule gloire que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hìc venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appeloit Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumière. En saint Jean, chap. 1.

MONSEIGNEUR (1),

C'EST le vrai caractère du glorieux précurseur saint Jean, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Un homme suscité de Dieu pour servir de témoin à celui qui, comme Fils de Dieu, et Verbe de Dieu, étoit la lumière increéée; un homme prédestiné pour annoncer et pour faire connoître au monde le Dieu incarné; un homme miraculeusement conçu par une mère stérile; un homme dont on peut dire, dès son berceau, que l'esprit de Dieu étoit en lui, et que la main du Seigneur étoit avec lui; un homme dont la mission fut autorisée par la plus éclatante preuve de la vérité, qui est son éminente sainteté : et tout cela, pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Voilà à quoi se réduisent les hautes idées que l'évangile nous en donne. Il n'étoit pas

(1) Messire Henri Feydeau de Brou, évêque d'Amiens.

la lumière : *Non erat ille lux* (1) ; mais il étoit le témoin de celui qui fut la lumière même; de cet homme-Dieu à qui seul il appartenoit de pouvoir dire absolument et sans condition : *Ego sum lux mundi ;* Je suis la lumière du monde. Car c'est pour attester la vérité de cette parole du Sauveur, que Jean-Baptiste est venu ; et voilà, encore une fois, l'abrégé de son éloge : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine* (2). Eloge, mes chers auditeurs, que vous ne devez pas considérer comme un simple panégyrique du saint que l'Eglise honore en ce jour; mais comme un discours fondamental sur un des points capitaux de notre religion ; comme une instruction essentielle dans le christianisme ; comme une exposition du grand mystère de notre foi, qui est l'incarnation divine. Car entre Jésus-Christ et Jean-Baptiste il y a eu des liaisons si étroites, qu'on ne peut bien connoître l'un sans connoître l'autre ; et si la vie éternelle consiste à connoître Jésus-Christ : *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (3) ; aussi une partie de notre salut consiste-t-elle à connoître saint Jean : or il suffit pour le connoître parfaitement, de bien comprendre qu'il a été le témoin de Jésus-Christ, et qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium.* Dès le moment de sa naissance, il délia par un miracle visible, la langue de son père Zacharie, pour lui faire publier les louanges de Dieu. Opérez ici, grand saint, un pareil miracle ;

(1) Joan. 1. — (2) *Ibid.* — (3) Joan. 17.

et déliez ma langue, afin que je puisse dignement et utilement annoncer vos illustres priviléges et vos vertus à cet auditoire chrétien. J'ai besoin, pour y réussir, d'un puissant secours; et pour l'implorer plus efficacement, je m'adresse à la reine des vierges. *Ave, Maria.*

Il en faut convenir, chrétiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean-Baptiste, qu'il ait été choisi de Dieu pour servir de témoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il étoit, ait eu besoin du témoignage de saint Jean; et que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le témoignage de ce glorieux précurseur ait été nécessaire pour l'établissement de notre foi : or l'un et l'autre est néanmoins vrai, et l'évangile, qui est notre règle, ne nous permet pas d'en douter. Oui, le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eu besoin du témoignage de Jean-Baptiste. Ainsi cet homme-Dieu le reconnoissoit lui-même, lorsqu'il disoit aux Juifs : *Si testimonium perhibeo de me ipso testimonium meum non est verum : alius est qui testimonium perhibet de me* (1); Si je rendois seul témoignage de moi-même, vous diriez, quoiqu'injustement, que mon témoignage n'est pas recevable; mais en voici un autre qui rend témoignage de moi. Car selon la pensée de saint Chrysostôme, expliquant à la lettre ce passage, cet autre dont

(1) Joan. 5.

parloit Jésus-Christ, étoit saint Jean son précurseur. De plus, dans l'ordre des divins décrets, le témoignage de saint Jean étoit nécessaire pour l'établissement de notre foi. Car le même évangéliste, qui nous apprend que Jean est venu pour rendre témoignage à la lumière : *Ut testimonium perhiberet de lumine* (1), en rapporte aussitôt la raison: *Ut omnes crederent per illum ;* Afin que tous crussent par lui. D'où il s'ensuit que notre foi, je dis notre foi en Jésus-Christ, est donc originairement fondée sur le témoignage de ce grand saint, puisqu'en effet c'est par lui que nous avons cru; par lui que la voie du salut nous a été premièrement révélée; en un mot, par lui que nous sommes chrétiens. Ceci sans doute lui est bien avantageux; mais ce n'est pas là néanmoins que je borne son éloge, et ce que j'ajoute en va faire le complément et la perfection. Car de même que Jean-Baptiste a servi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde, par une espèce de reconnoissance, si j'ose ainsi m'exprimer, a voulu servir de témoin à Jean-Baptiste. De même que par rapport à nous, le Sauveur, tout Dieu qu'il est, a eu besoin du témoignage de saint Jean ; saint Jean, par rapport à lui-même, a plus eu besoin encore du témoignage du Sauveur ; et autant que la foi chrétienne est fondée sur le témoignage que Jésus-Christ a reçu de son précurseur, autant la gloire du précurseur est-elle fondée sur le témoignage qu'il a reçu de Jésus-Christ. Voilà tout mon dessein, que je ren-

(1) Joan. 1.

ferme en ces deux points. Jean-Baptiste rendant témoignage au Fils de Dieu : c'est le premier ; et le Fils de Dieu rendant témoignage à Jean-Baptiste : c'est le second. De là deux conséquences pour votre édification : l'une, que nous devons tous, à l'exemple de saint Jean, et en qualité de chrétiens, être autant de témoins de Jésus-Christ ; l'autre, que comme Jésus-Christ a rendu témoignage à saint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, et que nous méritions de le recevoir, si nous voulons être du nombre de ses élus. Imiter saint Jean, en faisant de nos actions et de notre vie un témoignage sensible et continuel, dont Jésus-Christ soit honoré ; mériter comme saint Jean, que Jésus-Christ au moins, dans son dernier jugement, nous honore devant Dieu de son témoignage : deux conclusions morales dont la pratique bien entendue est le précis de toute la sainteté chrétienne, et pour lesquelles je vous demande une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Cinq choses, chrétiens, sont nécessaires à quiconque est choisi pour témoin, et en doit faire l'office : la fidélité et le désintéressement dans le témoignage qu'il porte, l'exacte connoissance du sujet dont il porte témoignage, l'évidence des preuves sur quoi il appuie son témoignage, le zèle pour la vérité, en faveur de laquelle il rend témoignage ; enfin, la constance et la fermeté pour soutenir son témoignage : or je trouve que saint Jean a eu dans le degré le plus éminent ces cinq qualités : car il a

été pour le Sauveur du monde un témoin fidèle et désintéressé, un témoin instruit et pleinement éclairé, un témoin sûr et irréprochable, un témoin zélé et ardent, un témoin constant et ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement répondu au dessein de Dieu sur lui, et que rien ne lui a manqué, pour vérifier dans toute leur étendue ces paroles de mon texte : *Hic venit in testimonium.* Ecoutez-moi, je ne dirai rien qui ne soit tiré de l'évangile même.

Je prétends d'abord que Jean-Baptiste a fait à l'égard de Jésus-Christ l'office d'un témoin fidèle et désintéressé. La preuve en est incontestable : car voici, selon l'évangéliste, le témoignage que rendit cet homme de Dieu, lorsque les Juifs lui députèrent des prêtres et des lévites, pour lui demander qui il étoit : *Et hoc est testimonium Joanni* (1). Que fit-il ? il ne délibéra point, il confessa de bonne foi, et il protesta non-seulement sans peine, mais avec joie, qu'il n'étoit point le Christ : *Et confessus est, et non negavit, et confessus est, quia non sum ego Christus* (2). Ils le pressent : Quoi donc, êtes-vous Elie ? et il leur dit, je ne le suis point : *Non sum* (3). Êtes-vous prophète ? il répondit non : *Et respondit, non* (4) ; mais qui êtes-vous, répliquèrent-ils, afin que nous puissions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyés ? que dites-vous de vous-même ? et c'est alors qu'il leur fit cette humble, mais héroïque déclaration : *Ego vox clamantis* (5) ; Je ne suis qu'une simple voix qui crie, et qui annonce au monde la venue

(1) Joan. 1. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* — (5) *Ibid.*

du Seigneur. Ah! chrétiens, quelle fidélité! en vit-on jamais un plus bel exemple? Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs étoient disposés, si saint Jean l'eût voulu, à le reconnoître pour leur Messie, c'est-à-dire, pour leur libérateur et pour leur roi; et Jean, avec une droiture d'ame qui les étonne, renonce à cette dignité pour la conserver à Jésus-Christ; il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner son consentement; et toute la synagogue seroit venue en foule lui rendre hommage; mais il sait trop bien ce qu'il est, et à qui il est. Non, leur dit-il, mes frères, je ne suis point ce Messie que vous attendez; vous lui faites tort, et vous vous faites tort à vous-mêmes de le confondre avec moi; ce n'est point moi, c'est un autre plus grand, plus fort, plus puissant que moi; un autre à qui je ne suis pas digne de rendre les plus vils services; c'est celui-là, mes frères, qui est votre Christ et votre roi; ne le cherchez point dans ce désert, il est au milieu de vous, et vous ne le connoissez pas; je n'en ai ni le mérite ni la sainteté, je suis un homme pécheur: et l'erreur la plus pernicieuse et la plus grossière où vous puissiez tomber, est de m'attribuer cette qualité de Messie, qui est infiniment au-dessus de moi, et de tous les dons de grâce que je puis posséder. Encore une fois, y eut-il jamais un témoignage plus désintéressé et plus fidèle?

Concevez-le encore mieux par la réflexion que fait ici saint Chrysostôme, et dont sans doute vous serez touchés; la voici: saint Jean, par une heu-

reuse conformité de caractère, se trouvoit si semblable à Jésus-Christ, qu'on le prenoit souvent pour Jésus-Christ; et Jésus-Christ, par la même raison, quoique Fils unique de Dieu, étoit si semblable à saint Jean, qu'au rapport de l'évangile, on le prenoit aussi souvent pour saint Jean. Car de là vient qu'Hérode, apprenant les miracles que cet homme-Dieu faisoit dans la Judée, disoit que c'étoit Jean-Baptiste qui étoit ressuscité : et de là vient que les pharisiens voyant la vie toute céleste que Jean menoit dans le désert, ne doutoient point qu'il ne fût le Christ, jusqu'à lui envoyer une ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand saint? oui, chrétiens : et quoi? c'est que Jean-Baptiste, étant pris pour le Christ, et passant pour l'être, déclara hautement qu'il ne l'étoit pas, et refusa, sans balancer, l'honneur qu'on lui vouloit faire, pour avoir celui d'être fidèle à son Dieu; car la fidélité de ce témoignage valut mieux pour lui que toute la gloire et tous les honneurs qu'il eût pu recevoir de la synagogue. Mais admirez, chrétiens, les autres marques de cette fidélité : c'est pour cela, disent les Pères, que saint Jean, jusqu'à l'âge de trente ans, se tint caché dans le désert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes, déjà trop prévenus en sa faveur, ne s'attachassent à lui, au préjudice du souverain attachement qu'ils devoient avoir, et qu'il vouloit leur inspirer pour Jésus-Christ. C'est pour cela qu'encore que la main du Seigneur fût avec lui par une disposition parti-

culière de la Providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'autoriser l'erreur où étoient les Juifs qui le regardoient comme le Messie promis de Dieu : car s'ils étoient prêts, sans lui avoir vu faire aucun miracle, à le reconnoître pour le Messie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient vu ressusciter les morts, et commander aux vents et à la mer? C'est pour cela qu'il ne parloit jamais de Jésus-Christ que dans les termes les plus magnifiques et les plus sublimes, et de soi-même, au contraire, qu'avec les sentimens de la plus profonde et de la plus parfaite humilité, prenant plaisir à s'abaisser pour exalter Jésus-Christ, disant de Jésus-Christ : Il faut qu'il croisse; et de soi-même : Il faut que je diminue; témoignant que le comble de sa joie et l'accomplissement de ses désirs, étoit de voir Jésus-Christ connu et adoré dans le monde. Ceux de mes auditeurs qui m'écoutent avec un esprit et un cœur chrétien, comprennent et goûtent ce que je dis. Mais enfin, si saint Jean, fidèle à son Dieu, refusa, comme il étoit juste, les honneurs dus au seul Messie, que n'acceptoit-il ceux au moins qui lui convenoient, et que les Juifs, sans le flatter ni se tromper, lui déféroient? que n'avouoit-il qu'il étoit prophète, puisqu'il l'étoit en effet? que ne confessoit-il qu'il étoit Elie, puisqu'il en avoit l'esprit, et que c'étoit personnellement de lui que le Sauveur disoit : *Elias venit* (1), Elie est venu; c'est-à-dire, Jean-Baptiste, en qui Dieu fait revivre l'esprit d'Elie? non, chrétiens, il ne consent à rien de tout cela; il ne

(1) Marc. 9.

veut être ni Elie, ni prophète, ni docteur, ni maître; il se contente d'être la voix de celui qui crie: Préparez les voies du Seigneur, *Ego vox;* pourquoi? parce qu'il veut être tout au Seigneur, et rien à lui-même; parce que comme la voix n'a point d'autre usage que d'exprimer la pensée et de la rendre sensible, aussi Jean-Baptiste n'a-t-il point d'autre vue ni d'autre fin que de faire connoître le Verbe de Dieu, en rendant témoignage à l'homme-Dieu : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*

J'ai dit de plus que ce saint précurseur avoit été à l'égard du Sauveur du monde, un témoin pleinement instruit : car tout ce que nous savons de Jésus-Christ et tout ce que nous en devons savoir, tout ce que la foi nous en révèle d'important et de nécessaire au salut, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différens témoignages qu'il a rendus à ce Dieu sauveur; et en effet, c'est lui qui nous a fait connoître Jésus-Christ en qualité de Dieu-homme, en qualité de rédempteur, en qualité de sanctificateur des ames, en qualité d'auteur de la grâce et des sacremens à quoi la grâce est attachée; en qualité de juste juge, qui récompense et qui punit; en un mot, dans toutes les qualités qui en ont fait un médiateur accompli : l'induction en sera sensible, et n'aura rien pour vous de fatigant. Il nous a fait connoître Jésus-Christ comme Dieu-homme, quand il disoit de lui : *Post me venit vir qui ante me factus est, quia prior me erat* (1); Celui qui est venu après

(1) Joan. 1.

moi, étoit avant moi. Car, pour raisonner avec saint Augustin, si Jésus-Christ étoit avant saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de sa divinité : il étoit donc Dieu ; s'il étoit après saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de son humanité : il étoit donc homme ; s'il étoit tout ensemble avant et après saint Jean, ce ne pouvoit être que selon les deux natures qui subsistoient en lui : il étoit donc en même temps Dieu et homme. C'est ainsi que concluoient les Pères contre les ariens, les nestoriens et les eutychiens : ce témoignage seul de Jean-Baptiste : *Post me venit vir qui ante me factus est* (1), ayant dès les premiers siècles de l'Eglise confondu tous les hérétiques qui combattoient le mystère de l'Incarnation. Il nous l'a fait connoître comme rédempteur, quand il le montroit à ses disciples, en leur disant : *Ecce agnus Dei ;* Voilà l'agneau de Dieu qui doit être immolé comme une victime pour le salut des hommes : *Ecce qui tollit peccata mundi* (2) ; Voilà celui qui efface les péchés du monde. Ce qu'il ajoutoit, remarque saint Augustin, pour désabuser les Juifs de la fausse idée où ils étoient que ce Sauveur si long-temps attendu et si ardemment désiré, devoit seulement venir pour les délivrer de leurs misères temporelles, et pour les affranchir de la domination des Romains ; au lieu qu'il venoit pour les dégager de la tyrannie du démon et de la servitude du péché, et qu'il n'étoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoître comme sanctificateur des ames, quand

(1) Joan. 1. — (2) *Ibid.*

il alloit prêchant partout, que c'est de la plénitude de Jésus-Christ que nous avons tous reçu les dons célestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus* (1). Il nous l'a fait connoître comme auteur de la grâce et des sacremens à quoi la grâce est attachée, quand il apprenoit aux Juifs que Jésus-Christ avoit établi un baptême bien plus salutaire et plus efficace que le sien, un baptême qui ne consistoit pas simplement dans la cérémonie de l'eau; mais qui, par le feu de la charité et par l'opération du Saint-Esprit, purifioit tout l'homme, pour en faire un sujet digne de Dieu : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni* (2). Il nous l'a fait connoître comme juste juge, comme souverain rémunérateur, quand il assuroit que Jésus-Christ viendra à la fin des siècles avec le van à la main pour séparer le bon grain d'avec la paille : *Cujus ventilabrum in manu ejus* (3); c'est-à-dire, pour séparer les élus des réprouvés, et pour rendre à chacun selon ses œuvres. Voilà en substance toute la théologie, qui se propose pour objet la personne sacrée de Jésus-Christ, et cette théologie, comme vous le voyez, est contenue dans les témoignages de saint Jean. Ah ! grand saint, de quoi ne vous sommes-nous pas redevables, après que vous nous avez révélé de si hauts mystères; et que ne vous doit pas l'Eglise, puisque c'est par vous qu'elle est entrée dans les trésors de la grâce suréminente et de la gloire de son divin époux?

Mais le témoignage que saint Jean rendit au Fils

(1) Joan. 1. — (2) Luc. 3. — (3) *Ibid.*

de Dieu, fut-il aussi convaincant et aussi irréprochable, qu'il étoit vrai ? oui, chrétiens, il étoit convaincant et irréprochable, et jamais les Juifs opiniâtres qui sont demeurés dans leur incrédulité, n'auront de légitime excuse, ni même de prétexte pour s'en défendre : car que pouvoient-ils répondre au reproche que leur faisoit le Sauveur du monde ? Jean-Baptiste est venu, leur disoit-il ; vous avez eu de la vénération pour lui, vous l'avez respecté comme un prophète, comme un homme envoyé de Dieu, et cependant, lorsqu'il a rendu témoignage de moi, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'étoit lui-même déclaré votre roi et votre Messie, vous l'auriez cru : car vous étiez déterminés à le reconnoître pour tel ; et maintenant, parce qu'il vous a dit que c'est moi qui suis ce Messie promis dans la loi, vous ne le croyez pas. Un homme est-il moins digne de créance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour soi-même ? vous l'auriez cru dans sa propre cause, et vous ne le croyez pas dans la mienne ; comment pouvez-vous soutenir une telle contradiction ? ce reproche, dis-je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il ajoutoit dans une juste indignation : Au reste, sachez que les femmes prostituées et les publicains ont été en ceci plus sages que vous : car malgré la corruption de leurs mœurs, ils se sont soumis à la parole de Jean-Baptiste ; et vous qui cherchez tant à vous parer d'une fausse justice, vous vous obstinez à ne pas recevoir son témoignage : or c'est pour cela que ces pécheurs et ces pécheresses vous

devanceront dans le royaume de Dieu. Quand il parloit ainsi aux pharisiens, il les confondoit : pourquoi ? parce qu'il leur opposoit un témoignage qui les condamnoit par eux-mêmes, savoir, le témoignage de saint Jean. En effet, ceux des Juifs qui furent fidèles à la grâce et qui crurent en Jésus-Christ, n'y crurent d'abord que sur le témoignage de son incomparable précurseur ; ce témoignage faisoit tant d'impression sur leurs esprits, qu'ils ne pouvoient y résister. Il est vrai, saint Jean leur disoit de Jésus-Christ des choses prodigieuses et inouies : il leur disoit que celui qui passoit parmi eux pour le fils d'un artisan, étoit Fils de Dieu, et égal à Dieu ; qu'étant Dieu il s'étoit fait chair, et que, sans cesser d'être Dieu, il étoit devenu homme sujet à la mort; tout cela devoit naturellement révolter leurs esprits ; mais parce que saint Jean s'en faisoit le garant, ils croyoient tout sur sa parole ; et ils aimoient mieux, dit saint Chrysostôme, captiver leur entendement, jusqu'à reconnoître qu'un Dieu s'étoit humilié, s'étoit fait esclave, s'étoit anéanti, que de penser en aucune sorte que Jean-Baptiste se fût trompé ; estimant l'un plus impossible que l'autre ; c'est-à-dire, se tenant plus sûrs que Jean-Baptiste ne se trompoit pas dans le témoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur sembloit incroyable qu'un Dieu en fût venu jusqu'à cet excès d'humiliation et d'abaissement; y eut-il jamais sur la terre un tel don de persuader et de convaincre ?

Je vais encore plus loin, chrétiens ; il faut qu'un témoin ait de l'ardeur et du zèle pour la vérité dont

il rend témoignage. Ce zèle a-t-il manqué à saint Jean ? vous le savez, et en vain m'étendrois-je sur ce point, puisqu'il est évident que tout le soin du divin précurseur a été de faire connoître Jésus-Christ, de le faire adorer, de le faire aimer, de lui procurer dans le monde l'honneur et le culte qui lui est dû, et d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une manière convenable à sa dignité, mais surtout à sa sainteté. Or pour cela, il ne se contentoit pas de montrer aux Juifs cet agneau de Dieu, comme l'espérance et le salut d'Israël ; mais il faisoit retentir sa voix dans tout le désert, pour le prêcher hautement ; mais, par un succès merveilleux que Dieu donnoit à sa parole, il attiroit les bourgades, les villes entières, et les convertissoit à Jésus-Christ ; mais quand il trouvoit des esprits rebelles et indociles, ne pouvant contenir son zèle, et animé d'un saint courroux, il s'élevoit contre eux ; il les traitoit de serpens et de races de vipères, il les menaçoit de la colère du ciel : *Genimina viperarum* (1). Quel étoit donc le grand exercice et l'unique occupation de Jean-Baptiste ? de disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ ; de les exhorter à la pénitence, parce que la pénitence est la voie qui doit nous conduire à Jésus-Christ ; de leur recommander surtout l'humilité, parce que c'est l'humilité qui nous rend capables de participer à la rédemption de Jésus-Christ. *Parate viam Domini* (2) : Mes frères, leur répétoit-il sans cesse, préparez les voies du Seigneur. Voici votre Dieu qui vient à vous dans l'état d'une humilité pro-

(1) Luc. 3. — (2) *Ibid.*

fonde ; ne paroissez pas devant lui comme des collines et des montagnes, c'est-à-dire, comme des hommes superbes et orgueilleux. Pour rendre ces voies du Seigneur droites et unies, soyez petits à vos yeux, soyez humbles, et défaites-vous de cette propre estime et de cet amour-propre qui vous enflent. Ainsi leur parloit-il, faisant l'office de témoin ; mais le faisant en apôtre. Voilà pourquoi ce grand saint n'eut point de désir plus ardent que de gagner des disciples à Jésus-Christ ; voilà pourquoi, non content de lui en former de nouveaux, il lui donnoit même les siens. Allez, leur disoit-il, mes chers enfans, je ne suis plus votre maître ; le grand maître est venu ; c'est le vôtre, et c'est le mien : ne pensez plus désormais à moi. C'est à celui-là qu'il faut vous attacher : il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez-lui s'il n'est pas ce désiré de toutes les nations, que nous attendons depuis si long-temps, et vous verrez comme il vous répondra par ses miracles. Quel zèle, chrétiens, pour la gloire de Jésus-Christ ! Voulez-vous un abrégé de toute la vie de saint Jean ? en deux mots, le voici : Il est venu, dit saint Luc, comme un second Elie ; et avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la conversion des cœurs ; il a réuni les pères avec les enfans ; il a rappelé les désobéissans et les incrédules à la prudence des justes : et pourquoi tout cela ? pour préparer à Jésus-Christ un peuple parfait : *Parare Domino plebem perfectam* (1). Voilà ce que j'appelle un témoin zélé.

(1) Luc. 1.

Enfin, ce fut un témoin constant, puisque depuis sa conception jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de remplir son ministère : car ne pensez pas qu'il ait attendu jusqu'au temps de sa prédication pour rendre témoignage au Sauveur du monde ; dès le sein de sa mère il avoit déjà commencé. Ce tressaillement que ressentit Elisabeth trois mois avant la naissance de ce fils si cher et donné de Dieu ; cette joie dont il fut saisi et qu'il fit sensiblement paroître, ce furent les premiers témoignages qu'il rendit à son Dieu : *Fervens nuncius*, s'écrie saint Pierre Chrysologue, *qui antè cœpit nuntiare Christum, quàm vivere* (1) ! O le fervent témoin! dit ce Père, qui eut l'avantage d'annoncer Jésus-Christ avant que de vivre ! Mais ce témoignage précoce, pour ainsi dire, n'étoit qu'un essai de tous les autres témoignages que saint Jean-Baptiste devoit porter en faveur du Fils de Dieu ; ce qu'il avoit commencé miraculeusement avant sa naissance, il le continua pendant tout le cours de sa vie ; et comme il avoit vécu en témoin de Jésus-Christ, il voulut mourir de même : car mourir pour la justice et pour la vérité, mourir en reprochant aux grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Hérode de ses devoirs, mourir en faisant respecter jusque dans la cour la sainte liberté d'un prophète qui parle pour la cause de Dieu, n'est-ce pas mourir en témoin de Jésus-Christ? Ainsi Jean-Baptiste a-t-il été constant dans son témoignage, puisqu'il l'a rendu dès son entrée au monde, puis-

(1) Chrys.

qu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puisqu'il l'a rendu par son martyre et par sa mort, et que partout il a vérifié ce qui étoit écrit de lui : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modèle que Dieu nous présente aujourd'hui, et qui doit faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Je m'explique : nous tous qui faisons profession du christianisme, nous devons servir de témoins à Jésus-Christ : voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'est-ce qu'un chrétien ? un homme député de Dieu, un homme autorisé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractère particulier, pour être le témoin de Jésus-Christ : *Et eritis mihi testes* (1). De sorte que si nous ne participons à cette glorieuse qualité du précurseur saint Jean, nous pouvons dire avec confusion et avec douleur, qu'il n'y a point en nous de christianisme, ni par conséquent de salut pour nous. En effet, dit saint Augustin, depuis que Jésus-Christ est venu au monde, et qu'il a racheté le monde, Dieu, dans le conseil éternel de sa sagesse, a tellement disposé les choses, qu'il n'y aura jamais d'homme sauvé, que celui qui, selon la mesure de la grâce attachée à son état, aura rendu témoignage à son divin Sauveur. Tous les saints qui sont dans le ciel, n'y sont qu'en vertu de ce titre ; les apôtres n'y sont assis sur des trônes de gloire, que parce

(1) Act. 1.

qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de la parole en prêchant son nom; les martyrs n'y sont couronnés, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur sang, en souffrant et en mourant pour lui; et les confesseurs n'y portent, comme confesseurs, des palmes en leurs mains, que parce qu'ils lui ont rendu témoignage de leur sainte vie, en pratiquant son évangile : or c'est à nous, mes chers auditeurs, de nous former sur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui soient destinés au ministère apostolique. Nous ne sommes plus au temps des persécutions, où la grâce du martyre étoit une grâce commune; mais il faut qu'avec l'esprit de la foi nous confessions tous Jésus-Christ par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres : car voilà pourquoi il nous a choisis. Il a apporté du ciel une loi sainte et toute divine, et il veut que nous en convainquions le monde. Or le monde ne recevra jamais notre témoignage sur la sainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le désordre et dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la loi de Jésus-Christ, il faut que nous nous conformions à elle, et que nous pratiquions fidèlement ce que nous confessons de bouche : sans cela notre témoignage est vain. Que devons-nous donc faire? ah! chrétiens, l'importante instruction pour vous et pour moi! Ce que nous devons faire, c'est de rentrer souvent dans nous-mêmes, et de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous-mêmes : Hé bien! la vie que je

mène est-elle un témoignage recevable en faveur de Jésus-Christ et de sa loi? Si l'on en jugeoit par mes actions et par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du christianisme que je professe? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce désir insatiable d'en avoir, cette crainte excessive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté, et qui l'a consacrée dans sa personne! cette mollesse de vie dont je me fais une habitude et même une fausse conscience, ce soin extrême de ma santé, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mes sens, quel témoignage pour un Dieu mort sur la croix! cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvemens que je me donne pour me pousser, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroissement de ma fortune, quel témoignage pour un Dieu qui s'est anéanti! Ah! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de son ame, pour peu qu'il ait encore de foi, je le reconnois : ce sont là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux, que celui qu'on rend à un Dieu souffrant par une vie toute sensuelle; que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à satisfaire l'avarice et la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler; si c'est un crime de porter faux témoignage contre un homme, que sera-ce, ô divin Sauveur! de l'avoir porté mille fois contre vous, qui êtes mon Dieu?

Telle est, dis-je, chrétiens, la première leçon

que nous devons nous faire à nous-mêmes : il faut que nous servions de témoins à Jésus-Christ ; mais il faut encore qu'à l'exemple de saint Jean, nous soyons pour Jésus-Christ des témoins fidèles, des témoins zélés, des témoins irréprochables, des témoins constans. Ne perdez rien de toute cette morale : des témoins fidèles qui ne nous cherchions pas nous-mêmes ; qui, sous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur ; qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins secrètes de notre amour-propre ; qui, par un raffinement de piété, je dis de piété mercenaire, n'affections pas, en le servant, la gloire même de le servir ; au contraire, qui nous fassions un devoir de nous renoncer, de nous sacrifier, de nous immoler pour lui ; car si le monde, tout perverti qu'il est, produit bien des hommes de ce caractère, c'est-à-dire, s'il se trouve des ministres qui se distinguent par là, qui sont tout à leurs maîtres, et rien à eux-mêmes ; si nous en voyons des exemples, quel sentiment la foi ne doit-elle pas là-dessus nous inspirer? Est-ce trop pour le Dieu qui nous a sauvés, et à qui nous appartenons, que nous soyons tout à lui? la fidélité dont nous lui sommes redevables, doit-elle être d'une moindre étendue que celle dont on se pique envers les souverains de la terre ? faut-il que le monde nous apprenne sur cela notre devoir? faut-il que Dieu ait en nous des sujets moins dévoués que nous ne les voudrions pour nous-mêmes? Cependant voilà notre désordre jusque dans le culte que nous rendons à notre Dieu : nous ne regardons

souvent que nous-mêmes, nous rapportons tout à nous-mêmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-mêmes, et nous n'agissons jamais sur ce grand principe de saint Paul, que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous a rachetés. Des témoins zélés, pour soutenir en mille occasions qui se présentent, la cause de Jésus-Christ; et la soutenir, contre qui? contre l'impiété, contre le libertinage, contre le vice, qui sont proprement ces races de vipères à la malignité desquelles la force et l'efficace de notre zèle doit s'opposer; étant comme nous devons l'être, bien persuadés que, parmi les mauvais chrétiens, cet homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les Juifs; et que c'est à nous, comme héritiers du zèle de saint Jean-Baptiste, de combattre ces ennemis, de les réprimer et de les confondre. Que, si en cela nous sommes lâches, si le respect humain nous ferme la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rend timides; si, à force de vouloir être prudens, nous devenons prévaricateurs; si, au lieu de nous élever contre le scandale, nous nous contentons d'en gémir; si, par nos ménagemens et nos tolérances, nous le fomentons; si nous nous taisons où il faudroit parler, et si nous dissimulons où il faudroit agir, dès-là nous sommes indignes d'être à Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne nous reconnoît plus : des témoins irréprochables, qui ne détruisions pas d'une part ce que nous prétendons établir de l'autre, qui soyions à l'épreuve de la censure, et qui, par certains endroits, n'affoi-

blissions pas le témoignage que Jésus-Christ d'ailleurs reçoit de nous ; nous souvenant de l'avis de saint Bernard, que le monde est trop éclairé pour que nous puissions aisément lui en imposer ; que, quelque soin que nous prenions de nous cacher, il découvrira notre foible, et qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un seul point qui le scandalisera dans nous, empêchera à son égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires que nous pourrions pratiquer ; et, qu'à moins d'être irrépréhensibles, dans le sens que l'entend saint Paul, nous sommes incapables d'être les témoins de Jésus-Christ : enfin, des témoins constans pour tenir ferme et pour ne nous point relâcher dans les persécutions que l'enfer nous suscitera ; pour supporter avec patience les contradictions des hommes, pour résister à nos propres foiblesses et pour vivre et mourir, selon l'exemple de saint Jean, en rendant témoignage à ce Seigneur, qui veut spécialement être honoré par notre persévérance. Voilà, mes chers auditeurs, ce que nous devons être ; mais c'est à vous, ô mon Dieu ! de faire, par votre grâce toute-puissante, que nous soyons tels, comme c'est à nous de coopérer à cette grâce pour arriver à cette perfection : c'est à vous à nous imprimer ces caractères, et à nous de vous présenter des cœurs qui en soient susceptibles. Vous avez vu, chrétiens, le témoignage de saint Jean en faveur de Jésus-Christ ; voyez le témoignage de Jésus-Christ en faveur de saint Jean : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une question qui se présente naturellement à l'esprit, savoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean-Baptiste, ou de ce qu'il servit de témoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu lui servit lui-même de témoin; et je prétends qu'on peut bien appliquer ici ce que disoit saint Augustin, lorsque faisant le parallèle des deux apôtres de Jésus-Christ, saint Pierre et saint Jean l'Evangéliste, il demandoit qui des deux avoit eu une destinée plus souhaitable et plus digne d'envie; ou saint Pierre, qui selon le rapport de l'évangile, sembloit avoir aimé son maître plus ardemment; ou saint Jean, qui, comme disciple favori, en avoit été plus tendrement aimé; car ce saint docteur répondoit qu'à juger de l'un et de l'autre par les règles de la religion, il y avoit eu plus de mérite à aimer comme saint Pierre, mais qu'il y avoit eu plus de bonheur et plus de faveur à être aimé comme saint Jean; et qu'ainsi la comparaison ne pouvoit être qu'à l'avantage des deux, parce que si S. Jean avoit eu au-dessus de saint Pierre la préférence de la tendresse et la prédilection de Jésus-Christ, saint Pierre l'avoit emporté sur saint Jean par la ferveur et le zèle qu'il avoit témoigné pour Jésus-Christ. Il m'a paru, dis-je, que cette décision de saint Augustin convenoit parfaitement à la question que je me suis proposée touchant le divin précurseur saint Jean-Baptiste : car en voici la juste application : avoir servi de témoin au Fils de Dieu, c'est ce qui

a fait le mérite de ce grand saint; mais avoir eu pour témoin le Fils de Dieu même, c'est ce qui a fait son bonheur et sa gloire; et je vais vous montrer que cette gloire a été la récompense et le couronnement de son mérite, comme il est vrai que son mérite a été le fondement et le principe de cette gloire. Ecoutez-moi; il n'y aura rien en tout ceci qui ne vous instruise et qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, que le Sauveur du monde, par une espèce de reconnoissance, ait bien voulu rendre témoignage à saint Jean, et servir de témoin à son témoin même; c'étoit, dit saint Chrysologue, pour vérifier dès-lors, et pour accomplir par avance cette promesse si solennelle et si authentique: *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo* (1); Quiconque me confessera et me reconnoîtra devant les hommes, je le reconnoîtrai devant mon père et devant les anges, au jour de mon dernier avénement: ainsi l'assuroit le Fils de Dieu, parlant des justes en général; mais à l'égard de Jean-Baptiste, il a encore plus fait: car sans attendre la fin des siècles, il lui a servi de témoin dès cette vie, il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les manières. Je m'explique: qu'a fait le Sauveur du monde pour honorer son précurseur? il a rendu témoignage à la grandeur de sa personne, il a rendu témoignage à la dignité de son ministère, il a rendu témoignage à l'excellence de sa prédication, il a rendu témoignage à l'efficace de son baptême, il a

(1) Matth. 10.

rendu témoignage à la sainteté de sa vie, et à l'austérité de sa pénitence: tout cela, autant d'éloges sortis de la bouche du Fils de Dieu même, en faveur de saint Jean : pesez-les, mes chers auditeurs, et admirez-les.

Non, jamais homme ne s'est attiré, et n'a reçu tout à la fois tant d'honorables témoignages que saint Jean-Baptiste. C'est ce que nous apprend l'évangile de ce jour; car nous y voyons les anges et les hommes, par une espèce de concert, occupés à l'exalter. Les hommes, au premier bruit de sa naissance, en sont déjà dans le ravissement, et manquent, ce semble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de sa personne; ils se demandent les uns aux autres: *Quis, putas, puer iste erit* (2)*?* Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? comme s'ils disoient : Voici un enfant en qui la nature et la grâce ont déployé tous leurs trésors, un enfant de bénédiction, un enfant de prodiges et de miracles. Déjà tout enfant qu'il est, la main du Seigneur, c'est-à-dire la puissance et la force de Dieu est avec lui; déjà il a délié la langue de son père Zacharie; déjà il a rendu féconde la stérilité de sa mère Elisabeth; mais s'il a fait en naissant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progrès de sa vie? s'il est si grand dans son berceau, que sera-ce, quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu consommée? c'est un secret, ajoutent-ils, que nous nous contentons de révérer, et qu'il ne nous est pas possible de

(1) Luc. 1.

pénétrer : *Et posuerunt omnes qui audierunt, in corde suo, dicentes : Quis, putas, puer iste erit* (1)? Après avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conservent dans leur cœur, et ils demeurent dans le silence, parce qu'ils ne croient pas pouvoir s'en expliquer assez dignement. Mais voici un ange qui vient suppléer à leur défaut; un ange député de Dieu : c'est Gabriel qui vient résoudre leur doute, et leur apprendre clairement et distinctement ce qu'ils doivent penser de la personne de Jean. Vous êtes en peine de savoir ce que sera un jour cet enfant, et moi, dit l'ange, je vous déclare qu'il sera grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino* (2). Témoignage, chrétiens, qui suffisoit pour canoniser le précurseur de Jésus-Christ : car être grand devant les hommes, ce n'est rien; être grand devant les princes et les rois, qui sont les dieux de la terre, c'est peu, puisque ces dieux de la terre sont eux-mêmes très-petits; mais être grand devant le Seigneur, comme Jean-Baptiste, c'est être vraiment grand, c'est être solidement grand, c'est être absolument grand, parce que c'est être grand devant celui qui est non-seulement la grandeur même, mais la source et la mesure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino.* En effet, tout est petit devant Dieu, et les plus hautes puissances de l'univers ne sont, en présence de cette majesté divine, que des atômes et des néans : *Et substantia mea tanquàm nihilum ante te* (3). Mais pour saint Jean, il est quelque

(1) Luc. 1. — (2) *Ibid.* — (3) Psal. 38.

chose, et quelque chose de grand devant Dieu même: *Magnus coram Domino.* Concluez de là quel est donc le caractère de sa personne, et le degré de sa grandeur. Je me trompe, chrétiens, ne le concluez pas encore de là; c'est un autre témoin, c'est de Jésus-Christ qu'il faut que vous l'appreniez: car il n'appartenoit qu'à lui de nous donner une juste idée de la personne de Jean-Baptiste. Les hommes n'en ont pu rien dire; l'ange, quoique ministre du Seigneur, n'en a pas dit assez; mais le Fils de Dieu couronnera tout par son témoignage; et que dira-t-il? une parole qui renferme ou plutôt qui surpasse tous les éloges: *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistâ* (1); Oui, je vous dis en vérité, qu'entre tous les enfans des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Voilà, mes chers auditeurs, le comble de la grandeur: car être grand, même devant Dieu, c'étoit, après tout, une louange qui convenoit à plusieurs autres saints; mais être si grand qu'entre tous les enfans des hommes il n'y en a point eu de plus grand, c'est la louange particulière et l'avantage de saint Jean. Sur cela les Pères et les interprètes sont partagés; les uns veulent que Jean n'ait été le plus grand qu'entre les saints de l'ancienne loi; et les autres, qu'il n'y en ait point eu de plus grand que lui, même entre les saints de la loi de grâce. Quoi qu'il en soit, c'est de lui, et de lui seul que le Sauveur a dit: *Non surrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la vérité, à quoi, sans rien examiner de

(1) Matth. 11.

plus, nous devons nous en tenir, et voilà le premier témoignage que le Fils de Dieu rendit à la personne de saint Jean.

J'ai dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de son ministère : comment cela ? le voici. L'office important et le ministère essentiel de Jean-Baptiste, fut d'être le précurseur de Jésus-Christ ; mais cet office de précurseur étoit si relevé au-dessus de tous les autres ministères où les hommes jusque-là avoient été employés, que, sans le témoignage de Jésus-Christ, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs reconnoissoient saint Jean pour un prophète, et ils en jugeoient bien, car il l'étoit ; mais ils le croyoient simplement prophète, et en cela ils se trompoient, car il étoit quelque chose de plus. *Etiam dico vobis et plusquàm prophetam* (1) : Oui, leur disoit le Fils de Dieu, il est prophète, et plus que prophète. Pourquoi, demande saint Jérôme, plus que prophète ? parce que les prophètes n'avoient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean-Baptiste annonçoit qu'il étoit venu ; parce que les prophètes n'avoient vu les choses que de loin et dans l'obscurité, au lieu que saint Jean les voyoit clairement et en elles-mêmes. Sans autre raison que celle-là, on avoit droit de le mettre au-dessus de tous les prophètes, et de l'appeler plus que prophète ; mais la prééminence de son ministère étoit fondée sur un titre encore plus digne de nos réflexions. *Etiam dico vobis, et plusquàm prophetam. Hic*

(1) Matth. 11.

est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum qui præparabit viam tuam ante te (1) : Il est plus que prophète, ajoutoit le Sauveur du monde, parce que c'est celui dont le Père éternel a dit à son Fils : Voici mon ange que j'enverrai devant vous pour vous préparer la voie. En effet, préparer la voie à un Dieu, et être le précurseur d'un Dieu, c'étoit faire l'office d'un ange; et les anges du premier ordre se seroient tenus honorés de cette commission ; mais cette commission est réservée à Jean, et il étoit proprement l'ange de Jésus-Christ. Or être l'ange de Jésus-Christ, c'étoit quelque chose sans doute de plus honorable que d'être un ange du commun : car les anges du commun, quoiqu'ambassadeurs de Dieu, n'ont point d'autre ministère que de veiller à la conduite des hommes ; mais le ministère de Jean-Baptiste regardoit immédiatement la personne de Jésus-Christ, puisqu'il n'étoit envoyé au monde que pour Jésus-Christ : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam* (2). Ah ! chrétiens, est-il rien de plus sublime, et qui doive nous inspirer plus de vénération pour ce grand saint ? c'étoit l'ange de notre Dieu ; il a fait dans le mystère de l'incarnation le même office que l'ange envoyé à Marie de la part de Dieu ; et en vertu de sa mission, il a rendu à Jésus-Christ, comme précurseur, des services plus importans et plus nécessaires que jamais les anges n'en ont pu rendre à cet homme-Dieu. Encore une fois, ministère tout angélique, ou plutôt ministère tout

(1) Matth. 11. — (2) *Ibid.*

divin, que Jésus-Christ a voulu honorer de son témoignage.

Ajoutez-y ce qui doit en être la conséquence naturelle, je veux dire le témoignage que le Sauveur du monde rendit à la prédication de saint Jean. Vous le savez : toute l'excellence de la prédication consiste en deux points, à éclairer et à toucher, à instruire et à émouvoir ; mais il est rare de trouver l'un et l'autre ensemble : car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui sont destinés, et qui ont même reçu des talens du ciel pour être les dispensateurs de la parole de Dieu, les plus fervens et les plus zélés ne sont pas les mieux pourvus de science et de lumières: et que les plus intelligens et les plus habiles ne sont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zèle et d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas; les autres touchent, mais n'instruisent pas. Au lieu que Jean-Baptiste, selon le témoignage de Jésus-Christ, excelloit également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens et lucens* (1). Vous l'avez vu, disoit aux Juifs ce Dieu sauveur, et vous l'avez admiré. C'étoit un flambeau qui éclairoit toute la Judée; mais c'étoit un flambeau ardent et luisant; luisant pour dissiper toutes les ténèbres de l'infidélité du siècle; et ardent pour embraser tous les cœurs du divin amour. Il a prêché parmi vous avec tout l'esprit et toute la vertu d'Elie : *In spiritu et virtute Eliæ* (2). L'esprit sans la vertu, ou la vertu sans l'esprit n'auroient pas suffi; mais ayant possédé éminemment l'un et

(1) Joan. 5. — (2) Luc. 1.

l'autre, ç'a été un prédicateur parfait. Que restoit-il, chrétiens, après des témoignages si illustres? Encore un moment de votre attention : je n'en abuserai pas.

Il s'agissoit d'autoriser le baptême de saint Jean; et c'est ce qu'a fait Jésus-Christ par un quatrième témoignage, qui ne mérite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux précurseur. Jean baptisoit dans le Jourdain tous ceux qui venoient à lui; mais comme ce baptême étoit nouveau, les pharisiens et les partisans de la synagogue en jugeoient diversement. Quelques-uns l'approuvoient, d'autres le blâmoient; ceux-ci l'estimoient bon et profitable, ceux-là le rejetoient comme superstitieux et inutile. On demandoit à saint Jean en vertu de quoi il s'attribuoit la puissance de baptiser, puisqu'il n'étoit pas le Christ : *Quid ergò baptizas, si tu non es Christus* (1)? Mais pour montrer que cette puissance lui convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement témoignage de la validité et de l'efficace du baptême de Jean; et quel témoignage? le plus éclatant, mais aussi de la part de Dieu le plus surprenant; car tout Dieu qu'il est il reçoit ce baptême de la pénitence qui disposoit alors les hommes à la rémission des péchés et au baptême de la loi de grâce. C'est dans ce dessein qu'il vient de la Galilée au Jourdain, et qu'il se présente à saint Jean pour être baptisé; c'est, dis-je, afin de convaincre par là tous les esprits que le baptême de Jean est donc un baptême salutaire;

(1) Joan. 1.

qu'il est saint, et qu'il est de Dieu, puisque lui, qui est le Fils de Dieu, en veut bien user. Mais, Seigneur, que faites-vous, s'écrie Jean-Baptiste, touché et confus d'une humilité si profonde ; que faites-vous, et avez-vous oublié ce que vous êtes et ce que je suis ? c'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! Ne craignez-vous point, en vous abaissant jusque-là, d'obscurcir votre gloire, et qu'on n'en tire des conséquences au préjudice de votre sainteté? *Sine modò*, lui répond le Fils de Dieu : *sic enim decet nos implere omnem justitiam* (1) ; Laissez-moi faire pour cette heure : car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; et pour apprendre à tout le monde que votre baptême vient du ciel, moi qui suis descendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma personne. Quoique ce soit le baptême de la pénitence, moi qui suis l'innocence même, je veux bien m'y soumettre ; et quoiqu'en m'y soumettant je paroisse inférieur à vous sans l'être, je ne dédaigne point de le paroître, pourvu que je persuade aux hommes que la pénitence à laquelle ce baptême les engage, est la seule voie qui peut les conduire au salut et à la véritable rédemption. N'est-il pas vrai, mes chers auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de savoir honorer ses saints ?

Finissons par le dernier, mais le plus essentiel de tous les témoignages que Jésus-Christ ait rendu

(1) Matth. 3.

à son précurseur, en publiant la sainteté de Jean, l'innocence de ses mœurs et l'austérité de sa pénitence. Où le trouvons-nous ce témoignage? au chapitre onzième de saint Matthieu ; car c'est là qu'il est dit que notre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, et instruisant les Juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainsi : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? *Quid existis in desertum videre* (1)? Vous y avez vu Jean-Baptiste; hé bien! qu'en dites-vous? avez-vous cru voir en lui un roseau agité du vent, c'est-à-dire, un esprit léger et sans consistance, qui suit le mouvement de ses passions, qui plie sous l'adversité, qui s'évanouit dans la prospérité, qui succombe à la crainte, que la vue de plaire, ou que l'intérêt ébranle; qui cède à tout et qui ne résiste à rien : *Arundinem vento agitatam* (2)? Non, Jean n'est point un homme de cette trempe; c'est un cœur ferme et inébranlable dans le parti de Dieu; c'est une ame solide et à l'épreuve de toutes les tentations du monde; c'est un esprit supérieur à tout ce que la foiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, et qui demandent une vertu plus héroïque : en voilà le caractère. Mais encore, qu'avez-vous vu dans le désert? y avez-vous trouvé un homme vêtu avec mollesse, un homme voluptueux, attaché à ses commodités, aimant les douceurs de la vie, esclave de son corps et de ses sens : *Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum* (3)? Au contraire, vous

(1) Matth. 11. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

avez vu un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps, un homme épuisé d'abstinences et de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice : telle est la forme de vie dont Jean-Baptiste est venu servir de modèle. Qui parle ainsi, chrétiens? le Fils de Dieu, lequel rend témoignage de la sainteté de son précurseur ; et qui n'allègue pour cela ni les révélations, ni les extases, ni le don des miracles et des guérisons, ni l'esprit de prophétie, ni toutes les autres grâces éclatantes dont saint Jean étoit rempli, mais qui fait consister cette sainteté dans une vie pénitente et mortifiée, dans la haine de soi-même, dans le crucifiement de la chair, surtout dans la constance et la fermeté.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs ; voilà ce que je vous laisse à méditer, et ce qui doit être pour vous et pour moi le fruit de ce discours. Je vous l'ai dit, et je vous le dis encore, que si Jésus-Christ ne nous reconnoît devant son Père, et ne rend témoignage en notre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean-Baptiste, nous ne serons jamais du nombre de ses prédestinés et de ses élus. Il faut, pour être justes dans cette vie, que nous ayons le témoignage de Dieu en nous : *Qui credit, habet testimonium Dei in se* (1) ; et j'ajoute que pour être glorifiés dans l'autre, il faut que nous ayons le témoignage de Jésus-Christ pour nous. Or jamais Jésus-Christ ne nous rendra ce témoignage favorable dont dépend notre salut éternel, si nous

(1) 1. Joan. 5.

ne sommes fermes comme saint Jean dans l'observation de la loi de Dieu, et si nous n'entrons dans cette sainte voie de la pénitence et de la mortification où a marché le saint précurseur. Pourquoi cela ? parce que Jésus-Christ ne rendra témoignage qu'en faveur de ceux qui auront eu soin de se conformer à lui. Or, nous ne pouvons nous conformer à Jésus-Christ que par cet esprit de pénitence, accompagné et soutenu d'une inviolable persévérance; par conséquent le témoignage de cet homme-Dieu nous est indispensablement nécessaire. Il le donne aujourd'hui au plus saint des hommes, qui est Jean-Baptiste; mais il ne le donne que fondé sur ces deux chefs, de l'austérité de sa vie, et de la solidité de sa vertu. Il n'est pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il ait pour nous des lois de providence moins sévères et plus commodes. Savez-vous donc, chrétiens, ce que nous avons à craindre? c'est que Jésus-Christ, dans le jugement dernier, au lieu de rendre témoignage pour nous, ne le rende contre nous; et qu'au lieu que son témoignage, s'il nous étoit favorable, mettroit le sceau à notre justification et à notre prédestination, il ne fasse notre condamnation et notre réprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où Jésus-Christ fortifiera-t-il son témoignage contre nous ? par l'exemple de saint Jean, par la pénitence de saint Jean, par la retraite de saint Jean, en un mot, par l'énorme et monstrueuse opposition qui paroîtra entre la conduite de la plupart des chrétiens et celle de saint Jean.

Car comment nous sauverons-nous de cette contradiction, et qu'aurons-nous à y répondre? Jean, rempli du Saint-Esprit et sanctifié même avant sa naissance, n'a pas laissé d'embrasser une vie austère et pénitente; et moi qui suis pécheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquités, je veux mener une vie aisée et douce. Jean, dans la plus parfaite innocence, n'a pas laissé de mater sa chair par le jeûne et le cilice: et moi j'épargne la mienne qui est une chair de péché. Jean, à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laissé de fuir le monde; et moi qui suis la foiblesse même, je m'expose à tous les dangers du monde : voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que saint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu : car après avoir été témoin de Jésus-Christ dans le premier avénement de ce Dieu sauveur, il viendra encore dans le second, et sera appelé en témoignage contre les lâches chrétiens : *Hic venit in testimonium* (1). Oui, il viendra, non plus pour servir de témoin à la lumière, mais pour servir de témoin contre l'iniquité. Ce sacré chef que vous conservez comme un précieux dépôt; ce chef dont la vue confondit l'impie Hérode, et le fit trembler jusque sur le trône; ce chef muet maintenant depuis qu'une mort sanglante lui a ôté l'usage de la voix, mais alors rappelé à la vie et plus éloquent que jamais, fera sortir de sa bouche des paroles foudroyantes qui attéreront les pécheurs. Ah! grand saint, parlerez-vous donc contre ce peuple qui vous est spécialement dévoué?

(1) Joan. 1.

il vous honore et il vous invoque comme son protecteur; en deviendrez-vous l'accusateur et le juge? obtenez-lui ces grâces de conversion, ces grâces de sanctification qui le remettront dans la voie du salut que vous nous avez enseignée; surtout faites-lui bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le temps où vous avez vécu sur la terre, le royaume du ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur* (1).

Du reste, chrétiens, parlant devant un prélat que je considère ici, non-seulement comme l'évêque et le pasteur de vos ames, mais comme un des maîtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'est distingué, j'aurois eu besoin dans tout ce discours, des dons excellens qu'il a reçus du ciel, et qu'il a su si dignement et si saintement employer. Du moins, Monseigneur, ai-je eu l'avantage de trouver en vous de quoi persuader à votre troupeau les saintes vérités que je viens de lui annoncer, et de quoi les lui rendre sensibles : car en faisant l'éloge du précurseur de Jésus-Christ, je n'ai pu m'empêcher de bénir le ciel, qui, pour ma consolation, me fait voir encore aujourd'hui dans votre personne, un prélat rempli de l'esprit de Jean-Baptiste et imitateur de ses vertus; je veux dire, un prélat aussi éclairé que zélé, aussi fervent que vigilant, et si j'ose m'exprimer de la sorte, aussi aimable que vénérable; un prélat plein de vigueur et de force pour faire observer la discipline, mais en même temps

(1) Matth. 11.

plein d'onction et de douceur pour la faire aimer ; un prélat qui, comme Jean-Baptiste, a édifié la cour, et que la cour a respecté ; que le plus grand des rois a honoré de son estime ; qui, prêchant aux grands du siècle avec une liberté toute évangélique, mais aussi avec une égale sagesse, les a instruits de leurs devoirs, et n'a pas craint de leur reprocher leurs désordres ; un prélat dont la saine doctrine, la solide piété, la vie édifiante lui ont mérité l'auguste rang qu'il tient ; et qui, sans cesse occupé de ses fonctions, n'a en vue que la gloire de Dieu, que les intérêts de Dieu, que l'accroissement du culte de Dieu ; enfin, un prélat qui, dévoué aux travaux apostoliques, et, selon l'expression de saint Paul, n'estimant pas sa vie plus précieuse que lui-même, sacrifie tous les jours sa santé aux exercices de son ministère, à consacrer de dignes sujets et à les former pour servir utilement à son Eglise, à visiter les ouailles que la Providence lui a confiées, à sanctifier son peuple et à le conduire dans le chemin de la perfection chrétienne : *Parare Domino plebem perfectam* (1). Voilà, Monseigneur, les exemples que vous donnez ; et qui, plus efficaces que mes paroles, sont, pour toute cette assemblée, autant d'exhortations pressantes et touchantes. Plaise au ciel que vous en suiviez, chrétiens, toute l'impression, et que par là, vous arriviez un jour à la vie éternelle, que je vous souhaite, etc.

(1) Luc. 1.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT PIERRE.

Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi.

Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. En saint Matthieu, chap. 16.

Voila, mes chers auditeurs, toute la substance de l'évangile de ce jour, et des importantes vérités qui y sont contenues ; voilà sur quoi est fondée la gloire de saint Pierre, votre illustre patron. C'est lui qui le premier a confessé la divinité de Jésus-Christ ; et voilà pourquoi Jésus-Christ lui a donné, au-dessus des apôtres, cette primauté qui nous le rend si vénérable, et en vertu de laquelle il est le chef de toute l'Eglise. C'est lui qui, non-seulement pour sa personne, mais au nom de tous les autres apôtres, a le premier rendu témoignage que Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant, non pas simplement par adoption, mais par nature : car il l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une manière qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean-Baptiste, ni aux prophètes. Or Elie, Jean-Baptiste et les prophètes étoient, dans les termes de l'Ecriture, enfans de Dieu par adoption. Il est donc vrai que saint Pierre, qui prétendoit élever Jésus-Christ au-dessus d'eux,

l'a confessé absolument Fils de Dieu, égal à Dieu, consubstantiel à Dieu, en un mot, Dieu lui-même. Et c'est pour cela, encore une fois, que Jésus-Christ a établi cet apôtre comme le fondement sur lequel il vouloit édifier son Eglise, pour cela qu'il lui a mis en main les clefs du ciel, pour cela qu'il lui a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre : en sorte que toutes les prérogatives de saint Pierre ont été les suites heureuses et les fruits de cette confession de foi : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Ajoutons-y toutefois, chrétiens, l'ardent amour de ce glorieux apôtre pour Jésus-Christ : car la foi de saint Pierre, sans son amour, n'eût pas suffi. Il falloit que le chef de l'Eglise fût non-seulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zèle et de charité. Et en effet, ce que Jésus-Christ promet aujourd'hui à saint Pierre, parce qu'il confesse sa divinité, n'a eu son accomplissement qu'après que le Fils de Dieu lui eut demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon, fils de Jean, lui dit ce Sauveur adorable après sa résurrection ? Oui, Seigneur, lui répondit Pierre, vous savez que je vous aime, et que je suis prêt à donner ma vie pour vous. Paissez donc mes agneaux et mes brebis, reprit son divin maître : *Pasce agnos meos, pasce oves meas* (1). Ainsi, chrétiens, c'est sur la foi de saint Pierre, et sur l'amour de saint Pierre qu'est établie sa sainteté et sa prééminence : voilà les deux sources des grâces dont il fut comblé. Il a été le pasteur des peuples, et le

(1) Joan. 21.

souverain pontife : pourquoi ? parce qu'il a reconnu Jésus-Christ pour le fils du Dieu vivant, et parce qu'il a aimé Jésus-Christ jusqu'à verser pour lui son sang. Arrêtons-nous là : car il ne s'agit pas aujourd'hui de parler des grandeurs de saint Pierre, mais de ses vertus; il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en lui; il ne s'agit pas de relever son apostolat, et d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ses exemples. Attachons-nous donc à sa foi et à son amour. En qualité de chrétiens, nous sommes les pierres vivantes de ce mystérieux édifice de l'Eglise, que Jésus-Christ est venu construire sur la terre. Et comme, après Jésus-Christ, votre saint patron en est la pierre fondamentale, il faut que nous soyons bâtis sur cette pierre : *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (1). Or pour cela il faut que nous participions à la foi et à l'amour de saint Pierre; pour cela il faut que la foi de saint Pierre soit la règle de la nôtre, et que l'amour de saint Pierre soit le modèle de notre amour; il faut que nous croyons de cœur, et que nous confessions de bouche ce que le Père céleste, et non pas la chair et le sang a révélé à saint Pierre; et il faut que nous puissions dire à Jésus-Christ, comme saint Pierre : Vous savez, Seigneur, que je vous aime. Ainsi, chrétiens, comparons notre foi avec la foi de saint Pierre, et notre amour avec l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ. En deux mots, la foi de saint Pierre opposée à notre infi-

(1) Matth. 16.

délité : c'est la première partie ; l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ, opposé à notre insensibilité : c'est la seconde. Toutes deux feront le partage de ce discours, et le sujet de votre attention, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je fais l'éloge du prince des apôtres, du chef visible de l'Eglise, du vicaire de Jésus-Christ en terre, mais qui, par une disposition particulière de la Providence, n'a pas laissé avec tout cela d'être pécheur; qui, malgré tout cela, est tombé, et a eu besoin de se relever par la pénitence; et qui, par la pénitence, est aussi rentré dans tous les priviléges et dans tous les droits attachés à son apostolat. Je parle d'un saint dont Jésus-Christ a béatifié la foi, et le zèle à confesser la foi, mais qui, dans l'abondance même des lumières de sa foi, avant qu'il eût reçu le Saint-Esprit, n'a pas laissé d'avoir ses ténèbres, c'est-à-dire, ses erreurs; et qui, malgré la ferveur de son zèle, a eu ses imperfections et ses foiblesses : or l'un et l'autre, dans le dessein de Dieu, doit aujourd'hui nous instruire, et contribuer à notre édification.

Il est donc du devoir de mon ministère que je ne sépare point ces deux choses ; et qu'en prédicateur fidèle de la divine parole, considérant saint Pierre dans l'état où l'évangile nous le représente, je veux dire dans cet état de béatitude commencée, mais non encore consommée par la venue du Saint-

Esprit : *Beatus es*, *Simon Barjona* (1), je vous parle de ses erreurs aussi bien que de ses lumières, de ses foiblesses aussi bien que de ses ferveurs, de sa chute et de son péché aussi bien que de ses mérites. Il est vrai, c'est sur la foi de saint Pierre que la prééminence de sa dignité fut dès-lors fondée ; mais après tout, la foi de saint Pierre n'étoit pas encore parfaite, quand Jésus-Christ lui dit : Vous êtes bienheureux, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous a révélé ceci, mais mon Père qui est dans le ciel. Il est vrai, saint Pierre confessa que Jésus-Christ étoit le Fils du Dieu vivant, et c'est par cette confession qu'il mérita d'entendre ce que Jésus-Christ lui répondit : Vous êtes Pierre, et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise. Mais après tout, en ce moment-là saint Pierre n'étoit pas encore à l'épreuve des tentations où sa foi devoit être exposée ; il n'étoit pas encore inébranlable dans cette confession de foi qu'il faisoit avec tant de zèle. Or c'est à nous, comme je l'ai dit, de profiter non-seulement de l'exemple de sa foi, mais des imperfections mêmes de sa foi : de l'exemple de sa foi en l'imitant, et des imperfections de sa foi en les évitant. C'est à nous d'apprendre de lui à confesser de bouche la foi que nous avons dans le cœur ; et si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur et de courage dans la confession de notre foi, c'est à nous d'apprendre à réparer comme lui, par une fervente pénitence, cette honteuse et scandaleuse

(1) Matth. 16.

lâcheté : deux points, mes chers auditeurs, où je renferme toute cette première partie. Ecoutez-moi ; il n'y aura rien là qui ne soit proportionné à la capacité de vos esprits, ni rien que chacun de vous ne puisse et ne doive s'appliquer. Commençons.

La foi de saint Pierre étoit grande sans doute et très-grande, quand Jésus-Christ lui dit : *Beatus es ;* Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean. Car en vertu de cette foi saint Pierre avoit tout quitté pour suivre Jésus-Christ ; en vertu de cette foi, il avoit marché sur les eaux pour aller à Jésus-Christ ; en vertu de cette foi, plusieurs d'entre les disciples s'étant retirés du troupeau de Jésus-Christ, parce qu'ils se scandalisoient de sa doctrine sur le sujet de l'eucharistie, et Jésus-Christ ayant demandé aux apôtres s'ils vouloient aussi se séparer de lui, saint-Pierre lui avoit dit : Hé ! Seigneur, à qui irions-nous ? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela, marques évidentes de la grandeur de sa foi, qui ne fut pas, dit saint Augustin, une foi de spéculation et en idée, mais une foi réelle et de pratique ; qui ne fut pas une foi morte, mais une foi vive et animée ; qui ne fut pas une foi stérile et infructueuse, mais une foi, pour ainsi parler, riche et féconde, puisqu'elle produisit en lui de si surprenans et de si merveilleux effets. Tout cela, preuves incontestables que, dès son premier engagement avec Jésus-Christ, il l'avoit reconnu pour Fils du Dieu vivant. Car, comme raisonne saint Augustin, s'il l'avoit cru seulement homme, il n'auroit

pas renoncé pour lui à tout ce qu'il possédoit dans le monde ; s'il l'avoit cru seulement homme, il ne lui auroit pas dit : *Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas* (1) ; Si c'est vous, Seigneur, commandez, et dès l'instant je marcherai sans crainte sur l'eau pour aller à vous ; s'il l'avoit cru seulement homme, il se seroit scandalisé, aussi bien que les autres, du commandement que lui fit Jésus-Christ de manger sa chair et de boire son sang ; s'il l'avoit cru seulement homme, il n'auroit pas pris ce que Jésus-Christ leur annonçoit de ce mystère, pour des paroles de vie et d'une vie immortelle : *Verba vitæ æternæ habes* (2). Il est donc vrai que ce n'étoit dès-lors ni la chair ni le sang, mais l'esprit même de Dieu qui lui avoit donné les hautes et sublimes connoissances dont il se trouvoit rempli.

Voilà, mes chers auditeurs, les qualités de la foi de saint Pierre, et voilà en quoi la foi de saint Pierre doit être le modèle de la nôtre. Prenez garde ; ce fut une foi pratique, une foi efficace et agissante que celle de saint Pierre, et telle doit être notre foi ; car une foi oisive, une foi qui s'en tient à des paroles, une foi qui ne consiste qu'en de belles et spécieuses maximes, une foi qui se borne à des sentimens, sans aller jusques aux œuvres, c'est une foi qui ne peut servir qu'à notre condamnation ; c'est la foi des démons, qui croient, qui tremblent, et qui en demeurent là. Ce fut une foi généreuse, en vertu de laquelle saint Pierre abandonna non-

(1) Matth. 14. — (2) Joan. 6.

seulement tout ce qu'il possédoit, mais tout ce qu'il étoit capable de posséder; mais tout ce qu'il pouvoit espérer, mais tout ce qu'il pouvoit désirer; tellement qu'il eut bien raison de dire : *Ecce nos reliquimus omnia* (1); Voici que nous avons tout quitté. Et c'est ainsi que notre foi doit nous détacher de tout, en sorte que nous quittions tout, non pas toujours réellement et en effet, mais au moins de cœur, c'est-à-dire, que nous soyons disposés à quitter tout; que nous soyons dégagés de toute affection aux biens que nous possédons, que nous soutenions avec patience la perte de ces biens, quand il plaît à Dieu de nous les enlever; que nous soyons tranquilles et soumis, quand la Providence permet que ces biens diminuent; que nous nous dépouillions avec joie d'une partie de ces biens pour en assister les membres de Jésus-Christ et nos frères, qui sont les pauvres; car une foi en conséquence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien, et l'on ne veut rien se refuser, c'est une foi chimérique, qui ne peut être de nul mérite devant Dieu, et que Dieu même réprouve. Ce fut une foi pleine de confiance qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, sans craindre le péril où il s'exposoit, ni la tempête dont la mer étoit agitée; et si notre foi est telle que Dieu la demande, il faut qu'elle se soutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des persécutions et des disgrâces du monde, au milieu des changemens et des révolutions inévitables dans le cours du

(1) Matth. 19.

monde ; car une foi qui doute, une foi qui hésite, n'a plus ce caractère de fermeté qui est essentiel à la vraie foi. Ce fut une foi à l'épreuve du scandale où tombèrent ces disciples incrédules qui, ne pouvant comprendre l'adorable mystère de nos autels que Jésus-Christ leur annonçoit, en prirent occasion d'abandonner ce Dieu Sauveur ; et notre foi, comme celle de saint Pierre, doit nous fortifier contre tant de discours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons sans cesse devant les yeux, afin que nous puissions faire à Dieu la même protestation que fit ce prince des apôtres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego* (1) ; Non, Seigneur, je ne m'éloignerai jamais de vous, quand tous les hommes vous auroient renoncé, et que de tous les hommes je resterois seul sous l'obéissance de votre loi, je ne m'en départirai jamais ; fallût-il résister à toutes les puissances de la terre, fallût-il donner ma vie, vous me trouverez toujours fidèle : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo* (2).

Telle étoit, dis-je, la foi de saint Pierre ; mais quelque grande que fût sa foi, j'ai ajouté qu'elle n'étoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore reçu le Saint-Esprit : il ne faut que lire l'évangile pour en être persuadé ; car immédiatement après que saint Pierre eut rendu témoignage à la divinité de Jésus-Christ, le Fils de Dieu ayant déclaré à ses disciples qu'il alloit à Jérusalem, et que là il devoit être livré aux Gentils, moqué, ou-

(1) Marc. 14. — (2) *Ibid.*

tragé, déchiré de fouets, crucifié : Ah ! Seigneur, reprit le saint apôtre, à Dieu ne plaise que tout cela vous arrive ; parole dont Jésus-Christ parut indigné, et qui lui fit dire à ce chef même de son Eglise : Retirez-vous de moi, satan ; vous êtes un scandale pour moi, et vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre : *Vade post me, satana ; scandalum es mihi* (1). Il s'en falloit donc bien, remarque saint Chrysostôme, que la foi de saint Pierre ne fût dans le degré de perfection où elle devoit être, puisqu'il se trouvoit prévenu d'une erreur aussi pernicieuse et aussi grossière que celle de croire qu'il ne convenoit pas à Jésus-Christ de mourir pour le salut des hommes. Elle n'étoit pas non plus parfaite, cette même foi, lorsque saint Pierre ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite les flots de la mer agités, craignit et s'écria : Seigneur, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus ; sur quoi le Fils de Dieu lui fit ce reproche : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous eu peur ? *Modicæ fidei, quare dubitasti* (2) ! Enfin, sa foi étoit bien imparfaite, quand après avoir été trois ans entiers à l'école de Jésus-Christ, après avoir entendu si souvent ce divin maître expliquer les vérités évangéliques, il ne les comprenoit pas ; car, comme l'a formellement observé saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disoit à ses disciples de la nécessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soi-même, ils les regar-

(1) Matth. 16. — (2) Matth. 14.

doient comme des mystères cachés et comme autant de paradoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis* (1).

Voilà, chrétiens, les ténèbres de la foi de saint Pierre ; mais en même temps voilà les écueils de notre foi, et ce que nous devons éviter. Saint Pierre crut J.C. Fils du Dieu vivant, mais il se scandalisa du mystère de sa passion et de sa mort ; c'est ce qui nous arrive tous les jours, car nous adorons la personne de Jésus-Christ, mais nous nous scandalisons de sa croix, nous nous scandalisons de son évangile : l'orgueil et l'amour-propre qui nous dominent, forment en nous une opposition secrète à ses maximes et à sa loi. Ce scandale paroît dans nos actions : nous nous disons chrétiens, et nous vivons en païens. Que fit Jésus-Christ, justement offensé du scandale de saint Pierre ? il le reprit avec aigreur, il le traita de satan, il le rejeta. Prenez garde, mes frères, dit saint Hilaire : le Fils de Dieu brûloit d'un désir si ardent de souffrir pour nous, qu'il ne put voir sans indignation que Pierre entreprît de combattre ce dessein. Or ce même Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à son apôtre : *Vade post me, satana ;* Allez, hommes lâches et sensuels, amateurs de vous-mêmes et idolâtres de votre corps, vous n'avez jamais connu le prix de ma croix ; car ce mystère de la croix est trop relevé pour vous ; et tant que vous serez esclaves de vos plaisirs, vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flatter la chair et satisfaire la cupidité. Dès

(1) Luc. 18.

que saint Pierre fut assailli de l'orage, il trembla, malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée; et tandis que nous sommes dans la prospérité, que les choses du monde vont selon nos souhaits, et que rien ne nous trouble, nous nous confions en Dieu, nous nous sommettons à Dieu, nous bénissons Dieu; mais sommes-nous dans la peine et dans l'affliction, une disgrâce imprévue nous arrive-t-elle, les affaires du siècle prennent-elles pour nous un mauvais tour, c'est là que notre courage nous abandonne; nous commençons à douter de la providence du Seigneur, nous nous élevons contre elle, nous manquons de foi, ou nous n'avons qu'une foi timide et chancelante : *Modicæ fidei, quare dubitasti !* Mais avançons.

Saint Pierre ne se contenta pas de croire la divinité de Jésus-Christ, il la confessa hautement, il la confessa avec zèle, il la confessa au nom de tous les apôtres; et c'est particulièrement en vue de cette confession de foi que Jésus-Christ le choisit pour être la pierre fondamentale de son Eglise : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (1). Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour; autre règle qu'il nous ordonne de suivre, et à laquelle nous devons nous conformer si nous voulons solidement établir notre salut, car pour être sauvés, chrétiens, il ne suffit pas, selon saint Paul, que nous croyons de cœur, mais il faut encore que nous confessions de bouche; il ne suffit

(1) Matth. 16.

pas qu'intérieurement et dans l'ame nous adorions Jésus-Christ comme notre Dieu, mais il faut qu'au dehors, et devant les hommes, nous lui rendions le témoignage qui lui est dû ; et comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit saint Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'ajoute que le salut de chaque fidèle doit être fondé sur la confession qu'il fera de sa foi. Confession, prenez garde, s'il vous plaît, confession de foi dont l'obligation rigoureuse est également, et de droit naturel, et de droit divin; confession qui renferme deux préceptes, l'un négatif, permettez-moi de m'exprimer de la sorte après les théologiens, l'autre positif : l'un qui nous défend de rien faire, de rien dire qui soit seulement, même en apparence, contraire à la foi que nous professons ; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foi, selon que les sujets et les occasions le demandent pour l'honneur de Dieu et pour l'édification de l'Eglise : deux devoirs absolument indispensables, s'agit-il de tous les biens du monde et de sacrifier jusqu'à notre vie; confession selon laquelle, au jugement de Dieu, nous serons, ou reconnus, ou réprouvés de Jésus-Christ. Car quiconque me reconnoîtra devant les hommes, disoit cet adorable Sauveur, je le reconnoîtrai devant mon père : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo* (1). Et, par une règle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renoncerai en présence de mon père :

(1) Matth. 10.

Qui negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo (1). C'est donc à nous d'imiter saint Pierre dans cette confession si nécessaire : c'est ce qu'ont fait les martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, et qu'ils ont versé leur sang pour la cause de Jésus-Christ ; c'est ce qu'ont fait tant d'hommes apostoliques, quand ils ont passé les mers et qu'ils ont pénétré jusqu'aux extrémités du monde pour y annoncer le nom de Jésus-Christ ; et c'est ce que nous devons faire nous-mêmes, chacun dans notre condition, et autant que le demande l'honneur de Jésus-Christ.

Cependant, ô profondeur ! ô abîme des conseils de Dieu ! Pierre, tout éclairé qu'il étoit d'en-haut, n'étoit pas encore inébranlable : c'étoit la pierre sur laquelle l'Eglise devoit être bâtie ; mais cette pierre n'avoit point encore toute la stabilité nécessaire pour l'affermissement de l'Eglise. En un mot, saint Pierre, après avoir confessé Jésus-Christ, le renonça ; après avoir dit à cet homme-Dieu : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, il fut assez foible et assez lâche pour dire, parlant de ce même Sauveur : Je ne le connois point. Dieu le permit ainsi, chrétiens, et la Providence eut en cela ses desseins particuliers, que nous devons adorer. Mais dans cet exemple, reconnoissons-nous nous-mêmes, car voilà ce que nous faisons en mille rencontres : nous confessons Jésus-Christ de bouche ; mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement et plus honteusement que saint

(1) Matth. 10.

Pierre ? combien de fois et en combien d'occasions n'avons-nous pas rougi d'être chrétiens ? combien de fois avons-nous paru devant les autels du Seigneur, comme si jamais nous ne l'avions connu ; et cela, tantôt par un respect humain, tantôt par une fausse politique, tantôt par un libertinage affecté, tantôt par un scandale qui nous a entraînés, et à quoi nous n'avons pas eu la force de résister ; d'autant plus coupables, en trahissant notre foi, qu'il ne s'agissoit pas pour nous, comme pour saint Pierre, de perdre la vie. Chute de saint Pierre qui doit toujours nous faire trembler, qui que nous soyons, et quelque fermes, jusqu'à présent, que nous ayons pu être, car si cet apôtre, et ce prince même des apôtres a eu un sort si déplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? si ce fondement de l'Eglise de Jésus-Christ a été ébranlé, s'il est tombé en ruine, nous qui sommes la foiblesse même, la fragilité même, la pusillanimité même, avec quelle défiance de nous-mêmes et quelle frayeur des jugemens de Dieu ne devons-nous pas nous conduire ? Chute de saint Pierre qui procéda de trois causes : de sa présomption, de son orgueil et de son imprudence. De sa présomption, qui lui fit dire à Jésus-Christ, avant que de s'être bien éprouvé lui-même : Je suis prêt à vous suivre jusqu'à la mort ; quoique Jésus-Christ lui eût dit : Avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois : de son orgueil, car il se préféra à tous les autres apôtres ; en sorte que le Fils de Dieu leur ayant dit : Vous m'abandonnerez tous aujourd'hui, Pierre, rempli

d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement : Quand tous les autres vous abandonneroient, pour moi, je ne vous abandonnerai pas : de son imprudence, tout foible qu'il étoit, il ne laissa pas de s'exposer à l'occasion, en entrant dans la maison du pontife, et en demeurant au milieu des ennemis de Jésus-Christ. Trois causes, mes chers auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le même désordre que saint Pierre : nous sommes présomptueux comme lui, vains comme lui, imprudens et téméraires comme lui : chute de saint Pierre qui doit, après tout, nous consoler, puisque le dessein de Dieu, en la permettant, a été de nous faire voir dans la personne de cet apôtre, un pécheur prédestiné pour être un vase de miséricorde.

Et par quelle pénitence, en effet, se releva-t-il d'une telle chute, et la répara-t-il ? pénitence la plus prompte : il ne fallut, pour le toucher et le convertir, qu'un regard du Fils de Dieu ; pénitence la plus fervente : il pleura, et il pleura amèrement ; pénitence la plus constante : durant tout le reste de sa vie oublia-t-il jamais son péché, et ne l'eut-il pas toujours devant les yeux, pour le pleurer toujours avec la même amertume ? pénitence qui non-seulement rétablit sa foi, mais qui le mit en état de rétablir la foi de tous les autres, car c'est à lui que le Sauveur du monde avoit dit : *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos* (1) ; Quand vous serez converti et que vous serez revenu

(1) Joan. 21.

de votre égarement, travaillez à rappeler vos frères dispersés, à les rassembler et à les confirmer; or n'est-ce pas ce qu'il a fait, et n'eut-il pas une grâce particulière pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniâtres, et pour leur inspirer le don de la foi? Dès les premières prédications qu'il fit aux Juifs, ne soumit-il pas à l'Evangile, tantôt jusqu'à trois mille ames, tantôt jusqu'à cinq mille? et dans le cours de son apostolat, combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'églises a-t-il fondées? ah! mes chers auditeurs, il parloit à des Juifs déclarés contre la loi qu'il leur annonçoit; il parloit à des païens élevés dans les superstitions et les ténèbres de la plus grossière idolâtrie; et cependant il les persuadoit, il les sanctifioit, il en faisoit de parfaits chrétiens; nous vous prêchons la même loi que lui, nous vous annonçons les mêmes vérités; par quel monstrueux renversement ne seroient-elles pas aussi efficaces dans le centre du christianisme, qu'elles l'ont été au milieu du judaïsme et du paganisme? quoi qu'il en soit, attachons-nous à la foi de saint Pierre; et si nous sommes tombés comme lui, faisons pénitence comme lui; disons à Jésus-Christ : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* Oui, Seigneur, je veux vivre et mourir dans cette sainte foi, qui vous reconnoît pour l'envoyé de Dieu, pour le Christ et le Fils de Dieu; si le libertinage de mon cœur m'a séduit en certaines rencontres et en certains temps de ma vie, maintenant que votre grâce répand dans mon esprit une lumière toute

nouvelle, je renonce à mes erreurs, et je vous rends l'hommage d'une foi soumise et docile. Jamais saint Pierre ne se dévoua plus ardemment à votre service, qu'après son péché, et mes égaremens passés ne serviront qu'à redoubler mon zèle pour vous. Ainsi, chrétiens, devons-nous imiter la foi de ce saint apôtre, pour imiter encore son amour, dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Selon l'ordre que nous a marqué saint Paul, le fondement de toutes les vertus, c'est la foi; mais la charité en est le comble et la perfection : *Major autem horum est charitas* (1) ; aussi le Sauveur ne donna-t-il à saint Pierre préférablement à tous les autres apôtres, le gouvernement de son Eglise, que parce qu'entre tous les autres, ce fut saint Pierre qui lui témoigna le plus d'amour. En conséquence de sa foi, ou plutôt de sa confession de foi, Jésus-Christ lui avoit promis les clefs du ciel, la puissance de lier et de délier, la juridiction spirituelle et universelle sur tout le monde chrétien. Mais comment fut-il mis en possession de ces clefs, de cette puissance et de cette autorité souveraine? par son amour, et à cause de son amour. L'amour donc, dit saint Augustin, acheva ce que la foi avoit commencé. Saint Pierre en confessant la divinité de Jésus-Christ, avoit mérité que Jésus-Christ lui fît cette promesse solennelle et authentique : C'est sur vous que je bâtirai mon Eglise, et par vous que

(1) 1. Cor. 13.

je la gouvernerai ; et saint Pierre, par son amour pour Jésus-Christ, mérita que Jésus-Christ ratifiât dans la suite et accomplît cette promesse. Appliquons-nous encore ceci, mes chers auditeurs ; et après en avoir tiré une nouvelle matière d'éloge pour notre glorieux apôtre, tirons-en pour nous-mêmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y étoit engagé, veut établir saint Pierre pasteur de son troupeau et chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il ? il ne demande plus à son apôtre : Que disent de moi les hommes ? mais il lui demande : M'aimez-vous ? *Simon Joannis, amas me* (1) ? Et sans se contenter d'un amour ordinaire, il ajoute : Avez-vous plus d'amour pour moi, que tous ceux-ci ? c'étoit des autres apôtres qu'il parloit : *Simon Joannis, diligis me plus his* (2) ? Non pas, dit saint Chrysostôme, que cet homme-Dieu eût besoin d'interroger de la sorte saint Pierre pour être instruit de ses sentimens, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur ; mais il l'interroge, pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réitérée, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maître ; il l'interroge pour faire voir quel doit être celui à qui cet adorable pasteur veut confier ses ouailles, puisque ce n'est qu'à celui qui aime Jésus-Christ ; et qu'on ne mérite de conduire ce troupeau fidèle, qu'autant qu'on aime Jésus-Christ ; il l'interroge pour montrer par là combien

(1) Joan. 21. — (2) *Ibid.*

Jésus-Christ aime lui-même son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celui qui lui témoigne plus d'amour : mais que répond saint Pierre ? Vous savez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te* (1). Hé bien, répond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux, c'est-à-dire, mes fidèles : *Pasce agnos meos* (2). Car ce sont les miens, et non pas les vôtres, et je veux que vous les gouverniez comme étant à moi et non pas à vous; et qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point votre intérêt, mais leur utilité et ma gloire. Ce n'est pas assez : le Fils de Dieu lui demande une seconde fois : M'aimez-vous ? pourquoi ? afin qu'il paroisse davantage que l'amour de saint Pierre est un amour éprouvé et solide ; et pour une troisième fois il lui demande : M'aimez-vous plus que tous les autres ? afin de tirer de lui cette parole si vive et si animée : Vous savez toutes choses, Seigneur, et par là même vous savez que je vous aime, et que je suis prêt à donner ma vie pour la vôtre ; sur quoi Jésus-Christ ne lui dit plus seulement : Paissez mes agneaux : *Pasce agnos meos* (3) ; mais : Paissez mes brebis : *Pasce oves meas ;* voulant ainsi lui faire entendre qu'il ne lui donnoit pas seulement le soin de son troupeau, mais des pasteurs de son troupeau, marqués sous la figure des brebis qui nourrissent les agneaux.

C'est donc sur l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ qu'est fondée la prééminence de sa dignité et de la juridiction qu'il a eue sur toute l'Eglise.

(1) Joan. 21. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

Mais quelles furent les qualités de cet amour? c'est ce que nous devons considérer, et ce qui doit servir à votre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, et ce fut un amour généreux. Amour humble, et par là opposé au zèle présomptueux de cet apôtre pour Jésus-Christ dans le temps de sa passion. Amour généreux, et par là opposé à la foiblesse et à la lâcheté de cet apôtre lorsqu'il renonça Jésus-Christ. Or, dans l'une et dans l'autre de ces deux qualités, l'amour de saint Pierre doit être le modèle du nôtre. Appliquez-vous.

Ce fut un amour humble; car Jésus-Christ demandant à saint Pierre : M'aimez-vous plus que tous vos frères? Pierre ne lui répondit pas : Oui, Seigneur, je vous aime plus qu'eux; mais il se contenta de lui dire simplement : Je vous aime, n'osant pas se préférer, ni même se comparer à eux. Il ne dit pas même absolument à Jésus-Christ : Je vous aime; mais : Vous savez, Seigneur, que je vous aime; comme s'il eût voulu lui dire : C'est à vous, Seigneur, d'en juger; car vous êtes le scrutateur des cœurs. Peut-être me tromperois-je dans le jugement que je porterois du mien; peut-être me flatterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ai; peut-être présumerois-je de moi-même : mais vous en êtes le juge, et vous connoissez mes véritables sentimens. Aussi quand le Fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour, par comparaison avec les autres apôtres, que pour éprouver son humilité; car il n'ignoroit pas que saint Pierre ne pouvoit savoir

quelles étoient les dispositions intérieures des apôtres, et par conséquent qu'il ne pouvoit pas dire : Je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin maître voulut que Pierre fît voir son humilité ; et qu'au lieu de dire comme autrefois : Quand tous les autres ne vous aimeroient pas, je vous aimerois ; il dit seulement : Je vous aime. Ah ! chrétiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraie charité ; et si l'amour de Dieu étoit mêlé d'orgueil, il cesseroit d'être amour de Dieu, et dégénéreroit dans un amour criminel de soi-même. C'est sur cette humilité que Jésus-Christ a établi la première de toutes les dignités ; c'est sur ce fondement que doivent être établies toutes les vertus.

Cependant notre saint apôtre s'attrista et il s'affligea, voyant que Jésus-Christ lui demandoit jusqu'à trois fois : M'aimez-vous? et pourquoi s'affligea-t-il? C'est, répond saint Chrysostôme, qu'il commença à se défier de soi-même ; c'est qu'il commença à douter si en effet il aimoit autant Jésus-Christ qu'il prétendoit l'aimer ; c'est qu'il commença à craindre que Jésus-Christ ne vît dans le fond de son cœur quelque disposition contraire à l'amour sincère qu'il se flattoit d'avoir pour cet homme-Dieu. Il se souvint de la prédiction que le Sauveur du monde lui avoit faite dans une autre rencontre, en lui disant : Vous me renoncerez jusqu'à trois fois ; ce qui étoit arrivé malgré ses protestations et ses résolutions : et il craignit qu'il n'en arrivât ici de même, et que la demande du Fils de Dieu ne lui annonçât dans l'avenir une chute nouvelle, et aussi funeste que la

première. Voilà ce qui l'attrista et ce qui l'affligea : car touché qu'il étoit de l'amour le plus solide pour Jésus-Christ, rien ne lui parut plus douloureux et plus affligeant que de n'être pas assuré de cet amour. N'aimer pas Jésus-Christ, c'est ce qu'il regarda comme le souverain mal, et le comble de tous les maux. Et d'être seulement soupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un sujet de tristesse dont il se sentit presque accablé : *Contristatus Petrus* (1). Ah ! Seigneur, lui dit-il, ne m'affligez pas jusqu'à ce point, que de me laisser dans un tel doute. Je crois vous aimer ; mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus sensible témoignage de l'amour, c'est d'être prêt à mourir pour celui qu'on aime ; je veux bien passer par cette épreuve ; et déjà dans la préparation de mon cœur, je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam* (2). Tirez-moi seulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je suis, et du trouble où vous me jetez, en me demandant si je vous aime. La mort me seroit mille fois plus douce, et je mourrois tranquille, si je pouvois compter que je vous aime, et que vous m'aimez.

Il n'étoit pas possible que Jésus-Christ, qui avoit admiré l'humilité du centenier, et celle de la femme chananéenne, ne fût touché de l'humilité de son apôtre. Il exauça ses vœux ; et pour lui marquer combien il se tenoit sûr de son amour, il le mit à la tête de tous les apôtres, il l'éleva au-dessus d'eux,

(1) Joan. 21. — (2) Joan. 13.

il le distingua : tant il est vrai, chrétiens, que comme celui qui s'exalte lui-même, sera abaissé ; celui, au contraire, qui s'abaisse, sera exalté. Quand saint Pierre présuma de lui-même, et qu'il se crut assez fort pour résister à la tentation, Dieu permit qu'il succombât, afin de lui faire connoître sa foiblesse ; mais quand il s'humilia, et que dans une sainte défiance de ses propres sentimens, il n'osa faire fonds sur son cœur, c'est alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, et que Jésus-Christ, par la plus éclatante distinction et sans nulle réserve, le fit dépositaire de ses droits et de sa puissance. Amour de saint Pierre, amour humble ; et de plus amour généreux, autre qualité bien remarquable.

Amour généreux, c'est-à-dire, amour fervent, amour patient, amour héroïque, opposé à l'amour lâche, à l'amour timide, à l'amour foible et languissant que cet apôtre avoit fait paroître. Amour fervent : de quel feu et de quelle ardeur étoit animé cet apôtre, quand il prêchoit Jésus-Christ, quand il rendoit hautement témoignage à Jésus-Christ, quand il formoit et qu'il exécutoit tant de saintes entreprises pour Jésus-Christ? Amour patient : que ne dut point souffrir cet apôtre au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre, et de tant d'obstacles qu'il eut à surmonter pour la propagation de l'évangile de Jésus-Christ, et pour l'affermissement de son Eglise ? ni les courses fréquentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les misères, ni les persécutions, ni les prisons, jamais rien put-il lasser son zèle et le rebuter ! Amour

héroïque, en vertu duquel cet apôtre eut le courage et la force de s'exposer à la plus cruelle et la plus honteuse mort; vous me direz qu'il fut crucifié, et que la croix n'étoit plus un supplice ignominieux, puisque dans la personne de Jésus-Christ elle étoit plutôt devenue un sujet de gloire; vous me direz que Jésus-Christ ayant subi lui-même ce genre de mort, les vrais disciples ne doivent plus le regarder comme un opprobre, mais comme un triomphe. J'en conviens; mais c'est de là même que je tire une preuve incontestable de ma proposition; car saint Pierre ne put envisager la croix comme le sujet de sa gloire, que parce qu'il aimoit Jésus-Christ de l'amour le plus héroïque. Saint Pierre ne put désirer la croix, ne put soupirer après la croix, ne put aller chercher la croix, que parce qu'il fut transporté pour Jésus-Christ d'un amour sans bornes, et qu'il voulut lui en donner une marque, en lui rendant amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Saint Pierre ne put s'estimer heureux de mourir sur la croix comme Jésus-Christ, que parce que l'excès de son amour lui fit souhaiter d'être en tout semblable à cet homme-Dieu, et même jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, c'est sur le modèle du prince des apôtres que nous devons tous nous former : car nous avons tous la même obligation d'aimer Dieu, et Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même. Or notre amour pour Dieu, et pour le Fils de Dieu, est-ce un amour généreux comme celui de saint Pierre; c'est-à-dire, est-ce

un amour fervent? est-ce un amour patient? est-ce un amour héroïque ? Prenez garde : est-ce un amour fervent ? mais qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour Dieu , et que faisons-nous ? Peut-être appelons-nous amour de Dieu certains discours vagues et sans fruit : car telle est l'illusion ordinaire de s'en tenir à de spécieuses paroles qui ne coûtent rien , et qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-être prenons-nous pour amour de Dieu, certains sentimens dont le cœur est quelquefois touché , mais sans effet. Autre erreur encore plus subtile et plus dangereuse : on compte pour beaucoup quelques mouvemens affectueux dont l'ame se sent remuée et attendrie ; mais si les œuvres manquent , si l'on mène une vie tranquille et oisive , si , dès qu'il faut agir , qu'il faut prier, qu'il faut soulager les pauvres , qu'il faut visiter les hôpitaux , les prisons , qu'il faut vaquer aux exercices de la religion , on devient lâche et paresseux , que servent alors les plus beaux sentimens , et de quel prix peuvent-ils être devant Dieu ? Est-ce un amour patient ? mais qu'avons-nous souffert jusqu'à présent pour Dieu , et que voulons-nous souffrir ? une foible violence qu'il y a à se faire , une légère contradiction qu'il y a à soutenir , n'est-ce pas assez pour déconcerter toute notre piété , et pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu , qui paroissoit à certaines heures si vif et si animé ? On suit Jésus-Christ jusqu'à la cène , mais on l'abandonne au Calvaire ; on aime Dieu , ou l'on croit l'aimer , et cependant on ne voudroit pas se gêner pour lui dans

la moindre rencontre, se refuser pour lui le moindre plaisir, sacrifier pour lui le moindre intérêt. Est-ce un amour héroïque? car il doit être tel pour être un véritable amour de Dieu; et s'il n'est pas assez fort, assez efficace pour me disposer à verser mon sang en certaines occasions, et à donner ma vie pour Dieu, ce n'est plus un amour de Dieu. Or, de bonne foi, mes chers auditeurs, peut-on penser que nous soyons dans une pareille disposition, quand on nous voit céder si aisément aux premiers obstacles qui se présentent, et nous rendre, lorsqu'il est question du service de notre Dieu, à des difficultés que nous surmontons tous les jours pour le monde? Si donc Jésus-Christ nous faisoit aujourd'hui la même demande qu'il fit à saint Pierre, *Amas me?* M'aimez-vous? pourrions-nous lui répondre : Oui, Seigneur, je vous aime, et vous le savez : *Domine, tu scis, quia amo te* (1). Si nous osions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient-elles pas? Cependant sans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, homme-Dieu et notre espérance, que pouvons-nous être autre chose devant Dieu que des anathèmes et des sujets de malédictions? Ah! chrétiens, ranimons dans nos cœurs ce saint amour; et si nous ne l'avons pas, ne cessons point de le demander à Dieu. Servons-nous de notre foi pour l'exciter davantage et pour le rendre plus ardent; et par un heureux retour, cette charité divine servira à vivifier notre foi et à la rendre plus agissante. Pour l'un et pour l'autre,

(1) Joan. 21.

employons auprès de Dieu l'intercession du glorieux apôtre dont nous solennisons la fête : c'est le patron de tous les fidèles, puisqu'il est le chef de toute l'Eglise ; et c'est en particulier le vôtre dans cette église, où il est spécialement honoré. En lui adressant nos prières, travaillons à imiter ses vertus, pour avoir part à sa gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

AUTRE SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT PIERRE.

SUR L'OBÉISSANCE A L'ÉGLISE.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En saint Matthieu, chap. 16.

Ce sont, en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcés par la bouche de Jésus-Christ; l'un, en faveur de saint Pierre, le prince des apôtres, dont nous célébrons aujourd'hui la fête; et l'autre en faveur de l'Eglise. Saint Pierre est le fondement sur qui l'Eglise a été bâtie et sur qui elle subsiste : voilà l'abrégé de toutes ses grandeurs. L'Eglise est un édifice spirituel, dont la solidité et la fermeté est à l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui se peut dire de plus avantageux et de plus glorieux pour elle. Jésus-Christ ne sépare point ces deux choses, parce que ces deux choses sont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de saint Pierre vient de ce que l'Eglise est fondée sur lui, et la force de l'Eglise

vient de ce qu'elle est fondée sur saint Pierre ; c'est l'Eglise qui honore saint Pierre, et c'est saint Pierre qui soutient l'Eglise : car, encore une fois, chrétiens, voilà proprement le mystère de ces paroles du Fils de Dieu, que j'ai prises pour mon texte : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Ce seroit trop entreprendre, que d'embrasser ces deux sujets dans un seul discours ; ainsi, je me borne à vous parler de l'Eglise, et en particulier de l'obéissance que nous lui devons : matière d'une extrême conséquence, et l'une des plus importantes qu'un prédicateur puisse traiter dans la chaire. Car l'Eglise, chrétiens, est l'épouse de Jésus-Christ, et Jésus-Christ veut que son épouse soit écoutée, qu'elle soit obéie, et qu'on ait recours à elle comme à l'oracle ; c'est cette Sion d'où sort la loi, et cette Jérusalem d'où la parole de Dieu est annoncée. Marie même, toute mère de Dieu qu'elle étoit, s'est glorifiée de ce titre de fille de l'Eglise. Avant que d'expliquer mon dessein, adressons-nous à cette vierge si fidèle, et disons-lui : *Ave, Maria.*

Pour entrer dans le dessein de ce discours, je trouve que l'Eglise exerce envers les fidèles deux fonctions différentes ; elle les instruit et elle les gouverne : elle les instruit par les vérités qu'elle leur propose, et elle les gouverne par les commandemens qu'elle leur fait : elle les instruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-même du Fils de Dieu, son époux, et elle les gouverne en leur

prescrivant des lois. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux sortes de pouvoirs; l'un d'enseigner de sa part, et l'autre de commander; l'un pour nous dire : Croyez ceci, et l'autre pour nous dire : Faites cela. Or sur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Eglise, je fonde l'obligation de deux sortes d'obéissances qui lui sont dues, dont la première est une obéissance de l'esprit, et la seconde une obéissance du cœur. Nous lui devons l'obéissance de l'esprit, parce qu'elle nous propose les vérités de la foi : c'est le premier point; et nous lui devons l'obéissance du cœur, parce qu'elle nous impose des lois et des préceptes pour le réglement de notre vie; c'est le second point. Parce qu'elle a droit de nous dire : Croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite soumission d'esprit; et parce qu'elle a droit de nous dire : Faites cela, Dieu veut que nous lui obéissions avec une entière soumission de cœur. Plût au ciel, mes chers auditeurs, que nous fussions bien persuadés de ces deux devoirs! je dis persuadés dans la pratique : car dans la spéculation, nous n'en doutons pas, et nous sommes trop catholiques pour former là-dessus quelque difficulté. Mais je voudrois sur cela même que nous eussions dans toute notre conduite un zèle proportionné aux lumières que Dieu nous a données. Car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'Eglise: d'avoir un esprit docile et soumis pour tout ce que l'Eglise nous enseigne, et d'avoir une volonté prompte et agissante pour tout ce que l'Eglise nous

ordonne : c'est à quoi je vais vous exciter, et ce qui fera tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est, chrétiens, l'ordre de la Providence, et il faut que nous convenions que la raison même le demandoit ainsi : c'est à l'Eglise de nous proposer les vérités de la foi, et c'est à nous de les recevoir et de nous y soumettre. Pourquoi cette dépendance où nous sommes de l'Eglise, quand il s'agit de la foi divine ? parce que Dieu, dit saint Cyprien, a établi l'Eglise pour être la dépositaire, l'organe, et, s'il est besoin, l'interprète des vérités qu'il nous a révélées : la dépositaire, pour nous les conserver ; l'organe, pour nous les annoncer ; et, quand il est nécessaire, l'interprète, pour nous les expliquer. Or reconnoître dans l'Eglise ces trois qualités, comme nous les reconnoissons, et acquiescer ensuite avec docilité et soumission d'esprit, à ce qu'elle nous propose comme révélé de Dieu, c'est ce que j'appelle rendre à l'Eglise l'obéissance la plus parfaite dont nous soyons capables, qui est l'obéissance de l'entendement.

Je sais, mes chers auditeurs (ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque), je sais qu'à parler proprement et exactement, la parole de l'Eglise n'est point la parole de Dieu ; mais je dis que c'est à l'Eglise de nous mettre en main ce précieux dépôt de la parole de Dieu ; je dis que c'est à l'Eglise de nous déterminer en quel sens il faut entendre cette parole de Dieu, parce qu'il n'est pas juste qu'un particulier s'en fasse l'arbitre, beaucoup moins que

des choses aussi importantes et aussi essentielles que celles-là, dépendent, sans distinction, du discernement d'un chacun et de son jugement. N'entrez-vous pas déjà dans ma pensée? Et parce que nous n'avons que deux sources de la parole de Dieu, ou de la révélation de Dieu; l'une qui est l'Ecriture, et l'autre la tradition, je dis que c'est à l'Eglise de nous garantir premièrement, et puis de nous expliquer l'Ecriture; je dis que c'est à l'Eglise de nous rendre témoignage et de nous assurer de la tradition; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir et une autorité qu'elle a reçue du Fils de Dieu, et que ce pouvoir n'a été donné qu'à elle. Or l'Eglise ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de lui obéir; et puisque ce pouvoir n'a été donné qu'à elle, c'est à elle, et non point à d'autres, que nous devons nous attacher; à elle singulièrement et uniquement que nous devons nous soumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'est-à-dire, dans les contestations qui peuvent naître sur les matières de la foi; dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois, et dont notre raison est troublée, sur certains points de religion; dans les difficultés qui se présentent, et qui sont même inévitables, ou sur l'obscurité de la tradition, ou sur l'intelligence de l'Ecriture; de sorte qu'en tout cela l'Eglise soit notre oracle, et que sa décision nous serve de règle, mais de règle absolue et souveraine, parce que c'est elle, selon l'Apôtre, qui est la colonne et le soutien de la vérité: *Columna et firmamentum veritatis* (1).

(1) 1. Tim. 3.

Voilà ce que je dis, chrétiens, et ce que je prétends, avec saint Jérôme, être le grand principe de sagesse pour tout homme qui veut vivre dans la possession d'une foi tranquille et paisible; disons mieux, d'une foi solide et prudente, puisque c'est ainsi que les premiers hommes du christianisme l'ont toujours entendu et l'ont toujours pratiqué.

De là vient que saint Augustin, qui sans contredit fut l'esprit du monde le plus éclairé, et qui eût pu, avec plus de droit, juger des choses par ses propres lumières, protestoit hautement qu'il n'auroit pas même cru à l'évangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y eût engagé : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas* (1). Parole qui mille fois a confondu l'orgueil de l'hérésie, et qui de nos jours a servi de puissant motif à la conversion d'une infinité d'ames élues, que Dieu a tirées du schisme et de l'erreur, pour faire paroître en elles les richesses de sa miséricorde et de sa grâce. Non pas, dit le savant Guillaume de Paris, que saint Augustin n'eût pour l'évangile tout le respect et toute la vénération nécessaire; mais parce que cet incomparable docteur étoit convaincu qu'il n'y avoit point d'autre évangile dans l'Eglise de Dieu, que celui dont l'Eglise de Dieu nous répondoit, et dont nous pouvions être sûrs, comme l'ayant reçu par elle. C'est pour cela qu'il ne déféroit à l'évangile, qu'à proportion de sa déférence pour l'Eglise même : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.*

(1) August.

Et il avoit raison. Car sans ce témoignage de l'Eglise, qui m'a dit que ce livre que je reconnois, et que j'appelle l'Evangile, est en effet l'évangile de Jésus-Christ? Qui m'a dit que la version que je lis, et qui, sous le nom de Vulgate, passe aujourd'hui pour authentique, est une version pure et conforme au texte original? Qui m'a dit qu'en mille endroits où le sens en paroît obscur, il doit être entendu d'une façon, et non pas d'une autre? Combien de libertins et de mondains ont abusé de l'évangile, le prenant, tout divin qu'il est, dans des sens erronés et extravagans? combien d'hérésiarques et de novateurs l'ont corrompu, jusqu'à s'en faire eux-mêmes un sujet de ruine, après en avoir fait aux autres un sujet de division et de scandale? combien d'imposteurs et de fourbes, dès la naissance même du christianisme, ont débité de faux évangiles, qu'ils ont supposés pour vrais; et combien de versions du vrai, non-seulement infidèles, mais empoisonnées, le siècle de Luther et de Calvin a-t-il répandues dans le monde? N'est-ce pas l'évangile mal interprété, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les sectes? s'est-il jamais élevé une hérésie qui n'ait prétendu avoir l'évangile pour soi? Moi donc qui n'ai été contemporain, ni de Jésus-Christ, ni des évangélistes, et à qui cet homme-Dieu n'a pas immédiatement parlé, en sorte que j'en puisse juger par ce que j'ai ouï, ou par ce que j'ai vu, comment me conduirai-je? M'en rapporterai-je à mes lumières, à mes conjectures? j'aurai donc plus de présomption

que saint Augustin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux siennes. En consulterai-je un plus habile et plus intelligent que moi ? il faudra donc qu'il le soit plus que saint Augustin même, et c'est ce que je ne trouverai pas. M'en tiendrai-je à l'incertitude ? il n'y aura donc plus pour moi d'évangile, puisqu'en fait d'évangile même, je n'aurai plus rien d'assuré sur quoi je puisse faire fonds. Le seul parti qui me reste, mais qui seul me met à couvert de tous ces inconvéniens, c'est que je m'adresse à l'Eglise, à qui ce trésor de l'évangile fut confié par Jésus-Christ, et pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que la foi ne manquât jamais ; que j'aie, dis-je, recours à elle, et qu'à l'exemple de saint Augustin, je l'écoute, parce qu'elle est spécialement inspirée du Saint-Esprit, et qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu lui a promis, et qu'il n'a promis à nul autre : or cette nécessité où je suis réduit de recourir à l'Eglise et de l'écouter, est la preuve invincible de l'obéissance et de la soumission d'esprit que je lui dois ; et c'est ce que S. Augustin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.*

Maxime de saint Augustin, sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. La paix, puisque sans cela les contestations y seroient éternelles : je dis les contestations sur l'Ecriture et sur le sens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute seule ne les finissant pas, au contraire, en

étant elle-même le sujet; et n'y ayant plus d'ailleurs d'autorité à laquelle on fût obligé de se soumettre, plus de tribunal dont on n'appelât, plus de jugement qu'on ne fût en droit de rejeter, plus de résolution à laquelle on dût s'arrêter. L'unité de la doctrine, puisque l'Ecriture, expliquée non plus par l'Eglise, mais selon l'esprit intérieur et particulier d'un chacun, pourroit produire autant de sectes et autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde : car vous savez, mes frères, si ce que je dis n'est pas ce que l'expérience nous apprend; et vous n'avez qu'à voir l'état où en est aujourd'hui le christianisme, par la multiplicité des sociétés qui le partagent, ou, pour mieux dire, qui le déchirent et qui le défigurent, pour juger si l'Ecriture, expliquée selon cet esprit particulier, est un moyen propre à conserver l'unité de la foi; et si, pour maintenir cette unité, ou pour la rétablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Eglise. L'humilité de l'esprit, puisqu'il n'y auroit point de chrétien, quelque simple et quelque ignorant qu'il fût, qui n'eût droit de croire que l'Ecriture, expliquée par lui, seroit une règle plus infaillible que l'Ecriture expliquée par l'Eglise, et qu'il pourroit seul mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Eglise : proposition qui vous surprend et qui vous fait peut-être horreur; mais que les protestans les plus habiles ont soutenue et soutiennent encore conséquemment à leurs principes. L'ordre, puisqu'il n'y auroit plus dans le monde chrétien ni subordination, ni dépen-

dance ; que le dépôt de la science de l'Ecriture n'appartiendroit plus aux pasteurs ; que ce ne seroit plus de leur bouche, comme disoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoissance de la loi ; et que chacun, sans caractère, sans titre, sans distinction, s'en faisant le juge, l'Eglise de Dieu ne seroit plus qu'une Babylone.

Maxime de saint Augustin si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a enfin reconnu la nécessité ; et par une Providence singulière, oubliant ou abandonnant ses propres principes, elle s'est vue obligée et comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car qu'ont fait les ministres et les pasteurs de l'Eglise protestante, quand il s'est élevé parmi eux des contestations dangereuses et des divisions sur le sujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute personne de s'en tenir à la parole de Dieu, expliquée indépendamment de leur Eglise ; et n'ont-ils pas exigé de leurs disciples, que renonçant à tout esprit particulier, ils reçussent cette parole de Dieu expliquée dans le sens et de la manière que leur Eglise leur proposoit ? Persuadés que, pour maintenir leur Eglise, il falloit un jugement définitif, ne se sont-ils pas soumis à celui du synode national ? n'ont-ils pas fait pour cela ce serment si solennel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu ; et n'ont-ils pas ensuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuseroient de se conformer à cette règle ? Quand ils en ont trouvé d'opiniâtres et de résolus à suivre la parole de Dieu expliquée par eux-mêmes, plutôt que la même

parole expliquée par leur Eglise, ne les ont-ils pas traités de schismatiques? ne leur ont-ils pas dit anathème, et ne les ont-ils pas retranchés de leur société, qu'ils soutenoient être l'Eglise de Dieu? conduite que je défie l'Eglise protestante de concilier jamais avec sa confession de foi. Car si, comme elle le prétendoit, la règle de la foi étoit la parole de Dieu toute seule, expliquée selon l'esprit intérieur et sans aucune dépendance du jugement de l'Eglise, en quoi avoient manqué ces malheureux qu'elle punissoit si rigoureusement? de quoi les accusoit-on, et quel crime leur imputoit-on? qu'avoient-ils fait que ce que leur confession de foi, non-seulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire? par où s'étoient-ils attiré l'excommunication et la censure, et que pouvoit-on leur reprocher, sinon de s'en être tenus précisément à ce qu'on leur avoit enseigné?

Maxime de saint Augustin, qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise. Et a-t-on pu jamais douter que l'Eglise de Jésus-Christ ne fût et ne dût être infaillible? Oui, mes frères, on en a douté : et qui? l'Eglise protestante. Non-seulement elle en a douté, mais elle a cru positivement, jusqu'à en faire un article de sa confession de foi, que la vraie Eglise de Jésus-Christ n'avoit point ce don d'infaillibilité; qu'elle étoit sujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine, qu'elle y étoit en effet tombée; que n'étant qu'une assemblée d'hommes, quoique vraie Eglise d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foi. Ainsi l'Eglise protestante le tient encore aujourd'hui : or

par là, mes frères, permettez-moi de vous le dire pour votre instruction et pour votre consolation, par là elle reconnoît deux choses ; l'une, qu'elle pouvoit donc vous tromper, et se tromper elle-même, quand elle vous séparoit de nous (car je parle à vous qui en avez été séparés) ; l'autre, qu'il est donc évident qu'elle n'est point cette vraie Eglise dont saint Augustin disoit : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.* Car toute Eglise qui avoue qu'elle s'est pu tromper et qu'elle a pu tromper les autres ; toute Eglise qui dit à ses enfans : Ne vous fiez pas absolument à moi, j'ai pu vous séduire, en vous donnant pour Ecriture ce qui ne l'est pas, et pour vrai sens de l'Ecriture, ce qui est le faux ; toute Eglise qui tient ce langage, n'est point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'est point celle que saint Augustin avoit en vue, et sans l'autorité de laquelle il n'auroit point cru à l'évangile même ; toute Eglise qui confesse qu'elle peut être le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la vérité. Or l'Eglise protestante avoue tout cela, et elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais ici d'elle, puisque c'est d'elle-même que je la tire, et que tout cela, en termes exprès, est le fond de sa doctrine et de sa créance. Ceux qui en sont instruits, savent que je n'y ajoute rien ; et Dieu, témoin de ma sincérité, sait combien j'aurois en horreur le moindre déguisement, surtout dans un point de cette importance. Si j'ai altéré les choses en les rapportant, confondez-moi ; mais si j'ai dit la vé-

rité, bénissez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-être vous n'aviez jamais compris; et dites désormais comme nous, après saint Augustin: *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.*

Aussi saint Grégoire pape, parlant des quatre premiers conciles qui avoient représenté l'Eglise universelle, disoit, sans crainte d'exagérer, qu'il les révéroit comme les quatre livres de l'évangile; c'est l'expression dont il se servoit : *Sicut sancti evangelii quatuor libros, sic quatuor concilia suscipere ac venerari me fateor* (1). Non pas qu'il crût que les décisions de ces quatre premiers conciles fussent de nouvelles révélations que Dieu eût faites à son Eglise, il étoit trop instruit pour l'entendre de la sorte; mais parce qu'il étoit persuadé que l'Eglise, dans ces premiers conciles, reconnus et tenus pour œcuméniques, avoit éclairci et développé aux fidèles des révélations de Dieu, qui jusqu'alors ne leur avoient pas été à tous si distinctement connues, bien qu'elles fussent en substance comprises dans l'évangile et dans les livres sacrés. Quoi qu'il en soit, chrétiens, je dis de cette obéissance et de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'Eglise, quatre choses capables, ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraie religion. Ceci mérite vos réflexions.

Car premièrement, nous devons faire état que cette obéissance à l'Eglise, quand il s'agit des vérités

(1) Greg.

de la foi, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, et en vertu de quoi nous pouvons nous glorifier d'être ses légitimes enfans. Et voici la preuve qu'en rapporte le docteur angélique saint Thomas : Parce qu'il est certain, dit-il, que nous ne sommes incorporés à l'Eglise que par la foi : or il ne peut y avoir de foi, sans cette obéissance dont il est ici question. Et en effet, pour croire, il faut se soumettre, non-seulement à la parole et à la révélation de Dieu (prenez garde, s'il vous plaît), mais à toutes les règles par où cette parole et cette révélation de Dieu nous est appliquée. Or quelle est la règle vivante qui nous l'applique ? c'est l'Eglise. Otez donc cette obéissance à l'Eglise dans les points de la foi, dès-là nous faisons avec elle comme une espèce de divorce ; dès-là elle cesse d'être notre mère, et dès-là nous cessons d'être ses enfans. Quelque mérite que nous eussions d'ailleurs, quelque sainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumière que Dieu nous eût communiquée, fussions-nous inspirés comme les prophètes, et éclairés comme les anges, dès que nous n'avons pas cette soumission de l'esprit que requiert l'Eglise dans ceux qui lui appartiennent, nous cessons de lui appartenir. Et c'est, chrétienne compagnie, le sort malheureux que les Pères ont si souvent déploré dans de grands hommes, qui s'étoient là-dessus oubliés eux-mêmes, et dont les chutes, comme nous savons, ont été aussi terribles qu'éclatantes. C'est ce que saint Jérôme déploroit

dans Tertullien, l'un des plus rares génies qu'il y ait eus jamais, mais dont la mémoire sera éternellement flétrie, pour n'avoir pas su captiver son esprit, et le réduire en servitude. Vous m'opposez, disoit saint Jérôme, le sentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons; et moi je vous réponds avec douleur, que Tertullien, pour n'avoir pas soumis ses sentimens aux sentimens de l'Eglise, n'est pas un homme de l'Eglise, et que l'Eglise ne le compte point au nombre des siens : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse* (1). Censure plus rigoureuse mille fois et plus infamante que je ne puis vous l'exprimer : n'être plus sujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'Eglise. Or c'est à quoi l'esprit d'orgueil et son obstination l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passoit pour être l'oracle de son siècle; c'étoit un prodige de science, et quand saint Cyprien parloit de lui, il ne dédaignoit pas de l'appeler son maître et son docteur : *Da magistrum.* Il est vrai, chrétiens; mais avec cela Tertullien n'étoit plus censé de l'Eglise, et il auroit mieux valu pour lui qu'il eût été un humble disciple de l'Eglise, que d'être le maître de saint Cyprien, et le maître de tous les maîtres de la terre. *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Mais il avoit un zèle extrême pour la réformation des mœurs; il étoit austère dans sa vie, ennemi déclaré des relâchemens, et jamais personne ne porta plus hautement que lui

(1) Hyeron.

la sévérité de l'évangile : j'en conviens avec saint Jérôme ; mais malgré tout cela, il étoit réprouvé de l'Eglise ; car on peut être réprouvé de l'Eglise, et être tout cela ; et tout cela même, par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette réprobation ; et c'est ce qui est arrivé à Tertullien, puisqu'il est évident que l'austérité de sa morale, poussée jusqu'à l'erreur, et soutenue au préjudice de l'obéissance qu'il devoit à l'Eglise, est ce qui l'en a séparé, et qui l'a fait tomber dans l'hérésie : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Or, quel égarement, chrétiens, ou plutôt quel abandon de Dieu, de s'exposer à perdre cette glorieuse qualité d'enfant de l'Eglise, pour ne vouloir pas s'assujettir à cet aimable joug qu'elle nous impose, et que notre propre intérêt nous engage à embrasser ? Cependant voilà le désordre de l'esprit humain, toujours contraire à son bonheur aussi bien qu'à ses devoirs ; et c'est la tentation dangereuse dont l'humilité seule de la foi peut nous garantir.

Secondement, il nous serviroit de peu que nous fussions extérieurement dans le corps de l'Eglise, et que nous eussions en apparence toutes les marques de sa communion, si cet esprit d'obéissance et de docilité venoit à nous manquer : pourquoi ? parce que l'extérieur de la profession et du culte n'est point dans le fond ce qui nous lie à l'Eglise, ni ce qui nous fait enfans de l'Eglise. Ce qui nous lie à l'Eglise, c'est l'intérieure disposition d'un esprit soumis à tout ce qu'elle nous enseigne, et à

tout ce que l'esprit de Dieu veut nous enseigner par elle. J'aurois donc beau faire au dehors ce que font les enfans de l'Eglise, c'est-à-dire, participer aux sacremens de l'Eglise, assister au sacrifice de la messe, entrer dans tous les exercices de piété qui se pratiquent dans l'Eglise; si je n'avois cette soumission intérieure, qui est la partie principale et substantielle de ma religion, il est toujours hors de doute que je serois, au moins devant Dieu, retranché du corps de l'Eglise, et que je n'aurois plus la foi. Et c'est ce que saint Augustin observoit si bien dans la conduite de certains donatistes déguisés, qui, sages et prudens selon le monde, mais schismatiques dans le cœur, affectoient de paroître unis à la société des fidèles, tandis que les autres, plus violens et plus passionnés, s'en tenoient séparés ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes frères, disoit saint Augustin, soit que ces ennemis de la charité et de la paix aient levé le masque, soit qu'ils soient cachés parmi nous, ce sont également de faux chrétiens, et même des antechrists! C'est ainsi qu'il les appeloit, n'estimant pas que ce terme fût trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité, et qui jetoient dans la confusion l'évangile de Jésus-Christ: *Hujus charitatis inimici, sive apertè foris sunt, sive intùs esse videntur, pseudo-christiani sunt et antichristi* (1). Mais ce n'est pas tout; un chrétien de ce caractère étoit-il alors du corps de l'Eglise? il en étoit, répond saint Augustin, et il n'en étoit pas. Il en étoit en

(1) August.

apparence et aux yeux des hommes, et il n'en étoit pas devant Dieu, ni en vérité ; il en étoit à l'extérieur, parce qu'il sembloit se conformer à la créance de l'Eglise; mais il n'en étoit pas réellement, parce qu'il ne s'y conformoit pas selon l'esprit. Il suffiroit donc, pour n'être plus, selon Dieu, du corps de l'Eglise, d'avoir cette opposition volontaire, quoique secrète, aux vérités qu'elle nous propose? oui, mes chers auditeurs, et c'est ce qui me fait trembler pour je ne sais combien d'esprits prétendus forts, qui, sans y penser, et même sans en être touchés, sont aujourd'hui dans ce désordre. S'ils savoient que cela seul peut aller jusqu'à détruire en eux l'habitude de la foi, et qu'étant tels, ils ne sont plus les membres vivans de l'Eglise, peut-être gémiroient-ils, et peut-être auroient-ils horreur de leur état. N'étoit-il pas du zèle que Dieu m'inspire pour leur salut, de leur en faire voir la conséquence?

En troisième lieu, c'est cet attachement à l'Eglise, en matière de foi, qui de tout temps a été la pierre de touche par où l'on a éprouvé les vrais fidèles, et la marque essentielle et infaillible qui les a distingués. Car voilà le sens de cette parole si étonnante de l'Apôtre, qu'il falloit qu'il y eût des hérésies: *Oportet hæreses esse* (1) ; pourquoi? afin qu'on découvrît par là ceux qui étoient solidement à Dieu ; comme dans un royaume (c'est l'excellente comparaison qu'ajoute saint Jérôme sur ce passage), les factions et les guerres civiles servent à éprouver et à faire discerner les vrais sujets : *Oportet hæ-*

(1) 1. Cor. 11.

reses esse, ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. Mais n'étoit-ce pas assez que les vrais fidèles fussent reconnus de Dieu ; et ce discernement qui s'en fait par l'hérésie, étoit-ce une chose si importante, que pour cela même l'hérésie fût nécessaire? oui, mes frères, dit saint Paul, elle étoit nécessaire pour cela : c'est-à-dire, que Dieu ne se contente pas d'être sûr de votre foi, mais qu'il veut que l'Eglise en reçoive des témoignages. Or elle ne reçoit jamais un témoignage plus authentique de notre foi, que lorsque détestant toute erreur, nous nous attachons à elle, et qu'au lieu de nous laisser corrompre par la vanité, par la curiosité, par la nouveauté, nous tenons ferme pour la vérité dont elle nous a mis en possession. C'est de là que ces grands saints que nous appelons les Pères de l'Eglise, mais qui n'ont mérité d'en être les Pères que parce qu'ils en ont été les humbles enfans, se faisoient un point de conscience et de religion, un point de sagesse chrétienne, de s'attacher à l'Eglise dans toutes les révolutions et tous les troubles que la diversité des sectes produisoit; et parce qu'ils considéroient l'Eglise romaine comme le chef de toutes les Eglises du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les brèches de la foi fussent réparées selon les termes de saint Cyprien, aussi avoient-ils pour elle des sentimens si respectueux et un dévouement si parfait. Je vois, disoit saint Jérôme, les agitations et les mouvemens de l'arianisme, quoique foudroyé, et malgré les anathèmes de Nicée ; je vois encore l'Eglise d'Orient

divisés en trois partis contraires, celui de Mélèce, celui de Paulin et celui de Vital. Chacun d'eux me sollicite et voudroit m'attirer à soi; et moi je leur dis : Si quelqu'un de vous est uni à la chaire de saint Pierre, je m'unis à lui : *Hìc in tres partes scissâ Ecclesiâ, rapere quisque ad se festinat; et ego interim clamito, si quis cathedræ Petri jungitur, meus est* (1). Puis, s'adressant au pape Damase, à qui il écrivoit : C'est à vous, lui disoit-il, saint Père, et c'est à cette chaire de Pierre où vous êtes assis, que je veux m'associer dans ce différend: *Ego beatitudini tuæ, id est, cathedræ Petri consocior* (2); car je sais que c'est sur cette pierre qu'est bâtie l'Eglise de Dieu; je sais que celui qui mange l'agneau hors de cette maison, est un profane; je sais que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit nécessairement périr au temps du déluge : or sachant cela, je serois prévaricateur si je me séparois de vous. Je ne connois point Mélèce, je ne sais ce que c'est que Vital, je n'ai que faire de Paulin : *Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum* (3). Quiconque ne moissonne pas avec vous, dissipe au lieu de ramasser; et quiconque, en matière de créance et de foi, se détache de vous, n'est plus à Jésus-Christ: *Qui non colligit tecum, dispergit; et qui tuus non est, Christi non est* (4). C'est ainsi que parloit saint Jérôme, et c'est ainsi que doit parler tout homme chrétien qui est enfant de l'Eglise. Je n'ai que faire de celui-ci, ni de celui-là; je ne connois

(1) Hyer. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*

ni ceux-ci, ni ceux-là; je m'attache à l'Eglise, qui est ma règle, pour ne m'en départir jamais.

Il ne me suffit pas encore de parler ainsi; mais en quatrième et dernier lieu, il faut que notre conduite réponde à nos paroles, et qu'elle les soutienne. Car, comme remarque saint Bernard, il n'y a personne dans l'Eglise, quelque mal disposé qu'il soit à son égard, qui ne se flatte d'une prétendue soumission; de même qu'il n'y a point de factieux et de rebelle dans un état, qui ne prétende avoir des intentions droites et défendre la bonne cause: langage spécieux, mais trompeur et faux. En effet, de dire qu'on est attaché à l'Eglise, et de se comporter comme les plus grands ennemis de l'Eglise; de s'appeler enfans de l'Eglise, et de vouloir en même temps se faire les juges de l'Eglise; de s'élever contre ses arrêts, de rejeter ses censures, de louer ce qu'elle réprouve, de soutenir avec opiniâtreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proscrit et frappé de ses anathèmes, de le lire impunément et sans scrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la répandre, et d'y employer l'autorité, le crédit, les promesses, les menaces, tous les artifices que l'esprit d'erreur inspire: en vérité, mes chers auditeurs, n'est-ce pas se démentir soi-même; et concevez-vous une contradiction plus sensible et plus évidente? Pourquoi des discours si soumis, quand toutes les œuvres tendent à la sédition; et pourquoi se parer d'une obéissance imaginaire, quand on secoue réellement le joug et qu'on vit dans la révolte?

Cependant, ne nous y trompons pas; c'est par notre obéissance à l'Eglise en ce qui regarde la foi, que Dieu commencera le jugement d'un chrétien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra subir, c'est celui-là. On nous demandera compte de notre foi; et parce que la foi est inséparable de l'obéissance à l'Eglise, avant que d'entrer dans la discussion du reste, on nous obligera de répondre sur le devoir de cette obéissance; si nous n'en avons pas eu la juste mesure, Dieu conclura dès-lors contre nous, et notre sort sera déjà décidé. Après cela nous aurons beau protester à Dieu que nous avons fait en son nom des œuvres édifiantes et saintes, des actions de piété, de charité, de zèle, de miséricorde envers les pauvres: *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus* (1)? Retirez-vous de moi, nous dira-t-il, je ne vous connois point: tout cela, pour être solide, devoit être édifié sur le fondement de mon Eglise, et vous avez bâti sur le fondement du schisme et de l'erreur; tout cela donc est perdu pour vous. Et en effet, chrétiens, hors de l'Eglise, je dis de l'Eglise dans le sens que je viens de vous l'expliquer, et selon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de salut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'est pourquoi David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter et de le louer, ajoutoit toujours que ce seroit dans l'Eglise, parce qu'il savoit bien que hors de l'Eglise, Dieu ne se tient point honoré de nos louanges. Je vous rendrai,

(1) Matth. 7.

ô mon Dieu ! des actions de grâces, mais ce sera dans votre Eglise : *Confitebor tibi in Ecclesiâ magnâ* (1) ; j'ai annoncé votre justice, mais je l'ai annoncée dans votre Eglise : *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesiâ magnâ* (2) ; tout mon mérite, si j'en ai devant vous, ne peut être que dans votre Eglise : *Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ* (3). Et il ne disoit pas simplement, *in Ecclesiâ*, mais, comme remarque saint Augustin, *in Ecclesiâ magnâ*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de ce Père, dans l'Eglise catholique, qui est l'Eglise universelle, et la seule où Dieu agrée nos services.

Voilà, dis-je, par où nous serons jugés, et par où nous devons commencer à nous juger nous-mêmes ; persuadés que c'est là le point de conduite sur lequel il est plus dangereux de nous aveugler et de nous licencier. Car telle est notre erreur, chrétiens, nous nous condamnons tous les jours sur je ne sais combien de chefs, résolus d'y apporter le remède et d'y mettre ordre, et nous laissons celui-ci, qui sans contredit est le plus essentiel. Nous nous piquons en d'autres choses d'être réguliers et sévères, et nous ne comptons pour rien de l'être en celle où Dieu veut que nous le soyons davantage, qui est l'humilité de la foi et la soumission à l'Eglise ; nous louons la voie étroite de l'évangile par rapport aux mœurs ; mais par rapport à la créance, la voie la plus large et la plus spacieuse ne nous fait point de peur : et cela pourquoi ? par

(1) Ps. 34. — (2) Ps. 39. — (3) Ps. 21.

la raison qu'en donne saint Augustin, parce que nous faisons consister la voie étroite de l'évangile en ce qui nous plaît, et plus souvent dans les choses qui se trouvent conformes à notre idée et à notre inclination, qu'en celles d'où dépend notre perfection. Tel, en tout autre point où il s'agiroit de former sa conscience, ne voudroit pas se risquer sur un sentiment probable, qui, en matière de religion et d'obéissance à l'Eglise, va hardiment au-delà de toute probabilité. Toutefois, mes frères, dit saint Léon pape, le premier pas de la voie étroite du christianisme, est d'assujettir notre esprit, et de lui ôter cette présomptueuse liberté qu'il se donne de ne croire que ce qu'il veut et de vouloir juger de tout; c'est de le faire renoncer à ses sentimens, quand ils sont, en quelque sorte que ce soit, opposés à ceux de l'Eglise. Gagner cela sur soi, c'est ce que j'appelle la voie étroite pour deux sortes de personnes : pour les esprits éclairés, et pour ceux qui, ne l'étant pas, se flattent de l'être. Je ne dis pas que la voie étroite consiste en cela seul : à Dieu ne plaise; mais je soutiens qu'elle doit commencer par là, et que sans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas même qu'elle consiste en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur sens, et qui ont de la répugnance à se soumettre. Si Tertullien avoit eu pour l'Eglise cette soumission, je dis qu'eu égard à lui il eût pratiqué une morale plus sévère, qu'en observant tous les jeûnes des montanistes et tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la discipline

des novateurs : car étant par lui-même un esprit austère, toutes ces pénitences lui coûtoient peu ; au lieu que cette soumission étoit le grand et l'héroïque sacrifice qu'il eût fait à Dieu de sa raison. Ah ! mes chers auditeurs, combien de chrétiens seront réprouvés de Dieu par le seul défaut de la foi ; et combien de réprouvés en qui la foi n'aura manqué, que par le défaut de docilité et d'obéissance à l'Eglise ! Je sais ce qu'on dit quelquefois, que l'Eglise est gouvernée par des hommes, et que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs passions et les ont en effet : prétexte le plus frivole et le plus vain ; car je considère l'Eglise, ou sans l'assistance du Saint-Esprit, ou avec cette assistance qui lui a été promise. Si c'est sans l'assistance de l'esprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fût alors de tout intérêt et de toute passion, je ne serois pas obligé de me soumettre à elle, de cette espèce de soumission intérieure et absolue qu'exige la foi. Mais si je la prends telle que je la dois toujours prendre, et telle qu'elle est toujours, je veux dire, comme assistée et inspirée de l'esprit de vérité, toutes les passions et tous les intérêts des hommes n'empêchent pas que je ne lui doive une soumission entière de mon esprit : pourquoi ? parce qu'indépendamment des intérêts et des passions des hommes, Dieu, qui est l'infaillibilité même, la conduit, et qu'en mille rencontres il fait servir nos passions et nos intérêts à l'accomplissement de ses desseins. Dès les premiers siècles du christianisme, les passions des hommes ont paru

jusque dans l'Eglise; et cependant les jugemens de l'Eglise ont été reçus de tous les fidèles avec respect, toutes les erreurs ont été confondues, toutes les hérésies ont échoué. Les incrédules et les opiniâtres ont attribué ce succès à des causes humaines; mais les sages et les vrais chrétiens ont en cela reconnu l'effet visible de cette fameuse prédiction de Jésus-Christ, que toutes les portes de l'enfer, et à plus forte raison toutes les passions des hommes, ne prévaudront jamais contre son Eglise: *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam* (1). Tel est donc notre bonheur de voguer pour ainsi dire dans un vaisseau où nous sommes assurés de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons être assaillis des vents et exposés aux tempêtes; mais il y a un guide qui dirige la barque de saint Pierre, et qui la préserve de tous les écueils. Confions-nous à ce divin conducteur, il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Eglise qu'il anime, elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, et rendons-lui non-seulement l'obéissance de l'esprit en croyant ce qu'elle nous enseigne, mais l'obéissance du cœur en pratiquant ce qu'elle nous ordonne: c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour bien comprendre cet autre devoir à l'égard de l'Eglise, qui consiste dans l'obéissance du cœur et dans l'observation des lois qu'elle nous impose, écoutez, chrétiens, quatre propositions, dont la

(1) Matth. 16.

liaison m'a paru une espèce de preuve, à laquelle ni l'erreur, ni l'esprit de licence et d'indépendance qui règne dans le monde corrompu, n'opposeront jamais rien de solide. C'est assez que l'Eglise soit notre mère, pour conclure qu'elle a droit de nous commander : première proposition ; et c'est assez que nous soyons ses enfans, pour devoir être persuadés que ce qu'elle nous commande n'est pas seulement d'une police extérieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos consciences, et qui nous engage sous peine de péché : seconde proposition. Du moment que nous reconnoissons l'Eglise pour notre mère, nous ne pouvons plus violer les commandemens qu'elle nous fait, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu : troisième proposition; et la liberté, ou plutôt la témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, oubliant qu'elle est notre mère, ne procède souvent que d'un fonds de libertinage et d'un principe d'irréligion, peut-être plus dangereux pour nous que les péchés mêmes qui en naissent. Libertinage où nous nous flattons nous-mêmes, et que nous couvrons de mille prétextes; mais prétextes que l'Eglise, quoique notre mère, ne favorisera jamais; au contraire, qu'elle désavouera toujours, et autant qu'ils auront été la cause de nos relâchemens et de nos désordres, qu'elle condamnera et qu'elle détestera : quatrième et dernière proposition. Appliquez-vous, chrétiens, je n'abuserai pas de votre patience.

Puisque l'Eglise est notre mère, elle a droit de

nous commander ; cette conséquence est si naturelle, que le seul bon sens suffit pour y souscrire. Quand on disoit aux hérésiarques du siècle passé, que l'Eglise, en qualité d'épouse du Fils de Dieu, étoit reine et souveraine ; que comme souveraine elle avoit le pouvoir de faire des lois, et que tout homme chrétien devoit sans exception et sans distinction y être soumis, cette idée de souveraineté les choquoit, et leur inspiroit un chagrin qui peu à peu dégénéra dans un esprit de révolte. Ils vouloient une Eglise ; mais une Eglise sujette, une Eglise sans autorité, une Eglise foible et impuissante ; et ils n'en pouvoient souffrir une qui eût un empire, je dis un empire spirituel, si étendu et si absolu. Ainsi Wiclef et Luther prétendirent-ils qu'il n'appartenoit point à l'Eglise d'imposer des lois aux fidèles ; et que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, étoit un pouvoir usurpé : par où ils faisoient bien voir qu'ils étoient de la secte et du caractère de ces esprits pervertis dont parloit l'apôtre saint Jude ; c'est-à-dire, de ces esprits déterminés à blasphémer et à maudire la domination même la plus légitime et la plus sainte : *Similiter et hi dominationem spernunt ; majestatem autem blasphemant* (1). Mais enfin, tout ennemis qu'ils étoient de la domination de l'Eglise, ou, pour mieux dire, de sa puissance et de sa juridiction, quand on leur représentoit que l'Eglise est la mère de tous les chrétiens, et qu'une mère a droit de commander à ses enfans, comme elle est obligée de les gouver-

(1) Jud. 8.

ner, ne pouvant nier le principe, ils se trouvoient embarrassés sur la conséquence ; et pressés de ce raisonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, déclamant contre les abus des pasteurs de l'Eglise et de ses ministres : comme si les désordres prétendus des ministres de l'Eglise eussent pu ôter à l'Eglise même l'autorité que Jésus-Christ lui a donnée ; comme si ce divin maître, malgré les plus visibles déréglemens des scribes et des pharisiens, n'avoit pas autorisé leur ministère par la loi qu'il établissoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, sans imiter leurs exemples ; comme si l'erreur la plus pernicieuse et la plus grossière n'étoit pas de faire dépendre la puissance d'ordonner et de commander, des qualités personnelles de ceux qui en sont revêtus ; comme si l'abus que peuvent faire les hommes de cette puissance, en détruisoit le fond, qui est l'œuvre de Dieu, et de l'ordre de Dieu.

C'est néanmoins ce qu'ont avancé les partisans de l'hérésie. Mais permettez-moi de douter si la conduite de certains catholiques relâchés n'est pas en quelque sorte aussi injuste, et ne marque pas un aussi déplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puissance spirituelle de l'Eglise ; mais ils comptent pour rien d'en secouer le joug : ils laissent l'Eglise en possession de son sacerdoce royal ; mais ils se rendent dans la pratique aussi indépendans d'elle, que ceux qui osent le lui disputer : ils ne contestent point que ces préceptes ne soient justes et légitimes ; mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir, pour

peu qu'ils leur soient incommodes. Or lequel des deux est plus injurieux à l'Eglise, ou de ne pas reconnoître son pouvoir par une prévention d'esprit, ou, le reconnoissant, de ne s'y pas soumettre par une dépravation de cœur ? Il est donc vrai que l'Eglise peut nous prescrire des lois et nous faire des commandemens. Mais de quelle nature, ou de quelle force sont ces commandemens de l'Eglise ? je dis que ce sont des lois d'une obligation étroite et rigoureuse; seconde proposition. Calvin ne pouvoit convenir qu'elles obligeassent sous peine de péché. Il ne comprenoit pas, disoit-il, qu'une loi humaine pût être la matière d'un crime devant Dieu : et plaise au ciel que parmi nous il n'y ait point d'ames libertines infectées de la même erreur ! Mais c'est ce qui doit nous étonner, qu'un homme aussi pénétrant que Calvin, pût bien comprendre comment la désobéissance d'un fils envers son père, le rend criminel aux yeux de Dieu, et qu'il ne pût concevoir comment la désobéissance d'un chrétien envers l'Eglise, qui est sa mère, le rend au jugement de Dieu même, prévaricateur. Car pourquoi l'Eglise qui nous a engendrés selon l'esprit, ne peut-elle pas sur nous ce que peuvent nos pères selon la chair ? lui sommes-nous moins redevables ? nous a-t-elle donné une naissance, une vie, une éducation moins estimable et moins précieuse ? Quand il n'y auroit point d'autre fondement que celui-là pour justifier ce qui a passé de tout temps pour incontestable dans notre religion, savoir, que les préceptes de l'Eglise sont des liens de conscience qu'on

ne peut rompre sans encourir l'indignation et la disgrâce de Dieu, ne seroit-ce pas assez? Oui, mes chers auditeurs, ces préceptes, quoiqu'en eux-mêmes de droit humain et positif, vont jusqu'à l'offense divine et jusqu'à intéresser le salut. Ce sont pour nous des sources de grâce, quand nous les accomplissons; mais par un juste jugement et contre l'intention de l'Eglise même, ils se tournent pour nous en malédiction, quand nous y contrevenons; et il faut bien que cela soit ainsi, puisque Jésus-Christ dans l'évangile veut qu'on tienne pour païen et pour publicain, celui qui n'obéit pas à l'Eglise: *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (1). Car ce qui mérite qu'on nous regarde comme païens, doit être au moins un péché de la nature de ceux qui causent la mort à notre ame; et ce qui nous met au rang des publicains, c'est-à-dire, des pécheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loi civile et pénale. Il faut bien encore que cela soit ainsi, puisque le même Sauveur a donné le pouvoir à son Eglise de nous excommunier et de nous retrancher de son corps; lorsqu'avec opiniâtreté et par un esprit d'orgueil nous persistons à son égard dans la désobéissance, en violant ses préceptes impunément: car une punition aussi terrible que celle-là, ne suppose pas une faute légère; et ce retranchement du corps mystique de Jésus-Christ ne peut être pour le salut quelque chose d'indifférent.

En voulez-vous un témoignage, mais décisif?

(1) Matth. 18.

écoutez saint Augustin. Quand ce grand docteur parloit du jeûne commandé et déterminé par l'Eglise, comment s'en expliquoit-il ? en parloit-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs ? non ; il en parloit comme d'une loi à laquelle et les pécheurs, et les justes, sous peine d'être condamnés de Dieu, devoient également s'assujettir ; il disoit qu'autant qu'il étoit louable de jeûner dans les autres temps de l'année, autant étoit-il punissable de ne pas jeûner dans les temps consacrés à la pénitence publique de l'Eglise, et particulièrement dans celui qu'elle nous a ordonné de sanctifier par le jeûne solennel du carême ; que d'observer d'autres jeûnes, ce pouvoit être un remède et une vertu ; mais que de manquer à celui-là, c'étoit un crime et un péché. Ce sont les termes dont il use : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium est, aut præmium ; in quadragesimâ non jejunare scelus est ac peccatum* (1). La tradition du siècle de saint Augustin étoit donc que la loi du jeûne imposoit aux chrétiens une obligation, non-seulement de police, mais de conscience ; et que c'étoit aussi bien que la loi écrite, une matière de transgression et de péché.

Cependant, chrétiens, sans recourir à la tradition, ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette supériorité naturelle que l'Eglise a sur moi. Elle est ma mère : donc je suis réprouvé de Dieu, si je ne lui

(1) August.

obéis pas, quand elle exige de moi un culte raisonnable : or en exige-t-elle jamais un autre ; et dans les commandemens qu'elle me fait, pour peu que j'aie le cœur docile, est-il rien que ma raison même ne doive hautement approuver ? Elle m'oblige à assister aux divins mystères et au sacrifice de ma religion, à recevoir chaque année le sacrement institué pour être la nourriture de mon ame et le gage de mon salut, à ne m'en approcher qu'après m'y être disposé par une solide épreuve de moi-même, et par une confession exacte des désordres de ma vie, à garder des abstinences et des jeûnes qui peuvent me tenir lieu de satisfactions : or sont-ce là des choses où je puisse me plaindre que l'Eglise ait excédé la mesure de ce culte dont parloit saint Paul, en l'appelant : *Rationabile obsequium* (1) ? Qu'elle n'ait pas eu égard à ma foiblesse, qu'elle n'ait pas même consulté mes besoins et mon intérêt ; en un mot, qu'elle n'ait pas agi en mère prudente et zélée, conduite par l'esprit de Dieu ? Quand elle ne m'auroit pas fait des lois de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moi-même ? et ces lois, quand je les observe, m'étant aussi utiles et aussi salutaires que l'expérience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, si, par impiété ou par lâcheté, je ne les observe pas ?

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous est commandé que par l'Eglise. Je l'avoue, chrétiens ; mais prenez garde à ce que j'ai ajouté, et c'est la troisième proposition : savoir, qu'il est impossible

(1) Rom. 12.

de violer alors le commandement de l'Eglise, sans violer l'un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu ; pourquoi ? parce que le commandement de l'Eglise est toujours accompagné, ou, pour mieux dire, soutenu et autorisé du commandement de Dieu ; et je ne dis pas seulement ceci de certains préceptes, qui, selon la remarque de saint Thomas, sont tout ensemble de droit ecclésiastique et de droit divin, tel qu'est, entre autres, le précepte de la communion : car il est bien évident que Jésus-Christ ayant établi la communion comme un moyen essentiellement nécessaire pour entretenir dans nous la vie de la grâce, et pour cela s'étant déclaré, que quiconque ne mangeroit pas la chair du Fils de l'homme, seroit privé de cette vie qui fait les saints et les élus de Dieu : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (1) ; quand je participe au corps de Jésus-Christ et que j'accomplis le devoir chrétien par la communion pascale, je satisfais à deux préceptes, l'un de l'Eglise, l'autre du Sauveur ; et au contraire, si je manquois à ce devoir, je serois coupable d'une double prévarication et d'une double iniquité : prévarication, en ne donnant pas à l'Eglise cette marque de mon obéissance ; mais prévarication encore plus grande, en négligeant, aussi bien que les conviés de l'évangile, de me mettre en état d'assister à ce divin banquet où Jésus-Christ lui-même m'invite, pour me nourrir de sa chair et de son sang. Sans parler, dis-je, de

(1) Joan. 6.

ces commandemens, qui ne sont, à le bien prendre, des commandemens de l'Eglise, que par la circonstance du temps, mais qui dans le fond sont de l'institution divine, j'ai dit absolument, et il est vrai que la désobéissance aux lois de l'Eglise est toujours accompagnée d'une désobéissance à la loi de Dieu ; comment ? parce qu'en même temps, pour user de cet exemple, que l'Eglise, par une loi particulière, me commande le jeûne, Dieu, par une autre loi qui est générale, me commande d'obéir à l'Eglise ; et je ne puis mépriser l'un de ces deux commandemens, sans mépriser l'autre, puisque l'un, dit le savant chancelier Gerson, sert de soutien et d'appui à l'autre. Je me trompe donc, si je crois alors n'être responsable qu'à l'Eglise, et n'avoir péché que contre l'Eglise ; car j'ai péché contre Dieu même, et il faudra que je subisse la rigueur de son jugement aussi bien pour le jeûne violé, que pour les autres désordres de ma vie; et voilà, mes chers auditeurs, ce que les théologiens concluent des paroles du Fils de Dieu, quand il disoit à ses apôtres, qui furent les pasteurs de son Eglise : *Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit* (1) ; Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise : paroles, ajoute le chancelier Gerson, qui montrent bien que Jésus-Christ est personnellement intéressé dans le mépris que nous faisons des lois de son Rglise ; et qu'en qualité de chef et d'époux de cette Eglise, le mépris qu'on fait d'elle retombant sur lui, il ne peut se dispenser,

(1) Luc. 10.

tant pour lui-même que pour elle, de nous en punir.

Le point de morale par où je finis, et qui est ma dernière proposition, c'est que la plupart des péchés qui se commettent contre l'Eglise, en violant ses lois, sont des péchés de libertinage, qui ne procèdent communément que d'un secret principe d'irréligion; mais qui par là changeant d'espèce, deviennent encore devant Dieu plus punissables et plus griefs : car pour les préceptes de la loi de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raisons que l'on peut appeler des tentations humaines. Un intérêt puissant, une passion forte, un mouvement subit, une occasion pressante et imprévue, voilà les sources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle; c'est-à-dire, on pèche contre la loi de Dieu, parce qu'on est emporté et dominé par la concupiscence; on est impudique par foiblesse, médisant par légèreté, injuste par cupidité. Mais quand il s'agit des préceptes de l'Eglise, la plupart faciles en eux-mêmes, et dont la matière n'est presque jamais le sujet d'une violente passion qu'il faille vaincre pour les accomplir, par quel esprit et par quel principe peut-on les transgresser, si ce n'est par un principe de licence, par un esprit indépendant et libertin, par l'habitude malheureuse qu'on s'est faite de se soucier peu des observances et des devoirs de sa religion? principe plus funeste que les péchés mêmes qui en sont les suites; mais principe d'où tirent les péchés qui en naissent un surcroît de malice dont je voudrois aujourd'hui vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes frères, qui, par le malheur de votre naissance ayant été enveloppés dans l'hérésie et dans le schisme, avez fait une profession ouverte de ne point obéir à l'Eglise, qui étoit votre mère, jusqu'à ce qu'il ait plu enfin au Seigneur de vous rappeler à son unité. Quoique pendant cette séparation, vous ayez violé ses lois, je sais que vous l'avez fait par ignorance, aussi bien que vos pères, et Dieu veuille que cette ignorance ait pu vous servir de quelque excuse auprès de Dieu! Je pourrois donc vous dire, avec autant de raison que saint Pierre, en parlant aux Juifs: *Et nunc scio, fratres, quia per ignorantiam fecistis* (1). Je ne vous reproche point les désobéissances que vous commettiez alors contre l'Eglise, comme si elles avoient été des marques de votre irréligion; et je déplore bien plutôt l'aveuglement où vous étiez en les commettant peut-être par le faux zèle d'une prétendue religion. Dieu, par son infinie bonté, vous a ouvert les yeux, et il me suffit d'ajouter ce que le Prince des apôtres disoit aux Israélites, au même chapitre des Actes que je viens de citer: *Pœnitemini igitur et convertimini, ut deleantur peccata vestra* (2); Faites donc pénitence, mes frères; et éclairés des lumières de la vérité, persévérez, croissez, affermissez-vous dans la grâce de votre conversion, afin que ces péchés d'ignorance que vous faisiez sans le connoître, et que vous n'aviez garde de pleurer, puisque vous n'en conveniez pas, soient maintenant

(1) Act. 3. — (2) *Ibid.*

effacés par la ferveur de votre vie, mais surtout par la soumission et l'inviolable régularité avec laquelle je me promets que vous observerez ces mêmes lois qui long-temps ont été le sujet de votre transgression. Ce n'est point, dis-je, à vous, chrétiens nouvellement réconciliés à l'Eglise de Jésus-Christ, que j'ai prétendu adresser la plainte que je fais; c'est à vous, anciens catholiques, c'est à vous que je veux parler. Quel autre esprit, je le répète, qu'un esprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandemens dont la pratique demande si peu d'efforts, et que l'Eglise usant d'une condescendance maternelle, a su proportionner à votre foiblesse par tant de tempéramens, pour ne pas dire de ménagemens et d'adoucissemens? Car de quoi s'agit-il? d'une messe qu'il faut entendre, d'une confession qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques fêtes qu'il faut sanctifier, de quelques abstinences et de quelques jeûnes qu'il faut observer. Un chrétien qui sans nécessité, sans raison, sans excuses; un chrétien qui, sans scrupule et sans remords, fait une profession ouverte de n'avoir sur cela pour l'Eglise aucun respect, ou qui n'a là-dessus pour elle qu'un faux respect, un respect de bienséance et de cérémonie, que donne-t-il à penser de lui, sinon qu'il a peu de religion, et que dans le fond il est impie et libertin?

Ah! mes frères, honorons notre religion par l'obéissance que nous rendrons à Jésus-Christ et à son Eglise. Autrefois on nous disoit : Edifions les héré-

tiques qui nous voient, qui nous observent, et qui tout retranchés qu'ils sont de l'Eglise, ne laissent pas d'être scandalisés, quand ils sont témoins du mépris que nous en faisons en méprisant ses lois; l'exemple de notre fidélité et de notre soumission sera mille fois plus efficace pour les persuader et les toucher, que les plus savantes disputes et les discours les plus pathétiques; et si quelque chose est capable d'achever leur conversion, c'est la bonne odeur de notre vie et la régularité de notre conduite. C'est ainsi qu'on nous parloit. Mais aujourd'hui je vous dis quelque chose de plus pressant. Edifions, non plus des hérétiques obstinés, mais des catholiques nouvellement sortis du sein de l'hérésie et reçus dans le sein de l'Eglise; ils sont encore foibles, ne les affoiblissons pas davantage par le scandale de nos mœurs. Quand ils ne voyoient nos désordres que de loin, ils en étoient surpris, ils en étoient frappés, ils en étoient indignés: que sera-ce quand ils les verront de près, et que sans cesse ils les auront devant les yeux? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, et peut-être d'y retourner. Ne détruisons pas dans eux l'ouvrage de la grâce, mais travaillons à l'affermir et à le perfectionner; pensons à nous-mêmes, et souvenons-nous qu'il y va de notre salut éternel. Grand saint, vous que nous invoquons spécialement en ce jour; vous à qui Jésus-Christ confia son Eglise, et qui en êtes, après lui, la pierre fondamentale; vous qui en fûtes sur la terre le chef, l'apôtre, le martyr, ayez encore les yeux attachés sur elle; pro-

tégez-la, défendez-la, obtenez-lui les secours puissans qu'elle demande par votre intercession, pour confondre ses ennemis, pour sanctifier ses enfans, et pour nous faire tous arriver à la gloire, où nous conduise le Père, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT PAUL.

Paulus servus Jesu Christi, vocatus apostolus.

Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat. Dans l'Epître aux Romains, chap. 1.

C'EST, chrétiens, tout l'éloge du grand apôtre que vous honorez entre tous les saints, sous le titre de votre glorieux patron; ce fut l'apôtre par excellence, et, en cette qualité, il a été le maître du monde, l'oracle de l'Eglise universelle, l'un des fondateurs, ou, pour mieux dire, l'un des fondemens de notre religion; un homme de miracles, et dont la personne fut le plus grand de tous les miracles; un autre Moïse par les visions et les révélations divines, un second Elie par les transports et les ravissemens, un ange de la terre qui n'eut de conversation que dans le ciel; un disciple, non plus de Jésus-Christ mortel, mais de Jésus-Christ glorieux; un vaisseau d'élection, rempli, comme dit saint Chrysostôme, de toutes les richesses de la grâce; le dépositaire de l'évangile, l'ambassadeur de Dieu. Mais il supprime tout cela, ou plutôt il comprend et il abrége tout cela, en disant qu'il est le serviteur de Jésus-Christ: *Paulus servus Jesu Christi.* Arrêtons-nous donc à cette parole, qui

exprime les plus nobles sentimens de son cœur ; et puisque la solennité de ce jour nous engage à le louer, louons-le selon ses inclinations. Ne disons point, avec saint Jérôme, que le nom de Paul est un nom de victoire, et que ce grand saint commença à le porter après la première de ses conquêtes apostoliques, qui fut le proconsul Paul gagné à Jésus-Christ : comme les Scipions, dans Rome, prenoient le nom d'Africains après avoir dompté l'Afrique. Laissons tout ce que les Pères de l'Eglise ont dit de plus avantageux et de plus magnifique à la gloire de cet apôtre ; et disons seulement qu'il a été le serviteur de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi.* Ce qui rend un serviteur recommandable, c'est le zèle pour les intérêts de son maître : voyons jusqu'à quel point il a eu ce zèle, et tâchons de l'exciter en nous. Je prêche S. Paul, chrétiens ; mais mon dessein est de le prêcher par lui-même ; c'est de lui-même que j'emprunterai toutes les preuves ; lui-même parlera pour soi, lui-même rendra témoignage de ses actions et de sa vie, et nous recevrons ce témoignage avec respect : car nous savons qu'il est véritable, et nous pouvons dire de lui, aussi bien que du disciple bien-aimé : *Et scimus quia verum est testimonium ejus* (1). J'ai besoin d'un secours extraordinaire ; il s'agit de parler du serviteur de Jésus-Christ, adressons-nous à celle qui s'appela servante du Seigneur, lorsqu'elle fut déclarée mère de Dieu. *Ave, Maria.*

(1) Joan. 21.

Il n'y a point de vertu qui n'ait ses degrés de perfection, selon lesquels elle doit être mesurée; et qui, dans les sujets où elle se trouve, ne soit capable de certains accroissemens par où l'on peut juger de son mérite. Comme nous parlons d'une vertu peu connue dans le monde, et encore moins pratiquée, qui est le zèle, je dis le zèle chrétien que nous devons tous avoir dans l'exercice de notre ministère, il est important d'en distinguer d'abord les différentes obligations; et, pour en avoir une idée plus juste, de les reconnoître dans un grand exemple. Tel est celui de saint Paul, qui nous les rendra même sensibles: j'en trouve trois, marqués par saint Grégoire pape, dans ses instructions pastorales. Car tout homme, dit ce saint docteur, qui veut être un serviteur et un ministre fidèle, et qui aspire à la perfection de cette qualité, est obligé à trois choses: il doit accomplir son ministère, il doit honorer son ministère, et, quand la nécessité l'exige, il doit même se sacrifier pour son ministère: trois devoirs qui se surpassent par degrés, et dont le second ajoute autant au premier, que le troisième enchérit sur le second: car honorer son ministère, c'est quelque chose de plus que l'accomplir; et se sacrifier pour son ministère, c'est encore plus que l'honorer; mais quand tout cela se joint ensemble, on peut dire que le zèle est au plus haut point d'excellence qu'il puisse avoir. Or, c'est ce que je découvre dans saint Paul, et ce qu'il me sera aisé de vous faire voir. Saint Paul a été le fidèle serviteur de Jésus-Christ: *Paulus servus Jesu Christi;*

pourquoi ? parce qu'il a pleinement accompli le ministère de l'apostolat, parce qu'il a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat, et parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat. Comprenez ceci, s'il vous plaît : il a pleinement accompli le ministère de l'apostolat par la prédication de l'évangile ; il a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'évangile ; et il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat, par les persécutions qu'il a soutenues et par ses souffrances dans la prédication de l'évangile. Voilà tout mon dessein. Encore une fois, chrétiens, ne considérez pas ce discours comme un simple éloge qui se termine à vous donner une haute estime de saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de religion, c'est une règle pour former nos mœurs, c'est un exemple que Dieu nous propose et qu'il veut que nous nous appliquions.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que saint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de son ministère, ne pensez pas, chrétiens, que ce soit là une louange commune. La grâce même de l'apostolat l'a tellement distingué, et a eu dans lui des effets si singuliers, que quand il se glorifioit d'être apôtre de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi ; vocatus apostolus* (1), il ajoutoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grâce, il avoit été séparé pour prêcher

(1) Rom. 1.

l'évangile de Dieu : *Segregatus in Evangelium Dei* (1) ; comme si l'un des principaux caractères de sa vocation eût été la distinction de sa personne, et qu'il n'eût pas suffi pour lui d'être apôtre, s'il ne l'eût été d'une façon toute particulière. En effet, Dieu avoit choisi saint Paul pour trois grands desseins qui devoient occuper son zèle apostolique : pour confondre le judaïsme, pour convertir la gentilité, et pour former le christianisme dès sa naissance : voilà ce que la Providence prétendoit de lui, et à quoi il étoit destiné. Or saint Paul, par une pleine correspondance à la grâce de son ministère, a accompli ces trois choses avec un succès dont il étoit seul capable, ou du moins qui lui étoit uniquement réservé. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ma pensée.

Il falloit, pour l'établissement solide de la loi chrétienne, que l'évangile fût prêché par un apôtre dont le témoignage en faveur de Jésus-Christ fût un témoignage absolument irréprochable, exempt de tout soupçon, et propre non-seulement à convaincre, mais à confondre l'incrédulité des Juifs. Or, cet apôtre, par une disposition spéciale, a été saint Paul. Je m'explique : quand les autres apôtres prêchoient Jésus-Christ, qu'ils protestoient dans les synagogues que Jésus-Christ étoit le messie envoyé de Dieu et promis par les prophètes, quelques preuves qu'ils en donnassent, et quelques miracles qu'ils fissent pour le confirmer, on avoit toujours quelque prétexte de les tenir pour suspects ; on

(1) Rom. 1.

pouvoit dire qu'ils étoient gagnés, et qu'ayant été les sectateurs et les disciples de ce prétendu messie, il ne falloit pas s'étonner s'ils se déclaroient pour lui ; et quoique mille raisons pussent détruire ce prétexte , ce prétexte ne laissoit point d'avoir je ne sais quelle apparence, qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, et qui entretenoit l'opiniâtreté des autres. Mais quand saint Paul paroissoit confessant le nom de cette homme-Dieu, lui qui venoit d'en être le persécuteur, lui qui étoit connu dans Jérusalem pour avoir entrepris d'en exterminer la secte, lui qui avoit reçu pour cela et demandé même des commissions et des ordres; et que, par un changement aussi subit que prodigieux, il publioit partout que ce crucifié à qui il avoit fait si cruellement la guerre, étoit le sauveur et le Dieu d'Israël, qu'il étoit forcé de l'avouer, et qu'après ce qu'il avoit vu et entendu, il ne refusoit point de mourir pour signer de son sang une vérité si importante ; quand il parloit ainsi, que pouvoit-on opposer à la force de ce témoignage? Étoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renversement d'esprit, étoit-ce indifférence ou mépris pour la loi de Moïse? tout le contraire ne se trouvoit-il pas dans saint Paul? ce changement dans un homme aussi éclairé que lui, et aussi zélé pour les traditions de ses pères, n'étoit-ce pas une justification authentique de tout ce qu'il disoit à l'avantage et à la gloire de Jésus-Christ?

De là vient que ce grand apôtre ne faisoit presque jamais de discours dans les assemblées des Juifs,

qu'il ne se proposât lui-même comme un argument et comme une démonstration sensible de l'évangile qu'il annonçoit. C'est moi, leur disoit-il, mes frères, qui me suis signalé dans le judaïsme, au-dessus de tous ceux de ma profession et de mon âge. Vous savez de quelle manière j'ai vécu parmi vous, et avec quel excès de fureur je ravageois cette nouvelle Eglise, que je reconnois aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu. Il est vrai, j'étois plus infidèle que vous ne l'êtes, et plus rebelle aux lumières de la grâce ; mais c'est pour cette raison même que Dieu a jeté les yeux sur moi, et que Jésus-Christ a voulu faire éclater en moi son extrême patience, afin que je devinsse un exemple et un modèle pour vous porter à croire en lui. Oui, c'est lui-même qui m'a parlé, et qui, par des signes et des prodiges dont tous ceux qui m'accompagnoient ont été les témoins, m'a réduit à l'état où vous me voyez ; qui m'a terrassé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui, de blasphémateur que j'étois, m'a fait apôtre, et qui, pour réparation de tous les outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui serve d'ambassadeur et de ministre auprès de vous. Ces paroles, dis-je, avoient une grâce toute divine dans la bouche de saint Paul, pour persuader les Juifs. Et saint Luc remarque que c'étoit assez qu'il parlât, et qu'il assurât que Jésus-Christ étoit le Christ, pour confondre tous les ennemis du nom chrétien : *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic est Christus* (1).

(1) Act. 9.

Au lieu qu'il falloit que les autres apôtres fissent de grands efforts, celui-ci n'avoit qu'à se produire, sa personne seule prêchoit ; saint Paul converti étoit, pour tous ceux de sa nation, non pas un attrait, mais une détermination invincible à embrasser la foi. Et en effet, à bien méditer les circonstances de cette conversion, à peine avons-nous un motif de créance en Jésus-Christ, plus convaincant et plus touchant que celui-là. De là vient que les chefs de la synagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, se montrèrent toujours si passionnés contre saint Paul ; de là vient qu'ils usèrent de tant de stratagèmes pour le perdre et pour lui ôter la vie ; et qu'entre les autres disciples, ce fut celui-ci qu'ils persécutèrent plus cruellement : pourquoi ? parce qu'ils savoient que c'étoit celui dont le témoignage devoit faire plus d'impression sur les esprits, et qu'il étoit impossible que Jésus-Christ ne fût reconnu dans la Judée pendant que saint Paul y seroit écouté. Il avoit donc une grâce particulière pour faire l'office d'apôtre à l'égard des Juifs.

Mais son ministère ne se bornoit pas là. Dieu l'appeloit à quelque chose de plus grand, et cette séparation mystérieuse que le Saint-Esprit commanda qu'on fît de sa personne, comme il est dit au livre des Actes, étoit encore pour une entreprise plus haute. Prêcher Jésus-Christ aux Juifs, c'est-à-dire, à un peuple que Jésus-Christ avoit instruit lui-même, à un peuple déjà prévenu de la foi du Messie, déjà éclairé des lumières de la vraie reli-

gion, c'étoit proprement le partage des autres apôtres, même de ceux qui paroissoient comme les colonnes de l'Eglise, sans en excepter saint Pierre; mais répandre la grâce de l'évangile sur toutes les nations de l'univers, prêcher Jésus-Christ à des païens et à des idolâtres, porter son nom devant les monarques et les souverains, persuader sa religion aux philosophes et aux sages du monde, leur faire goûter la foi d'un Dieu-homme, leur en inspirer le culte et la vénération, les détacher de leurs fausses divinités, et, ce qui étoit bien plus difficile, des fausses maximes du siècle, pour les soumettre au joug de la croix; faire adorer la sagesse de Dieu dans un mystère qui n'avoit pour eux que des apparences de folie : ah! chrétiens, c'est pour cela qu'il falloit un saint Paul, et c'est pour cela que saint Paul étoit prédestiné. Quelque pouvoir général qu'eût reçu saint Pierre au-dessus des autres apôtres, sa mission spéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je? Jésus-Christ même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puisque tout Sauveur et tout Dieu qu'il étoit, il s'étoit réduit aux brebis perdues de la maison d'Israël : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël* (1). Mais, comme remarque saint Augustin, ce que Jésus-Christ n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par saint Paul : il n'étoit par lui-même que pour les Israélites; mais dans la personne et par le ministère de saint Paul, il étoit venu pour tous les hommes : de sorte que saint Paul devoit

(1) Matth. 15.

être le supplément de la mission adorable de cet homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le Saint-Esprit avoit ordonné qu'on lui séparât cet apôtre : *Segregate mihi Saulum* (1).

Or comment y a-t-il réussi ? Ah ! chrétiens, à peine lui-même osoit-il le dire, tant la chose lui sembloit surprenante ; à peine en croyoit-il à ses yeux, voyant, non pas les fruits, mais les prodiges que ses prédications opéroient. Imaginez-vous, dit saint Chrysostôme, et il nous est aisé de l'imaginer, un conquérant qui entre à main armée dans un pays ; qui mesure ses pas par ses victoires, à qui rien ne résiste, et de qui tous les peuples reçoivent la loi : voilà une image de saint Paul convertissant la gentilité. Il entre dans des pays où le démon de l'idolâtrie étoit en possession de régner, et il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Asie jusques aux extrémités de l'Europe, il établit l'empire de la foi : dans la Grèce, qui étoit le séjour des sciences, et par conséquent de la sagesse mondaine ; dans Athènes et dans l'Aréopage, où l'on sacrifioit à un Dieu inconnu ; dans Ephèse, où la superstition avoit placé son trône ; dans Rome, où l'ambition dominoit souverainement ; dans la cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'évangile de l'humilité, de l'austérité, de la pureté, et cet évangile y est reçu. Ce ne sont pas seulement des barbares et des ignorans qu'il persuade ; mais ce sont des riches, des nobles, des puissans du monde, des juges et des proconsuls,

(1) Act. 13.

des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumières, en leur proposant un Dieu crucifié; ce sont des femmes vaines et sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes pour leur faire embrasser la pénitence. Il annonce Jésus-Christ dans des lieux où ce nom auguste et vénérable n'avoit jamais été entendu : *Non ubi nominatus est Christus* (1) ; il y voit naître des Eglises nombreuses, ferventes, florissantes, qui remplissent toute la terre de l'admiration et de l'odeur de leur sainteté. Que pensez-vous, chrétiens ? Si la tradition, ou plutôt si l'expérience même n'autorisoit ce que je dis, peut-être le prendrions-nous, vous et moi, pour une fable ; mais tout l'univers témoigne encore aujourd'hui que c'est une vérité : le christianisme que nous voyons, la vaste étendue du royaume de l'Eglise, tant de nations devenues fidèles par la prédication de ce grand saint; tant de peuples qu'il a engendrés par l'évangile, et qui le reconnoissent encore pour leur Père; nous-mêmes qui en sommes sortis, et qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela ce sont autant de monumens et de preuves suffisantes des conquêtes de saint Paul sur la gentilité.

Cependant son ministère, pour un entier accomplissement, demandoit qu'il travaillât à former les chrétiens : c'étoit son principal et dernier ouvrage, et c'est ce qu'il a fait d'une manière qui lui est si propre, que sans rien ôter aux autres apôtres, on peut l'appeler, par excellence, le Docteur de

(1) Rom. 15.

l'Eglise. En effet, mes chers auditeurs, sans parler du premier christianisme qu'il a planté, qu'il a arrosé, qu'il a cultivé par ses soins, c'est lui qui nous a instruits à être ce que nous sommes, ou ce que nous devons être, c'est-à-dire, chrétiens, par la doctrine toute céleste qu'il nous a enseignée. Pourquoi pensez-vous qu'il ait été ravi au troisième ciel, et pourquoi Jésus-Christ, dans l'état même de son immortalité, a-t-il voulu se faire le maître de cet apôtre ? afin de nous dire par la bouche de cet apôtre, ce qu'il ne nous avoit pas dit par la sienne : *Ego enim accepi à Domino, quod et tradidi vobis* (1). Il y avoit cent choses que le Fils de Dieu n'avoit pas révélées aux hommes, étant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, et c'est saint Paul qui devoit les en rendre capables.

C'est lui qui nous a découvert les trésors cachés dans ce mystère incompréhensible de l'incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'économie de la grâce ,qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain; qui nous a éclairci ce profond abîme de la prédestination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer et non pas à le pénétrer, à nous en faire un motif de zèle pour le salut, et non pas de libertinage et de désespoir : qui nous a donné ces hautes idées de l'Eglise de Jésus-Christ, qui nous a fait le plan de sa hiérarchie, qui nous a intimé ses lois, qui nous a développé ses sacremens. Sans tout cela

(1) 1. Cor. 11.

nous ne pouvions pas être chrétiens, et à peine l'évangile nous déclaroit-il rien de tout cela ; mais cette bouche, encore une fois, par laquelle, comme dit saint Chrysostôme, Jésus-Christ a prononcé de plus grands oracles que par lui-même : *Os illud per quod Christus majora quàm per se ipsum locutus est* (1) ; saint Paul nous a pleinement informés ; c'est lui qui, par les divins préceptes de sa morale, a sanctifié tous les états, et qui en a réglé tous les devoirs ; lui qui apprend aux évêques à être parfaits, aux prêtres à être réguliers et fervens, aux vierges à être modestes et humbles, aux veuves à être retirées et détachées du monde, aux grands à vivre sans faste et sans orgueil, aux riches à ne se point enfler de leurs richesses, et à n'y point mettre leur appui ; aux maîtres à veiller sur leurs domestiques, aux domestiques à respecter leurs maîtres, aux pères et aux mères à conduire leur famille, aux enfans à honorer leurs pères et leurs mères ; ainsi de toutes les autres conditions que le temps ne permet pas de parcourir.

C'est pour cela que saint Chrysostôme appeloit saint Paul le grand Livre des chrétiens, et c'est pour cela même qu'il exhortoit tant les fidèles à la lecture des divines épîtres de cet apôtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la conversion de saint Augustin ; vous savez en quelle perplexité il se trouvoit : Dieu l'attiroit fortement, et le monde le retenoit ; la grâce le pressoit, et ne lui donnoit aucun repos ; mais la passion d'ailleurs livroit à son

(1) Chrys.

cœur les plus rudes combats, et l'habitude faisoit évanouir ses plus belles résolutions. Que faut-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la passion, pour l'arracher au monde et à tous ses engagemens? rien autre chose que ce que lui marqua cette voix qu'il entendit; et c'étoit d'ouvrir et de lire les épîtres de saint Paul : *Tolle, lege* (1); Prenez et lisez. Il obéit, et tout à coup ses fers furent rompus; quelques paroles de ces saintes lettres dissipèrent tous les nuages de son esprit, et d'impudique qu'il étoit, en firent un homme chaste et un saint : à quoi tient-il que nous n'en retirions le même fruit? l'esprit de Dieu, dont ces excellentes épîtres sont remplies, n'est pas moins puissant pour nous qu'il le fut pour saint Augustin.

Ah! chrétiens, pourquoi pensez-vous que le christianisme ait de nos jours dégénéré dans cette corruption de mœurs, et dans ce désordre où nous le voyons? Disons-le à notre confusion : après tout ce qu'a fait saint Paul pour l'accomplissement de son ministère, pourquoi avons-nous encore la douleur de voir, au milieu du christianisme, un certain levain de judaïsme et de paganisme? car j'appelle levain de judaïsme, cette opposition secrète à Jésus-Christ, qui est dans le cœur de tant de chrétiens : opposition, dis-je, à la croix de J.C., à l'humilité de J. C., aux maximes et aux exemples de J. C.; j'appelle levain du paganisme, cette malheureuse coutume qu'on se fait de n'agir que par les vues du

(1) August.

monde, sans prendre jamais les vues de la foi; de ne se conduire en toutes choses que par politique, que par raison, que par des considérations et des respects humains, sans consulter jamais la religion. Est-il rien aujourd'hui de plus commun que ce scandale; et d'où vient cela ? c'est, mes frères, que nous n'écoutons pas saint Paul, et que nous ne profitons pas des salutaires enseignemens qu'il nous donne; tout mort qu'il est, il nous prêche encore, disons mieux, il est encore vivant dans ses incomparables écrits. Voulez-vous réformer le christianisme, ou plutôt voulez-vous vous réformer vous-mêmes ? *Tolle, lege;* Prenez et lisez. Il ne vous faut point d'autre maître, point d'autre prédicateur, point d'autre guide, et d'autre directeur que saint Paul, tel que l'Eglise vous le présente, et tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus : voulez-vous avoir part au ministère de ce grand apôtre ? voulez-vous, pères et mères, faire de vos familles des familles chrétiennes ? servez-vous de la morale de saint Paul; ayez soin de vous en instruire et d'en instruire les autres. Au lieu de tant de livres scandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres médisans et insolens, attachez-vous à celui-là, et dans peu vous en connoîtrez le mérite, et en ressentirez l'efficace : ce sera votre sanctification particulière, et la sanctification de vos maisons. Quoi qu'il en soit, comme saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'apostolat, par la prédication de l'évangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'évangile : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Tirer de l'honneur de son ministère parce qu'on l'exerce dignement, c'est la récompense du mérite ; affecter l'honneur qui est attaché à son ministère, et s'en prévaloir, c'est l'effet de l'ambition humaine ; se faire honneur aux dépens de son ministère, c'est une criminelle prévarication ; mais faire honneur à son ministère aux dépens même de sa personne, c'est le caractère des grandes ames, et en particulier celui de saint Paul : il ne se vit pas plutôt engagé dans ce glorieux emploi de prêcher l'évangile aux Gentils, qu'il s'en expliqua hautement : *Vobis enim dico Gentibus : Quamdiù quidem ego sum Gentium apostolus, ministerium meum honorificabo* (1) ; Oui, mes frères, leur dit-il, je vous le déclare ; puisqu'il a plu à Dieu de me choisir pour être le ministre de sa parole ; et qu'il m'a établi votre apôtre, tant que j'en porterai le titre et le nom, je travaillerai à le soutenir honorablement. C'est ainsi qu'il parloit aux Romains, et il n'en faudroit pas davantage pour vérifier ma proposition ; mais il est nécessaire, pour notre instruction, de la développer et d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'usage d'une maxime aussi essentielle au christianisme que celle-ci, qui est d'honorer les ministères que Dieu nous confie. Voici donc, chrétiens, de quelle manière y procéda saint Paul : appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde de vous faire admirer cet apôtre.

(1) Rom. 11.

Première règle. Il considéra que si quelque chose pouvoit jamais déshonorer le ministère apostolique, et l'exposer à la censure des hommes, c'étoit surtout l'esprit d'intérêt, esprit bas et sordide dans quelque condition qu'il se trouve, mais honteux et infâme quand il entre dans le commerce des choses saintes. Il prévit dès-lors que ce qui obscurciroit dans la suite des temps l'éclat et la gloire de l'évangile de Jésus-Christ, ce seroit la cupidité de certaines ames mercenaires qui y chercheroient des avantages temporels, et qui, sous des apparences spécieuses, feroient trafic du don de Dieu : *Existimantium quæstum esse pietatem* (1); que cela seul ruineroit de réputation et de crédit, non-seulement les prédicateurs de la vérité et les dispensateurs des sacrés mystères, mais la vérité et les mystères mêmes ; que cela seul feroit perdre aux peuples tout le respect qu'ils devoient avoir pour eux, et seroit un prétexte éternel pour les rendre odieux et méprisables aux ennemis de l'Eglise ; au contraire, qu'un désintéressement parfait seroit toujours l'ornement de leur état et de leur fonction, et qu'ils n'annonceroient jamais Jésus-Christ avec plus d'honneur, que quand ils paroîtroient plus libres et plus dégagés des prétentions de la terre. Voilà le principe qu'il établit ; et que conclut-il de là ? Ah ! chrétiens, ce qu'il conclut ! Il se fit une loi, mais une loi inviolable et qu'il observa dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le ministère dont Dieu l'avoit chargé ; et dans cette vue, ne perdez

(1) 1. Tim. 6.

pas, s'il vous plaît, ceci, de renoncer à tous les droits même les plus légitimes et les plus acquis, bien loin d'en exiger de douteux; ne demandant rien, n'acceptant rien, se passant de toutes choses, se retranchant mille commodités de la vie, dont la dépendance et la recherche est ce qui rend les hommes intéressés; ne se fondant même pour le nécessaire, que sur Dieu et sur soi, vivant du travail de ses mains, se faisant serviteur de tous, et, pour l'honneur de l'apostolat, ne tirant service de personne, afin qu'on ne lui reprochât jamais qu'en nourrissant le troupeau il s'étoit enrichi de sa dépouille, et qu'en semant d'une main il avoit moissonné de l'autre : car voilà proprement l'esprit de saint Paul. Vous le savez, mes frères, disoit-il aux Milésiens en se séparant d'eux, si j'ai jamais désiré votre or ni votre argent, et si d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma subsistance; vous m'êtes témoins si j'ai été à charge à aucun de vous, et si, dans mes fatigues les plus laborieuses, je me suis permis ou accordé le moindre soulagement qui vous pût être onéreux; m'étant toujours souvenu de la parole de notre maître, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faisoit fondre en pleurs, dit le texte sacré; ils se jetoient tous avec respect aux pieds de l'apôtre, et, en l'embrassant avec tendresse, ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient plus. S'il étoit sorti de leur ville bien pourvu de tout, c'est-à-dire, chargé de leurs biens et de leurs présens, l'auroient-ils pleuré de la sorte ? Ils l'honoroient, dit saint Chrysostôme, ou, pour

mieux dire, ils honoroient l'évangile en lui, parce que dans lui l'évangile n'étoit point avili ni dégradé par cette servitude de l'intérêt qui avilit et dégrade les choses les plus nobles. Ce n'est pas, ajoutoit d'ailleurs ce grand apôtre écrivant à ceux de Corinthe, que je sois obligé d'en user ainsi; car ne suis-je pas libre, et ne m'employant que pour vous, ne m'êtes-vous pas redevables de tout ce qui me manque ? n'ai-je pas le même droit que les autres de vivre de vos aumônes et de recevoir ce tribut et cette reconnoissance de votre foi ? n'est-il pas juste que celui qui plante la vigne, en mange des fruits, et que celui qui sert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel ? Mais pour moi, je n'ai point voulu me servir de ce pouvoir, ayant mieux aimé souffrir des incommodités extérieures, que d'apporter tant soit peu d'obstacle à l'évangile de Jésus-Christ. Tout ceci ce sont ses paroles : car c'est en quoi, poursuivoit-il, consiste ma gloire, et malheur à moi si je la perds jamais. Encore une fois, chrétiens, ce renoncement si généreux et si absolu, c'est ce qui rendoit si vénérable le ministère de saint Paul; avec cela il parloit hardiment et sans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faisoit trembler le vice, ne l'épargnant et ne le respectant dans quelque condition que ce fût. Car que ne peut point un homme qui ne prétend rien, et qui est détaché de tout intérêt quand il porte la parole et les ordres de Dieu ? S'il eût été d'humeur à faire valoir ses droits et à les disputer sans en rien rabattre, on n'eût eu que du mépris pour son zèle; et s'il se fût proposé

une fortune et un établissement, il eût lui-même ménagé son zèle, c'est-à-dire, qu'il l'eût corrompu par de lâches complaisances : car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu timide, foible, esclave des respects humains, n'est-ce pas l'intérêt ? ce qui fait qu'on la déguise et qu'on trouve le secret de l'accommoder aux passions des hommes, n'est-ce pas l'intérêt ? ce qui la retient captive dans l'injustice, et ce qui empêche que la vérité ne soit écoutée dans le monde, n'est-ce pas l'intérêt ? Mais parce que saint Paul avoit triomphé de cet intérêt, et la parole de Dieu et la vérité remportoient dans sa personne de continuelles victoires.

Je dis plus, et c'est une seconde règle; ce grand saint conçut qu'il y avoit encore un autre intérêt secret, d'autant plus dangereux qu'il étoit plus subtil et plus délicat : car Dieu lui fit voir en esprit un certain genre d'apôtres, qui, par le plus funeste de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profession, se serviroient de leur profession pour s'honorer eux-mêmes; qui, au lieu de prêcher Jésus-Christ, se prêcheroient eux-mêmes; qui, au lieu d'attirer les ames à Dieu, se les attireroient à eux-mêmes : c'est-à-dire, qui, au lieu de faire que Dieu régnât en elles, entreprendroient eux-mêmes de régner sur elles; qui se proposeroient en elles un fonds de domination, de juridiction, d'empire, et bien d'autres avantages dont, comme parle saint Grégoire pape, le ministre seroit glorifié, mais le ministère détruit. Que fit saint Paul ? il eut horreur de tout cela, et par un effet de cette fidélité qui fut

en lui sans exemple, il sépara l'honneur de l'évangile du sien; il ne confondit point l'un avec l'autre; il considéra le sien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus désormais en vue que celui de l'évangile. Comme il s'étoit déclaré aux fidèles qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs personnes : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos* (1); aussi protesta-t-il qu'il ne prêchoit point soi-même, mais uniquement Jésus-Christ : *Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum* (2). Et parce qu'il est aisé de le dire, et que la difficulté est de se défendre de soi-même dans une matière aussi sujette aux illusions de la vanité que celle-là, il le dit en sorte qu'il en donna les preuves les plus sensibles. Car prenez garde, chrétiens, s'il vous plaît; pour cela, lui qui étoit naturellement éloquent, il n'usa jamais dans le ministère de la prédication, ni de discours élevés, ni d'aucun ornement des sciences humaines, comme il l'auroit pu faire avec succès : pourquoi? de peur que l'évangile de la croix n'en fût affoibli : *Ut non evacuetur crux Christi* (3). Un autre que lui se seroit prévalu de son talent, et au hasard du véritable et solide bien de la conversion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il savoit et ce qu'il pouvoit; mais ç'auroit été au détriment de la parole de Dieu et de sa grâce, et c'est de quoi saint Paul étoit incapable. Pour cela il eut toujours une aversion sincère pour tous les vains applaudissemens des hommes, dont les emplois éclatans,

(1) 2. Cor. 12. — (2) 2. Cor. 4. — (3) 1. Cor. 1.

comme étoit le sien, sont ordinairement suivis. Hé! que faites-vous, disoit-il aux Lycaoniens, qui étoient idolâtres de lui, et qui se préparoient à lui rendre des honneurs extraordinaires, que faites-vous? ne savez-vous pas que nous sommes comme vous des hommes mortels, pécheurs, sujets aux mêmes infirmités? Si Dieu a voulu se servir de nous pour vous enseigner la voie du ciel, et s'il a voulu autoriser sa parole par des prodiges et des miracles, est-il juste que la gloire nous en revienne? faut-il que, par une fausse bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les usurpateurs d'une gloire qui ne nous est point due? Pour cela il ne souffrit jamais que, sous ombre d'estime et de confiance, on s'attachât à lui personnellement: chose d'ailleurs si engageante, et à laquelle les hommes les plus spirituels à peine peuvent-ils s'empêcher d'être sensibles. Et parce qu'il s'étoit formé dans Corinthe un parti de chrétiens qui se déclaroient pour lui, qui reconnoissoient ne devoir qu'à lui tout ce qu'ils étoient selon Dieu, et qui, se détachant en quelque sorte des autres apôtres, disoient: Nous sommes les disciples de Paul: *Ego sum Pauli* (1); il les en reprit. Hé quoi! mes frères, leur remontroit-il, est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? est-ce au nom de Paul que vous avez reçu le baptême? qu'est-ce que ce Paul que vous vantez tant? c'est un instrument foible et inutile de celui en qui vous avez cru. Pourquoi donc me regarder autrement, et pourquoi vous partager, en disant que

(1) 1. Cor. 1.

vous êtes à moi, au lieu de penser à vous réunir tous comme appartenant tous à Dieu? O merveille, s'écrie saint Chrysostôme! un homme ému d'une véritable indignation, parce qu'on a du zèle pour sa personne; un homme affligé de ce que l'on est trop à lui, parce qu'il craint que l'on n'en soit moins à J. C.! Ah! grand saint! c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministère. C'est ainsi que vous avez donné crédit à l'évangile; et c'est pour cela que la grâce que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nôtres, elle la perd tous les jours, parce que nous nous cherchons nous-mêmes, nous nous trouvons misérablement nous-mêmes, et en nous trouvant, nous devenons la honte et l'opprobre de cette grâce. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opère rien par nous; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas; nous établissons notre réputation, mais nous n'établissons pas l'empire de Dieu: pourquoi? parce que nous n'avons rien moins que ce zèle d'honorer le ministère que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, chrétiens, une preuve encore plus solide et plus convaincante de celui qu'avoit saint Paul? oubliez le reste, et appliquez-vous à ceci: c'est qu'il étoit aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres que par lui-même; troisième règle. C'est que le bien des ames et l'avancement du christianisme lui étoit également cher, soit qu'il le vît procuré par d'autres, soit qu'il le procurât lui-même: c'est qu'il se soucioit peu par qui Jésus-

Christ fût annoncé, pourvu qu'il fût annoncé. Jusque-là (ô admirable et divine leçon, si elle étoit bien entendue !) jusque-là que quelques-uns prêchant par un esprit d'émulation et de jalousie contre lui (car dès-lors, chrétiens, on voyoit des contentions contre les ministres de l'évangile : et c'est une simplicité et une erreur de regarder ce scandale comme un scandale de notre siècle, puisqu'il est aussi ancien que l'Eglise, et que Dieu pour notre instruction l'a permis dans tous les temps); jusque-là, dis-je, que quelques-uns prêchant Jésus-Christ par jalousie contre lui et dans le dessein, comme il parle lui-même, d'ajouter de nouvelles traverses à celles qu'il avoit déjà éprouvées : *Existimantes pressuram se suscitare vinculis meis* (1), il ne laissoit pas de s'en réjouir : *In hoc gaudeo, sed et gaudebo ;* touché d'une part de la malignité de leur intention, et ravi de l'autre de ce que l'évangile profitoit de cette malignité. Car que m'importe, disoit-il, qu'il soit publié par ceux-ci ou par ceux-là, qu'il le soit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le soit à ma confusion ou à ma gloire, pourvu qu'il le soit véritablement ? Or parler ainsi et être disposé de même, c'est faire honneur à son ministère, et non pas à soi. Car de n'estimer le bien que quand il se fait par nous, de ne le goûter qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir supporter que les autres soient plus employés que nous dans les intérêts de Dieu, d'avoir peine à souffrir qu'ils le soient autant, de souhaiter peut-être qu'ils ne le

(1) Philip. 1.

fussent point du tout ; et ensuite diminuer leurs succès, sans prendre garde que ce sont les succès de l'Evangile, et amplifier les nôtres comme s'ils étoient les fruits de notre industrie : qu'est-ce que tout cela, chrétiens, sinon usurper l'honneur de son ministère, et le dérober à Dieu ?

Je serois infini, si je m'étendois sur les autres règles que saint Paul se proposa, et qu'il observa. Ah ! mes frères, dit saint Grégoire pape, que ce grand apôtre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui croient ne pouvoir soutenir leur ministère que par le faste du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une somptuosité superflue, que par les disputes éternelles sur les préséances, sur les prérogatives, sur la dignité, en un mot, que par toutes les choses dont l'ambition des hommes s'entête et s'occupe. Non, non, saint Paul n'en jugea pas ainsi ; il prit pour maxime ce que l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de la vraie sagesse, lui avoit enseigné, que ni son ministère, ni tout autre ne seroient jamais moins honorés que par là ; et que s'ils le devoient être, c'étoit par une conduite irréprochable et exempte de blâme, par une vie qui ne fût pas sujette à rougir, qui ne craignît pas la lumière du jour, qui fût à l'épreuve de toutes les censures ; par une réputation qui n'eût rien de suspect ni d'équivoque, et que le libertinage même respectât. Maxime qu'il avoit à cœur par-dessus tout, et qu'il inspiroit à ses disciples, leur disant sans cesse : Mes frères, comportons-nous comme des ministres de

Dieu; rendons-nous recommandables par la pureté de notre doctrine, par l'intégrité de nos mœurs, par la douceur de notre charité, par les armes de la justice; que nos entretiens soient religieux et nos actions exemplaires : et pourquoi? ah! mes chers disciples, ajoutoit-il, afin que la parole de notre Dieu ne soit point exposée aux blasphèmes des hommes, et afin que notre ministère ne soit point déshonoré : *Ut non vituperetur ministerium nostrum* (1). Cela seul le faisoit agir; cela seul étoit en lui comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur sans indiscrétion et cette prudence sans ménagement, cette humilité de cœur sans bassesse et cette grandeur d'ame sans orgueil, ce mépris du monde sans arrogance et ce zèle pour le monde sans attache; cette tendresse envers les pécheurs, jointe à cette sévérité envers le péché; cette exactitude de discipline, accompagnée de cette sage condescendance; cette science de se modérer dans la prospérité, et de se soutenir dans l'adversité : voilà ce qui faisoit de saint Paul un homme respectable, et ce qui combloit d'honneur son ministère.

Arrêtons-nous là, chrétiens : car voilà au même temps notre modèle et notre exemple. C'est ainsi que nous devons, chacun dans notre condition, honorer le ministère où il a plu à Dieu de nous appeler. Ayons-y le même désintéressement que saint Paul. Dès que nous ne penserons point à nous-mêmes, nous nous préserverons de mille fautes,

(1) 2. Cor. 6.

qui avilissent les plus saints emplois, en avilissant les ministres qui en sont chargés; nous serons exacts, réguliers, droits, équitables, vigilans, et l'on en sera édifié. Mais, au contraire, dès que nous aurons des vues intéressées, toute notre conduite s'en ressentira; nous aurons beau vouloir cacher cet intérêt, le monde le remarquera bientôt; et nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croiroit pas. Travaillons à faire le bien pour le bien même, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, selon l'esprit et la fin de notre état. Car souvent on fait le bien pour soi-même; on le fait, parce qu'on se met par là dans une certaine estime; on le fait, parce qu'on s'acquiert par là un certain crédit; on le fait, parce que le monde le verra et qu'il en parlera. De là tant de foiblesses humiliantes, que nous découvrons dans des gens que leur âge, leur expérience, leur mérite en devroient pleinement dégager. S'ils en portoient toute la honte, et qu'elle ne retombât point sur leur ministère, le mal seroit moins à craindre; mais de ces exemples, quelles conséquences ne tire-t-on pas contre les plus saintes professions et les dignités les plus sacrées? Je sais que pour ce désintéressement parfait que demande le vrai zèle, il faut beaucoup prendre sur soi; mais quand il faudroit même s'immoler pour son ministère, n'est-ce pas le devoir d'un serviteur fidèle? c'est ce que saint Paul a fait, comme je vais vous le montrer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une belle idée qu'a eue Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet homme-Dieu n'a pas seulement été immolé sur la croix, mais qu'il a commencé à être victime dès le moment qu'il s'est fait homme. Une hostie destinée pour expier le péché, mais une hostie vivante et mourante, dont le sacrifice n'a jamais été interrompu, voilà ce que c'est que Jésus-Christ. Permettez-moi, chrétiens, en gardant les proportions requises, d'appliquer ceci à l'apôtre saint Paul : il s'est sacrifié pour son ministère, c'est-à-dire, pour le salut de ses frères et pour la gloire de l'évangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrêt de Néron, et qu'il n'ait offert à Dieu ce sacrifice de lui-même, que quand il versa son sang dans Rome pour la confession de sa foi ; ce n'est point là de quoi je prétends parler ; ce n'est point, dis-je, de son bienheureux martyre et de sa glorieuse mort. Dès l'instant de sa vocation à l'apostolat, il se regarda comme la victime de son apostolat même, et il le fut en effet : car je trouve qu'il commença dès-lors deux grands sacrifices qui ont duré autant que sa vie; l'un de patience, par lequel il se dévoua aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu ; et l'autre de pénitence, par lequel lui-même touché du zèle que la charité lui inspiroit de satisfaire pour les hommes, il devint son propre persécuteur. De sorte que l'on peut dire de lui, pour couronnement de son éloge, qu'il

a été immolé aussitôt qu'appelé ; et qu'au moment qu'il s'est vu apôtre, il a paru devant Dieu en qualité d'hostie : voilà la véritable idée de saint Paul, et voilà sur quoi nous devons travailler encore à nous former.

Non, chrétiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un sacrifice de patience si continuel et si héroïque que ce grand saint. A peine, s'il m'est permis de parler ainsi, eut-il levé l'étendard de l'évangile, que tout l'univers sembla conspirer contre lui. Dès-là il n'y eut plus pour lui que des trahisons sur la terre, que des naufrages sur la mer, que des emprisonnemens dans les villes, que des embûches dans les lieux écartés. Tout ce que la malice de l'envie, et tout ce que l'animosité de la haine peuvent susciter d'adversités et de misères, il l'éprouva dans sa personne. Ceux de sa nation se firent un point de religion d'être ses ennemis les plus cruels ; les gentils l'accablèrent d'outrages ; parmi les chrétiens mêmes qu'il avoit engendrés en Jésus-Christ, il trouva de faux frères et de faux apôtres ; tous les jours exposé aux insultes des séditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantôt fouetté comme un esclave, tantôt lapidé comme un sacrilége et comme un blasphémateur. Combien de travaux ? combien de voyages ? combien de bannissemens ? Si c'étoit un autre que lui-même qui en fît le détail, nous croirions qu'il y a de l'exagération ; mais nous savons, dit l'abbé Rupert, que le Saint-Esprit, dont saint Paul a été l'organe, est éloquent sans rien amplifier. C'est

saint Paul lui-même qui, malgré toutes les résistances de son humilité, a été obligé de rendre compte à l'Eglise de ce qu'il avoit souffert; il en a fait excuse aux fidèles, il les a priés de supporter en cela son imprudence, il a semblé même s'accuser tout le premier de vaine gloire et d'ostentation, et par là, dit saint Jérôme, il a bien montré qu'il n'avoit pas besoin de s'en justifier; mais enfin il l'a reconnu; et forcé par l'esprit de Dieu qui le faisoit parler, il en a pris le ciel à témoin, qu'aucun des apôtres n'avoit été si persécuté ni si maltraité que lui. Ils sont plus grands que moi, disoit-il aux Corinthiens; mais ce Dieu de gloire, qui est l'auteur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaînes, que je courusse et que j'essuyasse plus de dangers de mort, que je me trouvasse réduit plus communément aux rigueurs extrêmes de la faim et de la soif; et pourquoi tout cela? Ah! chrétiens, ne vous l'ai-je pas dit, et cet homme apostolique n'avoue-t-il pas que c'étoit uniquement pour les intérêts de son ministère? Il avoit fait la guerre à Jésus-Christ; et Jésus-Christ, dit saint Augustin, lui faisoit la guerre à son tour, ou plutôt il faisoit à Jésus-Christ une espèce de réparation, acceptant de lui persécution pour persécution, captivité pour captivité, supplice pour supplice. Car il se souvenoit toujours d'être ce Saul qui avoit été le fléau de l'Eglise; et voilà pourquoi il se croyoit obligé par un devoir indispensable, de souffrir pour son Dieu les mêmes choses qu'il avoit fait souffrir à son Dieu. Il étoit

responsable à son Dieu de la conversion d'une infinité de peuples, et il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidélité, qu'il ne lui en coûtât des afflictions et des croix. C'est pour cela que les croix lui étoient si chères et si précieuses, parce qu'elles lui gagnoient des ames, et des ames prédestinées, pour lesquelles il s'estimoit heureux de pouvoir endurer tout : *Ideò omnia sustineo propter electos* (1). Remarquez ce mot, chrétiens : *Propter electos ;* car pour lui-même, reprend admirablement S. Chrysostôme, il auroit été chéri, honoré, respecté de tout le monde ; mais pour les élus, il devoit être haï, méprisé, calomnié, puisqu'il ne pouvoit pas autrement être le coopérateur de leur salut, et c'est ce qui soutenoit l'ardeur de son courage. Je m'en vais à Jérusalem, disoit-il, et je ne sais ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, l'esprit de Dieu me fait connoître que des tribulations et des chaînes m'y sont préparées ; mais je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est pas plus considérable que moi-même, pourvu que j'achève ma course, et que je m'acquitte du ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus : *Dummodò consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu* (2).

Que répondrez-vous à cela, hommes du siècle, esprits lâches et mondains, qui dans les emplois dont la Providence vous a chargés, et même dans ceux qui vous attachent, aussi bien que saint Paul,

(1) 2. Tim. 2. — (2) Act. 20.

au service des autels, cherchez vos aises et votre repos? Venez, venez vous confronter aujourd'hui avec cet apôtre, et dans l'opposition que vous découvrirez entre vous et lui, apprenez ce que vous devez être, et confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministère, et vous vous épargnez dans le vôtre : voilà le reproche que vous avez à soutenir devant Dieu; consultez-vous un peu sur ce point. Je sais que l'amour-propre ne manque pas de vous en imposer et de vous faire croire par ses artifices, que l'on doit être content de vous, comme vous l'êtes de vous-mêmes. Mais entrons dans le détail, et dites-moi : ces ménagemens de votre personne si étudiés et si affectés, ce refus d'un travail nécessaire et que vous devez au public, cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage et de servitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup et de vous appliquer peu, au lieu de suivre l'ordre de Dieu, qui seroit de vous divertir peu, pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger sur autrui des soins les plus personnels, et dont vous devez uniquement répondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuses, même les plus indispensables, qui sont attachées à votre état; cette peine à être où il faut que vous soyez, et cette disposition à être volontiers où il faut que vous ne soyez pas; cette fuite des affaires qui vous sont importunes et incommodes; quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes, que pour en être incommodés et

importunés ; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la vérité, ni pour la justice ; cette crainte de vous exposer et de vous perdre dans les occasions où Dieu demande que vous vous exposiez, et que vous vous perdiez ; en un mot, ce secret que le monde vous a appris et que vous pratiquez si bien, de ne prendre de votre condition que le doux et l'honorable, et d'en laisser le pénible et le rigoureux. Ce n'est pas tout : cette indifférence pour cent choses où il faudroit que vous eussiez de saintes inquiétudes, cette froideur à la vue des scandales qui devroient enflammer votre zèle, et au contraire cette impatience et cette chaleur sur les moindres défauts dont votre délicatesse se trouve blessée ; cette sensibilité à vous offenser de tout, et à ne pouvoir rien supporter dans une place qui vous oblige à tout supporter, et à ne vous offenser de rien ; ces plaintes et ces éclats dans les traverses et dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié et incirconcis : tout cela convient-il à un homme qui, dans quelque genre de vie que ce soit, veut être, à l'exemple de saint Paul, un ministre fidèle ; et puisque, pour être tel, il faut se résoudre à être une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime ? Si saint Paul en avoit usé de la sorte, auroit-il été apôtre de Jésus-Christ ? auroit-il glorifié Dieu au point qu'il a fait ? auroit-il sauvé ce grand nombre d'ames ? se seroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la rédemption de tous ? Nous nous flattons qu'il ne faut pas nous prodiguer, et que

l'intérêt même de nos ministères demande que nous nous conservions ; et parce que nous sommes en ceci les juges du plus ou du moins, nous abusons de ce prétexte, pour porter les choses jusqu'à un excès d'amour et d'indulgence envers nous-mêmes. Mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous opposera l'exemple de saint Paul ? sa conservation n'étoit-elle pas aussi importante que la nôtre ? sommes-nous plus dignes d'être épargnés que lui ? étoit-il moins nécessaire à Dieu que nous ? Ah ! grand saint, que vous serez un témoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu !

Mais concluons : une vie aussi persécutée et aussi accablée de fatigues que celle-là, n'étoit-ce pas une assez grande pénitence ? s'il restoit des forces à saint Paul, devoit-il les épuiser par des mortifications volontaires ? pouvoit-il conspirer lui-même à ruiner une santé si précieuse à l'évangile ? et quelque amour qu'il eût pour les croix, ne devoit-il pas se contenter de celles que Dieu lui envoyoit, puisqu'elles suffisoient déjà pour le faire vivre dans un état continuel de mort ? c'est ainsi, chrétiens, que raisonne l'esprit du monde, et c'est ainsi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne souffrir que ce que nous ne pouvons éviter, et n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette sévérité que l'évangile nous recommande, sous ombre que la Providence nous envoie assez elle-même de souffrances et de croix, voilà notre maxime. Mais saint Paul n'en jugeoit pas de la sorte : non, ce n'étoit point assez pour lui que d'être persécuté,

s'il ne se persécutoit lui-même ; ce n'étoit point assez d'être haï, s'il ne se haïssoit lui-même ; ce n'étoit point assez d'être mortifié, s'il ne se mortifioit lui-même ; il vouloit avoir part à la gloire du sacerdoce de Jésus-Christ, et être tout ensemble le prêtre et la victime de son holocauste. Que fait-il donc ? à ce sacrifice héroïque de patience, il en joint un autre de pénitence ; châtiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, lui faisant porter continuellement la mortification de Jésus-Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jésus : et pourquoi ? ah ! chrétiens, je finis ; mais en finissant je tremble, et pour moi qui vous parle, et pour vous qui m'écoutez. Saint Paul châtie son corps, parce qu'il craint qu'étant apôtre et prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé ; et il accomplit dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ, non point seulement pour soi, mais pour tout le corps de l'Eglise : *Pro corpore ejus, quod est Ecclesia* (1) ; c'est-à-dire, pour son ministère qui l'engage à procurer auprès de Dieu le salut de tous les hommes ; pensées terribles, et qui devroient être le sujet éternel de nos considérations. Car qu'est-ce que ceci, devons-nous nous dire à nous-mêmes ? saint Paul a fait de son corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé ; cet homme confirmé en grâce, cet homme à qui sa conscience ne reprochoit rien, cet homme ravi jusqu'au troisième ciel, cet homme parfaitement attaché à Dieu,

(1) Colos. 1.

croyoit qu'il lui étoit nécessaire, pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement son corps; et moi qui suis un pécheur, moi sujet à toutes sortes de passions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout; bien loin de le réduire en servitude, je me ferai son esclave; je ne penserai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ses aises? et avec cela je vivrai sans aucune crainte pour mon salut, sans remords et sans scrupule? et avec cela je me persuaderai que je puis aimer Dieu, et que je l'aime en effet? et avec cela je croirai pouvoir être reçu au nombre des enfans et des élus de Dieu? non, non, mon Dieu, c'est une erreur et une erreur aussi pernicieuse qu'injuste, dans laquelle j'ai vécu jusques à présent, mais dont je me détrompe aujourd'hui. Quand mille autres raisons ne m'en feroient pas connoître la fausseté, il ne faudroit que l'exemple de saint Paul : car enfin, chrétiens, saint Paul n'étoit pas un esprit foible; il étoit aussi bien instruit que nous des jugemens de Dieu; il savoit aussi bien que nous quel est le tempérament de l'homme : je n'aurai donc plus de confiance, qu'autant que je pratiquerai comme lui la pénitence.

Ce n'est pas tout : saint Paul a châtié son corps, et l'a sacrifié, non pas seulement pour soi-même, mais pour l'Eglise, et pour les fidèles, parce que son ministère l'engageoit à procurer par ses souffrances le salut de ses frères : il est donc juste que dans mon emploi, dans ma charge, dans ma pro-

fession, je sacrifie moi-même mes forces, ma santé, ma vie, pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes soins, et dont il me demandera compte. O si nous étions convaincus, comme saint Paul, de cette importante vérité, quel changement verroit-on dans toutes les conditions du monde? avec quelle assiduité en rempliroit-on les devoirs? avec quel courage en porteroit-on toutes les peines? quel ordre régneroit sur la terre, et combien Dieu seroit-il glorifié dans tous les états? Pour cela, grand Apôtre, vous que l'Eglise nous propose pour modèle, faites-nous part de ce zèle ardent, de ce zèle constant, de ce zèle infatigable qui vous a soutenu, qui vous a embrasé, qui vous a consumé. La gloire dont vous jouissez, bien loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier et que l'allumer davantage; exercez-le encore sur nous; et que l'effet de ce zèle soit de réveiller le nôtre, et de nous apprendre à travailler comme vous, pour être récompensés comme vous, dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

TABLE DES SERMONS,

AVEC L'ABRÉGÉ DE CHAQUE SERMON.

Nota. Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége, et le second, la page où ce même article finit.

Sujet. *Jésus marchant le long de la mer de Galilée, aperçut deux frères, l'un Simon apelé Pierre, et l'autre André ; il leur dit : Suivez-moi.* Dire à ces deux frères : Suivez-moi, c'étoit les appeler à la croix. Aussi tous deux moururent-ils sur la croix ; mais avec cette différence, que Pierre la craignit, et qu'André l'aima. Amour de la croix, dont il nous a donné le plus bel exemple : c'est le sujet de ce discours. P. 1—4.

Division. Saint André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout son mérite et toute sa gloire ; savoir, l'accomplissement de son apostolat et la consommation de son sacerdoce. En deux mots, la croix est la chaire où il a fait paroître tout le zèle d'un fervent prédicateur : 1.re partie. La croix est l'autel où, comme prêtre et pontife de la loi nouvelle, il a exercé dans toute la perfection possible l'office de sacrificateur : 2.e partie. P. 4—6.

I.re Partie. La croix est la chaire où saint André a fait paroître tout le zèle d'un fervent prédicateur. Les apôtres furent envoyés pour prêcher Jésus-Christ crucifié, et saint André ne s'est jamais mieux acquitté de cette fonction, que lorsqu'il a été lui-même attaché à la croix ; pourquoi cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jésus-Christ et sa loi ; 1. avec plus d'autorité et de grâce ; 2. avec plus d'efficace et de conviction ; 3. avec plus de succès et de fruit. P. 6—8.

1. Avec plus d'autorité et de grâce. Il est aisé de prêcher la croix, quand on n'a rien à souffrir ; et quelque éloquent que soit un prédicateur, il ne lui convient guère de porter les autres à une vie austère et mortifiée, lorsqu'il mène une vie tranquille et commode. Mais saint André a prêché la croix sur la croix même. P. 8—11.

2. Avec plus d'efficace et de conviction. On ne persuade jamais mieux que lorsqu'on fait mieux voir qu'on est persuadé soi-même. Or saint André pouvoit-il faire plus sensiblement connoître jusqu'à quel point il étoit persuadé du mérite de la croix, qu'en voulant lui-même mourir sur la croix? P. 11.

3. Avec plus de succès et de fruit. De là en effet tant de conversions que Dieu opéra par le ministère de saint André ; et c'est encore avec la grâce divine ce que doit opérer dans nous la force de son exemple. P. 11—21.

II.e Partie. La croix est l'autel où saint André, comme prêtre et pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, et avoir pour cela dans le christianisme un caractère particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grâce. Mais joindre au sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ le sacrifice de soi-même, et s'immoler soi-même à Dieu au même temps qu'on lui offre ce divin agneau immolé pour le salut du monde, c'est ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grâce, et ce qui lui donne sa dernière perfection. Or voilà ce qu'a fait sur la croix saint André. P. 21, 22.

Oui, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jésus-Christ. Ainsi saint Paul disoit : J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de mon Sauveur. Et comment l'accomplissoit-il? par l'austérité de sa vie. C'est aussi ce que nous voyons dans saint André : nous y voyons, dis-je, un prêtre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais

d'immoler sur l'autel l'agneau de Dieu, et qui par sa mort couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même. P. 22—25.

Un prêtre qui chaque jour sacrifia l'agneau de Dieu, comme il le témoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle instruction, et quel sujet de confusion pour ces ministres qui ne célèbrent les divins mystères que très-rarement! P. 25—28.

Un prêtre qui couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même sur la croix. Après le refus qu'il a fait de sacrifier aux idoles, on lui présente la croix comme l'instrument de son supplice, et il l'embrasse comme son plus précieux trésor. P. 28, 29.

Faisons de même à Dieu le sacrifice de nos corps, et selon l'avis que nous donne saint Paul, offrons-les comme des hosties vivantes et agréables. P. 29—35.

Sermon pour la fête de saint François Xavier, pag. 36.

Sujet. *Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et qu'il peut encore sauver son peuple.* Ce nouveau miracle, c'est saint François Xavier, ou plutôt ce sont les merveilleux succès de sa prédication; d'où nous pouvons tirer une preuve sensible et toute récente de l'incontestable vérité de la foi qu'il a prêchée aux plus fières puissances de l'Orient. P. 36—39.

Division. De tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise chrétienne, un des plus grands, c'est l'établissement de l'Eglise même par le ministère des apôtres. Or, dans ces derniers siècles, saint François Xavier a renouvelé ce miracle. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait, comme les apôtres, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines: 1.re partie; Xavier, comme les apôtres, a fait

ces prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et de la sagesse humaine : 2.e partie. Voilà ce que nous devons appeler le miracle de l'évangile. P. 39—41.

I.re Partie. François Xavier a fait, comme les apôtres, pour la propagation de la foi, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines : il a converti tout un monde. Examinons ce miracle. P. 42, 43.

Xavier est appelé par le roi de Portugal pour passer aux Indes. Il s'embarque à Lisbonne, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, et d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. Il paroît chez les Mores, fameux insulaires, et dans l'espace de quelques jours, il réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Le Japon l'attend ; il y va, et il y confond les faux prêtres des idoles, il y baptise les rois, il y sanctifie les peuples, il y établit de nombreuses et de florissantes églises. P. 43—52.

Or, pour peu qu'on raisonne, et que l'on considère les circonstances de tous ces faits, ne doit-on pas les regarder comme autant de prodiges ? Il est vrai que Luther et Calvin pervertissoient au même temps et attiroient à eux l'Occident et le Septentrion : mais ces deux hérésiarques prêchoient une religion commode à la nature, et pour établir une telle religion, il ne falloit point de miracle ; au lieu que Xavier prêchoit une loi contraire à tous les sentimens naturels. P. 52—55.

Quelle gloire pour cet homme apostolique, quand au jugement de Dieu il produira les fruits de sa mission et de si heureuses conquêtes ! Mais quel sujet de condamnation pour nous, qui profitons si peu des soins de tant de prédicateurs, et de la sainte parole qu'ils nous annoncent ! P. 55—59.

II.e Partie. François Xavier, comme les apôtres, a fait de si grandes choses pour la propagation de l'évangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et

de la sagesse humaine. Comment se disposa-t-il au ministère évangélique ? par un renoncement entier à tous les avantages du monde ; surtout par cette victoire qu'il remporta sur lui-même, à l'égard d'un malade dont l'infection et la pourriture auroit dû, ce semble, rebuter la plus héroïque vertu. P. 59—63.

De là il devint insensible à tout, pour n'être sensible qu'aux impressions de la charité. Les hôpitaux devinrent pour lui une demeure ordinaire et agréable. Les nations les plus sauvages se trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs misères, et les peuples, témoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps, lui abandonnoient la conduite de leurs ames. P. 63, 64.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de son ministère ? point d'autres fonds pour lui qu'une extrême pauvreté. C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il parcourt les provinces et les royaumes. Mais n'étoit-ce pas avilir son caractère ? c'étoit plutôt le relever, et accréditer la loi qu'il publioit. Car ce désintéressement charmoit les infidèles, et leur faisoit conclure qu'il y avoit quelque chose de surnaturel et de divin dans une religion qui élevoit ainsi les cœurs et les dégageoit de toutes les vues terrestres. P. 64—67.

Par quelle voie pénétra-t-il jusque dans la capitale du Japon ? par celle de l'humilité, en se réduisant à la vile condition de serviteur. A quoi s'appliquoit-il avec plus de zèle ? à enseigner aux enfans les premiers principes de la doctrine chrétienne, se faisant, pour ainsi dire, enfant comme eux. Or voilà le miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choses et à soi-même, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eût osé entreprendre, et ce que jamais elle n'eût exécuté. P. 67—70.

Il s'est vu comblé d'honneurs : cela est vrai ; mais c'est au même temps ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainsi respecté et honoré un pauvre. Il a fait des

miracles : mais pourquoi Dieu lui mettoit-il de la sorte son pouvoir dans les mains ? parce que c'étoit un homme humble. P. 70—72.

Bel exemple pour les prédicateurs et les ministres de l'évangile. Qu'ils aient le zèle de Xavier, qu'ils meurent à eux-mêmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier cet esprit d'anéantissement qui fut l'esprit du Sauveur des hommes et l'esprit de tous les apôtres; alors ils seront des instrumens dignes de Dieu, et il s'en servira pour l'avancement de sa gloire et pour le salut du prochain. P. 72—76.

Sermon pour la fête de saint Thomas, apôtre, pag. 77.

Sujet. *Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidèle.* Dans l'exemple de saint Thomas, nous voyons tout ensemble le désordre de l'incrédulité et le mérite de la foi. P. 77, 78.

Division. On peut bien appliquer à ce saint apôtre ces paroles du psaume cent trente-huitième : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus ;* sa lumière est comme ses ténèbres, et ses ténèbres comme sa lumière. C'est-à-dire, que son infidélité et sa foi considérées par rapport à nous, nous peuvent être également utiles et salutaires. Son incrédulité sert à la justification de notre foi : 1.re partie. Sa foi est le remède de notre incrédulité : 2.e partie. Un apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous apprend à être fidèles : un apôtre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empêche d'être incrédules. P. 78—80.

I.re Partie. L'incrédulité de saint Thomas sert à la justification de notre foi. Justifier la foi par l'infidélité même, c'est opposer les égaremens et les désordres de l'infidélité à la sagesse et aux autres avantages de la foi. Or voilà à quoi nous sert l'incrédulité de saint Thomas.

Nous y remarquons quatre désordres opposés à quatre avantages de la foi : savoir, l'esprit de singularité opposé à l'esprit universel de la foi ; la préoccupation du jugement, opposée à l'esprit droit de la foi ; l'opiniâtreté, opposée à l'esprit docile de la foi ; enfin, la petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit, opposée à l'esprit supérieur de la foi. P. 80—83.

1. Esprit de singularité. Saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, lorsque Jésus-Christ se fit voir à eux le huitième jour après sa résurrection : *Non erat cum eis quandò venit Jesus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : on veut se distinguer. Mais si dans tout autre sujet la singularité doit être suspecte, combien plus, lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu et d'un même Sauveur ? Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme fidèles, c'est de croire ce que croit avec nous toute l'Eglise de Dieu. P. 83—89.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de sa pensée, sans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incrédulité : on se prévient contre la foi. Dieu veut bien qu'en matière même de foi nous nous instruisions des choses : mais il veut aussi que nous fassions cet examen sans prévention ; et voilà le second avantage de la foi, de nous dégager, par une simple et sage simplicité, de tous préjugés. P. 90—94.

3. Opiniâtreté. Tout portoit saint Thomas à croire la résurrection de Jésus-Christ : mais il s'obstina dans son erreur. Troisième principe de l'incrédulité. On se fait une fausse gloire de ne point revenir de son sentiment. Force d'esprit mal entendue. Le fidèle, par un troisième avantage, trouve dans sa docilité la vraie force, qui consiste à se soumettre et à se captiver. P. 94—97.

4. Petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit : Si je ne vois les marques des

clous dont les mains de Jésus-Christ ont été percées, je ne croirai point qu'il soit ressuscité : *Nisi videro, non credam.* Quatrième principe de l'incrédulité : on veut juger de tout par les sens, comme si les sens étoient juges compétens des mystères de Dieu, et qu'ils ne fussent pas sujets à mille illusions. Mais la foi nous élève au-dessus des sens, et nous fait ainsi pénétrer jusque dans les secrets de Dieu les plus cachés : quatrième et dernier avantage. *Beati qui non viderunt, et crediderunt.* P. 97—99.

II.e Partie. La foi de saint Thomas est le remède de notre incrédulité. Distinguons trois états où la foi de cet apôtre peut être considérée ; le premier, où il l'a professée hautement ; le second, où il l'a prêchée apostoliquement ; le troisième, où il l'a consommée saintement. Or dans ces trois états, la foi de ce grand saint sert à guérir notre infidélité. P. 99—101.

1. Il l'a professée hautement, lorsqu'il reconnut Jésus-Christ pour son Seigneur et son Dieu. Or puisque saint Thomas a cru, nous devons croire. Car ce n'est point par foiblesse qu'il a cru, ce n'est point par légèreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment et au rapport des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles dispositions. C'est donc par la seule évidence de la vérité : et qui ne croiroit pas au témoignage d'un homme obligé de se rendre à la seule force de la vérité qu'il combattoit ? Ainsi saint Paul convainquoit-il les Juifs par son propre exemple. Mais non-seulement la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, c'est encore une leçon qui nous instruit : de quoi ? du point le plus essentiel de la religion, qui est la divinité de Jésus-Christ. Vous êtes, lui dit-il, mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* P. 101—107.

2. Il l'a prêchée apostoliquement, jusque dans la région la plus intérieure de l'Inde, où il a soumis à l'évangile des millions d'infidèles. Or, ce succès de l'évangile a toujours été considéré des Pères comme une des plus incon-

et par sa sagesse, servît d'exemple à tous les siècles futurs. P. 119, 120.

1. Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Etienne étoit responsable de sa conduite à Dieu et aux hommes : première épreuve de sa vertu, où paroît sa probité et toute la grâce dont il fut rempli. Car dans un tel ministère, qu'y a-t-il de plus difficile que de conserver devant Dieu tout le mérite d'un parfait désintéressement, et d'en avoir devant les hommes toute la réputation ? Tel fut le double avantage de saint Etienne : et qu'il seroit à souhaiter que les biens ecclésiastiques fussent de nos jours ainsi dispensés ! P. 120—124.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient séparées du monde, Etienne étoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuse. Car à quels périls, à quels discours et à quels soupçons n'est-on pas exposé dans un emploi où l'on est obligé de traiter souvent avec les personnes du sexe ? Que n'en coûta-t-il point à saint Jérôme ? mais parla-t-on jamais de saint Etienne qu'avec respect et avec éloge ? Il n'y a que la probité, et la probité reconnue, qui puisse être de la sorte au-dessus de tous les jugemens du monde ; et voilà le fruit de la grâce dont Etienne eut la plénitude. Erreur, si nous prétendons, surtout dans un siècle comme celui-ci, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte et constante régularité. P. 124—131.

A cette probité se trouva jointe une sagesse toute divine. Pour en être persuadé, il n'y a qu'à lire ce beau discours qu'il fit aux Juifs ; et ce qu'il leur disoit, à combien de chrétiens pourroit-on encore le dire : *Durâ cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper spiritui sancto resistitis.* P. 131—137.

II.e Partie. Etienne plein de force dans la consommation de son martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort ; miracle de charité envers les auteurs de sa mort. P. 137, 138.

1. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort. Ç'a été le premier martyr dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui, marchant à leur tête comme leur chef, avoit besoin d'une plus grande force. Il a souffert de tous les genres de martyre un des plus cruels, et au milieu de son tourment, il conserva toute la paix de son ame. Nous, que voulons-nous souffrir? Saint Etienne a triomphé des tourmens et de la mort, et tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse et par les douceurs de la vie. P. 138—146.

2. Miracle de charité envers les auteurs de sa mort. Non-seulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, et avec plus de zèle que pour lui-même; car en priant pour lui-même, il se tenoit debout; mais en priant pour ses bourreaux il fléchit les genoux. Dans une telle charité, quelle force! Aussi Dieu l'écouta-t-il; et de là vint la conversion de Saul. Un des signes les plus certains de notre prédestination bienheureuse, c'est cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, et Dieu nous pardonnera. P. 146—152.

Sermon pour la fête de saint Jean l'Evangéliste, pag. 153.

Sujet. *Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jésus aimoit, et qui pendant la cène s'étoit reposé sur son sein.* La plus glorieuse qualité de saint Jean a été d'être le disciple bien-aimé de Jésus-Christ; et par son exemple il nous apprend comment nous devons participer nous-mêmes à un avantage si précieux. P. 153—155.

Division. La faveur des grands a communément trois défauts essentiels. Elle est injuste de la part du maître qui la donne, orgueilleuse et fière dans la conduite de celui qui la possède, et odieuse à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur spéciale dont Jésus-Christ a gratifié

saint Jean, eut trois caractères tout opposés. Elle a été parfaitement juste dans le choix que Jésus-Christ a fait de cet apôtre : 1.re partie. Elle a été solidement humble et bienfaisante dans la manière dont cet apôtre en a usé : 2.e partie. Et elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet apôtre semble avoir été préféré : 3.e partie. P. 155—157.

I.re Partie. Faveur parfaitement juste dans le choix que Jésus-Christ a fait de saint Jean, 1. parce que cet apôtre a été vierge ; 2. parce qu'il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation. P. 157—159.

1. Il a été vierge ; et qui ne sait pas combien la virginité plaît à Jésus-Christ, qui est la pureté même ? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir sur la terre une mère vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir sur la terre un favori vierge, et que ce soit lui qu'il ait fait reposer sur son sein. P. 159—161.

2. Il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation. Les autres apôtres abandonnèrent cet homme-Dieu ; mais saint Jean le suivit jusques au Calvaire : et voilà pourquoi ce Dieu sauveur lui confia sa mère. C'est ainsi que nous mériterons la faveur de Jésus-Christ, soit par la pureté de l'ame et du corps, soit par la constance dans les dégoûts et les désolations. P. 161—168.

II.e Partie. Faveur solidement humble et bienfaisante dans la manière dont saint Jean en a usé. 1. Humble par rapport à lui ; 2. bienfaisante par rapport à nous. P. 168, 169.

1. Humble et modeste par rapport à lui. Comment parle-t-il de lui-même dans tout son évangile ? sans se nommer jamais. *C'est ce disciple*, dit-il toujours : comme s'il parloit d'un autre. S'il eût dit : C'est ce disciple qui aimoit Jésus, il eût fait connoître en cela son propre mérite ; mais il dit : *C'est ce disciple qui étoit aimé de Jésus*. Or, à être aimé, il n'y a ni louange ni mérite. Quand il s'est nommé ailleurs, c'est pour s'appeler seulement notre frère : *Jean, votre frère*. P. 169—171.

qui sont. Pensée bien humiliante pour les sages et les grands du monde, mais bien consolante pour les petits et pour les pauvres. Cette conduite de Dieu a paru admirablement dans sainte Geneviève. P. 190, 191.

Division. Simplicité de Geneviève, plus éclairée que toute la sagesse du monde : 1.re partie. Foiblesse de Geneviève, plus puissante que toute la force du monde : 2.e partie. Et pour parler de la sorte, bassesse de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde : 3.e partie. P. 192.

I.re Partie. Simplicité de Geneviève, plus éclairée que toute la sagesse du monde : 1. par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu ; 2. par les saintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle. P. 192.

1. Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu. Dans ce dessein elle se consacra à lui par le vœu de virginité, mais après avoir consulté là-dessus deux grands évêques, ne voulant pas suivre ses propres lumières : en cela d'autant plus sage qu'elle se défia plus d'elle-même et de sa sagesse. Pour mieux observer son vœu et pour se tenir plus étroitement liée à Dieu, elle se sépara du monde, et embrassa la retraite ; elle s'employa aux exercices les plus bas de la charité et de l'humilité, et elle pratiqua une austère pénitence. Voilà quelle fut la sagesse de Geneviève ; ce fut une sagesse évangélique, et la sagesse de l'évangile passe toute la sagesse du monde. P. 192—198.

2. Par les saintes communications que Dieu eut avec elle. Car c'est aux simples que Dieu se communique : et de quels dons ne combla-t-il pas Geneviève ? Quelles connoissances, quelles vues, quel discernement des esprits ! P. 198—203.

Quatre règles pour engager Dieu à répandre sur nous ses lumières : 1. suivre le conseil de nos pasteurs et de nos directeurs ; 2. fuir le monde et les vains commerces du monde ; 3. s'adonner à la pratique des bonnes œuvres ; 4. se purifier par la pénitence. P. 203—207.

IIe Partie. Foiblesse de Geneviève plus puissante que toute la force du monde : 1. pour la guérison des corps ; 2. pour la guérison des ames. P. 207—209.

1. Pour la guérison des corps. Tant de miracles publiés, connus, avérés, le font bien voir. Il n'y a que pour elle-même qu'elle n'usa point de ce don des miracles ; mais sa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres? P. 209, 210.

2. Pour la guérison des ames. Combien de conversions a-t-elle opérées? combien d'afflictions a-t-elle soulagées, soit pendant sa vie, soit depuis sa mort? Assez forte dans sa foiblesse même, pour fléchir les puissances du ciel, pour humilier les plus fières puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. P. 210—212.

Voilà pourquoi nos pères ont mis sous sa protection cette ville capitale, et combien de fois en avons-nous éprouvé les salutaires effets? Mais nous avons bien lieu de craindre que nos désordres ne les arrêtent. Car qu'est-ce que Paris, et quelle corruption de mœurs ! P. 213—221.

IIIe Partie. Bassesse, pour ainsi dire, de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée 1. par les princes et par les rois ; 2. par les évêques et les prélats de l'Eglise ; 3. par les saints. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu des persécutions à soutenir : mais on sait avec quel éclat elle en a triomphé. P. 221—226.

Surtout depuis qu'elle jouit de la gloire dans le ciel, quel culte lui a-t-on rendu sur la terre? Culte le plus solennel, culte le plus universel, culte le plus ancien et le plus constant, culte le plus religieux. C'est ainsi que la mémoire du juste, selon la parole du Prophète, est éternelle, et que celle des pécheurs périra. Aspirons, non pas aux mêmes honneurs en ce monde, mais à la même gloire dans l'éternité bienheureuse. P. 226—230.

Sermon pour la fête de saint François de Sales, pag. 231.

Sujet. *Dieu l'a fait saint par l'efficace de sa foi et de sa douceur.* C'est l'éloge que l'Ecriture fait de Moïse, et qui convient parfaitement à saint François de Sales. Sa douceur a été toute évangélique, et doit nous servir d'instruction et de modèle. P. 231—233.

Division. François de Sales, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie : 1.re partie. François de Sales, par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise : 2.e partie. P. 233—236.

I.re Partie. François de Sales, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie. En quel état se trouvoit le diocèse de Genève, lorsqu'il en fut fait évêque ? l'hérésie y étoit dominante, et ce saint pasteur y convertit plus de soixante-dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il ce miracle ? ce fut surtout par sa douceur : 1. douceur patiente, qui lui rendit tout supportable ; 2. douceur entreprenante et agissante, qui lui rendit tout possible. P. 236—242.

1. Douceur patiente. Il a eu à supporter les calomnies, les insultes, les révoltes, les attentats. Mais sa douceur à souffrir tout et à pardonner tout, le faisoit aimer de ceux même qui s'étoient élevés contre lui, et par là il les gagnoit. P. 242—244.

2. Douceur entreprenante et agissante. Il a paru dans les cours des princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont offerts, il n'en a accepté aucun ; et l'unique grâce qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'hérésie. Combien de courses apostoliques et de voyages lui en a-t-il coûté ? combien de veilles et de travaux ? Mais ce qui donnoit à tout cela une merveilleuse efficace, c'étoit sa douceur. Par la doctrine on convainc les esprits ; mais par la douceur on gagne les cœurs. P. 244—250.

De là, double instruction. 1. Apprenons à estimer notre foi, pour laquelle François de Sales a si dignement combattu, et cultivons-la dans nous-mêmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2. Traitons le prochain avec douceur : c'est par là que nous le corrigerons, plutôt que par une autorité dominante et par une sévérité outrée. Si nous sommes sévères, soyons-le plus pour nous-mêmes que pour les autres. P. 250—254.

II.e Partie. François de Sales, par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise. Il l'a rétablie 1. par la douceur de sa doctrine, 2. par la douceur de sa conduite, 3 par la douceur de ses exemples. P. 254, 255.

1. Par la douceur de sa doctrine. Ce n'est pas qu'elle ne fût très-sévère dans ses maximes : mais l'onction qu'il y mettoit, soit en prêchant, soit en conversant, soit en écrivant, lui donnoit une grâce particulière, et la faisoit recevoir avec plus de fruit. P. 255—260.

2. Par la douceur de sa conduite dans le gouvernement des ames : témoin cet ordre illustre de la Visitation qu'il a institué, et dont le principal esprit est un esprit de charité. P. 260—263.

3. Par la douceur de ses exemples. La Providence l'a attaché à une vie, ce semble, assez commune, afin qu'elle nous devînt imitable. Il a borné toute sa sainteté aux devoirs de son ministère, et c'est surtout dans les devoirs de notre condition que doit consister notre piété. Mais du reste, que cette parfaite observation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique ! qu'il faut pour cela se faire de violences et remporter de victoires ! P. 264—272.

Sermon pour la fête de saint François de Paule, pag. 273.

Sujet. *Je suis le plus petit dans la maison de mon père.* C'est ce que disoit Gédéon, et c'est ce qu'a dit après lui

l'humble François de Paule. L'humilité fut son caractère, et doit faire le sujet de son panégyrique. P. 273—275.

Division. Espèce de combat entre Dieu et François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le monde : 1.re partie ; et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand : 2.e partie P. 275, 276.

I.re Partie. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde. Dès l'âge de treize ans il se retira dans un désert, afin d'y mener une vie cachée, et d'y cacher son humilité même. P. 276—280.

Cependant après six années de retraite, sa sainteté malgré lui le fit connoître. Un grand nombre de disciples se joignirent à lui, et il devint fondateur d'un nouvel ordre dans l'Eglise. Mais de quel ordre ? d'un ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité ; d'un ordre qu'il gouverna par le seul esprit de l'humilité ; d'un ordre qu'il distingua par le seul caractère de l'humilité. P. 280—284.

Son nom se répandit dans les cours des princes. Un de nos rois l'appela auprès de lui, et il parut à la cour de France. Mais s'il entra à la cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité ; s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité ; s'il en sortit, il en remporta toute son humilité. P. 284—288.

Ce fut par le même esprit d'humilité que, non content de renoncer à l'épiscopat, il renonça même au sacerdoce. Soyons humbles par proportion comme lui. L'humilité est l'abrégé de toute la perfection chrétienne, puisqu'il n'y a point de désordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne nous fasse acquérir. P. 288—293.

II.e Partie. Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence, pour glorifier saint François de Paule et pour le faire grand. Il l'a glorifié en deux manières. 1. par soi-même, 2. par le ministère des créatures. P. 293, 294.

1. Dieu l'a glorifié par soi-même, en lui communiquant deux des caractères les plus essentiels de sa divinité, savoir, la science et la puissance. La science, pour prévoir les choses futures, et pour découvrir les secrets des cœurs. La puissance, pour opérer les plus grands miracles. En combien d'occasions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles et ce don de prophétie? P. 294—296.

2. Dieu l'a glorifié par le ministère des créatures. Tous les élémens lui ont obéi; toutes les puissances de la terre l'ont honoré, surtout Sixte IV, pape; Louis XI, roi de France; Charles VIII, successeur de Louis. P. 296—302.

Mais si Dieu l'a tellement glorifié pendant sa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié après sa mort? Son sépulcre, selon l'expression du Prophète, a été un des plus glorieux; et de quelle gloire jouit son ame bienheureuse dans le ciel? Telle est la véritable grandeur où nous devons aspirer. Nous ne devons pas souhaiter de briller dans le monde comme saint François de Paule; mais nous devons travailler à devenir grands comme lui auprès de Dieu et dans l'éternité. P. 302—307.

Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste, pag. 308.

Sujet. *Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appeloit Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumière.* Voilà le véritable caractère de saint Jean-Baptiste, et sa principale fonction en qualité de précurseur. Il a été le témoin de Jésus-Christ, et il est venu pour cela P. 308—310.

Division. Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ: 1.re partie. Témoignage de Jésus-Christ en faveur de Jean-Baptiste: 2.e partie. P. 310—312.

I.re Partie. Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de

Jean est encore plus que prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici mon ange que j'envoie devant vous, pour vous préparer la voie. P. 336—338.

3. A l'excellence de sa prédication. Toute l'excellence de la prédication consiste à éclairer et à toucher : or selon le témoignage de Jésus-Christ, *Jean-Baptiste étoit un flambeau luisant et ardent.* P. 338, 339.

4. A l'efficace de son baptême. Le Fils de Dieu voulut lui-même le recevoir. P. 339, 340.

5. A la sainteté de sa vie et à l'austérité de sa pénitence. *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? un roseau que le vent agite ? un homme vêtu mollement ?* Ainsi parloit le Sauveur du monde, pour faire connoître la constance de Jean, et sa vie austère et mortifiée. P. 340—342.

Tâchons par la sainteté de nos mœurs à mériter que Jésus-Christ nous reconnoisse un jour devant son Père : et craignons au contraire qu'il ne rende témoignage contre nous, par l'opposition qui se rencontrera entre notre conduite et celle de saint Jean. P. 342—346.

Sermon pour la fête de saint Pierre, pag. 347.

Sujet. *Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* C'est ainsi que saint Pierre confessa le premier la divinité de Jésus Christ ; et c'est en conséquence de cette confession, aussi bien que pour son amour envers le Fils de Dieu, que Jésus-Christ l'établit chef de l'Eglise. P. 347, 348.

Division. Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité : 1.re partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité : 2.e partie. P. 348—350.

I.re Partie. Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité. Nous devons apprendre de lui deux choses : 1. à confesser comme lui la foi que nous avons dans le cœur ; 2. à réparer comme lui par une fervente pénitence notre

lâcheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur et de courage dans la confession de notre foi P. 350—352.

1. A confesser la foi que nous avons dans le cœur. La foi de saint Pierre fut une foi pratique qui se produisit par les œuvres ; et la nôtre n'est qu'une foi oisive et sans action. La foi de saint Pierre fut une foi généreuse, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il possédoit et tout ce qu'il étoit capable de posséder ; et la nôtre ne nous fait renoncer à rien. La foi de saint Pierre fut une foi pleine de confiance, qui le fit marcher sur les eaux ; et la nôtre s'étonne du moindre danger. La foi de saint Pierre fut une foi à l'épreuve de tout scandale ; et le plus léger scandale déconcerte la nôtre. Ce n'est pas que la foi de cet apôtre fût d'abord parfaite, et nous en avons toutes les imperfections sans en avoir les perfections. Mais après tout, malgré les imperfections à quoi il étoit encore sujet, il confessa hautement Jésus-Christ, et le reconnut comme Dieu. Sans une confession haute et publique de notre foi, selon que les occasions le demandent, il n'y a point de salut à espérer pour nous. P. 352—360.

2. A réparer par une fervente pénitence notre lâcheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de courage dans la confession de notre foi. Saint Pierre renonça Jésus Christ ; et en combien de rencontres le renonçons-nous ? Chute de saint Pierre qui doit nous faire trembler, et qui procéda de trois causes ; savoir, de sa présomption, de son orgueil, et de son imprudence. Mais par quelle pénitence se releva-t-il d'une telle chute ? pénitence la plus prompte, la plus sincère, la plus constante. Si nous tombons comme lui, faisons pénitence comme lui. P. 360—364.

II.e Partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité Ce fut par son amour pour Jésus-Christ, que cet apôtre mérita l'entier accomplissement de la promesse que le Fils de Dieu lui avoit faite, de lui confier le soin

de l'enfer ne prévaudront point contre elle. C'est à cette Eglise dont saint Pierre a été le fondement, que nous devons notre obéissance et une parfaite soumission. P. 375—376.

Division. Nous devons à l'Eglise une double obéissance : l'obéissance de l'esprit, pour croire les vérités qu'elle nous propose : 1.re partie. L'obéissance du cœur, pour suivre les lois qu'elle nous impose : 2.e partie. P. 376—378.

I.re Partie. Obéissance de l'esprit pour croire les vérités que l'Eglise nous propose. Elle est la dépositaire, l'organe et l'interprète de la vérité. C'est à elle à nous mettre en main le sacré dépôt de la parole de Dieu, et à nous l'expliquer ; elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçu du Fils de Dieu. Or, elle ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de nous soumettre à ses décisions et de la croire. Ce qui faisoit dire à saint Augustin qu'il ne croiroit pas à l'évangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y engageoit. Et en effet, sans cette autorité de l'Eglise, il n'y auroit plus de règle fixe et certaine pour connoître le vrai sens de l'évangile. P. 378—382.

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. Maxime si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a reconnu la nécessité. Maxime qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise, et d'où suit toujours l'obligation indispensable de lui obéir. P. 382—387.

Quatre choses sur cette obéissance de l'entendement. 1. C'est, à proprement parler, cette obéissance qui nous unit à l'Eglise, et qui nous fait membres de son corps : exemple de Tertullien. 2. Sans cette obéissance, il ne sert à rien d'être extérieurement dans le corps de l'Eglise; car l'extérieur de la profession et du culte n'est point ce qui nous lie à l'Eglise : exemple des donatistes. 3. Cette obéissance a été de tout temps l'épreuve à quoi l'on a distingué les vrais fidèles : exemple des saints

Pères, et en particulier de saint Jérôme. 4. Cette obéissance doit être une obéissance pratique, et non de paroles seulement. Voilà sur quoi nous serons jugés de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, et marché dans la voie étroite : sans la soumission à l'Eglise, nos œuvres sont inutiles ; et l'on peut dire même que pour certains esprits, la voie étroite est en partie de renoncer à leurs sentimens pour prendre ceux de l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise est gouvernée par des hommes ; mais elle n'en est pas moins infaillible, puisque ces hommes sont conduits par l'esprit de Dieu. P. 387—400.

II.e Partie. Obéissance du cœur pour suivre les lois que l'Eglise nous impose. 1. L'Eglise est notre mère, donc elle a droit de nous commander ; 2. ce qu'elle nous commande est d'une obligation étroite et rigoureuse ; 3. nous ne pouvons violer ses commandemens sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu ; 4. la témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procède souvent que d'un fonds de libertinage. P. 400, 401.

1. L'Eglise est notre mère ; donc elle a droit de nous commander. La vérité de cette conséquence se découvre d'elle-même. Il n'y a eu que les hérétiques qui n'aient pas reconnu sur cela le pouvoir de l'Eglise par une prévention d'esprit ; et il n'y a que les mauvais catholiques qui, le reconnoissant, refusent de s'y soumettre par une dépravation de cœur. P. 401—403.

2. Ce que l'Eglise nous commande est d'une obligation étroite et rigoureuse. Il faut bien que cela soit, puisque les ordres d'un père obligent un fils sous peine de péché ; puisque Jésus-Christ veut qu'on tienne pour païen et pour publicain celui qui n'obéit pas à l'Eglise ; puisque le même Sauveur a donné pouvoir à son Eglise de nous excommunier, lorsque nous lui sommes rebelles. Ainsi en particulier saint Augustin a-t-il parlé du jeûne ordonné par l'Eglise, comme d'un jeune de précepte. D'autant

plus criminels quand nous désobéissons à cette mère, qu'elle ne nous commande rien que de raisonnable. P. 403—407.

3. Nous ne pouvons violer les commandemens de l'Eglise sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu : car Dieu dans sa loi nous commande d'obéir à l'Eglise. P. 407, 408.

4. La témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procède souvent que d'un fonds de libertinage. Ceci ne regarde point ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'hérésie, mais les catholiques. Quel autre esprit qu'un esprit de libertinage peut les porter à violer des préceptes dont la pratique demande si peu d'efforts, et que l'Eglise a pris tant soin de proportionner à notre foiblesse? Honorons notre religion, en honorant l'Eglise, édifions nos frères nouvellement convertis, et soutenons par nos bons exemples ce que la grâce a fait en eux. P. 409—414.

Sermon pour la fête de saint Paul, pag. 415.

Sujet. *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat.* Voilà le ministère de ce grand apôtre : ministère qu'il a parfaitement soutenu. P. 415, 416.

Division. Saint Paul a été le fidèle serviteur de Jésus-Christ : pourquoi? parce qu'il a pleinement accompli le ministère de l'apostolat : 1.re partie; parce qu'il a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat : 2.e partie; parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat : 3.e partie. P. 417, 418.

I.re Partie. Saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'apostolat. Il avoit été choisi de Dieu, 1. pour confondre le judaïsme; 2. pour convertir la gentilité; 3. pour former le christianisme dès sa naissance. Or c'est de quoi il s'est pleinement acquitté. P. 418, 419.

1. Il a confondu le judaïsme : par où? par son exemple.

Car lorsqu'il prêchoit Jésus-Christ aux Juifs, sa prédication devoit avoir d'autant plus de force, qu'il avoit été lui-même un des plus ardens persécuteurs de l'Eglise chrétienne, et c'étoit aussi la preuve dont il se servoit souvent. P. 419—422.

2. Il a converti la gentilité. D'où vient qu'il a été appelé par excellence l'Apôtre des Gentils. Depuis l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe, il a établi l'empire de la foi. P. 422—425.

3. Il a formé le christianisme, soit par les grands mystères qu'il nous a révélés, soit par les saintes règles de conduite qu'il nous a tracées dans ses divines épîtres. C'est là, tout mort qu'il est, qu'il nous prêche encore. Profitons de ses enseignemens. P. 425—429.

II.e Partie. Saint Paul a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat : comment cela? par son désintéressement, qui a surtout consisté en trois choses. P. 430.

1. Il exerça gratuitement le ministère dont Dieu l'avoit chargé, ne demandant rien et n'acceptant rien. Or, qu'y a-t-il qui fasse plus d'honneur à l'évangile que ce détachement? P. 431—434.

2. Il ne se prêcha point lui-même, mais uniquement Jésus-Christ; c'est-à-dire, qu'il n'eut point en vue sa propre gloire; mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu et le salut des ames : ne se prévalant point de ses talens naturels, fuyant les applaudissemens des hommes, ne souffrant jamais que, sous ombre d'estime et de confiance, on s'attachât à lui personnellement. P. 434—437.

3. Il étoit aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres que par lui-même : ne se réjouissant pas moins des succès des autres que des siens propres, et toujours content pourvu que Jésus-Christ fût annoncé et connu. C'est ainsi que les ministres évangéliques se rendent irréprochables, et c'est par là même qu'ils honorent, comme saint Paul, leur ministère. P. 437—441.

III.e Partie. Saint Paul s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat. Double sacrifice qu'il

commença dès l'instant de sa vocation à l'apostolat, et qui a duré, sans parler de son martyre, autant que sa vie : l'un de patience, l'autre de pénitence. P. 442, 443.

1. Sacrifice de patience, par où il se dévoua aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il pas passé ? il nous l'apprend lui-même dans le récit qu'il fait de ses souffrances. Du reste, quelle différence entre cet apôtre et nous ! Il s'est sacrifié dans son ministère, et nous nous épargnons dans le nôtre. P. 443—448.

2. Sacrifice de pénitence. Ce n'étoit point assez pour saint Paul d'être persécuté, s'il ne se persécutoit lui-même : châtiant tous les jours son corps et le réduisant en servitude. Il se traitoit de la sorte, premièrement pour son propre salut ; secondement, ainsi qu'il le témoigne, pour toute l'Eglise. Deux grandes leçons pour nous. C'étoit un saint, et nous sommes pécheurs : nous devons donc encore bien plus faire pénitence que lui. C'étoit pour l'Eglise qu'il se mortifioit ; il faut donc à son exemple sacrifier dans notre profession, nos forces, notre santé, notre vie, pour ceux que Dieu commet à nos soins, et dont il nous demandera compte. P. 448—451.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

A LYON, DE L'IMPRIMERIE DE FR. MISTRAL.

